This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 02267177 4

1162
X LIBRARY
AUCTOR PRETIOSA FACIT
Astorii Collectum.
Presented in 1884.

MORALISTES GRECS.

ASTOIN NEW-YORK

Poissy. — Imprimé par Olivier-Fulgence et Comp.

MORALISTES

GRECS.

Entretiens de Socrate
Caractères de Théophraste. — Manuel d'Épictète.
Tableau de la vie, par Cébès.
Sentences de Théognis, de Phocylide,
De Démophile, des sages de la Grèce.
Vers dorés de Pythagore.

Traduits du Grec.

PARIS,
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
29, Rue de Seine-Saint-Germain.

1845.

27

LENOX LIBRARY
NEW YORK

AVIS DE L'ÉDITEUR.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Le volume que nous publions aujourd'hui renferme :

1. Les Entretiens mémorables de Socrate, par Xénophon ;
2. Les Caractères de Théophraste ;
3. Le Manuel d'Epictète ;
4. Un Appendice au Manuel d'Épictète ;
5. Le Tableau de la vie humaine, par Cébès ;
6. Les Sentences de Théognis ;
7. Les Sentences de Phocylide ;
8. Les Sentences de Démophile ;
9. Les Sentences de Démocrate ;
10. Les Vers dorés de Pythagore ;
11. Les Lettres de Théano, de Mélisse et de Myia.

La plupart de ces traités ont pris place depuis long temps parmi les chefs-d'œuvre, et ils forment une grande partie du code de morale de l'antiquité.

Dans une publication de ce genre, le travail de l'éditeur était peu important, et le choix des traductions offrait seul quelques difficultés. Voici comment nous avons procédé :

Il existe deux traductions des Entretiens mémorables de Socrate : la première, de Charpentier; elle est lourde, diffuse, elle a vieilli; la seconde, de Lévesque ; celle-là est infiniment supérieure, soit pour l'intelligence du texte, soit pour la netteté du style ; elle a dû fixer notre choix.

Peu d'ouvrages anciens ont été aussi souvent traduits que le Manuel d'Épictète. Nous avons sous les yeux quinze traductions de cet admirable livre ; mais il en existe plus de vingt. Nous ne parlerons que des principales.

Les trois plus anciennes, et que nous rappelons ici pour mémoire, sont d'Antoine Dumoulin, 1544; de Claude Gruget; 1558, et de Rinaudeau, 1567.

La quatrième est du garde des sceaux Du Vair, l'un des créateurs de notre langue; elle est de 1606. Elle a fourni plus d'une leçon excellente aux traducteurs qui ont eu le bon esprit de la consulter.

La cinquième, publiée en 1653, est de Desmarest de Saint-Sorlin; elle fut imprimée au château de Richelieu.

C'est un livre de bibliophile, qui n'a guère d'autre mérite que la rareté.

Laissant de côté les traductions de Goulu, 1630, de Gilles Boileau, 1660; des Jésuites Morogue et Bellegarde, 1701, et de Chaufepié, 1758, nous arrivons de suite à la traduction d'André Dacier publiée d'abord en un volume, 1715, puis en deux volumes, 1776, avec de longs fragments des discours d'Arrien et les commentaires de Simplicius. Cette traduction, quoique un peu sèche, est évidemment la meilleure que nous possédions encore; plus tard elle fut rajeunie, et pour ainsi dire refondue par Naigeon, qui s'empara du travail de Dacier et donna à son style plus de précision et de fermeté. C'est cette traduction que nous reproduisons dans notre recueil.

Toutefois, les traductions de Lefèvre de Villebrune, 1783; de Debure Saint-Fauxbin, 1784; de Gabriel Brottier, 1793; de Camus, 1796; du général Pommereuil, 1783 et 1823; enfin de Pilot, 1814, méritent au moins une mention honorable; car elles témoignent une vive admiration pour notre auteur.

Nous avons retranché de ce volume les *Pensées de Marc-Aurèle*, qui eussent fait double emploi dans notre collection. Les œuvres de l'empereur romain, c'est-à-dire le livre des *Pensées et les lettres*, méritaient, par leur importance, une place à part, que nous leur avons donnée. M. Alexis Pierron a fait une traduction nouvelle des *Pensées*, que précède une introduction lumineuse et

intéressante, et dont un savant commentaire rehausse encore la valeur littéraire et philologique. Ce beau travail avec les *Lettres* pour appendice, forme aujourd'hui un des volumes de notre collection. La place qu'occupaient les *Pensées de Marc-Aurèle* dans la première édition des *Moralistes grecs*, est remplie dans celle-ci par les *Caractères de Théophraste*, ce chef-d'œuvre dont La Bruyère a fait, depuis bientôt deux siècles, un livre français. Nous donnons la traduction de La Bruyère, mais complétée, comme l'exigeait l'état actuel du texte de Théophraste, dont les mutilations ont été en plusieurs endroits heureusement réparées, par les découvertes de ces derniers temps. Nous avons examiné les observations des philologues modernes sur cette matière; et venant après eux, nous espérons, sinon que notre travail est supérieur à ceux de nos devanciers, du moins qu'il en a résumé les idées les plus importantes.

Nous ne dirons rien de la traduction des *Sentences de Théognis, Phocylide, Démophile, Démocrate et Pythagore*. Ces courtes et poétiques sentences ont été traduites plusieurs fois et toujours assez heureusement : nous avons choisi la traduction de Lévesque, remarquable surtout par sa précision et son élégante simplicité.

Les quatre lettres qui terminent le volume nous ont paru du plus haut intérêt, elles peignent la famille grecque à une époque très-éloignée; on remarque surtout la première lettre écrite par la femme de Pythagore sur l'éducation des enfants. Théano parle comme une bonne

mère, et il se trouve que son langage est celui de la plus excellente philosophie. Nous pensons que les femmes de notre siècle ne liront pas sans fruit cette lettre d'une femme qui vivait cinq cent trente ans avant Jésus-Christ.

LES MORALISTES GRECS.

LES ENTRETIENS MÉMORABLES

DE SOCRATE.

LES

ENTRETIENS MÉMORABLES

DE SOCRATE.

LIVRE PREMIER.

I.

J'ai souvent admiré comment les accusateurs de Socrate ont pu le présenter aux Athéniens comme un criminel d'état, et leur persuader qu'il méritait la mort. Quelle était leur accusation? Socrate est coupable, disaient-ils, car il ne croit point aux dieux que révère la république, car il introduit des divinités nouvelles : il est coupable, car il corrompt la jeunesse.

Il ne révérait point les dieux de l'état! Et quelle était la preuve de cette imputation? Il faisait des sacrifices, et l'on ne pouvait l'ignorer : il en offrait souvent dans l'intérieur de sa maison; souvent il en offrait sur les autels publics. Se cachait-il quand il avait recours à la divination? Il disait lui-même, et tout le monde répétait, qu'il était inspiré par un être supérieur : c'est ce qui a le plus contribué, je crois, à le faire accuser d'introduire de nouveaux dieux.

Mais quelles sont les nouveautés qu'on peut lui reprocher? Qu'a-t-il fait? ce que font tous ceux qui

croient à la divination : ils consultent le vol des oiseaux, ils sont attentifs aux paroles fortuites, ils observent les présages, ils interrogent les entrailles des victimes. Pensent-ils que les oiseaux, pensent-ils que le premier homme qu'ils rencontrent, soient instruits de ce qu'ils cherchent à savoir? Non sans doute; mais ils croient que les dieux eux-mêmes leur envoient ces signes de leur volonté, et c'était le sentiment de Socrate.

Le vulgaire, il est vrai, dit qu'il est excité ou retenu par les rencontres qui lui sont offertes, par les oiseaux qu'il observe : mais ce n'était pas ainsi que Socrate s'exprimait. Il pensait, il disait qu'un être supérieur daignait l'inspirer; et c'était d'après ces avis intérieurs qu'il conseillait à ses amis de suivre leurs desseins ou de les abandonner. Les uns se sont bien trouvés de l'avoir cru; les autres se sont repentis de ne l'avoir pas écouté.

On n'imaginera pas qu'il eût voulu passer dans l'esprit de ses amis pour un imbécile ou pour un imposteur. Cependant s'il eût été convaincu de mensonge après avoir soutenu qu'il était inspiré par un dieu, comment aurait-il évité l'un ou l'autre de ces reproches? En un mot, puisqu'il osait prédire l'avenir, il est clair qu'il croyait dire la vérité.

II.

Mais, dans cette persuasion, en qui pouvait-il mettre sa confiance, si ce n'était en Dieu même? Et s'il donnait sa confiance aux dieux, comment pouvait-il croire qu'ils n'existaient pas?

Religieux en public, il ne l'était pas moins dans le secret de la plus intime amitié. Il engageait ses amis à suivre leurs lumières dans les choses indispensables : mais, dans les entreprises dont l'événement est toujours incertain, il les envoyait consulter les oracles. L'art de la divination, disait-il, est nécessaire pour bien administrer un état, et même pour bien régler une famille. L'architecture, la sculpture, l'agriculture, la politique, l'économie, la science des calculs, celle de commander des armées, toutes ces connaissances enfin ont leurs principes ; toutes peuvent être soumises à notre choix. Mais aussi, dans toutes, ce qu'il y a de plus important, les dieux se le sont réservé, et nous ne pouvons y trouver que l'obscurité la plus impénétrable.

En effet, on peut très-bien planter un verger ; mais sait-on qui doit en recueillir les fruits ? Un architecte saura donner à son édifice les plus belles proportions; mais nous dira-t-il qui doit l'habiter? Ce général d'armée sait combattre ; mais sait-il s'il ne se repentira pas d'avoir livré bataille? Ce politique connaît bien les principes du gouvernement ; mais il ignore s'il pourra se féliciter un jour d'avoir tenu les rênes de l'état. Ce jeune homme épouse une belle femme ; il se promet de goûter auprès d'elle la félicité suprême : elle ne lui causera peut-être que des chagrins. Un autre se repaît des plus brillantes espérances, car il vient d'entrer dans l'alliance des hommes les plus puissants de l'état, il ne prévoit pas qu'ils le feront exiler un jour.

Socrate regardait comme une folie de ne pas recon-

naître dans les événements une providence divine, et de les soumettre à l'intelligence humaine ; mais il ne trouvait pas moins insensé d'aller consulter les oracles sur des choses que les dieux nous ont permis d'apprendre, et dont nous pouvons juger par nous-mêmes : comme si l'on s'avisait de demander à la divinité si l'on doit faire conduire son char par un cocher habile ou maladroit, ou si l'on confiera son vaisseau à un bon ou à un mauvais pilote. Il taxait d'impiété la manie d'interroger les dieux sur ce qu'on peut aisément connaître en prenant la peine de calculer, de mesurer, de peser. Commençons, disait-il, par apprendre ce que les dieux nous ont accordé de savoir, et consultons-les sur ce qu'ils nous ont caché; car ils daignent se communiquer à ceux qu'ils favorisent.

III.

On peut dire que la vie entière de Socrate s'est écoulée sous les yeux des hommes. Le matin, il allait à la promenade et dans les lieux d'exercice : il se montrait sur la place aux heures où le peuple s'y rendait en foule, et passait tout le reste du jour au milieu des plus nombreuses assemblées. Le plus souvent il parlait ; tout le monde pouvait l'écouter : et lui a-t-on jamais vu faire, lui a-t-on jamais entendu dire rien d'impie, rien de suspect?

Il n'avait pas la manie si commune d'embrasser dans ses leçons tout ce qui existe, de rechercher l'origine de ce que les sophistes appellent la nature, et de remonter aux causes nécessaires qui ont donné naissance aux corps célestes. Il prouvait qu'il faut a-

voir perdu l'esprit pour se livrer à de semblables spéculations. Ces gens-là, demandait-il, croient donc avoir épuisé tout ce qu'il importe à l'homme de savoir, puisqu'ils s'occupent de ce qui l'intéresse si peu; ou pensent-ils qu'il nous soit permis d'abandonner les choses que les dieux ont bien voulu nous soumettre, pour approfondir les secrets qu'ils se sont réservés?

Il admirait surtout l'aveuglement de ces faux sages qui ne sentent pas que l'esprit humain ne saurait pénétrer ces mystères. Aussi, disait-il, ceux qui se piquent d'en parler le mieux sont bien loin de s'accorder entre eux sur leurs principes. Qu'on les voie ensemble, on se croirait dans une assemblée de fous. Quels symptômes en effet remarquons-nous dans les malheureux atteints de folie? Ils redoutent ce qui n'a rien de terrible, et ne craignent rien de ce qui est vraiment redoutable. Il en est de même de ces prétendus philosophes : les uns croient qu'il n'y a pas de honte à tout dire, à tout faire en public; les autres ne permettent pas même d'avoir aucun commerce avec les hommes; ceux-ci ne respectent ni temples ni autels, ni rien de ce que nous regardons comme sacré; ceux-là révèrent les pierres, les troncs d'arbres, et jusqu'aux animaux.

Dans leurs recherches sur les objets de la nature, les uns se figurent qu'il n'existe qu'une substance; et les autres, que le nombre des substances est infini; celui-ci soutient que toutes les parties de la matière sont dans un mouvement continuel; et celui-là, qu'il n'y a pas même de mouvement; ici on vous prouvera

que tout naît et périt; et là, qu'il ne peut y avoir jamais de naissance ni de destruction.

Mais, ajoutait-il, quand nous avons appris quelque métier, nous nous croyons en état de l'exercer ensuite pour notre usage, ou pour celui des personnes que nous voulons obliger; en est-il de même de ces scrutateurs de la nature? Eux qui connaissent si bien les causes de tout, croient-ils aussi pouvoir faire à leur gré des vents, de la pluie, des saisons, ou d'autres semblables merveilles dont il peuvent avoir besoin? Ils n'osent se flatter de tant de puissance; ils ne savent rien faire de tout cela : il leur suffit de savoir comment tout cela se fait.

IV.

C'est ainsi qu'il parlait de ces vaines spéculations. Content de s'entretenir des choses qui sont à la portée de l'homme, il examinait ce qui est pieux, ce qui est impie, ce qui est honnête ou honteux, ce qui est juste ou injuste. Il recherchait ce que c'est que la sagesse et la folie; ce qui constitue la valeur et la pusillanimité; ce que c'est que la société, et quel est celui qui en connaît les principes; ce que c'est que le gouvernement, et comment on se rend digne d'en tenir les rênes. Tels ou de semblables objets occupaient seuls sa pensée : il accordait le titre d'hommes honnêtes et vertueux à ceux qui s'en étaient fait une étude, et rejetait au nombre des esclaves ceux qui les avaient négligés.

Que ses juges se soient trompés sur ses pensées secrètes, cela ne me surprend pas; mais qu'ils n'aient

fait aucune attention à ce que personne n'ignorait, voilà ce que je ne puis comprendre.

Il avait fait serment, en qualité de sénateur, de ne juger que conformément aux lois. Élevé ensuite à la dignité d'épistate [1], et pressé par le peuple de condamner à mort, contre la loi, Érasinide, Trasyle et sept autres capitaines, il refusa constamment de porter le décret. Le peuple s'emporta, les grands menacèrent ; mais il aima mieux garder son serment que de complaire à la multitude, et d'apaiser par une injustice les hommes puissants qui se flattaient de le faire trembler.

C'est qu'il n'avait pas sur la providence les idées du vulgaire, qui pense que plusieurs choses sont connues des dieux et que d'autres leur échappent. Il était persuadé que les dieux voient toutes nos actions, entendent tous nos discours, et pénètrent jusque dans les profondeurs de nos plus secrètes pensées ; qu'ils sont partout, et qu'ils font, en toute occasion, connaître leurs volontés aux mortels ; et les Athéniens ont pu se persuader qu'il avait sur la divinité des opinions condamnables, lui qui n'avait jamais rien dit, jamais rien fait, qu'on pût soupçonner d'impiété ! On célébrerait aujourd'hui la piété d'un homme qui agirait, qui penserait comme lui.

V.

Je ne suis pas moins surpris que personne ait jamais pu voir dans Socrate un corrupteur de la jeu-

[1] C'était la première et la plus puissante des magistratures. On ne pouvait en jouir qu'un seul jour et qu'une fois en sa vie. L'épistate avait les clefs de la forteresse et du trésor.

nesse. Sans revenir sur ce que nous avons déjà dit, qui fut jamais plus supérieur aux faiblesses de l'amour ? plus ennemi des délices de la table ? Qui sut mieux supporter la rigueur du froid, les chaleurs brûlantes de l'été, les plus rudes fatigues ? Il s'était fait une telle habitude de la modération, qu'il vivait content dans la plus humble fortune. Et l'on veut qu'il ait entraîné les autres dans l'impiété, qu'il leur ait appris à violer les lois, qu'il les ait plongés dans la débauche, dans le libertinage, et n'en ait fait que des hommes efféminés, incapables de supporter les fatigues !

Disons plutôt qu'il déracinait ces vices de leurs cœurs. Habile à leur faire espérer de devenir un jour des hommes honnêtes et courageux en s'accoutumant à veiller sur eux-mêmes, il leur inspirait insensiblement le goût de la vertu. Ce n'est pas qu'il se vantât d'enseigner la sagesse : mais il était sage, on le savait ; et, en le fréquentant, en l'imitant, on se flattait d'approcher de sa vertu.

Il ne négligeait pas les soins qu'exige de nous la nature, et il était loin d'approuver cette négligence dans les autres. Manger avec excès, travailler de même, voilà ce qu'il condamnait ; mais il aimait qu'on se nourrît avec modération, et qu'on travaillât sans s'épuiser de fatigue. Ce régime, disait-il, est salutaire à la santé, et ne nuit point aux facultés de l'esprit. Sur sa table et dans ses vêtements, il était bien éloigné de la délicatesse et de l'ostentation ; mais on ne peut lui reprocher d'avoir inspiré l'avarice à ses amis. Il les guérissait des autres passions ; et, ne recevant au-

cun honoraire des leçons qu'il leur donnait, il leur offrait un bel exemple de désintéressement.

C'était même sur ce désintéressement qu'il fondait sa liberté. Se faire payer de ses conversations, c'est, disait-il, se rendre esclave, puisqu'on s'impose l'obligation de ne les pas interrompre à son gré. D'ailleurs il ne comprenait pas qu'on prît de l'argent pour donner des leçons de vertu : comme si l'on pouvait en retirer une plus grande récompense que d'acquérir un ami ; ou comme si l'on devait craindre, en rendant un homme honnête et vertueux, qu'il n'aura pas la plus grande reconnaissance pour le plus grand de tous les bienfaits.

VI.

Socrate ne faisait pas toutes les belles promesses dont les professeurs mercenaires de la vertu sont toujours si prodigues : mais il espérait que ceux qui auraient embrassé ses sentiments ne manqueraient jamais de s'aimer entre eux comme des frères, et de conserver pour lui une tendresse vraiment filiale. Si l'on veut qu'il ait corrompu la jeunesse, l'amour de la vertu sera donc regardé comme un germe de corruption.

Mais, dit son accusateur, on apprenait dans son commerce à mépriser les lois reçues. C'était, à l'en croire, une absurdité qu'une fève décidât quels seraient les chefs de la république. Qui oserait confier son vaisseau à un pilote tiré au sort ? A-t-on recours au sort pour choisir un architecte, un joueur de flûte, ou d'autres semblables artistes, dont les fautes seraient

bien moins dangereuses que celles des magistrats? C'est par de semblables discours qu'il échauffait l'esprit des jeunes citoyens, qu'il les rendait violents et leur inspirait le mépris des lois.

Si l'on donne quelque crédit à cette imputation, qu'on traite donc aussi de brouillons tous les sages qui se croient capables d'éclairer leurs concitoyens sur leurs véritables intérêts. Mais ils savent trop bien que la violence n'engendre que des haines, et fait pencher l'état vers sa ruine, tandis que la persuasion n'inspire que la bienveillance, et ne peut jamais être dangereuse.

L'homme violent nous ravit nos droits, et nous le haïssons : nous aimons comme nos bienfaiteurs ceux qui nous persuadent. Ce n'est pas le sage, c'est le puissant dépourvu de lumières qui a recours à la violence. Pour employer la force, il faut un grand nombre de complices : pour persuader, il n'en faut aucun. Celui qui croit avoir assez de ressources en lui-même pour dominer sur les esprits n'ensanglante pas ses mains : voudrait-il se défaire d'un homme qu'il est de son intérêt de conserver, puisque la douce persuasion va le lui rendre utile ?

VII.

Mais Critias, mais Alcibiade, continue l'accusateur, ont eu des liaisons avec Socrate, et ils ont fait le plus grand mal à leur patrie. On ne vit point, dans le temps de l'oligarchie athénienne, d'homme plus violent, plus avare que Critias; ni, dans la démocratie,

d'homme plus violent, plus débauché, plus insolent qu'Alcibiade.

Je suis loin d'entreprendre l'apologie de leur conduite ; je ferai seulement connaître le genre de rapports qu'ils eurent avec Socrate. C'étaient bien les deux hommes les plus ambitieux d'Athènes : ils auraient voulu s'emparer de toutes les affaires de la république pour effacer la gloire de tous leurs concitoyens. Ils savaient que Socrate, étranger à toute volupté, était en même temps fort pauvre et très-content de son sort : mais ils savaient aussi que, par le talent de la parole, il tournait à son gré ceux qui conversaient avec lui. Voilà ce qu'ils avaient remarqué. Dira-t-on que des hommes de leur caractère aient recherché Socrate pour acquérir la même sagesse, la même pureté de mœurs? Non, sans doute ; ils ne voulaient gagner dans son commerce que l'usage de la parole et celui des affaires. Si Dieu leur avait donné le choix de vivre toujours comme Socrate ou de mourir, je suis sûr qu'ils auraient préféré la mort.

C'est ce qu'ils ont prouvé par leur conduite. Dès qu'ils crurent en savoir plus que ceux qui profitaient en même temps de ses entretiens, ils l'abandonnèrent pour se jeter dans les affaires de la république, montrant assez qu'ils n'avaient pas eu d'autre raison de le rechercher.

On dira peut-être que Socrate, avant d'enseigner à ses disciples l'art de gouverner les hommes, aurait dû leur apprendre celui de se gouverner eux-mêmes. Je ne m'amuserai pas à combattre cette objection : je

vois seulement que tous les maîtres, non contents d'instruire leurs élèves par le moyen de la parole, se donnent pour exemples, et leur montrent qu'ils sont les premiers à pratiquer ce qu'ils enseignent. Je sais aussi que Socrate montrait en lui-même à ses amis le modèle de l'homme sage et vertueux, et qu'il joignait à son exemple les plus belles leçons sur les devoirs des hommes et sur la vertu. Je sais enfin qu'Alcibiade et Critias se conduisirent avec sagesse tant qu'ils le fréquentèrent; non qu'ils craignissent, comme des enfants, qu'il les punît de leurs fautes, mais parce qu'ils avaient alors l'idée du bien.

VIII.

La plupart de ces gens qui font un métier de la philosophie soutiendront peut-être que l'homme juste ne peut devenir injuste, ni l'homme modeste, insolent; et que, dans tout ce qui porte sur des principes, on ne peut tomber dans l'ignorance après avoir été bien instruit.

Je ne pense pas comme eux. Par l'exercice, le corps prend les habitudes qu'on lui veut faire contracter: l'exercice n'est pas moins nécessaire à l'âme; c'est par lui seul qu'on s'accoutume à remplir ses devoirs, et qu'on parvient à s'abstenir sans peine de ce qui nous est interdit.

Aussi voyons-nous que les pères n'osent se reposer sur le caractère heureux de leurs enfants : ils ont encore un grand soin de les éloigner des sociétés dangereuses, persuadés que la fréquentation des hommes

honnêtes est un des plus utiles exercices que puisse prendre la vertu, mais qu'elle se perd dans la fréquentation des méchants. Le poète Théognis rend témoignage à cette vérité :

> **Le sage dans nos cœurs fait passer ses vertus ;**
> **Le méchant nous ravit notre bonté première.**

Il dit ailleurs :

> **Le vice a quelquefois surpris le cœur du sage.**

Je suis frappé de cette vérité. Je vois que, par le défaut d'exercice, on oublie même les vers, quoique leur mesure serve à les graver profondément dans la mémoire : la négligence nous fait oublier de même les principes que nous avons le mieux connus. Si nous oublions les préceptes qui nous engageaient à la vertu, nous perdons bientôt de vue tout ce qui nous la rendait chère ; elle-même est bientôt oubliée.

Voyez l'homme qui s'adonne au vin ou qui se laisse enchaîner par l'amour : il n'a plus la même force pour observer ses devoirs et pour s'interdire ce qu'il doit éviter. Plusieurs, avant d'aimer, savaient ménager leur fortune ; blessés par l'amour, ils ne le savent plus : ils commencent par dissiper leur bien, et se livrent ensuite à des gains honteux qui naguère les auraient fait rougir.

Comment donc ne pourrait-il pas arriver qu'un homme auparavant réservé dans ses mœurs perdît toute retenue, et que le juste devînt injuste ? Je suis persuadé que toutes les bonnes qualités peuvent s'ac-

quérir par l'exercice, et la tempérance aussi bien que les autres. Dès que les voluptés se sont emparées de notre âme, elles lui font abjurer toute retenue, et la soumettent en esclave aux appétits déréglés du corps.

IX.

Tant qu'Alcibiade et Critias restèrent auprès de Socrate, tant qu'il leur prêta ses secours pour combattre leurs passions vicieuses, ils surent leur résister et les vaincre ; mais dès qu'ils l'eurent abandonné, Critias se retira dans la Thessalie, et y vécut avec des hommes qui aimaient bien mieux s'abandonner à leurs déréglements que d'observer la justice. Pour Alcibiade, sa beauté le fit poursuivre par une foule de femmes du plus haut rang ; le peuple le révérait ; le pouvoir qu'il acquit dans la république et chez les puissances alliées lui procura un nombreux cortége de flatteurs habiles à le corrompre ; il vit qu'il lui serait aisé de saisir les rênes du gouvernement ; il s'oublia lui-même, et ressembla bientôt à ces athlètes qui négligent de s'exercer, parce qu'ils ont remporté trop aisément la victoire.

Voilà ce qui perdit Critias et Alcibiade. Enflés de leur noblesse, éblouis de leur fortune, étourdis de leur puissance, amollis par leurs complaisants, corrompus par toutes ces circonstances réunies, éloignés depuis longtemps de Socrate, doit-on s'étonner qu'ils soient devenus présomptueux ? Mais les fautes qu'ils ont faites, l'accusateur les rejette sur Socrate. Eh quoi ! dans l'âge où l'on manque le plus de jugement, où l'on sait le moins se modérer, ils se montrèrent

sages et réservés ; le mérite en était à Socrate: et l'accusateur ne croit lui devoir aucun éloge!

On n'a pas la même injustice pour les autres professions. Quand un maître de flûte ou de lyre a donné de bons principes à ses élèves, s'ils s'avisent de le quitter, de prendre d'autres leçons, et qu'ils perdent leurs talents, est-ce sur lui qu'on en rejette la faute? Un père voit son fils se bien conduire sous un maître et devenir vicieux sous un autre : accuse-t-il le premier instituteur? n'en fait-il pas même l'éloge en voyant que le jeune homme ne s'est corrompu qu'en cessant de suivre ses leçons? Les pères mêmes ne sont pas accusés des fautes que font ceux de leurs enfants qu'ils ont toujours gardés auprès d'eux, à moins qu'ils ne leur aient donné de mauvais exemples. On n'aurait pas dû juger Socrate avec plus de rigueur.

Lui-même a-t-il fait le mal? dites qu'il fut un méchant. Mais si toute sa vie ne mérita que des éloges, quelle injustice de rejeter sur lui des fautes qui lui furent étrangères!

X.

Blâmez-le cependant s'il a loué les vices des autres en pratiquant lui-même la vertu. Mais n'a-t-il pas fortement repris les vices de Critias? Ne l'a-t-il pas fait rougir de ses goûts pervers? Pour récompense, il se fit un mortel ennemi.

Critias, devenu l'un des trente tyrans, et choisi avec Charicles pour donner des lois, satisfit son ressentiment, et défendit d'enseigner l'art de la parole. C'était Socrate qu'il avait en vue. Comme il n'avait au-

cun moyen de l'attaquer, il faisait tomber sur lui les reproches dont on charge communément les philosophes, et cherchait à le perdre dans l'esprit de la multitude. Socrate n'avait pas donné lieu à ces imputations; du moins si j'en dois croire ce que j'ai moi-même entendu de sa bouche, et ce que d'autres, qui l'avaient souvent écouté, ont pu m'apprendre de lui.

Enfin Critias leva le masque; car les trente tyrans ayant fait mourir un grand nombre de citoyens, et en ayant forcé d'autres à seconder leurs injustices: Je serais étonné, dit Socrate, que le gardien d'un troupeau qui égorgerait une partie du bétail qui lui est confié, et rendrait le reste plus maigre, prétendît passer pour un bon berger; mais un homme qui, se trouvant à la tête de ses concitoyens, en détruirait une partie et corromprait le reste, m'étonnerait encore bien davantage, s'il ne rougissait pas de sa conduite et qu'il prétendît à la gloire d'un bon magistrat. On ne tarda pas à rapporter ces paroles aux trente tyrans. Critias et Chariclès firent venir Socrate, lui montrèrent leur loi, et lui défendirent d'avoir des entretiens avec la jeunesse.

Socrate leur demanda s'il lui était permis du moins de leur faire certaines questions sur les choses qui lui étaient interdites et qu'il ne comprenait pas; ils le lui permirent. Je suis prêt, leur dit-il, à me soumettre aux lois; mais je crains de pécher par ignorance, et je voudrais savoir bien clairement de vous-mêmes ce que vous entendez en défendant de professer l'art de la parole. Avez-vous en vue ce qui se dit de bien ou ce qui se dit de mal? Si votre défense porte sur ce

qui se dit de bien, il est clair qu'il faut s'abstenir de bien dire : défendez-vous seulement ce qui se dit de mal ? Je vois qu'il faut travailler à bien parler. Alors Charicles s'emportant : Puisque tu ne nous entends pas, Socrate, nous allons t'ordonner quelque chose de plus clair ; c'est de n'avoir aucun entretien avec les jeunes gens, de quelque façon que ce soit.

— Pour qu'il ne reste aucune équivoque, dit Socrate, et que je ne m'écarte pas de ce qui m'est prescrit, indiquez-moi bien à quel âge vous fixez le terme de la jeunesse. — A l'âge, dit Charicles, où les hommes ont acquis toute leur prudence, à l'âge enfin où il est permis d'entrer au sénat : ainsi ne parle pas aux jeunes gens au dessous de trente ans.

— Mais, reprit Socrate, si je veux acheter quelque chose, et que le marchand n'ait pas encore trente ans accomplis, pourrai-je lui dire au moins : Combien cela ? — On te permet, dit Charicles, de faire cette question : mais tu as coutume d'en faire sur quantité de choses que tu sais fort bien, et voilà les conversations qui te sont interdites. — Ainsi je n'oserai pas répondre à un jeune homme qui m'interrogera sur des choses que je saurai fort bien. S'il me demande, par exemple : Où demeure Charicles ? où demeure Critias ? — Tu peux répondre à cela, lui dit Charicles. — Oui, reprit Critias ; mais souviens-toi bien, Socrate, de renoncer à faire entrer dans tous tes discours les cordonniers, les maçons, les chaudronniers : aussi bien je crois qu'ils sont fort las d'être toujours mêlés dans tes propos. — Il faudra sans doute aussi répondit Socrate, que je renonce aux conséquences

que je tirais de leurs professions, et qui m'aidaient à faire mieux sentir ce que c'est que la justice, la piété, toutes les vertus ? — Précisément, répliqua Critias ; et renonce même à parler des gardiens de troupeaux, sans quoi tu pourrais bien trouver du déchet dans ton bétail.

Ces dernières paroles faisaient assez connaître qu'on leur avait rapporté la comparaison du berger, et que c'était là le principe de leur haine contre Socrate.

XI.

On vient de voir quelle avait été la liaison de Socrate et de Critias, et quels sentiments ils conservèrent l'un pour l'autre. Je dirais volontiers que nous ne pouvons être bien élevés que par un homme qui nous plaise. Critias et Alcibiade se mirent sous la discipline de Socrate ; mais il ne leur plaisait pas : déjà leurs vues se portait vers le gouvernement de la république et, dans le temps même qu'ils fréquentaient Socrate, ils ne s'entretenaient volontiers qu'avec ceux qui tenaient les rênes de l'état.

On dit qu'Alcibiade, avant l'âge de vingt ans, eut avec Périclès, son tuteur, la conversation suivante sur les lois :

Dites-moi, Périclès, ne pourriez-vous pas m'apprendre ce que c'est que la loi ? — Assurément, répondit Périclès. — Au nom des dieux, ne refusez pas de me le dire. J'entends louer certaines personnes parce qu'elles observent religieusement les lois, et je crois qu'on ne saurait mériter cet éloge sans

savoir ce que c'est que la loi. — Il n'est pas fort difficile, mon cher Alcibiade, de satisfaire ta curiosité. La loi est tout ce que le peuple rassemblé a revêtu de sa sanction, tout ce qu'il a ordonné de faire, ou de ne pas faire. — Et qu'ordonne-t-il de faire ? le bien ou le mal ?— Le bien, sans doute, jeune homme : veux-tu qu'il ordonne de mal faire? — Mais si ce n'est pas le peuple; si, comme dans l'oligarchie, c'est un petit nombre de citoyens qui se sont rassemblés et qui ont prescrit ce qu'on doit faire, comment cela s'appelle-t-il ? — Dès que la portion de citoyens qui gouverne a ordonné quelque chose, cet ordre s'appelle une loi.—Mais si un tyran usurpe la puissance et qu'il prescrive au peuple ce qu'il doit faire, est-ce encore une loi ? — Oui, c'est une loi, puisqu'elle émane de celui qui commande. — Eh! qu'est-ce donc que la violence? qu'est-ce donc que le renversement des lois ? N'est-ce pas lorsque le puissant, négligeant de persuader et n'employant que la force, oblige le faible à faire ce qui lui plaît ? — Il me semble que c'est cela même. — Ainsi quand un tyran force les citoyens à suivre ses caprices sans chercher à les persuader, c'est donc un renversement de la loi? — Je le crois : j'ai eu tort de dire que les ordres d'un tyran étaient des lois, quand il n'a pas obtenu l'aveu des citoyens. — Mais quand un petit nombre de citoyens se trouve revêtu de la puissance souveraine, et prescrit ses volontés à la multitude sans obtenir son aveu, appellerons-nous cela de la violence ou non ? — De quelque part que l'ordre soit émané, qu'il soit écrit ou qu'il ne le soit pas, dès qu'il n'est appuyé que sur la

force, et qu'il n'a pas l'aveu de ceux qui doivent s'y soumettre, il me paraît tenir bien plus de la violence que de la loi. —Et ce que la multitude qui commande prescrit aux riches, sans prendre là peine d'obtenir leur aveu, tiendra donc moins aussi de la loi que de la violence?— C'en est assez, mon cher Alcibiade. Quand nous étions à ton âge, nous étions forts sur ces difficultés, nous aimions à les subtiliser, à les sophistiquer comme il me semble que tu fais à présent. —Je suis fâché, mon cher tuteur, de n'avoir pu vous entretenir dans l'âge heureux où vous étiez si subtil, et où vous vous surpassiez vous-même en finesse d'esprit.

XII.

Dès qu'Alcibiade et Critias crurent avoir l'avantage sur les citoyens qui tenaient alors les rênes de l'état, on ne les vit plus dans la compagnie de Socrate. La vérité est que jamais ils ne l'avaient aimé; et d'ailleurs ils ne pouvaient se trouver avec lui sans essuyer sur leur conduite des reproches qu'ils n'écoutaient pas volontiers. Ils se livrèrent aux affaires de la république, et n'avaient pas eu d'autre motif de se lier quelque temps avec Socrate. Mais que l'on considère ses autres disciples, Chéréphon, Simmias, Phédon, Chérécrate, Cébès, et tant d'autres qui le fréquentaient, non pour apprendre à séduire le peuple dans les assemblées par les charmes de la parole, non pour s'élever aux emplois de la judicature, mais pour devenir honnêtes et vertueux, et pour apprendre leurs devoirs envers leurs parents, leurs domestiques, leurs

amis, leur patrie, leurs concitoyens : jamais aucun d'eux, ni dans sa jeunesse, ni dans un âge plus avancé, n'eut à se reprocher d'avoir fait le mal, ne put même en être soupçonné.

Mais Socrate, dit son accusateur, persuadait à ses disciples qu'il les rendait plus sages que leurs pères, et c'était détruire en eux le respect filial. Il leur disait que la loi permet aux fils de lier leur père quand ils peuvent le convaincre de folie, et se servait de cet argument pour prouver que les lois accordent à l'homme instruit le droit de mettre l'ignorant à la chaîne.

Ce n'est pas ainsi que pensait Socrate : il croyait au contraire que le savant présomptueux qui voudrait charger l'ignorant de chaînes mériterait d'être enchaîné lui-même par le premier qui en saurait plus que lui. Il examinait souvent la différence qui se trouve entre l'ignorance et la folie : Il faut, disait-il, enchaîner les insensés furieux pour leur propre intérêt et pour celui de leurs amis : quant à ceux qui ne savent pas ce qu'il est nécessaire de savoir, les gens plus éclairés ont sur eux un beau droit : celui de les instruire.

XIII.

Socrate ne s'est pas contenté, poursuit l'accusateur, de détruire dans ses disciples le respect pour leurs pères ; il les a rendus indifférents pour toute leur famille. Êtes-vous malades ? leur disait-il : avez-vous un procès ? vous ne vous adressez pas à vos parents, mais à un médecin ou à un avocat. Il ajoutait même que

les amis n'étaient bons à rien s'ils n'étaient utiles, et que personne enfin ne méritait nos honneurs que ceux qui savent ce qu'il nous importe de savoir et qui peuvent nous l'enseigner. Et comme il avait l'art de persuader à cette jeunesse que lui-même était fort sage, et que personne n'avait plus que lui le talent de rendre sages les autres, elle croyait que tous les hommes n'étaient rien en comparaison de Socrate.

Je sais qu'il se servait des expressions que lui reproche l'accusateur. On se hâte, disait-il aussi, d'emporter les corps des personnes mêmes qui nous furent les plus chères, dès qu'ils sont abandonnés de l'âme en qui seule réside l'intelligence. Tant que nous vivons, ajoutait-il, nous n'avons rien de plus cher que notre corps : nous coupons cependant, nous rejetons de toutes ses parties ce qui n'est d'aucun usage, comme les ongles, les cheveux, les callosités. Nous nous soumettons aux plus vives douleurs pour nous défaire de certaines portions inutiles de nous-mêmes ; nous les faisons extirper ou brûler par un médecin, et nous croyons que ce service mérite des récompenses. Voilà bien ce qu'il disait ; mais il n'enseignait pas pour cela qu'il fallût enterrer son père tout vivant, ni se faire couper soi-même en morceaux : il prouvait seulement que ce qui est sans utilité doit rester sans honneur. C'est ainsi qu'il engageait ses amis à se rendre utiles par leurs talents et leurs connaissances. Vous voulez, leur disait-il, être estimé de votre père, de votre frère, de vos parents : ne restez pas dans l'indolence, vous reposant sur les liens de la parenté ;

mais soyez utile à ceux dont vous voulez obtenir la tendresse.

XIV.

L'accusateur le chargeait encore d'avoir choisi dans les plus célèbres des poètes les morceaux les plus dangereux ; de s'en être fait des autorités pour détruire dans ses disciples l'horreur du crime, et pour leur inspirer des sentiments tyranniques. Hésiode a dit :

Ce n'est pas l'action qui nous couvre de honte,
Mais l'inactivité.

Il prétendait que Socrate expliquait ce vers comme si le poète eût ordonné de ne s'abstenir d'aucune action injuste ou malhonnête, et de faire le mal quand on y trouvait son profit. Ce n'était pas là le sentiment de Socrate. Après avoir établi qu'il est utile et honnête de s'occuper, nuisible et honteux de languir dans la paresse : Ceux qui font le bien, ajoutait-il, travaillent en effet et méritent des éloges ; mais jouer aux dés, mais ne se livrer qu'à des occupations condamnables et dangereuses, c'est croupir dans la plus coupable inaction : et dans ce sens, il est bien vrai que

Ce n'est pas l'action qui nous couvre de honte,
Mais l'inactivité.

On lui reprochait encore d'avoir abusé de ces vers d'Homère :

Eh quoi ! disait Ulysse aux monarques, aux grands,
Mortels chéris des dieux, vous connaissez la crainte ?
Méprisez un vain peuple et sa frivole plainte ;
Pour vos nobles desseins qu'il apprenne à souffrir.
Mais qu'un mortel obscur à ses yeux vînt s'offrir,

Qu'il osât faire entendre une voix alarmée :
Tu n'es rien aux conseils, et rien dans notre armée,
Lui disait-il : attends les volontés des rois;
Et crains d'avoir parlé pour la dernière fois.

Faut-il en croire l'accusateur? Socrate interprétait ces vers comme si le poète eût célébré les violences que supportent les peuples et les infortunés. Si telle eût été la pensée de Socrate, il aurait donc cru qu'il fallait le maltraiter lui-même, puisqu'il était de la classe des pauvres citoyens : mais il entendait que ceux qui ne rendent aucun service ni par leurs actions ni par leurs talents, qui ne peuvent être d'aucun secours dans l'occasion, à la guerre, aux citoyens, à l'état, surtout s'ils joignent l'audace à leur inutilité, ne peuvent être réprimés trop fortement, quand même ils auraient de grandes richesses.

XV.

Il est certain que Socrate était ami du peuple et de l'humanité. Il avait un grand nombre de disciples athéniens et étrangers; il ne recevait d'eux aucune récompense, et communiquait également à tous ses lumières, c'est-à-dire tout ce qu'il possédait. Plusieurs ne reçurent que fort peu; mais ils le reçurent sans intérêt, et le vendirent chèrement à d'autres : car, n'étant pas comme lui les amis du peuple, ils refusaient leurs leçons quand on n'avait pas de quoi les bien payer.

Socrate donna, sans doute, bien plus d'éclat à notre république que ce Lichas si célèbre par son hospitalité ne put en procurer à celle de Lacédémone. Lichas tenait sa table ouverte à tous les étrangers que la

curiosité attirait à la fête des gymnopédies, où la jeunesse de Sparte s'exerçait toute nue : mais notre sage, consacrant toute sa vie à communiquer ses richesses, répandit le plus grand des bienfaits sur tous ceux qui voulurent les partager. Il ne renvoyait pas ceux qui s'attachaient à lui sans les avoir rendus meilleurs.

Et voilà celui que la république a pu condamner à la mort ! Il ne méritait, sans doute, que des honneurs. Examinons les lois, et nous trouverons qu'il en méritait. Les voleurs, les assassins, les sacriléges ; voilà ceux qu'elles condamnent. Quel homme fut jamais plus que Socrate éloigné de ces crimes? A-t-il excité des séditions, occasionné des défaites? s'est-il souillé de quelque trahison, de quelque forfait? a-t-il dépouillé personne de ses biens? a-t-il jeté personne dans de fâcheuses affaires? Non : il n'a donc été coupable d'aucun des crimes que poursuivent les lois.

De quoi donc a-t-on pu l'accuser? De ne pas adorer les dieux? Il est prouvé que personne ne fut jamais plus religieux que lui. De corrompre la jeunesse? Il est prouvé qu'il détruisait les passions funestes de ses disciples, qu'il leur rendait chère la vertu si belle, si brillante, qui fait fleurir les états et répand la prospérité sur les familles.

Voilà ce qu'il a fait ; et il n'était pas digne des plus grands honneurs que la république puisse décerner ! Je vais écrire, autant que ma mémoire pourra me le permettre, tout le bien qu'il a fait à ses disciples, soit en leur donnant des leçons, soit en leur montrant en lui-même l'exemple qu'ils devaient suivre.

XVI.

Comment se comportait-il envers les dieux? comment en parlait-il? Comme la Pythie elle-même répond à ceux qui viennent l'interroger sur les sacrifices qu'ils veulent offrir, sur tous les actes religieux. Conformez-vous aux lois de votre pays, répond la prêtresse; c'est remplir les devoirs qu'exige la piété.

C'est ce que Socrate observait, et ce qu'il recommandait aux autres. Il traitait d'insensés et de superstitieux ceux que la vanité faisait tendre à une plus grande perfection. Ses prières étaient simples; il demandait aux dieux de lui accorder ce qu'il lui était utile d'obtenir, persuadé qu'ils connaissent bien mieux que nous nos véritables avantages. Demander aux dieux de l'or, de l'argent, la puissance suprême, c'était, suivant lui, comme si on leur demandait de jouer aux dés, de combattre, ou d'autres choses semblables dont le succès est toujours incertain.

Les faibles offrandes du pauvre ne lui semblaient pas plus méprisables que les nombreuses victimes offertes par des hommes puissants et fortunés. Il serait, disait-il, indigne des dieux de donner la préférence aux plus pompeuses offrandes; car il leur arriverait souvent de recevoir avec plus de clémence les vœux des méchants que ceux des hommes vertueux. Daignerions-nous regarder la vie comme un présent fort estimable, s'il fallait que les offrandes du crime fussent préférées à celles de la vertu? Persuadé que les

hommages rendus par la piété sont toujours les plus agréables aux dieux, il aimait à citer ce vers :

Consultez vos moyens, même dans vos offrandes.

Il ajoutait que le précepte qui nous ordonne de consulter nos moyens devait être la règle de notre conduite avec nos amis, avec nos hôtes, et qu'il ne fallait même s'en écarter dans aucune action de la vie.

Quand il croyait que les dieux lui avaient eux-mêmes signifié leurs volontés, aucune force humaine n'aurait pu le faire résister à cette inspiration : on lui aurait fait plutôt préférer pour guide d'un voyage un aveugle ou quelqu'un qui n'aurait pas su le chemin, à un homme clairvoyant et qui aurait bien connu la route. Il accusait de folie ceux qui agissaient contre l'inspiration divine dans la crainte de s'attirer la raillerie des hommes ; car toute la prudence humaine lui paraissait bien méprisable, comparée aux avis de la divinité.

XVII.

A la manière dont il avait réglé son corps et son esprit, il eût fallu que le ciel même eût pris plaisir à l'accabler pour l'arracher à sa sécurité et l'empêcher de suffire aux faibles dépenses qu'exigeaient ses besoins. Telle était sa sobriété qu'il paraît impossible de travailler assez peu pour ne pas gagner ce dont il se contentait ; il ne prenait de nourriture qu'autant qu'il en pouvait prendre avec plaisir, et attendait, pour se mettre à manger, que l'appétit lui servît d'assaison-

nement ; toute boisson lui était agréable, parce qu'il ne buvait jamais sans avoir soif.

S'il était invité à quelque festin, et qu'il ne refusât pas de s'y rendre, il trouvait aisé ce qui paraît si difficile aux autres, de ne se livrer à aucun excès. Il exhortait ceux qui ne pouvaient suivre son exemple à ne pas toucher aux mets qui excitent encore à manger lorsqu'on n'a plus faim, et aux liqueurs qui engagent à boire quand la soif est passée : il disait que rien n'était plus funeste que ces excès à l'estomac, à la tête et à l'esprit. Circé, ajoutait-il en riant, n'employait pas d'autre enchantement pour changer les hommes en pourceaux ; et si Ulysse a pu se soustraire à cette funeste métamorphose, c'est qu'il était éclairé par les conseils de Mercure, et que sa sobriété naturelle ne lui permettait pas de prolonger les plaisirs de la table quand il n'y était plus invité par le besoin. C'est ainsi que Socrate savait mêler le badinage à ses plus graves leçons.

XVIII.

Il connaissait les suites funestes de l'amour, et il exhortait ses disciples à fuir les traits dangereux de la beauté. Il n'est pas aisé, disait-il, de s'y exposer et de conserver la sagesse.

S'étant aperçu que Critobule, fils de Criton, avait eu l'imprudence de dérober un baiser à la fille d'Alcibiade, qui se distinguait par sa beauté, il ne lui dit rien à lui-même ; mais s'adressant en sa présence à Xénophon : Répondez-moi, lui dit-il ; n'avez-vous pas pris jusqu'ici Critobule plutôt pour un jeune homme

prudent que pour un téméraire? Auriez-vous cru qu'avec son air réservé ce fût un étourdi prêt à se plonger tête baissée dans le péril? — J'étais loin de le croire. — Eh bien! regardez-le à présent comme le plus audacieux, le plus bouillant des hommes, capable de se précipiter sur le fer, de se jeter dans les flammes. — Et qu'a-t-il donc fait, Socrate, pour que vous preniez de lui cette idée? — Comment! n'a-t-il pas eu l'audace d'embrasser la fille d'Alcibiade, cette jeune personne qui réunit tant de charmes! — Oh! si c'est là sa témérité, je crois que je serais capable de la même audace. — Ah, malheureux! tu ne prévois pas combien tu paierais cher ce baiser cueilli sur une si belle bouche. Tu es libre : veux-tu donc en un instant devenir esclave? veux-tu te perdre dans le sein des plus dangereuses voluptés? veux-tu détruire dans ton cœur l'amour de l'honnêteté, de la décence, et te livrer à des soins honteux, indignes même d'un insensé? — Par Hercule! mon cher Socrate, voilà une terrible puissance que vous donnez à un baiser. — En es-tu donc étonné? Ne sais-tu pas que l'araignée qu'on appelle phalange n'est pas plus grande qu'une demi-obole, et qu'appliquée seulement sur les lèvres elle cause des douleurs mortelles et prive les hommes de la raison? — Je le sais : mais c'est qu'en pinçant les chairs elle y insinue je ne sais quel venin. — Insensé? tu ne sais donc pas qu'une belle bouche, en donnant un baiser, insinue dans notre sang un invisible poison? tu ne sais donc pas que la beauté est bien plus redoutable encore que la phalange? Celle-ci blesse quand elle touche ; mais l'autre, sans tou-

cher, et par le seul aspect, répand en nous je ne sais quoi qui nous tourne la tête. Si l'on donne le nom d'archers aux Amours, c'est parce que la beauté blesse de loin. Ainsi, mon cher Xénophon, je n'ai qu'un conseil à te donner. Quand tu verras des attraits capables de te charmer, détourne les yeux et prends la fuite. Et vous Critobule, je vous exhorte à voyager une année entière ; ce temps suffit à peine pour guérir votre blessure.

C'est ainsi qu'il ne connaissait, pour les cœurs trop faibles contre l'amour, d'autre remède que la fuite ; elle empêche l'imagination de former des desirs que n'inspire pas le besoin, et même de s'abandonner à ceux qu'il inspire.

XIX.

Il ne s'était pas moins fortement armé lui-même contre la beauté que les autres ne le sont contre la laideur, et ne combattait pas la passion du vin et de la bonne chère avec moins de puissance que celle de l'amour. Persuadé qu'il ne goûtait pas moins de plaisirs que ceux qui s'abandonnent à tous leurs mouvements déréglés, il était sûr d'éprouver bien moins de peines.

On a dit, on a même écrit, qu'il avait bien le talent d'appeler les hommes à la vertu, mais qu'il n'avait pas celui de les en pénétrer. Cependant qu'on veuille bien réfléchir sur les raisonnements qu'il employait pour combattre les présomptueux qui se flattaient de tout savoir ; qu'on se rappelle ce qu'il disait journellement à ceux qui le fréquentaient, et l'on ne

pourra s'empêcher de croire qu'il était bien capable de rendre ses disciples plus vertueux.

Je vais d'abord raconter l'entretien qu'il eut en ma présence avec Aristodème, surnommé le Petit, un jour que la conversation vint à tomber sur la divinité. Il savait qu'Aristodème n'offrait pas de sacrifices aux dieux, qu'il méprisait la divination, et qu'il n'épargnait pas, dans ses railleries, ceux qui observaient ces pratiques religieuses.

Daignez me répondre, mon cher Aristodème, lui dit-il : Y a-t-il quelques personnes dont vous admiriez les talents? — Sans doute, répondit Aristodème. — Voudriez-vous bien me les nommer? — J'admire surtout Homère dans la poésie épique, Mélanippe dans le dithyrambe, Sophocle dans la tragédie, Polyclète dans la statuaire, et Zeuxis dans la peinture. — Mais quels artistes trouvez-vous les plus admirables, de ceux qui font des figures dénuées de mouvement et de raison, ou de ceux qui produisent des êtres animés et qui leur donnent la faculté de penser et d'agir? — Ceux qui créent des êtres animés, si cependant ces êtres sont l'ouvrage d'une intelligence, et non pas du hasard. — Mais supposons des ouvrages dont on ne puisse reconnaître la destination, et d'autres dont on aperçoive manifestement l'utilité : lesquels regarderez-vous comme la création d'une intelligence, ou comme le produit du hasard? — Il faudra bien attribuer à l'intelligence les ouvrages dont on sentira l'utilité. — Ne vous semble-t-il donc pas que celui qui a fait les hommes dès le commencement, leur a donné les organes des sens parce que

ces organes leur sont utiles ; des yeux, pour qu'ils eussent la perception des objets visibles ; des oreilles, pour qu'ils pussent entendre les sons ? A quoi nous serviraient les odeurs si nous n'avions pas de narines ? et sans un palais capable de recevoir les sensations qu'excitent en nous les saveurs, comment aurions-nous quelque idée de leur douceur ou de leur âcreté ?

Notre vue est délicate : ne reconnaissez-vous pas l'œuvre de la Providence dans ces paupières qui lui servent de portes ? elles s'ouvrent quand il nous plaît de faire usage de nos yeux ; elles se baissent quand nous nous abandonnons au sommeil. Les vents auraient pu offenser nos prunelles : mais les cils sont comme des cribles qui les défendent ; et les sourcils, s'avançant en forme de toit au dessus de nos yeux, ne permettent pas que la sueur les incommode en découlant de notre front.

Parlerai-je de l'ouïe, qui reçoit tous les sons et ne se remplit jamais ? Chez tous les animaux les dents antérieures sont tranchantes, et les molaires achèvent de broyer les aliments qu'elles reçoivent déjà tout coupés des incisives. La bouche est destinée à recevoir ce qui excite l'appétit de l'animal : c'est la Providence qui l'a placée près des yeux et des narines. Comme nos déjections inspirent le dégoût, elle en a éloigné les canaux, et les a placés aussi loin qu'il est possible des plus délicats de nos sens.

Eh quoi ! lorsque ces ouvrages sont faits avec tant d'intelligence, vous doutez qu'ils soient le fruit d'une

intelligence ! — Je sens bien qu'en les considérant sous ce point de vue, il faut reconnaître l'œuvre d'un sage ouvrier, animé d'un tendre amour pour ses ouvrages.— Ajoutons qu'il a imprimé dans les pères l'amour de se reproduire dans leurs enfants ; dans les mères, le besoin de les nourrir ; dans tous les animaux, le plus grand desir de vivre, la plus grande crainte de mourir. Pouvez-vous méconnaître les soins d'un ouvrier qui voulait que les animaux existassent ? Ne croyez-vous pas avoir vous-même une intelligence ? Et vous ne croirez pas qu'il existe de l'intelligence hors de vous. Embrassez en imagination l'étendue de la terre ; votre corps n'en est qu'une bien faible partie : j'en dis autant de l'humidité et des autres éléments dont vous êtes formé. Tous sont immenses ; mais une portion presque insensible de ces éléments compose votre corps : et vous croyez avoir eu le bonheur d'enlever pour vous seul toute l'intelligence ! et tant d'œuvres magnifiques, innombrables, cet ordre si sublime, tout cela vous semble l'ouvrage d'un aveugle hasard ! — Il faut bien que j'en convienne, car enfin je ne vois pas les ouvriers qui ont produit ces chefs-d'œuvre, et je connais les artisans qui ont fait les ouvrages que je vois sur la terre. — Vous ne voyez pas non plus votre esprit qui gouverne votre corps : dites donc aussi que vous faites tout par hasard, et rien avec intelligence.

— Mais je ne méprise pas la divinité, mon cher Socrate ; je lui crois seulement trop de grandeur pour qu'elle ait besoin de mon culte. — Cependant plus elle met de grandeur dans les bienfaits qu'elle vous

accorde, plus il vous convient de la révérer.— Soyez persuadé que je ne négligerais pas les dieux, si je croyais qu'ils prissent quelque intérêt à ce qui regarde les hommes.— Ils n'en prennent donc pas, eux qui nous ont accordé, comme aux autres animaux, le goût, la vue, l'ouïe, mais qui n'ont permis qu'à nous seuls de lever la face vers le ciel ! Par ce bienfait, nous voyons plus loin, nous regardons plus facilement au dessus de nos têtes, nous prévenons plus sûrement les dangers. Ils ont attaché les autres animaux à la terre, et ne leur ont donné que des pieds pour changer de place : c'est à nous seuls qu'ils ont accordé des mains, et elles nous rendent bien supérieurs à tous les autres animaux. Tous ont une langue ; mais la nôtre seule, par ses divers mouvements combinés avec ceux des lèvres, articule tous les sons et fait connaître aux autres toutes nos volontés. Parlerai-je des plaisirs de l'amour ? Il n'est permis aux animaux de s'y livrer que dans une saison de l'année : l'homme seul peut les goûter en tout temps jusque dans la vieillesse.

Peu contents de nous avoir témoigné leur bonté dans la conformation de nos corps, les dieux ont voulu nous donner l'âme la plus parfaite. Quel est l'animal dont l'âme connaisse l'existence des dieux, auteurs de toutes les beautés, de toutes les merveilles que nous admirons ? Quel autre animal adore les dieux ? Quel autre, par la force de son esprit, sait prévenir la faim, la soif, les rigueurs opposées des saisons, guérir les maladies, augmenter ses forces par l'exercice, ajouter à ses connaissances par le travail,

se rappeler au besoin ce qu'il a entendu, ce qu'il a vu, ce qu'il a appris ? Ne voyez-vous donc pas clairement que les hommes sont comme des dieux entre les autres animaux ; qu'ils sont faits pour leur commander par la conformation de leur corps et par la supériorité de leur âme ?

L'animal qui aurait les pieds du bœuf et l'intelligence de l'homme, aurait les mêmes volontés que nous sans pouvoir les remplir. Accordez-lui les mains de l'homme et privez-le de l'intelligence, il ne sera pas moins borné. Vous réunissez ces deux avantages dignes de tant de reconnaissance, et vous vous croyez négligé par les dieux ! Que faut-il donc qu'ils fassent pour vous persuader qu'ils s'occupent de vous ? — Qu'ils m'envoient, comme vous dites qu'ils le font, des conseillers pour m'apprendre ce que je dois faire, ce que je dois éviter. — Eh quoi ! quand ils répondent aux Athéniens qui consultent leurs oracles, ne vous parlent-ils pas à vous-même ? Ne vous parlent-ils pas quand, par des prodiges, ils témoignent leurs volontés aux Grecs, quand ils les manifestent à tous les hommes ? Ils n'exceptent donc que vous ? vous seul n'êtes donc pas l'objet de leurs soins ?

Quoi ! nous pensons que les dieux peuvent récompenser et punir ; eux-mêmes nous ont inspiré cette pensée : et vous croyez qu'ils n'en ont pas le pouvoir ! vous croyez que les hommes, toujours trompés, n'ont jamais éprouvé ni ces peines ni ces récompenses ! Ne voyez-vous pas que ce qu'il y a de plus ancien et de plus sage sur la terre, les villes, les nations, se distinguent par la piété ? ne voyez-vous pas

que l'âge qui a le plus de sagesse est aussi le plus religieux?

O bon et honnête homme ! sachez que votre esprit, tant qu'il est uni à votre corps, le gouverne à son gré. Il faut donc croire aussi que la sagesse, qui vit dans tout ce qui existe, gouverne ce grand tout comme il lui plaît. Quoi ! votre vue peut s'étendre jusqu'à plusieurs stades, et l'œil de Dieu même ne pourra tout embrasser ! Votre pensée peut en même temps s'occuper des événements dont vous êtes témoin et des affaires de l'Égypte et de la Sicile, et l'esprit de Dieu ne pourra s'occuper à la fois de tout l'univers !

C'est en rendant des services aux hommes que vous reconnaissez s'ils veulent bien eux-mêmes vous en rendre ; c'est en les obligeant que vous voyez s'ils sont disposés à vous obliger à leur tour ; c'est en les consultant que vous apprenez s'ils ont de la prudence : révérez donc les dieux ; c'est à ce prix qu'ils daigneront vous éclairer sur ce qu'ils n'ont pas soumis à notre faible raison. Vous reconnaîtrez alors que la divinité voit tout d'un seul regard ; qu'elle entend tout ; qu'elle est partout, et qu'elle prend soin de tout ce qui existe.

Ainsi parlait Socrate ; et je ne crois pas qu'il pût engager plus puissamment ceux qui le fréquentaient à ne rien faire d'impie, d'injuste, de honteux, non-seulement en présence des hommes, mais même dans la plus profonde solitude, puisqu'ils étaient persuadés qu'aucune de leurs actions ne pouvait échapper à la connaissance des dieux.

Passons à la tempérance. S'il est utile aux hommes d'observer cette vertu, voyons si Socrate ne parlait pas de manière à la faire aimer.

Mes amis, disait-il, supposons que nous ayons la guerre, et que nous voulions choisir un homme capable de nous défendre contre nos ennemis et de les soumettre à notre domination. Nous connaissons un citoyen esclave de son ventre, abandonné au vin, livré au libertinage, incapable de commander au sommeil : est-ce lui que nous choisirons? Et comment pourrions-nous attendre de lui notre salut et la défaite de nos ennemis?

Supposons encore que nous touchions à notre dernière heure : nous voulons trouver un homme sûr, qui prenne soin de l'éducation de nos fils, qui veille sur la vertu de nos filles, qui ménage notre fortune à nos enfants : est-ce un homme intempérant que nous croirons digne de notre confiance?

Remettrons-nous à un esclave débauché l'inspection de nos troupeaux, de nos celliers, de nos travaux? Qu'on voulût même nous en faire présent, daignerions-nous l'accepter pour le mettre à la tête de notre maison, pour le charger de notre dépense? Quoi! nous ne voulons pas d'un esclave intempérant, et nous ne craindrons pas de lui ressembler!

L'avare tâche d'enlever aux autres leur fortune ; mais c'est qu'il espère s'enrichir : il leur nuit, mais pour son intérêt. Le débauché est bien moins excusable : il nuit, sans tirer aucun parti de ses vices; il fait du mal aux autres ; mais il s'en fait bien plus à lui-même. N'est-ce pas en effet la plus dangereuse

de toutes les fureurs de ruiner à la fois sa maison, son corps et son esprit?

Qui pourrait se plaire à la familiarité d'un homme qui préfère le vin, la bonne chère à ses meilleurs amis, et la compagnie des filles perdues à la société la plus estimable? On sait que la tempérance est le fondement de toutes les vertus; et l'on ne tâchera pas d'en orner son âme! Comment, sans elle, connaître le bien? comment s'en occuper? Le malheureux asservi à ses plaisirs n'aura-t-il pas le corps et l'esprit également corrompus? En vérité, je crois que tout homme honnête doit faire des vœux pour n'avoir pas un semblable esclave, et que l'esclave des voluptés doit prier le ciel de lui donner des maîtres vertueux : c'est le seul moyen qui puisse le sauver de lui-même.

Si Socrate célébrait la tempérance dans ses discours, il ne l'observait pas moins dans sa conduite. Non-seulement il s'était mis au dessus de toutes les jouissances qui flattent le corps, mais aussi de toutes les commodités que procure la fortune. Recevoir de quelqu'un, c'était, suivant lui, se donner un maître, c'était se soumettre à la servitude la plus honteuse de toutes. Je me reprocherais de passer sous silence l'entretien qu'il eut avec le sophiste Antiphon. Cet Antiphon tâchait d'enlever à Socrate ses disciples. Il vint un jour le voir, et lui parla ainsi en leur présence :

XX.

Je croyais, Socrate, que ceux qui professent la

philosophie devaient être les plus heureux des hommes; mais il me semble que vous avez tiré un parti tout contraire de la sagesse. A la manière dont vous vivez, un valet, nourri comme vous, ne resterait pas chez son maître. Vous vous contentez des mets les plus grossiers et des plus viles boissons. C'est peu d'être couvert d'un méchant manteau, il vous sert pour toutes les saisons; et vous n'avez ni chaussure ni tunique. L'argent plaît quand on le reçoit; il donne, quand on le possède, le moyen de vivre avec plus d'agrément et de décence : vous refusez d'en recevoir. Les autres maîtres tâchent que leurs élèves suivent leur exemple; si vous faites de même, vous pouvez vous vanter d'être le premier maître du monde pour enseigner l'art de se rendre malheureux.

Je le vois bien, mon cher Antiphon, lui répondit Socrate; ma vie vous paraît bien triste, et je gage que vous aimeriez mieux mourir que vivre comme moi. Voyons donc ce que vous trouvez de si dur dans ma façon de vivre. D'abord ceux qui reçoivent de l'argent sont obligés de remplir leurs engagements; car c'est à cette condition qu'on leur donne un salaire. Pour moi, qui ne reçois rien, je ne suis pas forcé de m'entretenir avec des gens qui me déplaisent.

Vous méprisez la manière dont je me nourris; est-ce que mes aliments sont moins sains que les vôtres? est-ce qu'ils me donnent moins de force? ou bien sont-ils plus difficiles à trouver, plus rares, plus chers? Serait-ce enfin que les mets qui vous

nourrissent sont plus agréables à votre palais que les aliments dont je vis ne flattent le mien? Ignorez-vous qu'avec un bon appétit on n'a pas besoin d'assaisonnement, et que celui qui boit avec plaisir ne songe pas même aux boissons qu'il n'a pas?

On change d'habits pour se garantir successivement du chaud et du froid; on porte des chaussures pour ne pas craindre de se blesser les pieds. Avez-vous jamais vu que je fusse retenu à la maison par le froid? M'avez-vous vu, pour éviter la chaleur, disputer un ombrage à quelqu'un? Avez-vous vu que mes pieds fussent blessés et ne me permissent pas d'aller où je voulais? Ne savez-vous donc pas que ceux qui ont reçu de la nature un corps faible deviennent cependant bien plus forts dans les travaux auxquels ils se sont exercés que ceux qui n'ont pas cultivé le même genre d'exercice? Croyez-vous que j'aurais fait prendre à mon corps l'habitude de supporter les privations et les fatigues, et que je n'y résisterais pas bien plus aisément que vous, qui ne vous êtes jamais occupé de ce soin?

Si je ne suis pas esclave de la bonne chère, du sommeil, de la volupté, quelle en est la cause? c'est que je connais d'autres plaisirs qui me flattent bien davantage, qui ne s'échappent pas dans l'instant où l'on en jouit, et qui promettent des douceurs inaltérables.

Vous savez qu'on ne peut embrasser gaîment une entreprise dont on n'espère aucun succès; mais qu'on se livre avec joie à la navigation, à l'agriculture, à quelque travail que ce soit, quand on ne craint pas

de perdre le fruit de ses peines. Eh ! la volupté la plus pure, à votre avis, n'est-ce donc pas d'espérer qu'on se rendra soi-même plus estimable et qu'on aura des amis plus vertueux? Cette espérance fait mon bonheur.

S'il faut servir ses amis ou sa patrie, qui sera plus en état de le faire? sera-ce celui qui vit comme moi ou celui qui mène cette vie dans laquelle vous placez le bonheur? Qui supportera mieux les fatigues de la guerre? qui défendra plus constamment une ville assiégée? sera-ce celui qui se contente de tout ce qu'il trouve, ou celui qui ne peut vivre que des mets les plus recherchés?

Les délices, la magnificence, voilà ce que vous appelez le bonheur; et moi je crois que n'avoir besoin de rien, c'est la félicité des dieux, et qu'avoir besoin de peu de chose, c'est approcher de ce bonheur suprême. Si rien n'est plus parfait que l'essence divine, ce qui en approche le plus touche aussi de plus près à la perfection.

XXI.

Antiphon lui dit une autre fois : « Je veux croire, Socrate, que vous êtes un homme juste; mais je ne vous crois pas fort sage, et il me semble que vous en convenez vous-même. En effet, vous ne recevez d'argent d'aucun de vos disciples; cependant vous ne donneriez pas pour rien, vous ne vendriez pas même au dessous de leur valeur votre manteau, votre maison, ni rien de ce que vous possédez. Si donc

vous attachiez quelque valeur à vos leçons, il est clair que vous les mettriez à leur juste prix. En un mot, soyez un homme de bien ; je ne vous conteste pas ce titre, puisqu'enfin vous ne trompez personne par cupidité ; mais ne prétendez pas être sage, puisque vous ne savez rien qui mérite d'être payé. »

Socrate ne laissa pas ce reproche sans réponse. « Il est reçu parmi nous, dit-il, qu'on peut faire un usage honnête ou honteux de la sagesse comme de la beauté. Qu'une femme mette ses charmes à prix d'argent et les vende au premier qui veut les payer, on lui donne le nom outrageux de courtisane ; mais nous ne croyons pas indigne d'une femme honnête de se faire un ami qui ne chérit en elle que son mérite et sa vertu. Il en est de même de la sagesse : nous méprisons comme de viles courtisanes, nous appelons sophistes ceux qui la vendent argent comptant ; mais si le sage découvre un jeune homme d'un caractère heureux, s'il se plaît à l'instruire, s'il en fait un ami, il remplit les devoirs d'un honnête et respectable citoyen.

» D'autres aiment à se procurer de bons chiens, de beaux chevaux, des oiseaux de proie : mon plaisir, à moi, c'est de me procurer des amis estimables. Si je sais quelque chose d'utile, je leur en fais part ; je les recommande à tous ceux qui pourront les aider dans le chemin de la vertu. Je les recherche ; je leur communique les trésors de sagesse que les anciens nous ont laissés dans leurs écrits ; si nous trouvons quelque chose de bon, nous ne manquons pas de le recueillir : nous faisons surtout ensemble le plus grand

de tous les profits, celui de nous aimer les uns les autres. »

En entendant ainsi parler Socrate, pouvais-je ne le pas regarder comme le plus heureux des hommes; pouvais-je douter qu'il conduisît à la vertu ceux qui l'écoutaient?

Vous croyez, lui disait un jour le même Antiphon, faire de vos amis des hommes d'état; et comment ne vous êtes-vous jamais mêlé des affaires, puisque vous vous flattez de les entendre si bien?

Et de quelle manière, reprit Socrate, puis-je le mieux servir l'état? est-ce en ne lui consacrant que mes talents et ma personne, ou en instruisant un grand nombre de sujets capables de traiter les affaires avec autant de probité que d'intelligence?

XXII.

Voyons à présent si Socrate, en détournant ses disciples de la vanité, ne les amenait pas à cultiver la vertu. Être homme de bien, disait-il toujours, ne pas chercher à le paraître, c'est le vrai chemin de la gloire. Voici comme il prouvait cette vérité:

Supposons, disait-il, un homme qui sache à peine jouer de la flûte et qui veuille passer pour avoir un grand talent; imaginons un peu ce qu'il aura de mieux à faire pour usurper cette réputation. D'abord il faudra qu'il imite les grands musiciens dans tout ce qui fait l'extérieur de leur art. Ils ont d'excellents instruments, ils traînent à leur suite une foule de

valet; il ne manquera pas de les imiter en cela : de nombreux admirateurs célèbrent leurs talents; il se procurera donc un grand nombre de prôneurs. Ce n'est pas tout encore; s'il ne veut pas se rendre ridicule, être convaincu d'imposture, il faudra qu'il ne joue jamais de la flûte. Voilà donc un homme qui dépense beaucoup, qui ne gagne rien, et qui va se perdre de réputation. Ne faut-il pas convenir qu'il vit misérablement et qu'il n'est digne que de risée?

Figurons-nous encore un homme qui veuille passer pour un bon général, pour un habile pilote, et qui ne connaisse ni la mer ni le métier des armes : imaginons ce qui lui arrivera. S'il ne peut persuader les autres du talent qu'il n'a pas, il est malheureux; s'il les persuade, il est plus malheureux encore. Avec toute son ignorance, il se verra chargé du commandement d'une armée, de la conduite d'un vaisseau : il ne manquera pas de perdre des gens qu'il aurait bien voulu sauver, et sera forcé lui-même de renoncer honteusement à son emploi.

Socrate montrait par ces exemples combien il est dangereux de faire une fausse parade de richesses, de force, de courage. On obtient par ce moyen des places qu'on ne peut remplir, on montre au grand jour toute son incapacité, et l'on se rend indigne de toute indulgence.

Il n'appelait pas imposteur le petit fripon qui fait des dupes, en tire un peu d'argent ou quelques effets; mais l'important sans mérite, qui en impose à ses concitoyens et leur persuade qu'il est capable de gouverner l'état. Il me semblait que de tels dis-

cours étaient bien propres à guérir ses disciples de la vanité.

LIVRE II.

I.

Je crois aussi que, par ses leçons, il encourageait puissamment ses disciples à fuir les excès du vin et de la bonne chère; à ne se laisser vaincre ni par l'amour ni par le sommeil; à résister aux rigueurs de l'hiver et aux chaleurs de l'été, et à supporter le travail et la peine.

Il savait que l'un d'eux s'abandonnait à la mollesse. Mon cher Aristippe, lui dit-il, je suppose qu'on vous présente deux jeunes gens à élever, l'un destiné à commander un jour, et l'autre à rester dans la vie privée : comment vous y prendriez-vous avec chacun d'eux? Voulez-vous que nous commencions par les premiers éléments, c'est-à-dire par la nourriture? — Volontiers; car, sans la nourriture, il serait impossible de vivre. — Il est donc certain qu'ils demanderont tous deux à manger aux heures des repas. — Ce point n'est pas douteux. — Eh bien ! lequel accoutumerons-nous à se livrer plutôt à quelque occupation pressante que de satisfaire son appétit? — Celui que nous élèverons pour commander, afin que les affaires de l'état ne souffrent pas un jour entre ses mains. — Il faudra sans doute aussi qu'il sache résis-

ter au besoin de la soif? — Cela est essentiel. — Mais auquel des deux apprendrons-nous à vaincre le sommeil, afin qu'il s'accoutume à se coucher tard, à se lever de bonne heure, à veiller s'il le faut? — C'est encore au même. — Et lequel formerons-nous à combattre l'amour, de peur que ses plaisirs ne le détournent des affaires dont il sera chargé? — Toujours le même. — Auquel des deux imposerons-nous de ne pas craindre le travail et de s'y livrer avec une allégresse toujours nouvelle? — A celui qui doit commander. — Et s'il est un art qui puisse apprendre à l'emporter sur ses adversaires, à qui conviendra-t-il de l'enseigner? — Oh! sans difficulté, à celui qu'on destine au gouvernement. Si cet art lui manque, tous ses autres talents lui deviendront inutiles.

Vous sentez, reprit Socrate, qu'avec une semblable éducation il lui sera bien plus aisé d'éviter les embûches de ses ennemis qu'il ne l'est aux plus rusés des animaux. Les uns, quoique timides, mais trompés par leur gourmandise, se laissent attirer par l'espoir de la pâture, se jettent sur l'appât et sont pris : on trompe les autres en cachant le piége dans la liqueur qui devrait étancher leur soif; d'autres, comme les cailles et les perdrix, se perdent par l'attrait du plaisir; à la voix d'une femelle, ils cessent de craindre le danger, et, séduits par le desir et l'espérance, ils volent et tombent dans les filets de l'oiseleur.

Mais ne trouvez-vous pas honteux que des hommes donnent dans les mêmes piéges que les plus stupides des animaux? C'est pourtant ainsi que nous voyons les amants adultères courir d'eux-mêmes se renfermer

dans la chambre nuptiale de l'époux qu'ils offensent, quoiqu'ils sachent tous les dangers qui les menacent et la peine que les lois leur préparent; quoiqu'ils n'ignorent pas qu'on leur dresse des embûches, et qu'ils ne peuvent être surpris sans se voir livrés à l'opprobre. Malgré les peines et la honte qui les attendent; malgré tout ce qui pourrait les arracher à leur passion criminelle, ils se jettent aveuglément dans le péril, et l'on dirait qu'ils y sont poussés par un mauvais génie. — Cela n'est que trop vrai.

II.

Vous savez, continua Socrate, que bien des professions obligent de rester en plein air : tel est le métier des armes; tels sont les travaux de l'agriculture; telles enfin mille circonstances où l'on peut se trouver. Ne regardez-vous donc pas comme une négligence condamnable de ne pas s'exercer à supporter le froid et le chaud? — Je ne saurais le nier. — Il vous semble donc qu'on ne peut se destiner à commander aux autres sans avoir pris l'habitude de souffrir toutes ces incommodités? — C'est absolument mon avis. — Mais en accordant les premiers emplois de l'état à ces hommes exercés à la tempérance, endurcis à la fatigue, nous condamnerons les autres à ne pas songer même à se mêler du gouvernement. — J'en suis d'accord avec vous. — Eh bien! puisque vous connaissez la place que chacun mérite, examinez donc un peu qu'elle doit être la vôtre.

La mienne! dit Aristippe; je n'ai garde d'en pren-

dre une parmi les ambitieux qui brûlent de gouverner l'état. Le plus fou des hommes, selon moi, c'est celui qui, non content du nécessaire, car voilà l'essentiel, a la fureur de pourvoir aux besoins de ses concitoyens ; qui se prive de tous les objets de ses desirs pour goûter la satisfaction de se voir à la tête de sa patrie, et qui, s'il n'a pas l'adresse de contenter tous les caprices du peuple, finira par être appelé en jugement. Mais, je vous le demande à vous-même, n'est-ce pas là le comble de la démence? Car enfin le peuple prétend se servir de ses magistrats, comme moi de mes esclaves. Je veux que mes valets me fournissent en abondance tout ce qui m'est nécessaire et qu'ils n'y touchent pas ; et le peuple entend que ses magistrats lui procurent une affluence de toutes sortes de biens, sans qu'ils osent eux-mêmes en profiter. Trouvez-moi de ces gens qui aiment à se voir surchargés d'affaires et à en donner aux autres ; voilà ceux que je crois propres aux grands emplois, et que j'élèverai pour le commandement. Pour moi, je me range volontiers dans la classe qui n'a d'autre ambition que de passer doucement et agréablement la vie.

III.

Voulez-vous que nous examinions, dit Socrate, qui vit le plus agréablement de ceux qui gouvernent ou de ceux qui sont gouvernés ? – Volontiers. – Parcourons d'abord les peuples que nous connaissons. En Asie, les Perses commandent ; les Syriens, les Phrygiens, les Lydiens leur sont soumis ; en Europe,

es Scythes ont la puissance et tiennent les Méotes sous
e joug ; en Libye, les Carthaginois exercent l'em-
ire et forcent les Libyens à reconnaître leur domi-
ation. Quels de ces peuples vous semblent les plus
eureux ? Ou plutôt restons dans la Grèce, votre
atrie : plusieurs nations y commandent, plusieurs
sont soumises ; des quelles la situation vous paraît-
lle la plus douce ? — Mais je ne me mets pas au
ang des esclaves : je crois qu'il existe une route
oyenne, et c'est celle que je tâche de suivre, sans
ommander, sans obéir, et conservant toujours la
berté qui conduit au bonheur.

Mais, répliqua Socrate, si votre route moyenne,
ui ne conduit ni au commandement ni à l'esclavage,
e mène pas même à vivre avec les hommes, qu'au-
ez-vous à me dire? Votre projet est de vivre dans la so-
été sans commander, sans être soumis, sans rendre
ême une déférence volontaire à ceux qui comman-
ent: vous ne savez donc pas que les puissants savent ar-
cher des larmes aux faibles, les subjuguer, en
ire leurs esclaves, tantôt les opprimant tous à la fois,
ntôt les accablant en détail. Le malheureux a semé ;
s coupent sa moisson. Plante-t-il un arbre, ils
rrachent. En un mot, ils assiégent de toutes parts
faible qui veut se soustraire à leur puissance ; et
bligent à préférer des chaînes à la nécessité toujours
naissante de combattre contre la force. Sachez, mon
er Aristippe, que les petits ne respirent que pour
service et le profit des grands.

IV.

J'ai trouvé le moyen de ne vivre au service de per sonne, reprit Aristippe; c'est de ne m'attacher à au cun pays et d'être étranger partout. — Voilà, je vou jure, une adresse admirable! car, sans doute, de puis la mort de Sinnis, de Scyron et de Procruste personne ne s'avise plus de maltraiter les étrangers Nous voyons cependant que ceux qui, même dan leur patrie, sont à la tête du gouvernement, porten des lois pour se mettre à l'abri de l'injustice; que non contents d'avoir des parents, des amis attachés leurs intérêts, ils se font encore un parti capable d les défendre; qu'ils entourent les villes de murailles qu'il rassemblent des armes pour repousser l'insulte et que, trop peu rassurés par toutes ces précautions ils se ménagent des alliances au dehors: encore malgré tant de soins, ne sont-ils pas à l'abri de tou les attentats.

Et vous qui n'avez rien de tout cela, qui passe une bonne partie de votre vie dans les chemins; et c'es là qu'il se commet le plus de crimes; vous qui êtes toujours le dernier dans toutes les villes que vous tra versez; vous enfin qui, par cette situation même serez toujours le premier qu'attaquera l'injustice vous vous croyez à l'abri de l'insulte parce que vou êtes étranger! Et d'où vient votre confiance? Est-c de ce que les villes vous donnent des passe-ports pou entrer et pour sortir en sûreté? ou n'est-ce pa plutôt parce que vous savez bien qu'aucun maître ne peut tirer parti d'un esclave qui vous ressemble?

Vous avez raison ; car qui voudrait d'un valet qui refuse absolument de se donner aucune peine et qui prétend vivre somptueusement ?

Mais examinons ensemble comment les maîtres traitent de semblables domestiques. Ne savent-ils pas réprimer en eux par la faim leur goût pour la vie délicate? Ne les empêchent-ils pas de voler, en cachant tout ce qu'ils pourraient prendre ; de fuir, en les chargeant de fers ? Ne-savent ils pas dompter la paresse à coups de fouet ? Et vous-même, que faites-vous, quand vous avez un esclave comme celui que je dépeins ? — J'épuise sur lui tous les genres de punitions, jusqu'à ce qu'il prenne le parti de me bien servir.

V.

Mais dites-moi, Socrate, l'homme privilégié qu'on élève pour commander aux autres, et qu'on prépare à cette grandeur que vous regardez, ce me semble, comme la félicité suprême, en quoi diffère-t-il des infortunés que la nécessité même a condamnés au malheur ? Comme eux, il endurera la soif et la faim, comme eux, il éprouvera la rigueur du froid, il sera comme eux privé du sommeil : je le vois enfin soumis à mille maux. Mais, dites-vous, ces maux sont volontaires. Fort bien ; mais que je veuille bien tourmenter mon corps, ou qu'on le tourmente malgré moi ; que je me présente de moi-même pour être déchiré de verges, ou qu'on me fouette sans me demander mon avis, je n'en vois pas bien la différence : je vois seulement que c'est une folie de se condamner

soi-même à souffrir. — Comment, Aristippe? vous ne sentez pas la différence des souffrances forcées et des sacrifices volontaires? Si c'est moi qui consens à endurer la faim ou la soif, je puis boire ou manger quand il me plaira; mais puis-je mettre fin, quand je le veux, aux souffrances que m'impose la nécessité? Celui qui souffre volontairement est consolé par l'espérance, comme le chasseur supporte gaiement la fatigue par l'espoir d'une bonne proie. Le chasseur ne reçoit qu'une bien faible récompense de ses peines; mais ne voyez-vous pas que les sages qui se condamnent à des privations pour mériter d'avoir des amis vertueux, pour l'emporter sur leurs ennemis, pour fortifier leur esprit et leur corps, pour se rendre capables de bien conduire leur maison, de rendre leurs amis heureux, de bien servir leur patrie, doivent supporter avec joie leurs peines qu'ils s'imposent, et sont bien loin de mener une vie misérable?

D'ailleurs, les travaux faciles, et le plaisir qu'ils procurent sans le faire acheter, ne peuvent, comme disent les maîtres de gymnastique, rendre le corps plus robuste, et peuvent encore moins orner l'esprit d'aucune connaissance estimable; mais ceux qui exigent une grande patience nous conduisent à de grandes choses. C'est ce qu'ont remarqué des hommes célèbres, et ce que nous apprennent ces vers d'Hésiode:

Doux, riant, et paré des plus riches couleurs:
Le Vice nous conduit par des chemins de fleurs:
Des roses sur ses pas, des plaisirs nous enchaînent.
Mais des sentiers aigus à la vertu nous mènent.
Et son temple est fondé sur un roc sourcilleux.

Sa main semble écarter ses amants malheureux :
Quand on est dans ses bras, que la déesse est belle !

Épicharme rend le même témoignage :

Le ciel nous vend les biens au prix de nos travaux.

Il dit aussi dans un autre endroit :

Tu cherches les plaisirs au sein de la mollesse,
Et tu n'y trouveras que les soucis rongeurs.

VI.

Le sage Prodicus, dans son ouvrage sur Hercule, ont tant de personnes lui ont entendu faire des ctures, ne parle pas autrement de la vertu. Voici peu près ce qu'il dit, autant que ma mémoire peut ie le rappeler :

Hercule, sorti depuis peu de l'enfance, entrait ans cet âge où les jeunes gens, commençant à se onduire par eux-mêmes, montrent s'ils suivront dans cours de leur vie les sentiers du vice ou ceux de la ertu. Retiré dans une tranquille solitude, il se repoit, incertain de la route qu'il devait prendre. Deux mmes d'une taille au dessus de l'humaine se monèrent à ses yeux, l'une n'avait pas dans la phyonomie moins de noblesse que de beauté : sa robe lait d'une blancheur éclatante, et la nature seule rait pris soin de sa parure, aussi propre que modes; la pudeur régnait dans ses yeux, la sagesse dans ut son maintien.

L'autre avait cet embonpoint que donne l'intemérance, et n'en était que plus faible. Ne devant qu'à s couleurs empruntées la blancheur et l'incarnat

de son teint ; elle n'avait ni l'éclat ni le coloris qu donne la nature. Elle tâchait d'ajouter à la hauteur d sa taille par un maintien affecté ; ses yeux s'ouvraien avec effronterie, et toute sa parure était étudié pour assurer la victoire à ses charmes. Elle ne sem blait occupée qu'à se contempler avec complaisance qu'à se mirer dans son ombre ; mais elle ne manqua pas en même temps d'observer si on la regardait.

La première, en approchant d'Hercule, conserv la majesté de sa démarche : l'autre, empressée d prévenir sa rivale, se mit à courir avec indécence au devant de l'adolescent.

Je te vois incertain, mon cher Hercule, lui dit-elle sur le chemin que tu dois choisir dans le voyage d la vie. Veux-tu me donner ton cœur ? Je te condui rai par une route agréable et facile, te faisant goû ter tous les plaisirs sans que tu éprouves jamais au cune peine. Évite les combats, méprise les affaires une seule te doit occuper ; c'est de chercher, de dé couvrir les mets les plus délicieux, les boissons le plus exquises, ce qui flattera le plus tes oreilles et t yeux, ce qui chatouillera tous tes sens avec plus de do ceur, quelles beautés mériteront le plus de partager t plaisirs, comment tu pourras donner avec plus de mo lesse et surtout comment tu pourras unir tant de joui sances sans prendre aucune fatigue pour les rassembl

Voilà les délices que je te promets. Crains-tu qu'e les puissent te manquer? Rassure-toi, et ne pen pas qu'elles te coûtent jamais aucune fatigue de cor ou d'esprit. Tu profiteras des peines des autres, ne refuseras aucun moyen d'en tirer avantage.

donne à ceux qui me suivent le pouvoir de faire tout contribuer à leurs intérêts.

Comment t'appelle-t-on ? lui dit Hercule après l'avoir écoutée. Mes amis, répondit-elle, m'appellent la Félicité ; mes ennemis, pour me faire insulte, me donnent le nom outrageux de Volupté.

VII.

Alors l'autre femme s'avançant : Tu vois, Hercule, lui dit-elle, la démarche que je daigne faire auprès de toi. Tes parents ne me sont pas inconnus ; dès ton enfance, j'ai pénétré ton caractère et j'en ai conçu d'heureuses espérances. Si tu veux suivre la route qui conduit à moi, tu feras de grandes choses ; je partagerai l'éclat de ta gloire, et tu me rendras plus respectable encore aux mortels vertueux.

Je ne veux pas te tromper en étalant à tes yeux les charmes de la mollesse : tu n'entendras de ma bouche que la vérité, et je te montrerai les choses telles que les dieux mêmes ont voulu les établir. Tout ce qu'il y a de beau, d'honnête, c'est au prix d'un travail assidu qu'ils l'accordent aux mortels. Tu veux qu'ils te soient propices, commence par les révérer ; que tes amis te chérissent, enchaîne-les par des bienfaits ; qu'un pays t'honore, commence par lui être utile ; que la Grèce entière célèbre ta vertu, fais que toute la Grèce te doive de la reconnaissance. Veux-tu que la terre te prodigue ses fruits ? il faut que tu l'arroses de tes sueurs. Aimes-tu mieux devoir ta richesse à tes nombreux troupeaux ? il faut que tes troupeaux

partagent tous tes soins. Si tu recherches la gloi
que procurent les combats, si tu veux rendre à t
amis la liberté, la ravir à tes ennemis; prends l
maîtres les plus expérimentés, étudie sous eux l'a
de la guerre, exerce-toi pour apprendre à le mett
en pratique. Veux-tu posséder la force du corp
soumets ton corps à la raison, fatigue-le par les tr
vaux et les sueurs de la gymnastique.

Ici, dit Prodicus, la Volupté l'interrompit: Tu voi
Hercule, par quel chemin long et difficile cette femn
prétend te mener au bonheur : je m'offre à t'y con
duire par un sentier agréable et fort court.

Malheureuse! dit la Vertu, quels biens peux-
connaître; de quels plaisirs peux-tu jouir, toi qui n
fais rien pour eux, qui n'attends jamais qu'ils t'ave
tissent de les goûter, qui éprouves les dégoûts de
satiété avant de sentir l'aiguillon du besoin, buva
toujours avant d'avoir soif, et mangeant sans éprou
ver jamais l'appétit? Tu ne saurais faire un bon re
pas, sans avoir rassemblé d'habiles cuisiniers ; tu n
peux boire avec plaisir, sans t'être procuré à grand
frais les vins les plus exquis, sans avoir couru en é
pour trouver la neige qui doit les rafraîchir. Pour t
le sommeil n'aurait pas de douceur, si tu n'éta
étendue sur un lit de duvet, si tu n'étais entourée d
riches rideaux; et si le travail le plus recherché n'a
joutait à ta couche un nouveau prix; car tu ne che
ches pas le sommeil pour te remettre de tes fatigues
mais parce que tu n'as rien à faire. Rejetée par le
dieux, méprisée des hommes honnêtes, tu te vante
d'être immortelle! Tes oreilles ont été privées de

sons les plus flatteurs ; car elles n'ont jamais entendu prononcer tes louanges : tes yeux n'ont jamais joui du plus agréable de tous les spectacles ; car ils n'ont jamais pu voir une bonne action que tu aies faite. Tu parles, et tu ne peux persuader : tu éprouves le besoin, personne ne daigne te secourir. Quel mortel dans son bon sens voudrait grossir ton cortége ? Ceux qui te suivent, débiles dans leur jeunesse, finissent par traîner une vieillesse insensée. Bien nourris dans leurs belles années et brillants d'embonpoint, ils ne connaissent pas la fatigue ; pâles et maigres dans leur vieillesse, ils la consomment dans les travaux. Rougissant sur ce qu'ils ont fait, pliant sous le poids de ce qui leur reste à faire, ils ont couru de plaisirs en plaisirs, dans la fleur de l'âge, et se sont réservé les peines pour le dernier temps de leur vie.

Mais moi, admise dans le cercle des immortels, je suis recherchée des mortels vertueux. Rien de beau ne se fait sans moi dans l'assemblée des dieux, ni parmi les humains ; et je reçois dans l'Olympe et sur la terre les hommages qui me sont dus. L'artiste laborieux me voit partager ses travaux ; en moi, le bon père de famille trouve une aide fidèle, et l'esclave qui m'implore me voit prête à le secourir. Je prête mes conseils à ceux qui traitent la paix, je combats constamment avec ceux qui font la guerre, et je partage les liens des cœurs unis par l'amitié.

Ceux que j'aime, ne prévenant jamais l'appétit, n'ont pas besoin d'apprêts pour faire des repas agréables. Le sommeil a pour eux des charmes étrangers à ces hommes lâches qui ne connaissent pas la fati–

gue ; ils se réveillent sans chagrin, et ne se livrent pas au repos quand le devoir leur impose de veiller encore. Jeunes, ils ont le plaisir d'être loués par les vieillards : vieux, ils jouissent des respects de la jeunesse. Ils se ressouviennent alors avec joie de ce qu'ils ont fait ; ils s'acquittent avec joie de ce qui leur reste à faire. Pour moi seule, ils sont aimés des dieux, chers à leurs amis, respectables à leurs citoyens. Ont-ils atteint le terme qui leur fut marqué? ils ne restent point condamnés à l'oubli ; leur mémoire vit après eux, et leurs noms sont célébrés d'âge en âge. O toi, mon cher Hercule! réponds à ton illustre origine ; tu vois quelle gloire et quelle félicité seront le prix de tes travaux.

C'est à peu près ainsi que Prodicus racontait comment la Vertu prit soin de l'éducation d'Hercule. Je vous rends ses pensées, et non les beautés et la noblesse de sa diction. C'est pour vous un sujet de méditation, mon cher Aristippe ; car il est bon que vous vous occupiez de votre conduite pour l'avenir.

VIII.

Socrate ayant un jour remarqué que Lamproclès, l'aîné de ses fils, conservait du ressentiment contre sa mère : Répondez-moi, mon fils, lui dit-il ; savez-vous qu'il y a des hommes qu'on appelle ingrats? — Je le sais, répondit le jeune homme. — Et savez-vous quelles sont les actions qui leur ont fait mériter ce titre! — Puis-je l'ignorer? On appelle ingrats ceux qui ont reçu des bienfaits, qui peuvent en marquer leur reconnaissance et qui ne le font pas. — Mais ne

croyez-vous pas qu'on puisse ranger les ingrats parmi les hommes injustes? — Je le crois. — Vous avez pu remarquer qu'il est injuste de réduire ses amis en servitude, et juste d'y réduire ses ennemis : est-il de même injuste de manquer de reconnaissance envers ses amis, et juste d'en manquer envers ses ennemis? — C'est, je crois, une injustice de ne pas répondre, quand on le peut, aux bienfaits d'un ami, et même d'un ennemi. — Il n'est donc pas d'injustice plus odieuse que l'ingratitude? — Qui n'en conviendrait pas? — Mais plus sont grands les services que l'ingrat a reçus, plus son injustice est criante. — Je ne puis le nier.

Eh! reprit Socrate, les bienfaits que nous avons reçus de nos parents ne sont-ils pas les plus grands de tous? Nous n'étions pas, et c'est à nos parents que nous devons l'existence; c'est à eux que nous devons le spectacle des merveilles de la nature; c'est par eux que nous participons à tous les biens que les dieux ont départis aux mortels. Ces biens sont d'un si grand prix à nos yeux, que notre plus grande crainte est de les perdre. Aussi les sociétés humaines ont-elles établi la peine de mort contre les crimes les plus atroces, parce qu'elles n'ont pas vu d'autres peines capables d'inspirer plus d'effroi.

L'époux nourrit son épouse qui doit le rendre père. Il amasse pour ses enfants, même avant leur naissance, ce qui sera nécessaire à soutenir leur vie; il fait en leur faveur le plus d'épargnes qu'il lui est possible; mais la mère fait encore plus pour eux; elle porte avec peine le fardeau qui la met en danger de

sa vie; elle nourrit de sa propre substance l'enfant qui est encore dans son sein; elle le met au jour enfin avec de cruelles douleurs; elle l'allaite et lui donne tous ses soins, sans qu'aucun bienfait reçu puisse déjà l'attacher à lui. Il ne connaît pas même encore celle qui lui prodigue tant de témoignages de sa tendresse; il ne peut même faire connaître ses propres besoins; mais elle cherche à deviner ce qui lui convient, ce qui peut lui plaire; elle ne cesse de se tourmenter nuit et jour, sans prévoir quelle reconnaissance elle recevra de tant de peines.

Il ne suffit pas de nourrir les enfants; dès que l'âge semble leur permettre de recevoir quelque instruction, leurs parents s'empressent de leur enseigner ce qu'ils savent et ce qui pourra leur être utile un jour. Connaissent-ils quelqu'un plus capable qu'eux de les instruire? ils les envoient recevoir ses leçons et ne regrettent aucune dépense pour leur donner la meilleure éducation qu'ils puissent leur procurer.

Je veux, répondit le jeune homme, que ma mère ait fait tout ce que vous dites, et même beaucoup plus encore; mais elle est d'un caractère si difficile qu'on ne peut supporter son humeur. Elle dit, en vérité, des choses si dures, qu'au prix de la vie on ne se résoudrait pas à les entendre. — Et combien, depuis ton enfance, ne lui as-tu pas causé de désagréments plus insupportables encore? combien tes cris ne lui ont-ils pas fait passer de mauvaises nuits! combien tes actions, tes paroles, ne l'ont-elles pas tourmentée pendant le jour! et elle l'a supporté. Ne parlons que

de tes maladies : que de chagrins ne lui ont-elles pas causés ! — Mais du moins je ne lui ai jamais rien dit, jamais rien fait, dont elle ait dû rougir.— Eh ! dois-tu trouver plus difficile d'entendre ce qu'elle te dit, qu'il ne l'est aux comédiens de s'écouter réciproquement de sang-froid, lorsque, dans les rôles tragiques, ils s'accablent mutuellement des plus cruelles injures? Pourquoi montrent-ils tant de patience ? c'est qu'ils ne pensent pas que leurs camarades, en les chargeant d'outrages, aient dessein de les insulter, ni qu'en les menaçant ils aient le projet de leur faire du mal. Et ne sais-tu pas bien aussi que ta mère, quoi qu'elle puisse te dire, est bien loin de te vouloir du mal ? Ne sais-tu pas qu'elle ne veut à personne autant de bien qu'à toi ? Et cependant tu te trouves offensé ! Penses-tu donc que ta mère soit ton ennemie ? — Je suis loin de le croire.

Eh bien ! continua Socrate, tu as donc une tendre mère, qui, dans tes maladies, prend de toi des soins assidus, qui néglige sa santé pour te rendre la tienne, qui tremble que tu ne manques de quelque chose, qui demande pour toi les bienfaits du ciel dans les prières qu'elle adresse aux dieux, qui leur fait pour toi chaque jour des offrandes ; et tu la traites de cruelle mère ! Si tu ne peux la supporter, seras-tu même capable de vivre parmi les hommes? Dis-moi ; ne penses-tu pas que nos devoirs nous soumettent toujours à quelqu'un ? Ne seras-tu jamais obligé de plaire à personne, de suivre personne, d'obéir à personne, pas même à un général, pas même à un magistrat ? — J'y serai sans doute obligé. — Ne fau-

dra-t-il pas aussi que tu plaises à ton voisin, pour qu'il te permette, au besoin, de prendre du feu à son foyer, pour qu'il te rende de petits services dans l'occasion, pour qu'il te donne volontiers de prompts secours en cas d'accidents? — Je conviens de cela. — Est-il indifférent d'avoir pour amis ou pour ennemis ses compagnons de voyage, de navigation, d'entreprises? Ne crois-tu pas qu'il faille travailler à mériter leur bienveillance? — Je le crois.

— Mais voilà bien des gens pour qui tu te proposes d'avoir des égards; et tu n'en dois pas à une mère qui t'aime autant qu'on puisse aimer! Observe la conduite du gouvernement. La justice néglige toutes les autres sortes d'ingratitudes; elle ne donne point d'action contre ce vice, et laisse impuni le mauvais cœur qui reçoit des bienfaits sans en marquer sa reconnaissance; mais elle frappe le citoyen qui manque de respect à ses parents; elle le tient éloigné des magistratures, persuadée qu'il est incapable de rien de juste et d'honnête, et que les sacrifices publics seraient profanés s'il y prenait part: elle recherche même si ceux qui se présentent pour occuper les charges de l'état ont rendu les honneurs convenables aux sépultures de leurs pères. Si tu es sage, mon fils, tu prieras les dieux de te pardonner tes offenses envers ta mère. Crains qu'ils ne te poursuivent comme un ingrat et ne te refusent tous leurs bienfaits. Crains même que les hommes ne se doutent de ton mépris pour tes parents: ils te regarderaient avec horreur, t'abandonneraient à toi-même et rejetteraient ton amitié. Et comment, témoins de tes procédés offen-

sants pour les auteurs de tes jours, ne croiraient-ils pas que tu ne sauras jamais payer les bienfaits que de la plus noire ingratitude ?

IX.

Il s'aperçut que les deux frères Chéréphon et Chérécrate étaient mal ensemble. Il les connaissait, et se trouvant avec le dernier : Écoutez, mon cher Chérécrate, lui dit-il ; seriez-vous par hasard du nombre de ces gens qui aiment mieux des richesses que leurs frères, et qui ne sentent pas que les richesses sont des choses inanimées qui ont besoin de nos secours, et qu'au contraire nous pouvons trouver de grands secours dans la tendresse de nos frères ? D'ailleurs, il y a bien des richesses dans le monde, et vous n'avez qu'un frère. Si l'on se trouve lésé parce qu'on ne jouit pas du bien de son frère, chaque particulier aura la même raison de se plaindre parce qu'il ne réunit pas sur sa tête la fortune de tous ses concitoyens. Comment ! on comprendra fort bien tous les avantages de la vie sociale ; on sentira qu'il vaut bien mieux jouir sans danger d'une propriété suffisante, que de posséder seul, toujours agité de nouvelles craintes, toujours tremblant de se voir dépouillé, toutes les fortunes réunies de ses concitoyens : et l'on ne comprendra pas les avantages de l'union fraternelle !

Dès qu'on a le moyen d'acheter des esclaves, on en fait l'acquisition pour rejeter sur eux une partie de ses travaux ; on cherche des amis pour profiter

de leurs secours, et l'on néglige ses frères ! On dirait qu'il est aisé de trouver des amis parmi des citoyens que l'on connaît à peine, et que des frères ne puissent être liés entre eux par les nœuds de l'amitié. Cependant l'union la plus étroite est préparée par la nature entre des personnes nées du même sang, nourries, élevées ensemble. Nous voyons même naître la tendresse entre les animaux nourris du même lait.

L'intérêt seul devrait suffire pour inspirer l'union fraternelle. Qu'un citoyen ait pour appui l'amitié de ses frères, on lui marque bien plus d'égards que s'il en était privé, et l'on ne se hasarde pas si légèrement à lui faire une injustice.— Je pense comme vous, Socrate. Je suis persuadé qu'on doit supporter les défauts de son frère ; qu'on ne doit pas s'éloigner de lui légèrement, et que les sujets les plus graves peuvent seuls autoriser une telle rupture. C'est un grand bien qu'un frère qui se montre tel qu'il doit être ; mais quand il manque à tous ses devoirs, quand on trouve en lui tout le contraire de ce qu'on avait droit d'en attendre, que voulez-vous que l'on fasse? Ira-t-on lutter contre l'impossible?— Mais, mon cher Chérécrate, votre frère déplaît-il à tout le monde comme je vois qu'il vous déplaît ? N'y a-t-il pas même des personnes qui célèbrent, qui chérissent ses bonnes qualités ? — Et voilà, Socrate, ce qui me le rend encore plus odieux. Il a bien l'art de plaire aux autres ; mais dès que nous sommes ensemble, il n'oublie aucune parole capable de me piquer ; il a l'adresse de trouver tout ce qui peut me faire de la peine.

Vous savez, dit Socrate, qu'un bon cheval renverse le cavalier maladroit qui essaie de le monter : si l'on a souvent à se plaindre d'un frère, n'est-ce pas par la raison qu'on ne sait pas saisir son humeur ? — Et comment pourrais-je mériter ce reproche, si je sais répondre avec tout le monde aux honnêtetés qu'on me fait, aux services qu'on me rend ? Mais voulez-vous que j'aille prévenir de soins et d'honnêtetés un homme qui fait toute son étude de me chagriner ? Je ne suis pas même tenté d'en faire l'essai. — Ce que vous dites là m'étonne, mon cher Chérécrate. Je suppose que vous ayez un chien qui garde vos troupeaux avec vigilance ; je suppose encore qu'il caresse les bergers et qu'il aboie dès que vous l'approchez : vous fâcherez-vous contre lui ? Non, vous le flatterez pour tâcher de l'adoucir. Et vous qui savez si bien répondre aux honnêtetés qu'on vous fait, aux moindres services qu'on vous rend ; vous qui convenez qu'un frère est un grand bien quand il se comporte comme il le doit, vous ne ferez aucune démarche pour vous concilier la tendresse du vôtre !

— Je ne me flatte pas, répondit Chérécrate, d'être assez habile pour le ramener à son devoir. — Mais il me semble que vous n'avez pas besoin pour cela d'une adresse si merveilleuse. Employez seulement pour vous faire aimer de votre frère un certain art qui ne vous est pas du tout inconnu. — Apprenez-moi donc si je sais la composition de quelque philtre amoureux ; car je vous avouerai que je ne me connais pas cette science-là. — Apprenez-moi vous-même ce que vous feriez si vous saviez qu'un homme de votre con-

naissance dût offrir un sacrifice, et si vous aviez envie d'être prié de son repas. — Il est clair qu'au premier sacrifice que j'offrirais, je commencerais par l'inviter lui-même. — Je suppose encore que vous entrepreniez un voyage et que vous vouliez engager un de vos amis à prendre soin de vos affaires en votre absence ; comment vous y prendriez-vous ? — S'il s'absentait lui-même, je serais le premier à me charger des siennes. — Et si vous vouliez qu'un étranger vous accordât l'hospitalité quand vous voyageriez dans son pays ? — Je ne manquerais pas de lui offrir ma maison quand il viendrait à Athènes ; et même, pour qu'il prît avec zèle mes intérêts, lorsque je serais dans sa patrie, j'embrasserais les siens avec chaleur pendant qu'il serait dans la mienne.

Eh ! ne voilà-t-il pas, reprit Socrate, que vous connaissez tous les philtres qui peuvent nous attacher les hommes ; et vous m'en faisiez un mystère ! Commencez donc à n'avoir pas une mauvaise honte d'être le premier à prévenir votre frère. Je crois qu'il est également glorieux d'être le premier à attaquer les ennemis de l'état et à prévenir ses amis par des bienfaits. Si j'avais cru votre frère plus propre que vous à entamer la négociation, c'est à lui que je me serais adressé ; mais j'ai plus de confiance en vous pour conduire heureusement cette affaire.

En vérité, Socrate, je ne reconnais pas ici votre sagesse accoutumée. Quoi ! c'est moi qui suis le plus jeune, et vous voulez me charger du premier rôle ! c'est à l'aîné que cet honneur appartient chez toutes les nations. — Comment ! n'est-ce pas partout au

plus jeune à céder le pas à l'aîné, à se lever pour le recevoir, à lui présenter le meilleur siége, à lui céder la parole? Ne différez pas, honnête jeune homme: essayez d'adoucir votre frère; vous trouverez peu de résistance. Son cœur est noble, son ame grande, vous le savez. Il n'est qu'un moyen de s'attacher les petites âmes : c'est de leur faire des présents ; mais on se soumet les âmes généreuses en les prévenant d'amitié.

— Et si, malgré toutes mes démarches, il restait toujours le même? — Que risquez-vous? On reconnaîtra que vous êtes un bon, un tendre frère, et que lui-même n'est qu'un mauvais cœur, indigne de votre tendresse. Mais cela n'arrivera pas. A peine verra-t-il que vous le provoquez à ce combat d'amitié, qu'il vous fera connaître par ses paroles et par ses actions le plus vif empressement à vous obliger. A la manière dont vous êtes ensemble à présent, je crois voir les deux mains que les dieux ont faites pour s'entreaider, oublier leur destination et ne chercher qu'à se gêner l'une l'autre; ou les deux pieds, que la providence a formés pour se donner des secours, ne faire que s'embarrasser réciproquement. N'est-ce pas le comble de la démence et du malheur de tourner contre nous-mêmes ce qui était formé pour notre avantage? Il me semble que le ciel, en formant deux frères, a bien plus consulté leurs intérêts mutuels que celui des pieds, des mains et des yeux, en les créant doubles. Car les mains ne peuvent saisir à la fois deux choses qui sont éloignées l'une de l'autre de plus d'une toise; les pieds ne peuvent s'écarter

d'une toise à l'autre : la vue s'étend bien plus loin ; mais il n'en est pas moins impossible aux yeux de voir à la fois par devant et par derrière les objets même les plus voisins. Mais placez aux plus grandes distances l'un de l'autre deux frères qui s'aiment : ils sauront encore se rendre des services mutuels.

X.

J'ai aussi entendu Socrate s'entretenir de l'amitié, et je crois qu'on peut tirer un grand profit de ce qu'il disait pour apprendre la manière de se faire des amis et de vivre avec eux.

J'entends toujours répéter, disait-il, que le plus grand des biens est un ami fidèle et vertueux ; et je vois qu'on pense à toute autre chose qu'à se faire des amis. On s'occupe beaucoup d'acquérir des maisons, des terres, des esclaves, des troupeaux, des meubles ; on a grand soin de les conserver ; mais, tout en disant qu'un ami est le plus grand des biens, on ne cherche ni à se procurer ce bien, ni à s'en ménager la possession.

Considérez la plupart des hommes quand leurs amis ou quand leurs esclaves sont malades. Ils courent chercher un médecin pour secourir leurs esclaves, ils se donnent mille soins pour leur procurer des remèdes ; mais leurs amis sont délaissés sur le lit de douleur. Un de leurs esclaves meurt ; ils gémissent, ils s'écrient qu'ils ont fait une grande perte ; un de leurs amis expire, ils semblent n'avoir rien perdu. Ils ont toujours les yeux sur tout ce qu'ils possèdent, aucune

peine ne peut les rebuter : leur ami aurait besoin de leurs soins, ils n'y prennent pas garde. Ils connaissent fort bien toutes les autres richesses, quelque nombreuses qu'elles soient ; à peine se ressouviennent-ils du petit nombre de leurs amis ; et si on leur demande combien ils en ont, on les voit s'embrouiller dans ce calcul, tant ils font peu de cas de l'amitié !

Est-il cependant quelque bien qu'on puisse comparer à un ami ? Un bon ami est toujours prêt à se substituer à son ami, à le seconder dans les soins de sa maison, dans les affaires de l'état. Vous voulez obliger quelqu'un ; il va vous aider dans cette bonne œuvre ; quelque crainte vous agite, comptez sur ses secours. Faut-il faire des dépenses, des démarches, employer la force ou la persuasion ? vous trouverez en lui un autre vous-même. Dans le bonheur, il ajoute à votre joie : dans les revers, il relève votre âme prête à succomber. Les services que nous tirons de nos pieds, de nos mains, de nos yeux, de nos oreilles, il n'en est aucun que ne puisse nous rendre le zèle d'un ami. Ce que vous n'avez pas fait vous-même, ce que vous n'avez pas vu, pas entendu, votre ami l'a entendu, l'a vu, l'a fait à votre place. Vous cultivez des arbres pour en recueillir les fruits : vous négligez un verger bien plus fertile, et qui rapporte toutes les espèces de fruits : celui de l'amitié.

XI.

Je me rappelle encore un de ses entretiens qui me semblait bien capable d'engager ses auditeurs à faire

un retour sur eux-mêmes, pour savoir à quel point ils méritaient l'estime de leurs amis.

Ayant su qu'un homme de sa connaissance négligeait son ami accablé par l'infortune, il adressa la parole à Antisthène en présence de cet indigne ami et de plusieurs autres personnes. Croyez-vous, dit-il, mon cher Antisthène, qu'on puisse mettre un prix à des amis comme on en met un à des esclaves? car, parmi les esclaves, l'un vaut deux mines, l'autre n'en vaut pas la moitié d'une, un autre en vaut cinq; on en paie quelques-uns jusqu'à dix : on dit même que Nicias, fils de Nicérate, a donné jusqu'à un talent d'un esclave capable de diriger les travaux de ses mines d'argent. Examinons donc s'il est possible d'établir un tarif des amis, comme on pourrait en faire un des esclaves. — Cela ne me paraît pas impossible, dit Antisthène ; car il est tel ami que j'aimerais mieux avoir que deux mines, tel autre pour qui je ne voudrais pas sacrifier une demi-mine, tel dont je donnerais volontiers cinq mines, et tel enfin que je préférerais à toutes les fortunes du monde.

Cela étant ainsi, reprit Socrate, je crois qu'on ferait bien de s'examiner soi-même, de chercher combien on pourrait être évalué par un ami, et de travailler à devenir d'un assez grand prix pour ne pas craindre d'être négligé, J'entends tous les jours des gens qui se plaignent de ce que leurs amis les abandonnent ; d'autres qui disent que leurs prétendus amis se sacrifieraient pour une mine. Je crois en voir la raison : comme on vend, à quelque prix que se soit, un méchant esclave, il me paraît très-conséquent de

se défaire d'un méchant ami au prix qu'on en peut trouver. Mais je ne vois pas qu'on se détermine volontiers à vendre un bon esclave, ni qu'on abandonne sans peine un ami vraiment estimable.

XII.

Je trouve qu'il donnait aussi de grandes lumières sur le choix qu'on doit faire de ses amis.

Que croyez-vous qu'on doive considérer, mon cher Critobule, disait-il un jour, quand on veut se procurer un digne ami? Ne faut-il pas d'abord qu'il sache commander à la sensualité, à l'amour, à la volupté, au sommeil, à la paresse? car s'il se laisse dominer par ces vices, il est incapable de rien faire d'utile pour lui-même; quel avantage pourrait donc en espérer un ami? — Aucun, sans doute. — Mais s'il aime la dépense, s'il n'a jamais assez, s'il emprunte sans cesse à ses voisins sans pouvoir jamais rendre, s'il se pique quand on refuse de lui prêter; ne trouvez-vous pas que ce sera un ami fort à charge? — Assurément. — Ce ne sera donc pas lui que vous choisirez? — Dieu m'en garde! — Cherchons-en donc un qui soit meilleur ménager. Mais il ne pense qu'à l'argent, est peu sûr en affaires, aime beaucoup à recevoir et point du tout à donner. — Je crois que cet ami-là serait encore pire que l'autre.

Et celui qui, toujours animé du desir d'augmenter sa fortune, ne fera jamais rien qu'il ne voie quelque chose à gagner? — Je n'en ferai pas mon ami, car à quoi me serait-il bon? — Et que dirons-nous du brouil

lon toujours prêt à faire à son meilleur ami une foule d'ennemis? — Que c'est un monstre qu'on doit fuir. —Et de l'homme qui n'a aucun de ces défauts, mais qui aime beaucoup à recevoir des services, et n'en sait jamais témoigner sa reconnaissance? — Que ce serait encore un ami fort inutile. Mais comment donc nous y prendre pour nous faire un ami?

— Il faut qu'il soit tout le contraire des gens que nous venons de dépeindre : ennemi de la mollesse et de la sensualité, sûr en affaires, fidèle à sa parole, incapable de recevoir un service sans en marquer sa reconnaissance ; un tel homme ne peut manquer d'être utile à ses amis. — Mais comment le connaître avant de l'avoir éprouvé? — Et comment s'y prend-on, quand on a besoin d'un bon statuaire? On ne le choisit pas sur sa parole ; mais, quand on en voit un qui a déjà fait de belles statues, on a tout lieu de croire qu'il aura le talent d'en faire encore d'autres aussi belles. — J'entends : vous voulez dire qu'un homme qui s'est bien comporté avec ses premiers amis donne aux nouveaux une juste espérance qu'ils n'en seront pas moins satisfaits.

XIII.

Nous avons donc trouvé l'ami qu'il nous faut, continua Critobule ; comment faire à présent pour nous l'attacher? — Voilà la difficulté, répondit Socrate ; car il n'est pas aisé de prendre un ami malgré lui, ni de le retenir à la chaîne comme un prisonnier. — Mais dites donc enfin comment on se fait des amis.

— On dit qu'il y a des paroles enchanteresses qui font aimer ceux qui les savent, des philtres capables de gagner les cœurs que l'on veut conquérir. — Où trouverons-nous ces secrets? — Vous avez lu dans Homère les paroles que les Sirènes chantèrent à Ulysse. En voici le commencement :

C'est à toi que les Grecs doivent toute leur gloire.

— Mais dites-moi, Socrate, est-ce par les mêmes paroles qu'elles enchantaient et savaient retenir tous les autres navigateurs? — Non, vraiment; elles ne les adressaient qu'aux cœurs amoureux de la gloire.

— Je commence à comprendre quel est l'enchantement dont vous parlez : ce n'est autre chose que la louange. Mais il ne faut pas qu'elle soit maladroite, et que celui qu'on loue puisse croire qu'on se moque de lui. Tel homme n'ignore pas qu'il est laid, petit, faible : si je m'avise de le louer sur la majesté de sa taille, sur la beauté de ses traits, sur sa force invincible, c'est le moyen d'en être rebuté et de m'en faire un ennemi. Mais ne connaissez-vous pas encore d'autres enchantements?— Non ; j'ai seulement entendu dire que Périclès en connaissait de toutes les espèces, et il en a bien fait usage pour se faire aimer de toute la ville. — Et comment Thémistocle avait-il gagné les cœurs de tous les citoyens? — Oh! celui-là ne savait pas d'enchantements ; mais il savait rendre de grands services.

— C'est comme si vous disiez que, pour se faire de vrais amis, il faut être homme de bien et faire de

bonnes actions. — Croiriez-vous donc que, sans vertu, on pût se faire des amis vertueux? — Pourquoi non? J'ai vu de méchants rhéteurs liés avec les orateurs les plus célèbres, et des gens qui n'entendaient rien au métier de la guerre vivre dans la familiarité de nos meilleurs généraux. — Il ne s'agit pas de cela. Avez-vous jamais vu des gens qui ne fussent bons à rien se faire des amis utiles? — Jamais, et je vous accorde volontiers qu'il est impossible au méchant de gagner le cœur des gens de bien.

XIV.

Mais dites-moi, continua-t-il, est-ce assez d'être honnête et vertueux pour devenir l'ami des hommes estimables? — Je conçois d'où naît votre doute, reprit Socrate. Vous voyez tous les jours des gens qui font le bien, qui ont horreur de toute bassesse, et qui, loin de s'aimer, s'élèvent les uns contre les autres, et se traitent plus indignement que ne feraient les derniers des hommes. — Et ce n'est pas seulement entre les particuliers que je vois régner ces dissensions; les peuples mêmes qui ont le plus d'estime pour la vertu, d'horreur pour la honte, se font tous les jours entre eux les guerres les plus cruelles. Plus j'y pense, plus je désespère de trouver des amis. Les méchants ne peuvent s'aimer entre eux. Des ingrats, des cœurs froids, indifférents, des avares, des traîtres, des débauchés, seraient-ils dignes de connaître l'amitié? La nature les a faits pour se haïr réciproquement. Vous avez fort bien remarqué qu'ils peuvent encore moins prétendre à l'amitié des gens de bien. Ils font le mal :

comment plairaient-ils à ceux qui le détestent? Mais si ceux mêmes qui cultivent la vertu se portent mutuellement envie; si, pour s'élever aux premières places, ils sont toujours prêts à s'attaquer les uns les autres, où trouvera-t-on des amis? où trouvera-t-on de la bienveillance et de la fidélité?

Votre question, mon cher Critobule, peut s'envisager sous plusieurs faces. La nature semble avoir fait les hommes pour s'aimer: ils ont besoin les uns des autres; ils sont sensibles à la pitié, ils trouvent leur avantage à s'entr'aider; les secours qu'ils reçoivent excitent leur sensibilité. Mais, d'un autre côté, ils ne semblent pas moins faits pour se haïr. Tous ont les mêmes idées sur les biens et les plaisirs : ils se combattent pour se les procurer. La diversité des opinions les arme les uns contre les autres : la colère, les querelles ne leur laissent point de paix; la fureur de s'enrichir les divise, la jalousie attise leur haine.

Cependant l'amitié se fait place au milieu de toutes ces passions : elle unit les cœurs honnêtes et la vertu reçoit des sacrifices. On aime mieux posséder en paix une fortune bornée, que de combattre pour tout avoir : on supporte les besoins pressants pour ne pas les satisfaire aux dépens des autres; on commande même à la plus impérieuse des passions, et l'on n'arrache pas la beauté qu'on aime au lit nuptial; on se contente de ce qu'on possède légitimement, et, loin d'attenter aux propriétés des autres, on leur fait part de ses richesses. Les dissensions particulières s'apaisent en faveur de l'intérêt commun : la haine reçoit un frein et ne s'emporte pas à des excès qui

laisseraient un long repentir. Il est même un moyen d'éteindre l'envie ; le riche partage ses richesses avec son ami pauvre; et le pauvre regarde comme sa propre fortune celle de son bienfaiteur.

Pourquoi donc penser que les hommes honnêtes qui veulent s'élever aux honneurs et remplir les grandes charges ne sont jamais occupés qu'à se nuire? Ils peuvent, au contraire, se servir mutuellement. N'aspirer aux honneurs et aux magistratures que pour nager dans la volupté, pour opprimer les citoyens, pour s'enrichir aux dépens de l'état, c'est être injuste, méchant, incapable de contracter avec personne une liaison estimable. Mais celui qui ne veut s'élever que pour se mettre au dessus de l'injustice, que pour secourir ses amis, que pour bien servir l'état, est-il donc incapable de s'unir avec d'autres citoyens honnêtes comme lui? Lié avec eux, en sera-t-il moins utile à ses amis ? En se donnant de vertueux coopérateurs, en servira-t-il moins bien son pays ! Il est certain que si, dans les jeux gymniques, il était permis aux meilleurs combattants de se ranger du même parti, ils seraient aisément vainqueurs et remporteraient les prix de tous les combats. Ces ligues leur sont interdites; mais elles ne le sont pas dans les affaires d'état. Les hommes vertueux, élevés aux grands emplois, sont maîtres de s'accorder avec des citoyens qui leur ressemblent, et de faire d'un commun accord le bien de la patrie. Pourquoi donc ne chercheraient-ils pas à s'associer des amis honnêtes? Pourquoi ne leur communiqueraient-ils pas leurs desseins? Comment aimeraient-ils mieux

les avoir pour adversaires que de recevoir leurs secours?

XV.

Prenez donc courage, mon cher Critobule; travaillez à vous rendre vertueux, et cherchez ensuite des amis dignes de vous. Peut-être ne vous serai-je pas inutile, car je suis fait pour l'amitié. Quand j'aime quelqu'un, je suis tout de feu pour m'en faire aimer. Il faut qu'il me recherche comme je le recherche lui-même, qu'il desire ma société comme je desire la sienne. Mon adresse ne vous sera pas inutile pour vous faire des amis ; ne me cachez donc point alors vos penchants. Accoutumé à chercher à plaire à ceux qui me plaisent, je ne dois pas être tout à fait novice dans l'art de gagner les hommes.

— Un sage tel que vous, répondit Critobule, ne peut m'aider à trouver des amis qu'autant qu'il me croira digne d'en avoir, et je sais que vous ne voudriez pas mentir pour mes intérêts.

— Vos intérêts, repartit Socrate ; eh ! serait-ce donc les prendre que de vous donner des louanges que vous n'auriez pas méritées ? Non ; je vous sers bien mieux en vous exhortant à la vertu, en vous persuadant de l'embrasser. Je vais vous rendre cette vérité encore plus sensible. Si vous vouliez gagner l'amitié d'un habile pilote, que je pusse lui faire accroire que vous entendez bien son métier, et qu'il vous confiât la conduite d'un vaisseau, qu'arriverait-il ? Ne sentez-vous pas que, ne connaissant rien aux manœuvres d'un navire, vous ne manqueriez pas de

perdre le bâtiment et de vous perdre vous-même ? Si j'étais assez bon menteur pour persuader à la république de se remettre entre vos mains et de vous confier le commandement de ses armées, l'administration de la justice, la gestion des affaires, ne vous représentez-vous pas tous les maux que vous lui feriez, et les malheurs que vous éprouveriez vous-même ? Si je me contentais de vous recommander à quelque riche particulier, l'assurant qu'il n'y a pas d'homme plus capable que vous de bien conduire une maison, et que, sur ma parole, il se reposât sur vous de l'administration de ses biens, que gagneriez-vous à l'épreuve ? d'être à la fois regardé comme la ruine d'une maison, et couvert de ridicule.

Croyez-moi, mon cher Critobule, le moyen le plus court, le plus sûr, le plus glorieux, de passer pour homme de bien, c'est de travailler à l'être. Considérez tout ce qu'on appelle des vertus, et vous verrez que toutes s'augmentent par l'étude et l'exercice. Notre devoir est de les rechercher. Si vous pensez autrement vous pouvez me l'apprendre. — Je rougirais d'opposer quelque chose à vos sentiments ; ce serait contredire à la fois l'honneur et la vérité.

XVI.

Quand les amis de Socrate se trouvaient dans l'embarras par ignorance, il tâchait de les en tirer par ses avis ; si l'infortune était la cause de leur détresse, il leur apprenait à se donner des secours mutuels. Je vais raconter ce que je sais à cet égard.

Il voyait la tristesse peinte sur le visage d'Aristarque. Vous me paraissez, lui dit-il, avoir quelque chagrin : c'est un fardeau pesant qu'il faut partager avec ses amis, et je vous soulagerai peut-être en partie du poids qui vous accable.— Je suis dans un grand embarras, Socrate, répondit Aristarque. La sédition a forcé la plupart des citoyens à chercher un asile au Pirée ; mes sœurs, mes nièces, mes cousines, se trouvant dans l'abandon, se sont toutes retirées chez moi. Il n'y a pas à présent dans ma maison, moins de quatorze personnes libres. Nous ne retirons rien de nos terres, puisque la campagne est au pouvoir des ennemis. Nous ne recevons rien de nos maisons, puisque la ville est presque déserte. Vendrai-je mes meubles ? Personne n'en veut acheter. Emprunterai-je de l'argent ? On n'en prête plus. Je crois qu'il serait plus aisé d'en trouver dans les rues que d'en emprunter. Il est bien triste, Socrate, de voir sa famille périr de misère ; et vous sentez qu'on ne peut nourrir tant de monde dans les circonstances actuelles.

— Mais comment se fait-il donc, reprit Socrate, que Céramon puisse nourrir un grand nombre d'hommes, qu'il suffise à ses besoins et aux leurs, et qu'il parvienne même à s'enrichir, tandis que vous êtes menacé de périr de besoin, parce que vous avez plusieurs personnes à nourrir ? — Cela est bien différent : ce sont des esclaves qu'il nourrit, et mes parentes sont des personnes libres. — Et qui estimez-vous le plus des personnes libres qui sont chez vous, ou des esclaves de Céramon ? — Mais ce sont

apparemment les personnes libres qui sont chez moi. — N'est-il donc pas honteux que Céramon fasse fortune parce qu'il a chez lui des hommes dont vous faites peu de cas, et que vous soyez dans la misère, pour avoir chez vous des personnes qui méritent de la considération ? — Mais ses esclaves sont des ouvriers, et mes parentes ont reçu une éducation conforme à leur naissance.

— Expliquons-nous. Qu'appelez-vous des ouvriers ? Ne sont-ce pas des hommes qui savent faire des choses utiles? — Sans doute. — La farine n'est-elle pas utile ? — Assurément. — Et le pain ? — Rien ne l'est davantage. — Et les robes d'hommes et de femmes, les tuniques, les camisoles ? — Tout cela est d'une grande utilité. — Et vos parentes ne savent rien faire de tout cela ? — Je crois qu'il n'y a rien de tout cela qu'elles ne sachent faire. — Eh bien ! ne parlons que d'une seule de ces industries. Vous ignorez peut-être que Nausycidès, qui ne fait que de la farine, se nourrit très-bien lui et ses esclaves, qu'il entretient des troupeaux de toutes les espèces, et qu'il fait même d'assez grandes épargnes pour subvenir aux besoins de l'état: Ciribe, qui fait du pain, entretient toute sa famille et vit fort à son aise : Déméas, du bourg de Colyte, se soutient en faisant des tuniques ; et la plupart des habitants de Mégare vivent fort bien, quoiqu'ils ne sachent faire que des camisoles. — J'en conviens ; c'est qu'ils achètent des esclaves étrangers, et qu'ils les font travailler. Puis-je employer de même des personnes libres, mes parentes? — Oh ! j'entends : parce

qu'elles sont libres, parce qu'elles sont vos parentes, il faut qu'elles ne fassent autre chose que manger et dormir.

Mais, dites-moi parmi les personnes libres, lesquelles vous paraissent les plus heureuses de celles qui mènent une vie oisive, ou de celles qui s'occupent des choses utiles qu'elles savent ? Trouvez-vous que la mollesse et l'oisiveté aident beaucoup les hommes à apprendre ce qu'il leur convient de savoir, à se ressouvenir de ce qu'ils ont appris, à donner une nouvelle force à leur santé, une nouvelle vigueur à leur corps, à se procurer de l'aisance et à la conserver; et qu'au contraire le travail ne soit bon à rien ? Vos parentes ont-elles appris tout ce que vous dites qu'elles savent, comme des choses inutiles à la vie, et dont elles ne voulaient faire aucun usage, ou comme des choses auxquelles elles devaient s'appliquer, et dont elles espéraient tirer un bon parti ? Quels hommes vous paraissent avoir la meilleure conduite ? Sont-ce les paresseux, ou les hommes occupés d'objets utiles ? Quels sont les plus justes ? Sont-ce ceux qui travaillent, ou ceux qui rêvent, les bras croisés, aux expédients qu'ils trouveront pour vivre ? Je suis sûr qu'en ce moment vous n'aimez pas vos parentes, et que vous n'en êtes pas aimé. Vous sentez qu'elles vous ruinent, et elles sentent qu'elles vous sont à charge. Il est à craindre que bientôt la froideur ne se tourne en haine, et que vous ne perdiez pour toujours les sentiments qui vous unissent. Mais qu'elles travaillent sous vos yeux, vous les aimerez, parce que vous verrez qu'elles vous sont utiles : vous leur serez

cher, parce qu'elles reconnaîtront qu'elles vous plaisent davantage. Vous vous rappellerez tous avec joie vos services mutuels ; ce souvenir ajoutera à votre tendresse, et vous vous sentirez chaque jour plus fortement attachés les uns aux autres par les liens du sang et de l'amitié.

S'il s'agissait de faire quelque chose de honteux, il faudrait préférer la mort : mais ce que vos parentes savent faire est ce qui convient le mieux à leur sexe ; et ce qu'on sait, on le fait bien, on le fait avec aisance, avec promptitude, avec plaisir. Ne tardez pas à leur faire une proposition qui ne leur sera pas moins utile qu'à vous-même ; et j'espère qu'elles la recevront avec joie. — Vous me donnez un excellent conseil, mon cher Socrate. Tantôt je n'osais emprunter de l'argent, parce que je savais qu'après l'avoir dépensé je ne serais pas en état de le rendre. Je crois pouvoir emprunter à présent pour commencer notre travail.

En effet, il trouva de l'argent, il acheta de la laine. Les femmes quittaient à peine l'ouvrage pour prendre leurs repas. La tristesse fit place à la gaîté, le soupçon à la confiance. Elles aimèrent Aristarque comme leur protecteur ; il les aimait comme des personnes qui lui étaient utiles.

Enfin il revint voir Socrate, et lui conta gaiment cette révolution. Il n'y a plus que moi, disait-il, qui sois grondé dans la maison, parceque je mange et que je ne fais rien. — Eh ! que ne leur contez-vous la fable du chien ? répondit Socrate.

Du temps que les bêtes parlaient, on dit qu'une

brebis fit des reproches à son maître. Je vous trouve admirable, lui dit-elle. Nous vous rapportons de la laine, des agneaux, des fromages, et jamais vous ne nous donnez rien : il faut que nous arrachions notre nourriture à la terre. Votre chien vous rapporte-t-il quelque chose? et c'est pourtant à ce bel animal que vous prodiguez les mets de votre table. Le chien écoutait ces plaintes. A vous en croire, dit-il, je ne suis donc bon à rien. Et qui vous garde, si ce n'est moi? Sans moi, vous seriez la proie des voleurs ou le repas des loups ; et si je ne veillais pas pour votre sûreté, la peur vous empêcherait même de prendre votre nourriture. Les brebis entendirent raison, et ne trouvèrent plus mauvais que le chien leur fût préféré.

Faites aussi comprendre à vos dames que vous êtes pour elles comme le chien de la fable, que c'est vous qui les protégez, qui veillez sur elles, et que c'est par vous seul qu'elles peuvent travailler gaîment et sans craindre aucune insulte.

XVII

Socrate rencontra par hasard un de ses amis qu'il n'avait pas vu depuis longtemps. Eh ! d'où venez-vous donc, mon cher Euthère? lui dit-il. — Je suis revenu à la fin de la guerre, d'un voyage que j'ai fait dans les pays étrangers, et je suis ici depuis ce temps-là. On m'a pris tous les biens que j'avais au delà des frontières ; mon père ne m'a rien laissé dans l'Attique : il faut à présent que je reste dans mon pays et que je travaille pour vivre. Je crois que cela vaut

mieux que de rien demander à personne. D'ailleurs qui voudrait me prêter? je n'ai rien à mettre en gages. — Eh? combien de temps croyez-vous avoir assez de force pour gagner votre vie? — Ah! fort peu de temps, mon cher Socrate. — Cependant, quand vous serez vieux, vous aurez des dépenses à faire, vous ne serez plus en état de travailler, et personne ne voudra se servir de vous. — Vous avez bien raison. — Ce que vous pourriez donc faire de mieux, ce serait de vous livrer dès à présent à des occupations qui puissent mettre votre vieillesse au dessus de la misère. Que ne tâchez-vous de trouver un homme qui ait de grands biens, et qui soit bien aise d'avoir quelqu'un pour les régir? Vous auriez l'œil sur ses ouvriers, vous ménageriez ses revenus, vous auriez une inspection sur toute sa maison ; en un mot, vous feriez ses affaires, et les vôtres ne s'en trouveraient pas plus mal.

Mais c'est une servitude, et j'aurais bien de la peine à la supporter. — Comment! ceux qui sont à la tête de l'état, qui en conduisent les affaires, sont-ils donc regardés comme des esclaves? Il me semble au contraire qu'ils passent pour les plus libres des hommes. — Cela est vrai; mais je ne pourrais me soumettre à recevoir des reproches. — Il n'est pas aisé, mon cher Euthère, de rien faire sans être exposé au reproche. Quoi qu'on entreprenne, on ne peut guère éviter de faire des fautes; et, quand on n'en ferait aucune, ne trouve-t-on pas des juges ineptes et malins, toujours prêts à condamner? Enfin, vous faites quelque chose à présent, et je serais

bien étonné si vous pouviez vous mettre au dessus de la critique. Tout ce que je vous conseille, c'est d'éviter les gens qui aiment à condamner, et de vous attacher à des personnes qui jugent sainement; c'est de vous en tenir à ce que vous êtes en état de faire, et de vous défier de ce qui est au dessus de vos forces; c'est enfin de mettre tous vos soins, toute votre intelligence, à bien remplir ce que vous aurez entrepris. En un mot, suivez mes avis; c'est, je crois, le moyen d'essuyer peu de reproches, de vous mettre au dessus de la misère, de vivre dans une certaine aisance sans craindre un fâcheux avenir, et de vous ménager des ressources pour la vieillesse.

XVIII.

Criton disait un jour à Socrate qu'il était bien difficile de vivre à Athènes et de veiller sur sa fortune. On m'intente tous les jours des procès, ajoutait-il: ce n'est pas que personne ait à se plaindre de moi; mais on sait fort bien que j'aime mieux donner de l'argent que de suivre des procédures. — Dites-moi, Criton, lui répondit Socrate, ne nourrissez-vous pas des chiens pour qu'ils éloignent les loups de vos troupeaux? — Sans doute, et je me trouve fort bien de cette dépense. — Eh! qui vous empêcherait de nourrir aussi un homme qui eût le pouvoir et la volonté d'éloigner de vous la foule des chicaneurs? — Je le ferais volontiers; mais je crains qu'il ne se tourne lui-même contre moi. — Eh quoi! ne voyez-vous pas qu'on trouverait à la fois plus d'agrément et de profit à obliger un homme tel que vous qu'à s'en faire un

ennemi? Sachez qu'il ne manque pas ici de gens qui se feraient un grand honneur d'obtenir votre amitié.

Ils firent quelque temps après la découverte d'Archédème : il était pauvre, mais il entendait bien les affaires, et ne manquait pas d'éloquence. Ce n'était pas de ces gens qui trouvent tout le monde digne de les obliger. Il aimait la justice, et disait qu'il est fort aisé de s'enrichir avec ceux qui ne la respectent pas : mais il était incapable de faire fortune à ce prix.

Criton résolut de se l'attacher. Il ne recevait pas de ses maisons de campagne du blé, de l'huile, du vin, de la laine, ou d'autres semblables provisions, sans lui en envoyer une partie. Toutes les fois qu'il faisait des sacrifices, il l'invitait au repas, et ne négligeait aucune occasion de lui faire plaisir.

Archédème, voyant que la maison de Criton lui était offerte, se dévoua tout entier à son bienfaiteur. Il se mit à étudier la conduite des ennemis de Criton, et découvrit que c'étaient des gens couverts d'infamie et chargés de la haine publique. Il en appela un en justice. Ce misérable, à qui sa conscience faisait plus d'un reproche, sentit bien qu'il ne pourrait se tirer d'affaire, sans éprouver le supplice qu'il méritait, ou sans payer du moins une forte amende; il mit tout en œuvre pour faire désister Archédème de son accusation : mais celui-ci ne se laissa pas fléchir que le scélérat n'eût abandonné toutes ses poursuites contre Criton, et ne lui eût encore donné de l'argent. Ce ne fut pas le seul service de ce genre qu'il rendit à son bienfaiteur.

Quand un berger a un bon chien, les autres pas-

teurs ne s'éloignent pas de lui, afin que leurs troupeaux soient en sûreté sous la même garde : c'est ainsi que les amis de Criton cherchaient à se mettre sous la garde d'Archédème. Celui-ci saisissait toutes les occasions d'obliger Criton, qui vivait ainsi dans la sécurité, et la procurait à tous ses amis.

Les ennemis d'Archédème ne manquèrent pas de lui reprocher qu'il s'était rendu par intérêt le flatteur de Criton. Est-ce donc une honte, répondit-il, de recevoir les bienfaits des hommes qu'on estime, et de chercher à les obliger à son tour ; de s'en faire des amis, et de fuir le commerce des méchants ? Non, sans doute. Mais nuire aux hommes vertueux, mais provoquer leur haine, mais partager les complots des méchants, rechercher leur amitié, se lier avec eux plutôt qu'avec des gens de bien ; voilà ce que j'appelle le comble de l'infamie.

Archédème fut toujours depuis considéré des amis de Criton, qui le mettait lui-même au nombre de ses meilleurs amis.

XIX.

Socrate se trouvant avec son ami Diodore : Si un de vos esclaves, lui dit-il, prenait la fuite, ne tâcheriez-vous pas de le retrouver ? — Je ferais plus encore : je promettrais une récompense à ceux qui me le ramèneraient. — Et n'auriez-vous pas soin d'un de vos esclaves qui tomberait malade ? N'appelleriez-vous pas des médecins pour lui conserver la vie ? — Assurément.

— Et si un homme de votre connaissance, qui

pourrait vous être bien plus utile que vos esclaves, tombait dans la misère, ne feriez-vous pas bien de penser à lui et de ne pas le laisser périr? Vous savez qu'Hermogène n'est pas un ingrat : il rougirait de recevoir de vous aucun service sans vous en rendre à son tour. Quoi donc ! un homme qui se porterait de lui-même à vous servir, qui serait plein de bonne volonté, qui vous resterait attaché constamment ; un homme que vous trouveriez toujours prêt à seconder vos desirs, à les prévoir, à les prévenir, à remplir vos volontés avant même que vous eussiez eu le temps de les former ; un tel homme ne vaudrait-il pas mieux que tous vos esclaves ? Les bons économes nous prescrivent d'acheter quand nous trouvons à bas prix une marchandise précieuse : nous sommes dans un temps où les amis sont peu recherchés : c'est une belle occasion de se les procurer à peu de frais.

— Vous parlez à merveille, reprit Diodore. Faites-moi un plaisir ; dites à Hermogène de passer chez moi.— Je n'en ferai rien, dit Socrate. Je crois que c'est à vous d'aller le trouver, et il me semble que la chose vous intéresse encore plus particulièrement que lui.

Diodore rechercha donc Hermogène. Il lui en coûta peu; et il eut un ami qui n'agissait que pour lui être utile, qui ne parlait que pour lui plaire, et dont l'esprit agréable répandait chaque jour un nouveau charme dans sa société.

LIVRE III.

I.

Je vais raconter les avantages que les jeunes gens qui se portaient au bien trouvaient dans la société de Socrate, et combien il savait ajouter encore à l'ardeur de leur zèle.

Un certain Dionysidore, qui venait d'arriver à Athènes, s'annonçait pour donner des leçons dans l'art de commander les armées. Socrate n'ignorait pas qu'un des jeunes gens qui s'étaient attachés à lui aspirait à se distinguer par la gloire des armes. — Jeune homme, lui dit-il, il serait honteux de prétendre à commander un jour les troupes de la république, sans apprendre l'art du commandement, surtout quand il se présente une si belle occasion de s'en instruire. Ce serait mériter d'être puni plus sévèrement encore qu'un impudent qui demanderait à faire des statues sans avoir reçu les principes de l'art. Dans les dangers de la guerre, toute la fortune de l'état est confiée au général : par sa bonne conduite il rend à sa patrie les plus grands services ; il lui fait le plus grand mal par ses fautes. Comment ne serait-il pas justement puni pour avoir osé briguer un emploi si délicat, sans avoir daigné se rendre capable de le remplir ?

Ce discours engagea le jeune homme à se mettre sous la conduite de Dionysidore. Après avoir pris ses leçons, il vint revoir Socrate. — Mes amis, dit le

sage en plaisantant, vous savez qu'Homère, en parlant d'Agamemnon, lui donne le titre de respectable : ne trouvez-vous pas que ce jeune homme est plus respectable encore maintenant qu'il a appris l'art de commander les armées ? Car enfin celui qui sait jouer du luth est un joueur de luth, même lorsqu'il n'en joue pas ; et quand on connaît l'art de la médecine, on n'en est pas moins médecin pour n'avoir pas actuellement de malades à guérir. Ainsi ce jeune homme a, dès à présent, le caractère ineffaçable de général, quand on ne lui donnerait jamais d'armées à commander. Mais un homme qui ne saurait ni guérir les maladies, ni conduire les troupes, ne serait ni général, ni médecin, quand toutes les voix du monde entier se réuniraient en sa faveur.

Puis, adressant la parole au jeune homme : — Comme il pourrait, lui dit-il, arriver à quelqu'un de nous d'avoir sous vos ordres un commandement subalterne, il serait bon de ne nous pas laisser dans toute notre ignorance. Faites-nous donc le plaisir de nous rendre les premières leçons que vous avez reçues. — Les premières, répondit le jeune homme, ont été les mêmes que les dernières : on m'a enseigné la tactique, c'est-à-dire l'art de ranger les troupes en ordre de bataille, et l'on ne m'a rien appris de plus. — Ce n'est là qu'une faible partie de l'art militaire : il faut encore qu'un général sache pourvoir à tous les besoins de l'armée ; qu'il ne laisse rien manquer au soldat ; qu'il soit riche en expédients, soigneux, patient, laborieux ; qu'avec une grande présence d'esprit, il ait à la fois de l'indulgence et de la sévérité ; qu'il

soit franc et rusé, habile à surprendre et à se tenir sur ses gardes, prodigue et rapace, aimant à donner, n'aimant pas moins à prendre, retenu tout ensemble et déterminé. Je pourrais détailler ici mille autres qualités naturelles et acquises, toutes également nécessaires à un général.

Je ne dis pas que ce soit une faible gloire de savoir bien ranger les troupes ; car il y a bien de la différence entre une armée bien rangée et des troupes en désordre. Jetez confusément des pierres, des briques, du bois, des tuiles ; vous ne ferez qu'un monceau bizarre et inutile. Mais si l'on emploie dans les fondements et sur les combles les matériaux qui ne peuvent ni pourrir ni se dissoudre par l'humidité, comme les pierres et les tuiles, et qu'on place au milieu les briques et les bois, suivant la méthode des architectes, on fait une chose précieuse qu'on appelle un édifice. — Ce que vous dites là, interrompit le jeune homme, a le plus grand rapport à l'art militaire ; car on doit placer aux premiers et aux derniers rangs les meilleures troupes, et mettre au milieu le rebut de l'armée, qui se trouve ainsi conduit et poussé par les soldats d'élite.

— A merveille, reprit Socrate. Mais votre maître vous a-t-il appris à discerner les bons et les mauvais soldats? car, sans cela, quel usage ferez-vous de ses leçons? Supposons qu'il vous eût dit d'arranger de l'argent; de mettre aux premiers et aux derniers rouleaux les pièces de bon aloi, et au milieu celles de billon, comment vous en tireriez-vous si vous ne saviez pas distinguer la bonne et la fausse monnaie?—

Il ne m'a rien appris de cela ; c'est à nous de distinguer par nous-mêmes les bons et les mauvais soldats. — Eh bien? que n'examinons-nous ce qu'il faudra faire pour n'y être pas trompés? — J'y consens. — S'il s'agissait d'enlever des trésors, ne ferions-nous pas bien de placer à la tête les soldats qui auraient le plus d'amour pour l'argent? — Je le crois. — Où le danger est le plus grand, n'est-ce pas là qu'il faut placer ceux qui aiment la gloire? — Sans doute, car ils ne demandent qu'à braver le péril sans autre récompense que l'honneur. Ceux-là ne sont pas difficiles à découvrir ; ils cherchent toujours à se montrer.

— Enfin vous avez appris de votre maître à mettre une armée en ordre de bataille ; mais il y a plusieurs manières de la ranger : ne vous a-t-il pas appris sur quel terrain, dans quelle occasion, l'on doit préférer l'une à l'autre? — Point du tout. — Cependant les circonstances différentes exigent un ordre différent. — Il ne m'a pas dit un mot de tout cela. — Retournez donc le trouver ; faites-lui les questions nécessaires. S'il sait l'art qu'il se mêle de professer, et que ce ne soit pas un impudent, il rougira de s'être fait payer et de ne vous avoir pas mieux instruit.

II.

Il rencontra un jour un citoyen qui venait d'être nommé général : Savez-vous bien, lui dit-il, pourquoi Homère appelle Agamemnon, le pasteur des peuples? Je crois en voir la raison. Comme il est du

devoir d'un pasteur de ménager la vie de ses troupeaux, et de les mener sur de gras pâturages, c'est celui du général de ménager la vie de ses soldats, de leur procurer des munitions suffisantes, et de remplir l'objet qui a fait entreprendre la guerre. On ne renonce aux douceurs de la paix que pour vaincre ses ennemis, et pour être plus heureux soi-même.

Pourquoi Homère fait-il cet éloge d'Agamemnon :

Il était à la fois vaillant guerrier, bon prince ?

Pour mériter le titre de vaillant guerrier, c'était trop peu de montrer son courage dans les combats : il était obligé par son rang d'en inspirer à toute l'armée. Pour être bon roi, c'était peu de se procurer à lui-même les agréments de la vie ; il fallait encore qu'il fît le bonheur de ses sujets. Un roi n'est pas élu par ses peuples, pour ne s'occuper que de sa prospérité personnelle, mais pour faire la félicité de ceux qui l'ont choisi. Les peuples combattent pour ajouter à leur bonheur : c'est pour obtenir cet objet de leurs vœux qu'ils nomment des généraux. Le devoir du général est de répondre à la confiance de ceux qui l'ont proclamé. Remplit-il leurs vues ? Rien n'est plus glorieux ; rien n'est plus honteux que de tromper leur espérance.

C'est ainsi qu'en recherchant quelle devait être la vertu du chef d'une nation, Socrate faisait abstraction de toutes les autres bonnes qualités, et bornait tous ses devoirs à rendre heureux le peuple qu'il commande.

III.

Je n'ai pas oublié l'entretien qu'il eut avec un homme qui venait de recevoir le commandement de la cavalerie.

Pourriez-vous m'apprendre, jeune homme, lui dit-il, pourquoi vous avez recherché ce commandement? Ce n'était pas, sans doute, pour marcher à la tête des cavaliers : c'est un honneur dont jouissent les archers à cheval ; ils précèdent même le commandant. — Vous avez raison. — Ce n'était pas non plus pour vous faire connaître ; car personne n'est plus connu que les fous. — Sans doute. — C'est donc que vous espériez faire des réformes utiles dans la cavalerie, et rendre, à la tête de ce corps, de grands services à l'état? — Voilà tout mon objet. — Il est bien glorieux si vous pouvez le remplir. Enfin, on vous a donc élu pour commander les chevaux et les cavaliers? — Précisément. — Fort bien. Dites-nous donc d'abord quelles sont vos idées pour rendre les chevaux d'un meilleur service. — Cela ne me regarde pas : c'est à chaque cavalier à prendre soin de son cheval. — Et si les uns vous amènent des chevaux qui n'aient ni jambes ni vigueur ; si les autres ont des chevaux si mal nourris qu'ils n'aient pas la force de suivre le corps, ou si fougueux qu'ils ne demeurent pas où vous les aurez placés, ou si rétifs que vous ne puissiez même les mettre en rang ; comment, à la tête d'une cavalerie si mal montée, rendrez-vous de grands services à la république? — Vous avez

raison, il faudra que je tâche d'avoir l'œil sur les chevaux.

Mais n'établirez-vous pas aussi des réformes avantageuses parmi les cavaliers? — N'en doutez pas.— D'abord il faudra les habituer à sauter plus lestement à cheval. — Cela est important ; car, s'il leur arrive de tomber, ils se remettront plus vite en selle, et risqueront moins à périr.— Et quand il s'agira d'en venir aux mains, prierez-vous les ennemis de vouloir bien se rendre sur la place où vous avez coutume d'exercer vos troupes, ou n'essaierez-vous pas d'exercer vos cavaliers dans toutes les positions, sur toutes les espèces de terrain où il peut arriver de combattre? — Voilà bien ce qu'il faudra faire.— Ne les accoutumerez-vous pas aussi à lancer adroitement des javelots pour éclaircir les rangs des ennemis? — Cela n'est pas à négliger. — Il faudra piquer le courage des cavaliers, les animer contre l'ennemi : c'est le moyen d'augmenter leur force. — Si j'ai manqué à cela jusqu'ici, je l'observerai à l'avenir.

— Avez-vous aussi pensé aux moyens de vous faire obéir? Ayez la troupe la plus courageuse, la mieux montée, vous n'en ferez rien sans discipline. — Votre observation est bien juste : mais quel est le meilleur moyen de plier mes cavaliers à l'obéissance ? — Vous avez pu remarquer qu'en toute occasion, pour se soumettre les hommes, il faut leur montrer de la supériorité. Est-on malade, par qui se laisse-t-on conduire? Par ceux qui passent pour avoir le plus de connaissance en médecine. Doit-on s'embarquer? On cherche le meilleur pilote. A-t-on

des terres à faire valoir ? on se pourvoit du plus habile laboureur. — Cela est vrai. — A qui donc les cavaliers obéiront-ils de meilleur cœur, si ce n'est à celui qui réunira le plus de connaissances nécessaires à la cavalerie ? — Il suffira donc, pour m'en faire obéir, de leur prouver que je l'emporte sur eux en connaissance? — Oui, pourvu que vous leur ayez aussi prouvé qu'il est de leur honneur et de leur intérêt de vous obéir. — Eh ! comment leur apprendrai-je cela ? — Vous seriez bien plus embarrassé s'il fallait leur apprendre que le mal est préférable au bien, et procure plus d'avantages.

— Mais il résulte de vos observations qu'un commandant de cavalerie doit avoir le talent de la parole. — Espériez-vous donc commander la cavalerie sans parler ? N'avez-vous donc pas remarqué que les plus belles connaissances, celles que nous prescrivent les lois, celles qui nous donnent les principes qui doivent régler notre vie, nous ont été communiquées par la parole ? S'il est quelque autre science digne de notre estime, c'est par la parole que nous la recevons : c'est la parole que sont obligés d'employer ceux qui nous instruisent ; et les sages qui possèdent le mieux les connaissances les plus utiles, sont en même temps ceux qui savent le mieux en parler. — J'en conviens.

— Quand on envoie d'Athènes à Délos un chœur de musiciens, ne vous êtes-vous pas aperçu qu'il n'est aucun pays où l'on pût rassembler autant de belles voix ? N'avez-vous pas aussi remarqué qu'aucune ville ne fournit autant de beaux hommes ? — Cela

est vrai. — Mais ne croyez pas que nos Athéniens ne l'emportent sur les autres nations que par la beauté de la voix, ou par la force et les belles proportions du corps : ils ne s'en distinguent pas moins par l'amour de la gloire qui les excite aux grandes choses. — C'est encore une vérité dont il faut convenir. — Et ne croyez-vous pas aussi que notre cavalerie l'emporterait sur toutes les autres par le choix et l'entretien des armes et des chevaux, par la justesse des évolutions, par l'ardeur de se précipiter dans le danger, si l'on prenait la peine de lui persuader qu'elle obtiendrait des éloges et se couvrirait de gloire ? — Cela est vraisemblable. — Eh bien ! que tardez-vous ? Engagez votre troupe à vous faire honneur en servant bien la patrie. — Du moins n'épargnerai-je pas mes efforts.

IV.

Il vit un jour Nicomachide qui sortait de l'assemblée du peuple. Eh bien ! mon cher Nicomachide, lui dit-il, quels sont les généraux qu'on vient de nous donner ? — Ah ! Socrate, les Athéniens n'ont garde de m'élire, moi qui ai si bien servi pendant tant d'années, qui ai commandé tantôt des compagnies, tantôt des cohortes ; moi qui ai reçu tant de blessures ! Tout en disant cela cela il ôtait son habit, et montrait les cicatrices dont il était couvert. Devinez, continua-t-il, le beau choix qu'ils ont fait. Ils ont élu Antisthène, lui qui n'a jamais servi dans

l'infanterie, qui ne s'est jamais distingué dans la cavalerie, qui n'a d'autre habileté que d'amasser de l'argent.

— Mais vraiment cette habileté-là n'est pas méprisable. Il saura mieux qu'un autre trouver des fonds, et son armée ne manquera de rien. — Des marchands sont capables d'en faire autant : en est-ce donc assez pour qu'on les mette à la tête des armées? — Mais Antisthène aime à remporter la victoire, et c'est une qualité nécessaire à un général. Ne savez-vous pas qu'il n'a jamais été chargé par sa tribu de diriger les chœurs des musiciens sans leur avoir fait gagner le prix? Eh! quel rapport y a-t-il entre une armée et des chœurs de musique? — Ne voyez-vous pas qu'Antisthène ne sait pas chanter, qu'Antisthène ignore absolument la science des chœurs, et qu'il a eu l'art de choisir les meilleurs musiciens? — Il trouvera donc aussi à l'armée des gens qui mettront pour lui les troupes en ordre de bataille, des gens qui combattront pour lui? — Il est certain que s'il a le talent de trouver, de choisir les meilleurs guerriers, comme il a eu celui de choisir les meilleurs musiciens, il l'emportera, du moins dans cette partie, sur les autres généraux. Il n'a pas épargné la dépense pour triompher avec sa tribu dans les combats de musique ; il faut croire qu'il la regrettera moins encore pour remporter sur les ennemis une victoire dont il partagera les honneurs avec toute sa nation.

— Il résulte de votre discours que le même homme qui dirige bien les chœurs de musique,

saura tout aussi bien commander les armées. — Il en résulte du moins qu'un homme qui, dans tout ce qu'il entreprend, connaît ce qu'il faut, et qui a l'art de se le procurer, saura diriger des chœurs de musique, régler une maison, commander une armée, gouverner un état.

— En vérité, Socrate, je ne m'attendais pas à vous voir établir qu'un bon maître de maison fût aussi un bon général.— Eh bien! recherchons quels sont les devoirs de l'un et de l'autre : nous verrons s'ils sont les mêmes, ou s'il se trouve entre eux des différences essentielles. — Fort bien. — N'est-il pas d'abord du devoir de tous deux de tenir dans l'obéissance, dans le bon ordre, ceux qui leur sont soumis? — Assurément. — Ne doivent-ils pas imposer à chacun ses fonctions? — Sans doute. — Je crois qu'ils sont également obligés de punir les méchants, de récompenser ceux qui remplissent leurs devoirs. — Oui. — Ne feront-ils pas bien l'un et l'autre de gagner les cœurs de ceux qui leur sont subordonnés? — Sans difficulté. — N'ont-ils pas intérêt de se faire des amis dont ils puissent employer les secours? — Rien ne peut leur être plus avantageux. — Tous deux ne doivent-ils pas être en garde contre les événements ? — Qui pourrait en douter? — Enfin, dans leurs fonctions différentes, ne doivent-ils pas être également attentifs et infatigables? — J'avoue que, dans tout cela les rapports sont frappants : mais il faut qu'un général combatte, et voilà la différence.

Eh quoi ! reprit Socrate, tous deux ne peuvent-ils

pas avoir des ennemis ? — Sans doute. — Ils ont donc le même intérêt à l'emporter sur eux — Certainement : mais, sans parler de cela, de quelle utilité sera la science économique lorsqu'il s'agira de combattre ? — De la plus grande utilité. Un bon économe sait que rien n'est plus utile, plus profitable, que de remporter la victoire sur ses ennemis ; rien de plus nuisible, de plus ruineux, que d'être vaincu. Il mettra donc toute son intelligence à chercher, à rassembler les moyens de vaincre. Il n'examinera pas avec moins d'attention ce qui pourrait occasionner sa défaite ; il aura soin de s'en garantir. Verra-t-il qu'il a tout ce qu'il faut pour s'assurer la victoire ? il ne craindra pas de combattre. Quelque chose lui manque-t-il encore ? Il ne risquera pas l'action. Mon cher Nicomachide, ne méprisez pas les bons économes. Les affaires d'un particulier sont moins nombreuses que les affaires publiques : voilà toute la différence. L'essentiel, c'est que les unes et les autres ne peuvent se traiter que par des hommes : ce sont les mêmes hommes qui régissent les affaires de l'état et celles des particuliers ; et celui qui a montré ses talents dans les affaires privées est souvent choisi pour gouverner celles de la république.

En un mot, quand on sait bien employer les hommes, on est capable de bien régir les affaires d'un particulier et celles de toute une nation : mais, dans les unes et les autres, ce talent manque-il ? on ne fait que des fautes.

V.

Socrate eut un entretien avec Périclès, fils du célèbre Périclès. J'espère, lui dit-il, que, si vous commandez un jour nos armées, la république fera la guerre avec plus de succès et plus de gloire, et que nous la verrons victorieuse de ses ennemis.—Je voudrais bien, répondit le jeune Périclès, confirmer vos espérances ; mais je ne vois pas même par quel moyen je pourrais les remplir.—Eh! bien, raisonnons là-dessus, et voyons comment vous pourriez ne les pas tromper. — Rien ne peut m'être plus agréable.

— Vous savez que le peuple d'Athènes n'est pas moins nombreux que celui de la Béotie? — Je le sais. — Où croyez-vous qu'on puisse lever de plus belles troupes? est-ce dans l'Attique ou dans la Béotie? — Notre patrie ne paraît pas le céder non plus en ce point. — Chez lequel des deux peuples voyez-vous mieux régner la concorde? — Chez les Athéniens : car les Béotiens sont mal disposés envers ceux de Thèbes qui ne cherchent qu'à les opprimer. Je ne vois rien de semblable dans notre république. Mais on ne connaît pas de peuple ni plus ambitieux, ni plus obligeant que les Béotiens : et ce caractère porte les hommes à braver les périls pour acquérir de la gloire, et servir leurs concitoyens et leur patrie. — Aussi ne dira-t-on pas que ces qualités manquent aux Athéniens. D'ailleurs, est-il un peuple qui puisse se rappeler un plus grand nombre de belles actions qui aient illustré ses ancêtres? Ce souvenir élève les ci-

toyens au dessus d'eux–mêmes, enflamme leur courage, et les excite à la vertu.

— Cela est vrai, Socrate. Mais vous voyez que depuis la malheureuse affaire de Lébadie, où mille hommes périrent avec Tolmide, et depuis la défaite d'Hippocrate, qui reçut la mort en combattant devant Délium, notre gloire s'est humiliée devant celle des Béotiens, qui ont commencé dès lors à nous braver. Autrefois les Béotiens n'osaient nous résister, même sur leurs frontières, sans le secours des Lacédémoniens et des autres peuples du Péloponèse : contents aujourd'hui de leurs propres forces, ils menacent de se jeter sur l'Attique. Autrefois, quand nous n'avions que les Béotiens pour ennemis, nous portions la désolation jusque dans le sein de leurs foyers ; et nous craignons aujourd'hui de leur voir ravager nos campagnes. — Je sais tout cela, et c'est cela même qui me persuade que notre république obéira plus volontiers à un général digne de la conduire. La confiance engendre la langueur, l'indolence et l'indiscipline : la crainte rend les hommes plus vigilants, plus soumis, plus fidèles au bon ordre. Nous en voyons la preuve dans les matelots : tant qu'ils ne craignent aucun danger, ils s'abandonnent au désordre ; quand ils aperçoivent la tempête, quand ils sont en présence de l'ennemi, ils obéissent à la voix de celui qui les commande, ils attendent ses ordres dans le plus profond silence, comme des chanteurs se règlent sur la voix du maître de musique.

VI.

Si l'on peut espérer que les Athéniens se soumettent à la discipline, reprit le jeune Périclès, voyons donc comment on pourrait leur rendre l'énergie qu'ils ont perdue, les rappeler à la vertu de leurs ancêtres, à leur première gloire, à leur ancienne prospérité. — Quel moyen trouveriez-vous le plus capable de leur faire revendiquer des richesses qui seraient en d'autres mains? Ne serait-ce pas de leur montrer qu'elles ont appartenu à leurs pères; et qu'ils doivent les regarder comme leur patrimoine? Nous voulons les élever au dessus de tous les autres peuples par la vertu : il faut donc leur montrer que cette première place leur appartenait dès l'antiquité la plus reculée, et qu'en cherchant à la reprendre, ils se mettront au dessus de toutes les autres nations. — Et comment leur donner une instruction si utile?— En rappelant à leur mémoire les belles actions de leurs ancêtres dont ils ont entendu célébrer la vertu.

—Voulez-vous parler, dit Périclès, de ce fameux différent qui s'éleva parmi les dieux sous le règne de Cécrops, lorsqu'ils reconnurent les Athéniens pour juges de leur querelle? — Sans doute : je veux parler aussi de la naissance et de l'éducation d'Erechthée, et des guerres que, du temps de ce prince, ils soutinrent contre tous leurs voisins; de celles qu'ils eurent avec les peuples du Péloponèse du temps des Héraclides, et de toutes celles qu'ils firent sous la

conduite de Thésée. Dans toutes, ils se montrèrent les plus valeureux des hommes.

Aux grandes actions de ces héros, vous pouvez encore ajouter les exploits de leurs neveux, qui se rapprochent bien plus de nos jours. Représentez-les tantôt combattant avec leurs seules forces ces fiers dominateurs de l'Asie entière qui étendaient leur puissance en Europe jusqu'à la Macédoine, et reculant les limites de leur empire bien au delà des bornes qu'avaient connues leurs ancêtres; tantôt se couvrant de gloire sur terre et sur mer avec le secours des peuples du Péloponèse, qui jouissaient alors eux-mêmes d'une si haute réputation de valeur. Il faut aussi raconter qu'il s'est fait un grand nombre d'émigrations dans la Grèce, sans que les peuples de l'Attique aient jamais abandonné leur pays; que plusieurs nations, qui disputaient ensemble de leurs droits, se sont soumises au jugement des Athéniens; et que d'autres, opprimées par la force, ont eu recours à leur protection.

— Je ne puis concevoir, reprit Périclès, comment notre république, brillante alors d'un tel éclat, est tombée dans une telle décadence. — Ne voyez-vous pas, répondit Socrate, que les hommes qui l'emportent trop aisément sur les autres par la supériorité de leurs forces s'abandonnent à une folle confiance, tombent dans l'engourdissement, et finissent par ne pouvoir résister à leurs adversaires? C'est parce que les Athéniens se sont enorgueillis de leur puissance, qu'ils sont tombés dans la langueur, et qu'ils ont dégénéré de leur première vertu. — Et

comment pourront-ils la recouvrer? — Par un moyen qui se présente de lui-même. Qu'ils étudient, qu'ils reprennent les mœurs de leurs ancêtres, qu'ils n'y soient pas moins fortement attachés que ne l'étaient leurs pères; ils ne leur céderont pas en vertu. Sont-ils incapables d'un si généreux effort? qu'ils imitent du moins les peuples dont ils éprouvent aujourd'hui la puissance; qu'ils empruntent leurs institutions, qu'ils ne les suivent pas avec moins de zèle, ils cesseront bientôt de leur être inférieurs; qu'ils redoublent de soins, ils les auront bientôt surpassés.

C'est dire assez, repartit Périclès, que notre république sera longtemps encore bien éloignée de la vertu. Quand verrons-nous nos citoyens, à l'imitation des Spartiates, respecter les vieillards, eux qui, pour mieux s'affermir dans le mépris pour l'âge avancé, commencent par mépriser leurs pères? Quand chercheront-ils à se fortifier par l'exercice, eux qui, non contents de négliger leurs forces, tournent en ridicule ceux qui cherchent à en acquérir? Quand obéiront-ils à leurs magistrats, eux qui se font gloire de les mépriser? Quand agiront-ils d'un commun accord, eux qui, loin de se réunir pour leurs propres intérêts, ne cherchent qu'à se nuire, et portent plus d'envie à leurs propres concitoyens qu'aux étrangers et aux ennemis; eux qu'on ne voit pas moins divisés dans les assemblées de famille que dans celles de la nation, qui s'intentent chaque jour de nouveaux procès, et qui aiment mieux les profits qu'ils peuvent faire en se nuisant les uns aux autres,

que s'ils les devaient à leurs secours mutuels ? La république leur devient étrangère ; ils se combattent pour en obtenir les emplois : mais les premières places leur sembleraient indignes de leurs vœux, s'ils ne les devaient pas à la violence. De là l'ignorance, la malignité, les cabales, les haines : et je crains bien de voir l'Etat plongé dans une source de maux qu'il n'aura pas la vigueur de supporter.

VII.

Ah ! mon cher Périclès, n'exagérez pas la corruption de nos chers Athéniens, et ne croyez pas que leurs maux soient incurables. Ne voyez-vous pas le bon ordre qui règne parmi nos rameurs ? N'avez-vous pas remarqué combien, dans les jeux gymnastiques, les combattants sont soumis à leurs chefs, et comme, dans les chœurs de chants, les musiciens obéissent au maître qui les conduit ? — On peut, sans doute, être surpris que de telles gens se fassent remarquer par leur subordination, et que les guerriers, qui doivent tenir les premiers rangs entre les citoyens, ne se distinguent que par leur indiscipline. — Mais ce sont aussi des hommes d'un rang supérieur qui composent l'Aréopage : connaissez-vous un tribunal qui se comporte, à tous égards, avec plus de dignité, qui mette plus d'honneur, plus d'équité dans tous ses jugements, qui observe plus religieusement les lois, qui discute avec plus de scrupule les causes qui lui sont confiées, qui remplisse enfin avec plus d'éloge

toutes ses fonctions?—J'avoue que je ne trouve rien à lui reprocher. Il ne faut donc pas désespérer des Athéniens comme s'ils étaient tout à fait incapables de conduite et de bon ordre. — Mais c'est précisément à la guerre que la tempérance, l'ordre et la discipline sont le plus nécessaires, et c'est là qu'ils se piquent de ne connaître aucune de ces vertus.

— Il faut peut-être, mon cher Périclès, en rejeter la faute sur l'ignorance des généraux. Vous voyez que personne ne se présente pour commander aux joueurs de luth, aux chanteurs, aux danseurs, aux athlètes, sans avoir acquis le talent nécessaire pour les diriger; tous peuvent nommer le maître dont ils ont pris les leçons; mais la plupart des généraux le deviennent subitement et sans maîtres. Je ne crois pas que vous méritiez ce reproche; et vous diriez aussi bien le temps où vous avez commencé à vous instruire dans l'art de la guerre, que celui où vous avez commencé à vous exercer à la lutte. Non content de conserver les principes que vous a donnés votre père, vous avez rassemblé de toutes parts des lumières qui ne manqueront pas de vous être utiles. Je suis persuadé que vous réfléchissez souvent sur votre métier, curieux de ne laisser échapper aucune des connaissances qui peuvent y être nécessaires. Si vous vous apercevez qu'il vous en manque quelques-unes, vous interrogez les personnes les plus instruites; vous n'épargnez ni présents ni bienfaits pour apprendre d'elles ce que vous ignorez, et pour vous attacher des hommes capables de vous seconder. — Je vous entends, Socrate. Vous ne me ferez pas accroire que

vous me jugiez digne de tant d'éloges ; vous savez trop bien que je ne me suis pas donné toutes les peines dont vous parlez : mais, par ce tour adroit, vous m'apprenez qu'on ne doit prétendre au commandement qu'après se les être données.

—J'en veux bien convenir avec vous, reprit Socrate. Mais continuons. Avez-vous remarqué que, sur nos frontières, s'étendent de hautes montagnes qui dépendent de la Béotie, et qui ne permettent d'entrer dans nos plaines que par des défilés étroits et difficiles, entourés de roches inaccessibles. — Assurément.— N'avez-vous pas entendu dire que les Mysiens et les Pisidiens occupent dans la Perse des contrées défendues par la nature, et qu'armés à la légère, ils font par leurs incursions beaucoup de mal au pays du grand roi, et conservent eux-mêmes la liberté ? — J'en ai entendu parler. — Ne pensez-vous donc pas que si les Athéniens s'emparaient des montagnes qui les séparent de la Béotie, et qu'ils y envoyassent une jeunesse agile et légèrement armée, ils feraient beaucoup de mal à leurs ennemis, et formeraient un puissant rempart en faveur de leurs concitoyens ? — Je n'en doute pas, et il serait très-avantageux de suivre vos projets.— Puisqu'ils vous plaisent, jeune homme, travaillez à les mettre un jour en exécution. Quand un seul réussirait, vous en tireriez de la gloire, vous rendriez service à l'Etat : si la fortune refuse de vous seconder, vous ne serez pas du moins la honte de votre pays, vous n'aurez pas à rougir de vous-même.

VIII.

Il prit en fantaisie à Glaucon, fils d'Ariston, de parler dans l'assemblée du peuple, quoiqu'il n'eût pas encore vingt ans : il ne visait pas à moins qu'au gouvernement de l'Etat. Les railleries ne lui étaient pas épargnées ; on lui faisait même quelquefois l'affront de l'arracher de la tribune. Tout cela était inutile : ses amis, ses parents, ne pouvaient le guérir de sa folie. Socrate, qui lui voulait du bien par amitié pour Charmide et pour Platon, parvint seul à le rendre plus sage. Se trouvant un jour avec lui, il prit le moyen le plus adroit de s'en faire écouter.

Vous avez donc envie, mon cher Glaucon, lui dit-il, de prendre en main les rênes de notre république? — Il est vrai, répondit Glaucon. — De tous les projets qu'un homme puisse former, c'est le plus beau, sans doute ; car, si vous parvenez à le remplir, vous n'aurez pas de desirs que vous ne puissiez satisfaire ; il vous sera facile d'obliger vos amis, d'élever votre propre maison, et d'augmenter la puissance de votre patrie. D'abord vous vous ferez le plus grand nom dans l'Etat ; bientôt votre gloire s'étendra dans toute la Grèce, et peut-être même, comme celle de Thémistocle, parviendra-t-elle jusque chez les barbares. En quelque endroit que vous vous trouviez, tous les regards se porteront sur vous.

Ces paroles chatouillaient la vanité de Glaucon, et le plaisir de les entendre l'arrêtait auprès de Socrate. Pendant qu'il en savourait la douceur, celui-ci con-

tinua en ces termes : — Vous voulez que la république vous accorde des honneurs, mon cher Glaucon; il est un moyen sûr d'en obtenir : c'est de lui être utile. — Je le sais. — Au nom des dieux, n'ayez pas pour moi de secret : quel est le premier service que vous comptez lui rendre?

Glaucon gardait le silence, cherchant en lui-même quelle réponse il pourrait faire ; mais Socrate voulut bien ne pas faire durer son embarras. — Si vous vouliez, lui dit-il, rendre plus florissante la maison d'un de vos amis, vous chercheriez les moyens d'augmenter sa fortune : ne tâcherez-vous pas aussi d'augmenter les richesses de la république? — C'est à quoi je n'ai garde de manquer. — Le moyen de la rendre plus riche, n'est-ce pas de lui procurer de plus grands revenus? — Cela est clair. — Eh ! quels sont les objets d'où se tirent à présent les revenus de l'Etat? à combien peuvent-ils monter? Je suis bien sûr que vous en avez fait une étude : car, sans cela, comment suppléer aux produits qui se trouveraient trop faibles, et remplacer ceux qui viendraient à manquer? — Voilà, en vérité, une chose à laquelle je n'avais pas même songé. — Puisque cela vous est échappé, dites-nous au moins quelles sont les dépenses de l'Etat : il faut bien que vous en ayez pris connaissance, pour supprimer celles qui sont inutiles. — Je ne me suis pas plus occupé des dépenses que des revenus. — Remettons donc à un autre temps notre magnifique projet d'enrichir la patrie : nous ne pouvons y parvenir, si nous ne connaissons ni ses revenus ni ses dépenses.

— Mais, Socrate, vous ne parlez pas d'un autre moyen d'enrichir la république ; c'est de lui procurer les dépouilles de ses ennemis. — Oh ! cela est bien vrai : il ne faut même pour cela que se rendre plus puissant qu'eux ; car, si l'on était plus faible, on ne ferait que se ruiner. — J'en conviens. — Celui qui forme le dessein d'entreprendre une guerre est donc obligé de bien connaître la force de sa nation et celle des ennemis. S'il voit que sa patrie est la plus forte, il lui conseille de prendre les armes : s'il reconnaît qu'elle est la plus faible, il lui persuade de ne rien hasarder. — On ne peut mieux parler. — Dites-nous donc d'abord quelles sont nos forces de terre et de mer ; quelles sont celles de nos ennemis. — C'est une question à laquelle je ne saurais répondre sur-le-champ. — Mais vous avez du moins là-dessus quelques mémoires : faites-moi le plaisir de me les communiquer. Je serai fort aise de m'instruire sur cet objet. — Non, en vérité, je n'ai rien écrit. — Nous ne nous presserons donc pas de délibérer sur la guerre. J'avoue que c'est un article dont les détails sont immenses : c'est ce qui vous a empêché d'en faire votre étude dès les premiers temps de votre administration.

— Mais je vois bien, ajouta-t-il, que vous avez pris des mesures pour la défense du pays : vous savez quelles garnisons sont nécessaires, quelles autres ne le sont pas ; les unes sont trop nombreuses, les autres trop faibles ; rien de cela n'a pu vous échapper. Vous augmenterez celles qui ne sont pas assez fortes, vous retirerez celles qui ne sont pas nécessaires. — Pour

moi, je suis d'avis de les retirer toutes : car, à la manière dont elles gardent le pays, on peut dire que l'ennemi n'y ferait pas plus de ravage. — Mais si le pays n'est plus gardé, vous sentez bien qu'il va devenir la proie du premier qui voudra s'en saisir. D'ailleurs, avez-vous visité vous-même les garnisons? ou comment savez-vous quelles font si mal leur devoir? — Je le soupçonne. — Des soupçons ne suffisent pas : quand nous aurons quelque chose de plus que des conjectures, nous proposerons au peuple de supprimer les garnisons. — Ce sera peut-être ce qu'on pourra faire de mieux.

— Je sais, ajouta Socrate, que vous n'avez pas visité les mines d'argent. Il serait bon cependant que vous pussiez dire pourquoi elles rapportent moins qu'elles ne faisaient autrefois. — Il est vrai que je n'y ai pas encore été. — On dit que l'air en est malsain : c'est une fort bonne excuse que vous pourrez donner quand il s'agira de délibérer sur cette partie. Mais je suis sûr du moins que vous avez soigneusement examiné combien de temps le blé qu'on recueille dans le pays peut nourrir la ville, et combien on en consomme de plus chaque année. Si vous n'étiez pas instruit là-dessus, nous risquerions fort d'éprouver la disette ; mais, avec les connaissances que vous avez acquises, vous saurez prévenir nos besoins, et nous vous devrons notre conservation.

— Mais, Socrate, on ne finirait jamais, s'il fallait entrer dans tous ces détails.—Cependant on n'est pas même capable de gouverner sa maison, si l'on n'en connaît pas les besoins, si l'on ne sait pas les moyens

d'y subvenir. Notre ville contient plus de dix mille maisons, et ce n'est pas une chose aisée que de vouloir les gouverner toutes. Que n'avez-vous essayé d'abord de relever la maison de votre oncle? elle en a bon besoin. Après avoir rétabli ses affaires, vous vous seriez élevé à de plus grandes choses. Si vous ne pouvez rendre service à un seul homme, comment pourrez-vous être utile à tout un peuple? Quand on ne peut soulever un fardeau de cent livres, il ne faut pas essayer de porter une charge encore plus pesante. — Je n'aurais pas manqué non plus de rendre de grands services à mon oncle ; mais il n'a pas voulu m'écouter.

— Comment ! reprit Socrate, vous n'aurez pu vous faire écouter de votre oncle, et vous serez capable de soumettre à votre volonté tous les Athéniens, et votre oncle lui-même qui en fait partie! Prenez-y garde, mon cher Glaucon : vous recherchez la gloire ; craignez de vous attirer tout le contraire. Ne voyez-vous pas combien il est dangereux de parler de ce qu'on ne sait pas, d'entreprendre des choses dont on n'a pas même les principes? Voyez ceux qui parlent, qui agissent sans savoir : vous paraissent-ils obtenir des éloges? ou ne sont-ils pas accablés de reproches? Trouvez-vous qu'on les respecte ? Non ; ils sont couverts de mépris. Regardez les hommes sages ; ils ne disent pas un mot, ils ne font pas une action sans bien connaître les conséquences de ce qu'ils font, la force de ce qu'ils disent. Vous verrez que, dans toutes circonstances, ceux qui réunissent les suffrages, qui s'attirent l'admiration, sont précisément les hommes les

plus éclairés, et que les ignorants ne recueillent que de la honte et de l'opprobre. Vous aimez la gloire ; vous voulez vous faire admirer de votre patrie · travaillez à vous instruire avant que d'entreprendre. Quand vous l'emporterez sur les autres par vos lumières, entrez alors dans les affaires de l'état : je ne serai pas étonné que, sans beaucoup de peine, vous ayez les plus grands succès

IX.

Socrate regardait Charmide, fils d'un autre Glaucon, comme un homme d'un mérite distingué : il lui trouvait bien plus de talents qu'à aucun des citoyens qui fussent alors dans les grands emplois. Fâché de voir qu'il n'osât ni porter la parole devant le peuple, ni prétendre aux dignités publiques, il lui parla en ces termes :

— Dites-moi, mon cher Charmide, si quelqu'un était capable de gagner les couronnes dans les jeux de la Grèce, d'acquérir de la gloire pour lui-même, et de donner un nouvel éclat à sa patrie, et que cependant il refusât de combattre, quel nom lui donneriez-vous ? — Il est clair que ce serait un lâche et un efféminé. — Et s'il existait un citoyen qui eût le talent des grandes affaires, qui fût capable, s'il voulait s'en charger, de bien servir l'état et de se couvrir lui-même de gloire, et qu'il aimât mieux languir dans l'oisiveté, ne mériterait-il pas le même nom ? — Peut-être. Mais pourquoi me faire cette question ? — C'est que je vous crois des talents ; c'est que je vous vois

redouter les affaires ; c'est enfin que vous êtes obligé d'y prendre part en qualité de citoyen. — Eh ! quelles preuves avez-vous de ma capacité, pour me parler ainsi? — Vos entretiens avec nos magistrats. Vous communiquent-ils quelques affaires? je vois que vous leur donnez de bons conseils : font-ils des fautes? je m'aperçois qu'elles ne vous échappent pas.

— Il est bien différent, Socrate, de soutenir des entretiens particuliers, ou de parler devant une multitude. — Cependant quand on sait calculer, on peut aussi bien dresser un compte sous les yeux d'une foule de spectateurs que dans la solitude ; et les musiciens qui jouent le mieux du luth quand personne ne les écoute, l'emportent en public sur tous leurs rivaux. — Ignorez-vous donc que la honte et la timidité sont naturelles à l'homme, et qu'elles prennent sur nous bien plus d'empire dans les assemblées publiques que dans les entretiens particuliers ? — Eh bien, je vais vous montrer que ce ne sont pas les plus sages des citoyens, que ce ne sont pas les personnages les plus puissants de l'état qui vous intimident ; mais que vous rougissez de parler devant la partie la plus faible, la moins éclairée de la nation.

Quels sont en effet ces juges redoutables qui vous en imposent? des foulons, des cordonniers, des maçons, des chaudronniers, des laboureurs, des petits marchands, des colporteurs, des brocanteurs : car voilà les graves personnages qui composent l'assemblée du peuple. Je crois voir un savant maître d'escrime qui craindrait de se mesurer avec un ignorant.

Vous parlez avec facilité devant les plus illustres citoyens ; plusieurs d'entre eux affectent pour vous peu d'estime sans pouvoir vous intimider ; vous l'emportez sur ceux qui font leur état de parler en public : et vous craignez de vous faire entendre devant une multitude qui ne s'est jamais occupée des affaires d'état, et qui est bien loin d'avoir pour vous du mépris ! Vous craignez peut-être qu'elle ne vous tourne en ridicule ?

— Eh ! ne voyez-vous pas en effet, Socrate, que, dans les assemblées du peuple, on se moque souvent de ceux qui parlent le mieux ? — Et ces hommes importants que vous fréquentez ne raillent donc jamais ? En vérité, je vous admire ! Vous qui savez si bien repousser leurs railleries, vous croyez n'avoir aucun moyen de vous mesurer avec la populace ! O mon estimable ami ! apprenez à vous rendre justice. Garantissez-vous d'un défaut qui est celui de la plupart des hommes : ils scrutent d'un œil curieux les actions des autres, et ne s'avisent jamais de s'examiner. Cette indolence est indigne de vous. Employez toute votre énergie à vous considérer, à vous connaître ; et si vons pouvez rendre quelque service à votre patrie, ne l'abandonnez pas. Le bien qu'elle recevra de vous se répandra sur tous les citoyens, sur vos amis et sur vous-même.

X.

Aristippe, que Socrate avait quelquefois réduit au silence, avait bien envie de l'embarrasser à son tour par des questions captieuses. Socrate ne répondit pas en homme qui se tient sur ses gardes et qui craint que ses paroles ne soient interverties. Il avait un plus grand objet, celui de rendre cet entretien utile à ses auditeurs, et il parla de manière à les éclairer sur leurs devoirs.

Aristippe lui demanda s'il connaissait quelque chose de bon. Si Socrate avait répondu que c'est une bonne chose que la boisson, la nourriture, la richesse, la santé, la force, le courage, il se préparait à lui démontrer que c'est quelquefois un mal. Mais Socrate, considérant que nous cherchons surtout à nous délivrer de nos incommodités, lui fit la réponse la plus convenable. — Me demandez-vous, lui dit-il, si je connais quelque chose de bon pour la fièvre? — Non. — Pour les maux d'yeux? — Pas davantage. — Pour la faim? — Pas encore. — Si vous entendez quelque chose de bon qui ne soit bon à rien, je ne le connais ni n'ai besoin de le connaître.

Aristippe changea de batterie et lui demanda s'il connaissait quelque belle chose. — J'en connais, et beaucoup, répondit Socrate. — Et toutes ces belles choses sont-elles semblables entre elles? — Il y en a qui diffèrent des autres autant qu'il est possible. — Et comment ce qui diffère du beau peut-il être beau?

— Rien n'est plus simple. Un bouclier est fait pour défendre le corps : il a sa beauté ; mais cette beauté est bien différente de celle d'un javelot dont la belle proportion doit le rendre propre à être lancé avec autant de force que de vitesse. — Mais vous me répondez comme si je vous demandais s'il y a quelque chose de bon. — Eh ! croyez-vous que le bon et le beau soient deux choses différentes? Ignorez-vous que tout ce qui est beau, relativement à un objet, est bon par rapport à cet objet même? La vertu n'est pas bonne dans une occasion, et belle dans une autre. L'homme qu'on appelle beau à certain égard est bon à ce même égard, et les proportions qui constituent la beauté de son corps en font aussi la bonté. Tout ce qui peut être destiné à quelque usage est bon et beau relativement à l'usage auquel il est destiné.

— Vous trouvez donc, reprit Aristippe, qu'un panier à mettre des ordures est une belle chose? — Assurément, s'il est fait comme il doit l'être pour y mettre des ordures ; et un bouclier d'or est fort loin d'être beau, s'il n'est pas propre à garantir le corps. — D'où il faudra conclure que les belles choses peuvent en même temps ne l'être pas. — Sans doute, et que le bon peut aussi être mauvais. Ce qui est bon pour apaiser la faim est souvent mauvais pour guérir la fièvre, et ce qui est bon pour la fièvre est très-peu convenable pour soulager l'appétit. Un genre de beauté est nécessaire pour la course, et ne conviendrait pas du tout pour la lutte : ce qui est beau à la lutte serait fort laid à la course. Les choses sont belles et bonnes pour l'usage auquel elles conviennent ;

elles sont laides et mauvaises pour l'usage auquel elles ne conviennent pas.

XI.

Socrate soutenait que la commodité d'un édifice en constitue la véritable beauté, et c'était donner le meilleur principe de construction.

Quand on fait bâtir une maison, disait-il, ne veut-on pas qu'elle soit en même temps fort agréable et très-commode? On ne pouvait en disconvenir. Il est bien agréable, ajoutait-il, qu'elle soit fraîche pendant l'été, et chaude pendant l'hiver. C'est encore un point qu'on n'avait garde de lui nier.—Eh bien! continuait-t-il, quand les maisons regardent le midi, le soleil pénètre en hiver dans les appartements; et, en été, se trouvant élevé perpendiculairement au dessus de nos têtes, il passe par dessus les toits, et procure de l'ombre. Il faut, par conséquent, donner de l'élévation aux édifices qui regardent le midi, pour que les appartements puissent recevoir le soleil en hiver, et tenir fort bas ceux qui sont exposés au nord, afin qu'ils soient moins battus des vents les plus froids. En un mot, le plus beau, le plus agréable des édifices est celui qui fournit la plus agréable retraite en toute saison, et dans lequel on renferme avec le plus de sûreté ce qu'on possède. Les peintures, les ornements variés ôtent bien plus de plaisirs qu'ils n'en procurent.

Les chapelles et les temples, disait-il, doivent être

élevés dans des endroits peu fréquentés et très-apparents : car il est agréable à ceux qui veulent faire leur prière de voir le lieu saint ; il leur est agréable d'en approcher sans se souiller.

XII.

On lui demandait si le courage est une qualité naturelle ou acquise.

— Comme on voit, répondit-il, des corps qui sont naturellement plus robustes que d'autres, et qui résistent bien mieux aux fatigues, je crois que la nature forme aussi des âmes plus fermes que les autres et plus capables d'affronter les dangers : car je vois des hommes nés sous les mêmes lois, élevés dans les mêmes mœurs, différer beaucoup entre eux par le courage. Mais je crois que la valeur naturelle peut être augmentée par l'instruction et l'exercice. Il est clair que les Scythes et les Thraces n'oseraient attaquer les Lacédémoniens avec la pique et le bouclier, et que les Lacédémoniens ne tenteraient pas de résister aux Thraces en s'armant comme eux d'écus échancrés et de javelots, ni de se présenter devant les Scythes en adoptant les flèches, que ce peuple sait lancer avec tant d'adresse. Je vois qu'en tout les hommes diffèrent naturellement les uns des autres ; je vois qu'en tout ils font des progrès par l'exercice : et je conclus que les hommes les plus favorisés et les plus maltraités de la nature doivent prendre

des leçons s'ils veulent exceller dans quelque partie que ce soit.

XIII.

Il ne séparait pas le savoir de la bonne conduite, et regardait comme savant et comme bien réglé dans ses mœurs celui qui connaît le bon et l'honnête, qui sait le pratiquer, et fuir tout ce qui est honteux. On lui demanda s'il regardait comme des gens instruits ceux qui savent bien ce que l'on doit pratiquer, et qui font tout le contraire. — Ils ne sont pas moins ignorants que déréglés, répondit-il. Si nous savons discerner entre toutes les actions que nous pouvons faire celles qui nous sont les plus avantageuses, nous ne manquerons pas de les choisir : quand on fait le mal, on n'est donc pas moins ignorant que coupable.

Il assurait que la justice n'était qu'une science ; il en disait autant de toutes les vertus. Toutes les actions justes et vertueuses, disait-il, réunissent une bonté parfaite aux charmes de la beauté. A-t-on la science nécessaire pour les connaître? il n'est plus possible de leur rien préférer. Cette science manque-t-elle? on veut en vain les pratiquer : on cherche à faire des essais ; on ne fait que des fautes. Puisqu'on ne peut rien faire de beau, de bon, d'honnête, que par la vertu, il est certain que la vertu elle-même est une science qu'il faut posséder.

XIV.

Il regardait bien la folie comme contraire à la sagesse, cependant il ne traitait pas l'ignorance de folie. — Mais ne se pas connaître soi-même, et croire que l'on sait ce qu'on ignore, c'est, disait-il, toucher de près à la démence. Le vulgaire, ajoutait-il, ne regarde pas comme des insensés ceux qui se trompent sur des objets inconnus au commun des hommes : mais il traite de fous ceux qui se trompent dans des choses qui sont connues de tout le monde. On appelle insensé celui qui se croit trop grand pour passer sous la porte d'une ville sans se baisser, qui présume assez de sa force pour essayer d'enlever des maisons, qui entreprend enfin des choses dont tout le monde reconnaît l'impossibilité : mais ne fait-on que de petites fautes, on n'est pas traité de fou par le vulgaire. Comme il ne donne le nom d'amour qu'à la plus violente affection, il ne donne le nom de folie qu'à la plus forte démence.

L'envie, disait-il en réfléchissant sur cette passion, est un sentiment douloureux qui n'est causé ni par les malheurs d'un ami, ni par la prospérité d'un ennemi. Il ne traitait d'envieux que ceux pour qui le bonheur de leurs amis est un sujet de douleur. Comment, lui dirent quelques personnes, peut-on sentir l'amitié et souffrir du bonheur de celui qu'on aime? Remarquez, leur répondit-il, que bien des

gens ont une singulière conduite en amitié : ils sont incapables d'abandonner leurs amis dans le malheur : ils leur donnent des secours dans leurs afflictions, et se désolent quand ils les voient heureux. Il ajouta qu'un sentiment si bizarre ne pouvait entrer dans le cœur du sage, et n'était fait que pour l'âme d'un sot.

XV.

—Qu'est-ce que l'oisiveté? disait-il. Je vois que la plupart des hommes sont toujours en action ; car enfin les joueurs de dés, les bouffons, ne restent pas à ne rien faire ; mais ils n'en sont pas moins des fainéants, car ils pourraient faire quelque chose de mieux. Quand on fait le mieux, on ne trouve pas le loisir de le quitter pour s'adonner au pire ; et, si on le fait, on est bien coupable, puisqu'on ne manquait pas d'occupation.

A quoi, lui demandait-on, l'homme doit-il surtout s'appliquer? — A bien faire. — Y a-t-il des principes pour faire fortune? — Non; car faire fortune n'est autre chose que ne rien faire du tout, Trouver son bien-être sans le chercher, voilà ce que j'appelle faire fortune ; devoir son bonheur à ses soins, à son travail, c'est ce que j'appelle une bonne conduite : avoir une bonne conduite, c'est faire le bien. Je regarde comme des hommes estimables et chéris des dieux, le laboureur qui travaille bien la

terre, le médecin qui pratique bien l'art de guérir, l'homme d'état qui doit à ses études de bons principes du gouvernement. Ne rien faire, ou ne faire rien d'utile, c'est être indigne de plaire aux dieux.

XVI.

Pour être roi, disait-il, il ne suffit pas de porter un sceptre, d'avoir réuni les suffrages d'une nation, d'avoir été favorisé par le sort, d'être monté sur le trône par la force ou par la ruse : c'est la science de régner qui fait seule les rois.

On convient que le devoir d'un souverain est d'ordonner ce qu'il est utile de faire ; celui des sujets, d'obéir : mais il n'en faut pas conclure que les rois n'aient pas besoin de conseils. S'il se trouve dans un vaisseau un homme plus habile que les autres, il donne des ordres ; les matelots et le pilote lui-même ne refusent pas de les suivre. Le maître d'un champ suit les lumières de son laboureur qui en sait plus que lui ; les malades obéissent au médecin ; ceux qui veulent s'exercer, aux maîtres d'exercices. Pour oser même prendre sur soi de diriger ses propres affaires ; il faut se sentir les connaissances qu'elles exigent. Manquent-elles ? on obéit aux habiles gens qu'on peut rencontrer : on les mande souvent de fort loin pour se mettre à leurs ordres, pour faire ce qu'ils prescrivent. Les femmes elles-mêmes commandent

aux hommes dans les travaux qui conviennent à leur sexe, parce qu'elles s'y connaissent, et que les hommes n'y entendent rien.

Si on lui objectait qu'un tyran est maître de ne pas suivre les bons avis qu'on lui donne : A quel prix, répondait-il, lui est-il permis de ne les pas suivre? Ne voyez-vous pas que la punition est toute prête, quand il refuse de les écouter? Rejette-t-il un sage conseil? il fait des fautes : et il n'en peut faire aucune sans en être puni.

Il peut ôter la vie au plus sage de ses conseillers : cela est vrai ; mais en donnant la mort à ceux qui lui prêtent le plus ferme appui, croyez-vous qu'il ne soit pas puni? croyez-vous même qu'il le soit légèrement? Trouvera-t-il sa sûreté dans une telle conduite? Non : elle ne peut qu'entraîner sa ruine.

XVII.

Il ne négligeait pas de converser avec les artistes, et ses entretiens ne leur étaient pas inutiles.

Il alla voir un jour le peintre Parrhasius. — La peinture, lui dit-il, n'est-elle pas une représentation des objets visibles? Vous imitez avec des couleurs les enfoncements et les saillies, le clair et l'obscur, la mollesse, la dureté, le poli ; il n'y a pas jusqu'à la fraîcheur de l'âge et sa décrépitude qui ne soient exprimées dans vos ouvrages. — Cela est vrai. — Et si

vous voulez représenter une beauté parfaite, comme il est difficile de trouver des hommes qui n'aient dans les formes aucune imperfection, vous rassemblez les beautés de plusieurs modèles pour en faire un tout accompli. — Tel est notre procédé. — Mais quoi! ce qu'il y a de plus aimable dans le modèle, ce qui lui gagne la confiance et les cœurs, ce qui le fait desirer, le caractère de l'âme enfin, parvenez-vous à l'imiter, ou faut-il le regarder comme inimitable [1] ? — Eh! comment le représenter, puisqu'il ne dépend ni de la proportion, ni de la couleur, ni d'aucune des choses que vous avez détaillées; puisqu'enfin il ne tombe pas sous le sens de la vue? — Mais ne remarque-t-on pas dans les regards tantôt la douceur de l'amitié, tantôt l'indignation de la haine? — Cela est vrai. — Il n'est donc pas impossible de rendre ces expressions dans les yeux. — J'en conviens. — Trouvez-vous le même caractère de physionomie dans ceux qui prennent part au bonheur ou au malheur de leurs amis, et dans ceux qui n'en sont pas touchés? — Non, assurément. Dans le bonheur de nos amis, la joie se peint sur notre visage; et la tristesse, dans leur infortune. — Voilà donc encore des passions qu'on peut représenter. La noble fierté, l'or-

[1] Socrate qui avait été sculpteur dans sa jeunesse, ne peut être soupçonné d'avoir parlé des arts sans s'y connaître. On doit donc inférer de sa conversation avec Parrhasius que, de son temps, les peintres et les sculpteurs ne s'étaient pas encore appliqués à exprimer dans leurs ouvrages les passions de l'âme; et l'on peut soupçonner que les Grecs furent redevables de cette belle partie de l'art aux entretiens de notre sage avec les artistes.

gueil, l'humilité, la modestie, la prudence, la rusticité, la pétulance, la bassesse, tout cela se fait remarquer sur le visage et dans le geste; tout cela se reconnaît dans l'action et même dans le repos. — Vous avez raison. — Nouveaux caractères que l'art peut exprimer. — Je l'avoue. — Et qui croyez-vous qu'on aime le plus à voir? Sont-ce les hommes qui se font remarquer, par un caractère doux, heureux, aimable, ou ceux qui n'offrent que des inclinations haïssables, méchantes et honteuses? — Il y a bien de la différence.

XVIII.

Il allait quelquefois à l'atelier de Cliton le statuaire, et s'entretenait avec cet artiste. — Je vois bien, lui dit-il un jour, que vous ne représentez pas de la même manière l'athlète qui dispute le prix à la course, et celui qui s'exerce à la lutte, au pancrace, ou au pugilat. Mais le caractère de vie que j'admire dans vos statues, ce caractère qui charme surtout les spectateurs, comment parvenez-vous à l'exprimer?

Comme Cliton hésitait et tardait à répondre :— Je vois ce que c'est, continua Socrate; vous conformez votre ouvrage à ce que vous offrent vos modèles vivants, et c'est par cette justesse d'imitation qu'il paraît vivre comme eux. — Voilà tout mon secret. — Nos mouvements font élever certaines parties, tandis

que d'autres s'abaissent ; ils forcent certains muscles à fléchir, à se gonfler, tandis que leurs antagonistes s'étendent : c'est en exprimant ces effets que vous donnez à l'ouvrage de l'art la ressemblance de la vérité. — C'est cela même. — Cette imitation si précise de l'action des corps et de leurs divers mouvements ne fait pas peu de plaisir aux spectateurs. — C'est la source des effets de l'art. — Il faut donc exprimer la menace dans les yeux des combattants, et la joie dans le regard des vainqueurs ? — C'est le devoir du statuaire. — Il est donc aussi de son devoir d'exprimer par les formes tous les mouvements de l'âme.

XIX.

Un jour il entra dans la boutique de l'armurier Pistias, qui lui montra des cuirasses très-bien faites. — Voilà, dit-il, une excellente invention, mon cher Pistias : avec cette armure, les parties qui ont besoin d'être défendues se trouvent couvertes, et les bras conservent toute leur liberté. Mais, dites-moi, pourquoi vendez-vous vos cuirasses plus cher que les autres armuriers, quoiqu'elles ne soient ni plus fortes ni plus magnifiques ? — C'est que les miennes sont mieux proportionnées. — Est-ce par le poids, est-ce par la mesure que vous jugez de cette proportion ? Si vous voulez que vos cuirasses puissent servir, je pense que vous ne les faites pas toutes semblables. —

Non, assurément. Si elles étaient toutes dans les mêmes proportions, elles ne pourraient servir à tout le monde. — Mais il y a des corps bien proportionnés, et d'autres qui le sont fort mal. — Cela est vrai, — Comment donc faites-vous pour que vos cuirasses aillent bien à des corps mal proportionnés et qu'elles soient d'une belle proportion ? — Elles ont la meilleure proportion qu'elles doivent avoir, précisément parce qu'elles leur vont bien.

— Je vous entends : vous ne considérez pas ici la beauté de la proportion en elle-même ; mais par rapport à son utilité. Ainsi vous direz qu'un bouclier est bien proportionné, s'il est commode à celui qui doit s'en servir : on en peut dire autant d'un manteau ou d'autres choses semblables. Il y a peut-être dans cette convenance un autre avantage qui n'est pas à mépriser. — Ne refusez pas de me l'apprendre. — C'est qu'une armure qui va bien à celui qui la porte le fatigue moins de son poids, sans être en effet plus légère que celle qui ne lui va pas bien. Celle-ci est incommode et difficile à porter, ou parce qu'elle ne s'ajuste pas bien à la forme des épaules, ou parce qu'elle presse fortement quelque partie du corps. L'autre se partage avec un juste équilibre sur les clavicules, sur les épaules, sur le dos, sur la poitrine, sur l'estomac ; on dirait que ce n'est pas un fardeau étranger, mais un appendice du corps. — Et voilà pourquoi je mets un grand prix à mes ouvrages. Je sais que bien des gens aiment mieux acheter des cuirasses bien peintes, bien dorées. — Si elles ne s'ajustent pas à leur corps, je trouve que c'est acheter

une incommodité couverte d'ornements et de dorure !

— Mais comme on n'est pas toujours immobile, que tantôt on se courbe, tantôt on se redresse, comment des cuirasses trop justes peuvent-elles se prêter aux mouvements? — Elles ne le peuvent pas. — Vous dites donc que des cuirasses qui vont bien au corps ne sont pas celles qui le pressent pour en montrer toutes les formes, mais celles qui ne font de mal dans aucune attitude du corps? — C'est vous-même qui le dites, et vous savez à présent tout le fin de mon métier.

XX.

Il y avait à Athènes une fort belle femme nommée Théodote[1], qui n'était pas de l'humeur la plus sévère. Quelqu'un parlait d'elle chez Socrate, et soutenait qu'il n'y avait pas de paroles capables d'exprimer sa beauté. Il ajouta que les peintres la prenaient pour

[1] En lisant cet entretien de Socrate avec une courtisane, il faut se rappeler que sa méthode était de tirer des exemples des premières conditions et des professions les plus méprisées, pour prouver qu'on ne peut se faire aimer des autres que par le bien qu'on leur fait. D'ailleurs, dans le temps de Socrate, dans ce siècle de corruption où les courtisanes tenaient un rang dans l'état, il n'était pas indigne du moraliste de leur apprendre les vertus qui leur restaient encore à pratiquer après avoir abjuré celles de leur sexe. Ainsi Socrate, en feignant de louer Théodote, lui fait entendre ce qu'elle doit faire ; partager le malheur et la joie de ses amants, les visiter, les soulager dans leurs maladies, payer, dans l'occasion, leurs bienfaits de re-

modèle, et qu'elle ne leur faisait pas un secret de ses charmes.

—Il faut aller la voir, dit Socrate ; car s'il n'y a pas de paroles qui puissent exprimer sa beauté, vous ne nous en donnerez qu'une idée fort imparfaite, et nous perdrons notre temps à vous entendre. — Allons-y dans l'instant, dit celui qui avait parlé le premier, nous vous suivrons.

Ils y allèrent en effet, et purent admirer à leur gré tous ses charmes; car, en ce même moment, un peintre en faisait son étude. Quand il eut cessé de travailler : Est-ce à nous, dit Socrate à ceux qui l'accompagnaient, d'avoir obligation à Théodote qui a déployé devant nous les trésors de sa beauté? Est-ce elle qui nous doit de la reconnaissance, parce que nous avons senti tout le prix de ses charmes? Si elle a gagné le plus à se soumettre à notre admiration, c'est à elle d'avoir de la reconnaissance : c'est à nous, si nous avons gagné plus qu'elle à ce charmant spectacle. Quelqu'un ayant remarqué qu'il parlait juste : Je conviens, ajouta-t-il, qu'elle ne gagne avec nous que des éloges; mais ces éloges, nous les répandrons, et ils ne lui seront pas inutiles. Pour nous, à qui tant d'appas secrets ont été dévoilés, nous n'em-

tour, n'exiger d'eux que ce qu'ils peuvent donner aisément. Lors même qu'il semble lui donner des leçons de coquetterie, il prouve qu'il n'y a point de plaisirs sans la modération. Tout cet entretien semble n'être qu'un badinage, on y trouve même ce ton de plaisanterie railleuse que les Français de notre siècle se sont avisés d'appeler du persiflage : mais sous cette écorce légère sont cachées des vérités morales.

porterons que des desirs et des tourments ; et désormais esclaves de Théodote, c'est à nous de reconnaître son empire. — A ce compte, repartit la belle courtisane, je vois bien que c'est à moi de vous avoir obligation.

Quand Socrate la vit ensuite superbement parée, quand il vit auprès d'elle sa mère vêtue d'une manière peu commune, de nombreuses esclaves toutes proprement habillées, et toutes se disputant de beauté, des appartements ornés avec autant de richesse que de goût : Faites-moi une confidence, belle Théodote, lui dit-il ; auriez-vous des terres ? — Je n'en ai aucune. — Vous avez donc quelque maison d'un bon revenu ? — Pas davantage. — Ah ! j'entends ; vous avez des esclaves habiles dont le travail vous rapporte beaucoup. — Je n'en ai pas un. — Mais comment donc pouvez-vous suffire à vos dépenses ? — Si je me fais un ami, il trouve son plaisir à m'obliger, et je n'ai pas d'autre revenu. — Vos amis font vos richesses ! c'est la plus belle de toutes, et bien préférable aux plus riches troupeaux. Mais vous abandonnez-vous à la fortune ? Attendez-vous que les amis volent autour de vous comme des essaims d'abeilles, ou n'employez-vous pas quelque artifice pour les attirer ? — Eh ! comment voulez-vous que j'invente des artifices ? — Bien plus aisément qu'une faible araignée. Vous voyez comme elle se procure une subsistance assurée : elle tisse une toile subtile ; les mouches y tombent et deviennent sa proie. — Vous me conseillez donc aussi de tendre des filets pour prendre des amis ?

— Il ne faut pas croire, répondit Socrate, qu'on doive aller sans art à la chasse des amis, la plus précieuse de toutes les proies. Voyez combien d'adresse on emploie pour chasser aux lièvres : cependant les chasseurs ne se promettent qu'une proie de peu de valeur. Ils savent que les lièvres paissent pendant la nuit ; ils se procurent des chiens capables de chasser dans les ténèbres. Les lièvres prennent la fuite pendant le jour : on a d'autres chiens qui les sentent au fumet et les arrêtent quand ils retournent au gîte. Le lièvre court avec une telle rapidité, que l'œil peut à peine le suivre : on a des chiens légers qui le gagnent à la course. Quelquefois encore il échappe : mais on tend des filets dans les sentiers ; il y tombe et se trouve pris.

— Voilà bien des moyens pour prendre des lièvres, dit Théodote ; mais je ne vois pas lequel pourrait me servir à prendre des amis.— Je sais bien que vous ne les poursuivrez pas avec des chiens : mais il faudrait trouver quelqu'un d'assez adroit pour suivre à la piste et pousser dans vos filets les richards sensibles aux charmes de la beauté. — Eh ! j'ai donc des filets ? — Si vous en avez ! vos attraits qui ont tant de force pour envelopper votre proie ; votre esprit qui vous inspire des paroles capables de plaire ; des regards faits pour enchanter ; cet esprit qui vous apprend à recevoir avec tant de douceur ceux qui vous aiment, à repousser les téméraires trop peu dignes de sentir le prix de vos beautés, à ne pas ressentir le bonheur de vos amis moins vivement qu'ils ne l'éprouvent eux-mêmes, à marquer une

bienveillance sans bornes à ceux qui se sont livrés à vous tout entiers, à leur accorder de si aimables soins dans leurs maladies, à leur rendre visite, à leur montrer une sensibilité qui leur fait oublier leurs maux pour ne sentir que leur amour. Je sais qu'auprès de vous on n'éprouve pas moins de tendresse que de douceur : et si vous avez des amants illustres, ce ne sont pas seulement des paroles enchanteresses, c'est la bonté de votre cœur qui les retient dans vos chaînes. — Mais je n'emploie aucun des artifices dont vous parlez.

— Il n'est cependant pas indifférent, belle Théodote, de saisir le caractère de celui qu'on veut attaquer. Vous ne vous ferez pas un ami, vous ne le retiendrez pas par la force : c'est une proie qu'on prend et qu'on arrête par les bienfaits et les plaisirs. — Ce que vous dites est bien vrai. — Il faut d'abord vous contenter de ne demander à ceux qui vous aiment que ce qu'ils peuvent aisément vous accorder : il ne faut pas négliger de les payer de retour. C'est ainsi qu'ils vous aimeront plus tendrement encore ; c'est ainsi qu'ils vous resteront plus constamment attachés, et qu'ils se plairont davantage à vous faire éprouver de nouveaux bienfaits. Vous savez quel est le plus grand prix qu'ils attendent de leurs soins, et vous n'aurez pas la rigueur de le leur refuser : mais vous voyez que les mets les plus délicieux n'ont aucune saveur quand ils ne la reçoivent pas de l'appétit, et qu'ils inspirent le dégoût quand on est rassasié : est-on pressé de la faim, les mets les plus simples prennent une saveur exquise. N'offrez donc pas les

aliments de l'amour à vos amants rassasiés : laissez à leurs desirs le temps de renaître. Ne vous hâtez pas même de satisfaire leurs desirs naissants : entretenez-les par les charmes de l'espérance ; toujours disposée en apparence à répondre à leurs vœux, sachant éluder toujours, jusqu'à ce que leur passion ait acquis la plus grande force. Les faveurs reçoivent un nouveau prix, quand elles ont été vivement desirées.

— Vous ne refuserez donc pas, Socrate, de m'aider à me faire des amis ? — Non, si vous parvenez à me persuader. — Et comment y parvenir ? — C'est à vous d'en chercher les moyens, et vous les trouverez si vous avez besoin de moi. — Eh bien, faites-moi donc le plaisir de venir souvent me voir.

Socrate se contenta de plaisanter sur ses occupations. Il ne m'est pas aisé, lui dit-il, d'en trouver le temps : mes propres affaires et les affaires publiques ne me laissent pas de loisir. J'ai d'ailleurs des maîtresses qui ne me permettent de les quitter ni le jour ni la nuit, et qui savent bien faire usage des philtres et des enchantements que je leur ai montrés. — Quoi ! Socrate sait composer des philtres ! — Eh ! comment croyez-vous qu'Apollodore et Antisthène ne me quittent jamais ? Comment croyez-vous que Cébès et Cimmias viennent de Thèbes pour me voir ? Sachez que cela ne peut se faire sans philtres et sans enchantements. — Prêtez-moi donc un philtre dont je puisse me servir pour vous attirer. — Mais je ne veux vraiment pas être attiré près de vous ; je prétends bien que vous veniez me chercher vous-même. — J'irai volon-

tiers, si vous voulez bien me recevoir. — Je vous recevrai, s'il n'y a personne auprès de moi que j'aime plus que vous.

XXI.

Il voyait qu'Épigène, l'un des jeunes gens qui le fréquentaient, avait fort mauvaise grâce. Que vous avez l'air commun, lui dit-il, mon cher Épigène ! — Un simple particulier comme moi n'a pas besoin de mieux payer de sa personne. — Pas moins que ceux qui combattent dans les jeux olympiques. Si les Athéniens font la guerre, croirez-vous combattre pour peu de chose, quand vous aurez à disputer votre vie contre les ennemis de l'état? Dans le danger des armes, les gens qui se négligent comme vous ne sauvent leur vie qu'en se déshonorant, ou la perdent souvent parce qu'ils n'ont pas la force de la défendre. Plusieurs sont faits prisonniers : ils passent misérablement le reste de leurs jours dans la plus dure captivité; ou, après avoir payé une rançon supérieure à leur fortune, ils finissent par traîner leur vie dans la douleur et dans la plus profonde misère. D'autres, parce qu'ils manquent de vigueur, paraissent lâches et timides, et se perdent de réputation.

Telles sont les punitions attachées à la faiblesse : vous semblent-elles donc méprisables, et croyez-vous pouvoir aisément les supporter? N'est-il donc

pas plus facile et plus doux de se soumettre aux fatigues qu'il faut s'imposer à soi-même pour acquérir de la force ? Pensez-vous qu'une constitution délicate soit meilleure pour la santé qu'une constitution robuste ? qu'elle soit plus utile dans tous les événements que l'on peut éprouver ? Méprisez-vous les avantages que procure un bon tempérament ? L'homme bien constitué conserve sa santé, jouit de toute sa force, défend sa vie avec honneur dans les combats, se tire heureusement des périls, prête des secours à ses amis, et rend à l'état des services signalés : on l'aime, il acquiert de la gloire et parvient aux plus grands honneurs : le reste de sa vie s'écoule avec plus de douceur ; et la considération qu'il s'est acquise est un héritage qui ne sera pas inutile à ses enfants.

Si l'état n'ordonne pas de faire publiquement les exercices militaires, ce n'est pas une raison pour les particuliers de les négliger, et ils ne doivent pas s'y appliquer moins assidûment. Ne parlons plus de la guerre : sachez que, dans aucune circonstance de la vie, vous n'aurez à vous repentir d'avoir exercé vos forces et votre adresse. Nous ne faisons rien qu'à l'aide de notre corps ; il est toujours de la plus grande importance qu'il soit bien constitué. Vous croyez peut-être qu'il a peu de part aux fonctions de l'intelligence ? Eh ! comment se dissimuler que la pensée pèche souvent parce que le corps n'est pas bien affecté ? Le défaut de mémoire, la lenteur d'esprit, la paresse, la folie même, sont des suites d'une disposition vicieuse de nos organes, et nous font perdre

quelquefois toutes les connaissances que nous avions acquises. Le corps est-il sain? les organes conservent-ils toute leur vigueur? on n'a pas à craindre de semblables infirmités. Si tels sont les effets d'un mauvais tempérament, il est certain qu'une santé vigoureuse produit les effets contraires : et que ne fera pas un homme de bon sens pour éviter tant de maux et se procurer de si grands avantages?

D'ailleurs n'est-il pas honteux que, par les suites de l'indolence, on arrive à la vieillesse sans savoir jusqu'où l'on aurait pu porter sa force et son adresse? C'est ce qu'on ne peut connaître sans travail, car il ne faut pas croire que ces qualités se développent entièrement d'elles-mêmes.

XXII.

Quelqu'un venait de faire une politesse sans qu'on lui eût rendu le salut. Socrate le vit fort en colère : Hé quoi! lui dit-il, si vous aviez rencontré un homme infirme, vous ne vous seriez sûrement pas fâché : vous avez rencontré un homme d'un esprit rustique, et cela vous tourmente! rien n'est plus ridicule.

Un autre se plaignait d'être dégoûté. Je sais, lui dit-il, un bon remède à votre mal. — Eh! quel est-il! — C'est de manger moins : les mets vous paraîtront plus agréables, vous dépenserez moins pour votre cuisine, et vous vous porterez mieux.

Je n'ai chez moi que de l'eau chaude, lui disait un troisième. — Tant mieux ; elle sera toute prête quand vous voudrez vous baigner. — Mais elle est trop fraîche pour le bain. — Est-ce que vos domestiques refusent de s'en servir pour se baigner et pour boire ? — Non vraiment, et je m'en suis souvent étonné. — Quelle est l'eau la plus chaude de la vôtre ou celle du temple d'Esculape ?—Oh ! c'est celle du temple d'Esculape. — Vous êtes donc plus difficile à contenter que vos gens et que les malades mêmes.

Un certain maître avait rudement maltraité son valet. Socrate lui en demanda la raison. — Comment ! c'est un gourmand, un paresseux : il n'aime que deux choses : gagner de l'argent et ne rien faire. —Avez-vous examiné quelquefois qui méritait le plus d'être châtié de vous ou de votre valet ?

XXIII.

Quelqu'un était effrayé d'avoir à faire le voyage d'Olympie. —Eh ! qu'a donc ce chemin qui puisse vous épouvanter ? Ne passez-vous pas le jour presque entier à vous promener dans votre maison ? Que vous arrivera-t-il de plus ? Vous vous promènerez, et vous vous arrêterez pour dîner : vous vous promènerez encore, et vous vous arrêterez pour souper et pour vous reposer. Ne savez-vous pas qu'en mettant en-

semble les promenades que vous faites en cinq ou six jours, on peut aller aisément d'Athènes à Olympie ? Au reste, vous ferez mieux de partir un jour plus tôt que de différer ; car il est désagréable d'avoir de trop longues journées à faire, et c'est un plaisir de pouvoir perdre un jour en route. Il vaut mieux se hâter de partir, que d'être trop pressé d'arriver.

Je suis fatigué, disait un autre, d'une longue route que je viens de faire. — Est-ce que vous aviez un paquet à porter? — Je ne portais que mon manteau. — Etiez-vous seul, ou aviez-vous un valet avec vous ? — J'en avais un. — Portait-il quelque chose? — Il portait mes hardes et mon bagage. — Et comment s'est-il tiré d'affaire ? — Je crois qu'il s'en est tiré mieux que moi. — Et si vous aviez eu son fardeau à porter, comment vous seriez-vous trouvé?— Fort mal, assurément, ou plutôt je n'aurais pu le porter. — Comment donc ! votre valet résiste mieux à la fatigue que vous qui devriez être un homme exercé !

XXIV.

Quand ses amis venaient souper chez lui, les uns apportaient peu et les autres beaucoup. Il ordonna au valet de mettre le plus petit plat en commun, et d'en distribuer une part à chaque convive. Ceux qui avaient apporté un mets plus considérable auraient eu honte de goûter au petit plat et de ne pas faire

part du leur : ils se trouvaient donc obligés de le mettre aussi en commun. De cette manière, ils n'avaient rien de plus que ceux qui avaient apporté moins qu'eux et se dispensèrent de faire tant de dépense.

Il remarqua que l'un des convives ne mangeait pas de pain et ne prenait que de la viande. La conversation étant tombée par hasard sur l'application des mots aux objets qu'ils représentent : Pourrions-nous trouver, dit-il, ce qui fait donner à un homme le nom de carnassier? On mange de la viande avec son pain ; mais il me semble que ce n'est pas là ce qu'on appelle être carnassier. — Je ne le crois pas non plus, dit quelqu'un de la compagnie. — N'est-ce pas celui qui mange sa viande sans pain qui mérite ce nom? — Personne ne mérite mieux de le porter. — Mais, dit un autre, celui qui mange beaucoup de viande avec peu de pain? — Je trouve, reprit Socrate, que ce titre lui convient très-bien ; et quand les autres demandent aux dieux abondance de fruits, il doit demander abondance de viande.

Pendant que Socrate parlait, le jeune homme qu'on avait en vue sentit bien qu'il était l'objet de la conversation. Il prit du pain, mais sans cesser de manger beaucoup de viande. Cela ne put échapper à Socrate. Regardez ce jeune homme, dit-il, vous qui êtes auprès de lui ; se sert-il de son pain pour manger sa viande, ou de sa viande pour manger son pain?

Il remarqua aussi qu'un des convives, à chaque bouchée de pain, prenait un morceau des différents

plats. — Y a-t-il un mets plus cher, dit-il alors, et en même temps plus mauvais, que celui d'un homme qui met à la fois dans sa bouche de tous les mets, et qui ne fait, de tant de sauces si différentes, qu'un seul assaisonnement? il compose un plat beaucoup plus cher que ne feraient les cuisiniers, puisqu'il mêle plus de choses ensemble. Les cuisiniers ne se permettent pas cette confusion, parce qu'ils ne croient pas que ces différentes substances s'accordent entre elles; et, s'ils ont raison, un semblable mélange n'est-il pas une faute qui tend à renverser leur art? N'est-il pas ridicule de chercher des cuisiniers qui sachent bien leur métier, de n'y entendre rien soi-même, et de détruire ce qu'ils ont fait. — Une telle habitude, d'ailleurs, n'est pas sans inconvénient. Vient-on à manquer d'une multiplicité de mets? on se croit dans la disette; on regrette cette abondance dont on s'est fait une habitude. Quand on s'est accoutumé à un seul plat, on ne regrette pas les bonnes tables, et l'on se voit sans peine réduit à son petit ordinaire.

Il disait que les Athéniens exprimaient l'action de manger par un mot qui signifie à peu près faire bonne chère. Pour que la chère soit bonne, ajoutait-il, il faut qu'elle ne nuise ni au corps ni à l'esprit, et qu'on puisse se la procurer sans trop de peine : en un mot, pour faire véritablement bonne chère, il faut se nourrir avec modération.

LIVRE IV.

I.

En toute occasion Socrate se rendait utile ; aucune manière de l'être ne lui était étrangère. Rien n'était plus avantageux que d'être admis à sa société : partout on se trouvait bien de l'avoir avec soi ; toujours on gagnait à l'entendre. Il ne faut que la plus faible attention, que l'intelligence la plus commune, pour reconnaître cette vérité. On peut même assurer qu'il n'était pas inutile, quand on avait été jugé digne de sa familiarité, quand on en sentait tout le prix, de penser à lui dans son absence.

Il n'instruisait pas moins par son badinage que par les plus sérieuses de ses leçons : par exemple, il lui arrivait souvent de dire qu'il était amoureux ; mais il faisait sentir assez clairement qu'incapable d'être follement séduit par les vains avantages de la beauté, il ne se laissait entraîner que vers une âme née pour la vertu.

Il regardait dans les jeunes gens comme un indice des plus heureuses dispositions de l'esprit, une conception facile, une mémoire sûre, une application constante à toutes les connaissances nécessaires pour bien régler une maison, pour bien gouverner un état, pour tirer un bon parti des hommes et des

circonstances. Par une semblable éducation, disait-il, on ne prépare pas seulement son bonheur et la splendeur de sa maison ; on peut contribuer encore à la prospérité de ses concitoyens et de sa patrie.

II.

Il avait une manière différente de traiter avec les différents caractères. Rencontrait-il de ces jeunes gens qui, fiers des avantages qu'ils croient avoir reçus de la nature, méprisent toute instruction ; il leur prouvait que les naturels qui semblent les plus heureux ont le plus besoin d'être cultivés. Les chevaux généreux, disait-il, nés vifs, impétueux, deviennent excellents, et rendent de grands services, s'ils ont été dressés dans leur jeunesse : a-t-on négligé de les dompter? ce sont les plus rétifs et les plus méchants de tous. Un chien de bonne race, qui aime la fatigue, qui s'élance à la poursuite des animaux, deviendra sans doute un excellent chien de chasse si l'on a soin de l'instruire : qu'on l'abandonne à la nature, c'est un animal stupide, obstiné, furieux.

Ainsi les hommes nés avec l'âme la plus fière, la plus énergique, avec le plus d'ardeur pour tout ce qu'ils entreprennent, se distingueront par leurs vertus, par leurs belles actions, par les services qu'ils rendront à l'humanité, s'ils ont reçu de l'éducation la connaissance de leurs devoirs : mais s'ils ont été

négligés, s'ils sont restés dans l'ignorance, ils seront les plus méchants, les plus nuisibles de tous les hommes. N'ayant pas appris à distinguer ce qu'ils doivent faire, ils se jetteront dans de coupables projets : violents, impétueux, on ne pourra ni les arrêter, ni les contenir; et bientôt ils auront accumulé les maux et les crimes.

Quand il voyait de ces gens qui mettent toute leur confiance dans leurs richesses, qui pensent que l'éducation serait inutile à des hommes comme eux, et que leur fortune leur suffit pour se faire respecter et pour satisfaire tous leurs desirs, il savait les ramener à la raison. — C'est une folie, leur disait-il, de croire que, sans instruction, on puisse distinguer les actions utiles de celles qui sont funestes : ce n'en est pas une moins grande de ne savoir pas même faire cette distinction, et de se croire capable de quelque chose d'utile parce qu'on est assez riche pour acheter tout ce qu'on veut : c'est une sottise d'être incapable de rien d'utile, et de croire qu'on est heureux, quand on a tout ce qu'il faut pour bien vivre, pour vivre avec honneur; c'est encore une sottise de penser qu'avec des richesses et une honteuse ignorance on passera pour un homme de mérite; c'en est une enfin de supposer que, sans mérite, on se fera considérer.

III.

Il est temps de raconter comment il se comportait avec ceux qui croyaient avoir reçu une excellente

éducation, qui se flattaient d'être bien avancés da
le chemin de la vertu, et qui tiraient vanité de leu
vastes connaissances.

Il savait que le bel Euthydème, pour avoir rasse
blé un grand nombre d'ouvrages des poètes et d
sophistes les plus renommés, croyait l'avoir empo
déjà par ses lumières sur tous ses égaux, et n'av
de rivaux à craindre ni dans l'éloquence, ni dans
science du gouvernement. Comme son âge ne
permettait pas de se trouver à l'assemblée du pe
ple, il s'asseyait, pour s'instruire des affaires, da
la boutique d'un éperonnier qui était voisine de
place. Socrate s'y rendit avec plusieurs de ses am

On sait que, du temps de Thémistocle, tous
vœux et tous les suffrages se réunissaient en sa
veur, quand les conjonctures exigeaient un hom
du mérite le plus rare. Quelqu'un s'avisa préciséme
de demander si ce grand homme avait reçu les instr
tions de quelque sage, ou s'il n'avait eu besoin q
de ses talents naturels pour s'élever au dessus
tous ses concitoyens.

Socrate voulait piquer Euthydème : — Il faudra
répondit-il, être bien simple pour croire qu'on
peut apprendre les métiers les plus vils sans av
reçu les leçons d'un bon maître, et qu'on peut
soi-même se rendre habile dans le plus important
tous les métiers, l'art de commander aux homm

IV.

Une autre fois Euthydème, craignant d'être regardé omme un admirateur des connaissances de Socrate, ritait de prendre place auprès de lui. Socrate s'en perçut : On sait, dit-il, les études que fait Euthyème, et l'on peut bien juger que, dès qu'il sera en ge, il ne manquera pas de donner son avis sur les ffaires qui seront proposées à l'assemblée du peuple. lu soin qu'il prend de ne paraître rien apprendre e personne, je présume qu'il a déjà un bon exorde out prêt pour les discours qu'il compte adresser alors u public. Voici sûrement quelle sera la première hrase de sa harangue : Personne, ô Athéniens, ne eut se vanter de m'avoir rien appris. Si j'ai par asard entendu parler de quelques hommes qui se istinguassent par le talent de la parole ou par leurs onnaissances dans les affaires d'état, je n'ai jamais echerché leur société, et je ne crains pas qu'on me eproche d'avoir pris aucun maître parmi les citoyens s plus éclairés. C'est peu d'avoir évité de recevoir es leçons; je n'ai pas voulu qu'on pût me soupçonner d'en avoir pris. Je vais cependant vous donner un avis, tel que le hasard pourra me le suggérer.

Un semblable exorde ne conviendrait pas mal non lus à un homme qui se présenterait pour exercer la édecine. Je me figure lui entendre commencer

ainsi son discours : Athéniens, je n'ai jamais appr
la médecine de personne; jamais je n'ai cherché
trouver un médecin qui m'en donnât les principes
J'ai non-seulement évité de rien apprendre des mé
decins; je n'ai pas voulu même qu'on pût croire qu
j'eusse appris la médecine. Je vous prie cependan
de vouloir bien m'accorder votre confiance; car j
tâcherai de m'instruire en faisant sur vous de
essais.

Tout le monde rit beaucoup de cet exorde.

V.

Enfin Euthydème parut prêter quelque attentio
aux entretiens de Socrate; mais il évitait de parle
lui-même, persuadé que son silence passerait pou
de la modestie. Socrate voulait lui ôter cette idée
— Il est étonnant, dit-il, que ceux qui cherchent à s
rendre capables de jouer du luth ou de la flûte, ou d
monter à cheval, ou d'exercer quelque autre talent
ne tâchent pas de se procurer uniquement par leu
travail toute l'habileté qu'ils veulent acquérir : on le
voit chercher les meilleurs maîtres, faire tout ce qu
ces maîtres leur prescrivent, s'armer de patienc
pour ne s'écarter en rien de leurs principes, comm
s'ils n'avaient pas d'autres moyens de se rendre habi
les; tandis que ceux qui se proposent de devenir d
grands orateurs, de grands hommes d'état, croien

pouvoir d'eux-mêmes, sans préparation, sans étude, acquérir tout à coup un grand talent. Il semble cependant que cette carrière est bien plus difficile que l'autre; qu'elle exige des études d'autant plus profondes, des travaux d'autant plus opiniâtres, qu'on y rencontre bien plus de rivaux, et que les succès y sont bien plus rares.

VI.

Tels étaient d'abord les discours que Socrate tenait devant Euthydème. Quand il s'aperçut que ce jeune homme était plus disposé à l'entendre et plus attentif à l'écouter, il retourna seul à la même boutique, et Euthydème prit place auprès de lui [1].

Est-il vrai, lui dit Socrate, que vous ayez rassemblé un grand nombre d'ouvrages des écrivains qui se sont fait une réputation de sagesse ? — Cela est vrai, Socrate; j'en rassemble encore tous les jours, et j'ai dessein d'en réunir le plus grand nombre qu'il me sera possible. — Je vois avec plaisir que

[1] Tout l'entretien suivant est pointilleux, sophistique, insidieux, parce qu'en ce moment Socrate ne cherchait qu'à guérir Euthydème de sa vanité, et à lui faire sentir qu'il n'avait pas même les premiers principes des connaissances les plus simples et les plus nécessaires : mais quand il eut dompté l'orgueil de ce jeune homme, il mit, dit Xénophon, la plus grande simplicité dans les leçons qu'il lui donnait.

vous préférez à des trésors d'or et d'argent les trésors de la sagesse. C'est que vous savez bien que l'argent et l'or ne peuvent rendre les hommes meilleurs, et que les pensées des sages procurent à ceux qui les possèdent les richesses de la vertu.

La joie coulait avec ces paroles dans le cœur d'Euthydème, persuadé qu'aux yeux de Socrate il avait pris le meilleur moyen de parvenir à la sagesse.

Socrate vit bien que le jeune homme prenait plaisir à la louange: Dites-moi, reprit-il, quelles sont les vues que vous vous êtes proposées en rassemblant tant de livres ? Comme Euthydème se taisait, rêvant à la réponse qu'il devait faire, Socrate reprit la parole :

Voulez-vous, lui dit-il, devenir médecin ? car les médecins ont beaucoup écrit. — Non, en vérité. — Quoi donc? architecte? car cet art exige un esprit cultivé. — Ce n'est pas là mon dessein. — Ah ! j'entends ; vous voulez devenir un grand géomètre comme Théodore? — Non, mes vues ne se tournent pas du côté de la géométrie. — C'est donc du côté de l'astronomie ? — Pas davantage. — Est-ce que vous voudriez faire votre état de déclamer des vers ? car on dit que vous avez toutes les œuvres d'Homère. — Je n'ai garde. Je sais trop que les gens de cette profession savent à merveille les vers qu'ils récitent, et n'en sont pas moins les plus stupides des hommes. — Vous recherchez peut-être cette science qui rend les hommes capables de gouverner les maisons et les états, de commander aux autres, de leur être utiles, de l'être à eux-mêmes? — Oui, Socrate, c'est

cette science que je recherche avec ardeur; c'est elle qui m'est nécessaire.

—Par Jupiter! s'écria Socrate, vous recherchez la plus belle des sciences, le premier des talents: on l'appelle l'art des rois, parce qu'il leur est en effet nécessaire. Mais avez-vous bien examiné s'il est possible de n'être pas juste et d'exercer ce grand art? — Cela est impossible; sans la justice, il n'est pas de bons citoyens. — Vous avez donc travaillé à être juste. — Je ne crois pas, Socrate, que personne passe pour plus juste que moi. — Et les hommes justes n'ont-ils pas leurs fonctions comme les ouvriers ont les leurs? — Ils en ont sans doute. — Et comme les ouvriers peuvent montrer leur chef-d'œuvre, les hommes justes peuvent-ils exposer aussi leurs ouvrages? — Comment! je ne pourrais pas indiquer les œuvres de la justice! Hélas! je n'indiquerais que trop bien aussi celles de l'iniquité. Elles se montrent chaque jour en grand nombre à nos yeux; chaque jour elles frappent nos oreilles. — Eh bien, voulez-vous que nous écrivions ici un D, et là un A[1]? Ce qui nous paraîtra l'œuvre de la justice nous le placerons sous le D, et nous mettrons sous l'A ce qui nous paraîtra l'œuvre de l'iniquité. — Je le veux bien, si cela vous semble nécessaire.

Socrate écrivit ces deux marques. Ne trouve-t-on pas, reprit-il, le mensonge parmi les hommes?—On

[1] Le D est la première lettre du mot grec *dicaiosynè*, la justice; et l'A la première lettre du mot *adikia*, l'iniquité.

ne le trouve que trop. — Où le placerons-nous ? — Sous la marque de l'injustice apparemment. — Les hommes ne trompent-ils pas? — Trop souvent. — Où placerons-nous la tromperie?—Encore sous l'injustice. — Et l'action de nuire aux autres? — De même. — Celle de réduire quelqu'un en servitude? — Toujours de même. — Nous ne placerons donc rien de tout cela du côté de la justice ? — Cela serait assez étrange.

— Supposons donc à présent qu'un général réduise en servitude une nation injuste et ennemie : dirons-nous qu'il fait une injustice ?—Non vraiment. — Nous dirons donc que ce qu'il fait est juste ? — Sans doute. — Et s'il trompe les ennemis? — Cela est encore juste.—Mais s'il les pille, s'il enlève leurs biens? — Il ne fait rien que de juste. Je croyais que les questions que vous me faisiez ne regardaient que nos amis. — Ainsi tout ce que nous avions attribué à l'iniquité, il faudra donc à présent l'attribuer à la justice? — Je le pense. — Mettons donc toutes ces actions à la place que vous leur marquez. Voulez-vous à présent que nous posions pour principe qu'elles deviennent justes contre des ennemis, mais qu'il serait injuste de se les permettre avec des amis ; qu'on ne peut, avec ceux-ci, mettre trop de droiture, trop de simplicité dans sa conduite?—Nous sommes d'accord.

— Et si un général, reprit Socrate, voit le courage de ses soldats abattu ; s'il leur fait accroire qu'il lui arrive du secours, et qu'il rassure par ce mensonge leurs esprits intimidés ; sous quelle marque place-

rons-nous cette tromperie ? — Sous celle de la justice, à ce que je crois. — Un enfant a besoin d'une médecine et ne veut pas la prendre ; son père la lui mêle avec ses aliments, et, par cette ruse, il lui rend la santé : où mettrons-nous cette supercherie ? — A la même place que la première. — Mon ami est plongé dans une noire mélancolie; je crains qu'il n'attente sur ses jours, je lui dérobe son épée, toutes ses armes : où ce vol doit-il être placé ? — Il n'y a pas à hésiter, sous la ligne de la justice. — Vous ne prétendez donc plus à présent qu'on soit obligé à la plus grande simplicité, à la plus grande droiture avec ses amis ? — Non vraiment, je cesse de le prétendre, et je rétracte, s'il le faut, tout ce que j'ai dit. —Cela vaut beaucoup mieux que de persévérer dans l'erreur.

— Mais, continua Socrate, il est encore un point qu'il faut examiner. Je suppose deux hommes qui emploient avec leurs amis des supercheries nuisibles; mais l'un a dessein de tromper, l'autre ne sait ce qu'il fait : lequel des deux est le plus injuste ? — Je l'avouerai, Socrate, j'ai perdu toute confiance dans les réponses que je puis faire. Les choses que nous avons examinées me paraissent toutes différentes de ce que je les croyais d'abord. Il me semble cependant que le plus injuste est celui qui a la volonté de tromper. — Pensez-vous que la justice soit une science qui ait ses principes, et qu'on puisse l'apprendre comme on apprend à écrire? — Je le pense. — Et quel est celui qui sait le mieux écrire, à votre avis? est-ce celui qui écrit mal de dessein prémédité, ou

celui qui n'écrit pas bien parce qu'il ne sait pas écrire mieux? — C'est celui qui écrit mal à dessein; car il pourra bien écrire quand il le voudra. — Ainsi celui qui écrit mal parce qu'il le veut bien, sait écrire; celui qui n'écrit pas bien malgré lui ne le sait pas? — Assurément.—Quel est donc celui qui connaît la justice? est-celui qui ment et trompe parce qu'il le veut bien, ou celui qui trompe et ment sans le vouloir? — C'est le premier. — Vous dites donc que celui qui sait écrire est plus savant dans les lettres que celui qui ne le sait pas? — Il est vrai. — Et que celui qui connaît mieux les devoirs de la justice est plus juste que celui qui ne les connaît pas ?— Je le crois; ou plutôt je n'entends plus rien aux réponses que je fais.

— Mais, mon cher Euthydème, si quelqu'un voulait dire la vérité, et qu'il ne parlât jamais de la même manière sur les mêmes choses; s'il disait du même chemin tantôt qu'il conduit à l'orient et tantôt à l'occident, et qu'en rendant le même compte, il trouvât tantôt plus et tantôt moins; que diriez-vous d'un tel homme? — Je serais bien obligé de dire qu'il ne sait pas ce qu'il prétendait savoir.

— Ne connaissez-vous pas, lui demanda Socrate, une espèce de gens qu'on appelle esprits serviles? — Assurément. — Et c'est à cause de leur ignorance qu'on leur donne ce nom : mais est-ce parce qu'ils ignorent l'art de travailler le cuivre? — Non, sans doute. — Est-ce parce qu'ils ne savent pas le métier de maçons? — Pas davantage. — Serait-ce parce qu'ils ne savent pas faire des souliers? — Non vrai-

ment, c'est bien tout le contraire ; car ordinairement ceux qui savent le mieux ces métiers sont d'une condition servile. — On donne donc ce nom injurieux à ceux qui ignorent ce que c'est que le beau, le juste, l'honnête ? — C'est ce que je crois.—Jeune homme, faites donc vos efforts pour n'être pas compté parmi les esprits serviles.

VII.

— En vérité, Socrate, dit tristement Euthydème, je me croyais bien avancé dans la philosophie, et je ne doutais pas qu'elle ne dût m'apprendre tout ce qui convient à un homme qui tend à la vertu. Figurez-vous quelle est à présent ma douleur en voyant que, pour fruit de tant de peines, je ne puis pas même répondre aux questions qu'on me fait sur ce qu'il est le plus important de savoir, et que je ne connais plus aucune route qui puisse me conduire à devenir meilleur.

— Dites-moi, mon cher Euthydème, avez-vous été quelquefois à Delphes? — J'y ai été deux fois. — Avez-vous pris garde à cette inscription qui se lit sur la façade du temple : CONNAIS-TOI TOI-MÊME? — J'y ai fait attention. — Avez-vous méprisé cet avis, ou vous êtes-vous bien examiné vous-même pour chercher à vous connaître? — Non, en vérité. C'est une connaissance que je croyais posséder parfaite-

ment, puisque sans elle on n'en peut acquérir aucune autre.

— Eh! reprit Socrate, qu'appelez-vous se connaître? Croyez-vous qu'il suffise pour cela de savoir son nom? ou ne faut-il pas imiter celui qui se connaît en chevaux? Il ne se flatte pas de bien connaître un cheval, sans avoir examiné s'il est docile ou rétif, faible ou vigoureux, lent ou vif à la course; sans être en un mot bien assuré de toutes les qualités qui peuvent en faire un bon ou un mauvais cheval. De même celui qui veut se connaître ne doit-il pas s'examiner sur toutes les facultés nécessaires à l'homme pour remplir ses devoirs? — Il me semble que ne pas connaître ses facultés, c'est en effet ne se pas connaître. — Il est certain aussi qu'on trouve dans cette connaissance bien des avantages dont on ne peut jouir quand on se ment à soi-même.

Celui qui se connaît sait ce qui lui est utile, ce que ses forces peuvent supporter, ce qu'elles refusent. En ne faisant que ce qu'il est capable d'entreprendre, il remplit ses besoins et vit heureux: en s'abstenant de ce qu'il ne sait pas faire, il évite les fautes, et n'a pas la honte d'avoir mal fait : il est en état de mettre les autres hommes à leur juste valeur, et de les employer utilement pour son propre avantage : par leur secours il se procure de grands biens, il s'épargne de grands maux. Mais celui qui ne se connaît pas et qui s'abuse sur ses facultés, ne sait pas mieux juger les autres hommes qu'il ne se juge lui-même; il ne s'entend pas mieux aux affaires; il ne sait ni ce qu'il lui faut, ni ce qu'il fait, ni ce qui peut lui être utile : il se trompe en

tout, perd de grands avantages, et tombe dans de funestes inconvénients.

Celui qui sait bien ce qu'il fait réussit dans toutes ses entreprises, parvient aux honneurs, s'élève à la gloire. Les hommes qui lui ressemblent aiment à l'employer. Dans les revers, on s'empresse à recevoir ses conseils, on se livre sans réserve entre ses mains, on ne fonde que sur lui l'espérance de toute sa félicité, on le récompense par un attachement sans bornes.

Examinez à présent celui qui ne sait ce qu'il fait. Il est incapable de prendre un parti, il voit échouer tous ses projets ; il est puni par les malheurs qu'il s'est attirés : on le méprise, on en fait son jouet, il traîne ses jours dans l'opprobre.

On peut en dire autant des états qui ne connaissent pas leurs forces : ils osent attaquer des voisins plus puissants, et finissent par être renversés ou par tomber dans la servitude.

VIII.

— Soyez persuadé, dit Euthydème, que je sens bien tout le prix de la connaissance de soi-même. Mais daignez m'apprendre par où l'on doit commencer à s'examiner. Je vous donne toute mon attention.

— Connaissez-vous parfaitement, lui demanda So-

crate, quels sont les véritables biens, les véritables maux? — Par Jupiter! si j'ignorais cela, je me croirais au dessous du dernier esclave. — Puisque vous le savez si bien, faites-moi le plaisir de me l'apprendre. — Cela n'est pas bien difficile. D'abord je crois que c'est un bien d'être en bonne santé, que c'est un mal d'être malade. Je crois aussi que les boissons, les aliments, les travaux, sont autant de biens quand ils procurent la bonne santé, que ce sont des maux quand ils causent des maladies. — Par conséquent la santé, la maladie, sont elles-mêmes des biens quand elles procurent du bien, sont des maux quand elles font du mal. — Est-ce que la santé produit quelque chose de mal, est-ce que la maladie peut faire quelque bien? — Sans doute. Parce qu'on est en bonne santé, on va à la guerre, on y trouve la mort : on s'embarque, et l'on périt. On est malade, on reste chez soi, et l'on est sauvé. — Vous avez raison : mais vous voyez d'un autre côté que ceux qui jouissent de toute leur vigueur se trouvent aux bonnes occasions ; que ceux qui sont dans un état de faiblesse les manquent. — Si la santé, la maladie, sont quelquefois utiles et quelquefois nuisibles, elles ne sont donc en elles-mêmes ni des biens ni des maux. — A les considérer ainsi, vous avez raison.

— Mais du moins, poursuivit Euthydème, on ne peut douter que la science ne soit un bien : car de quelle affaire l'homme instruit ne se retirera-t-il pas mieux que l'ignorant? — Comment donc! n'avez-vous pas entendu parler de Dédale? ne savez-vous pas que ses talents furent la cause de ses malheurs ; qu'il fut pris

par le roi Minos, forcé de le servir, privé à la fois de sa patrie et de la liberté ; que, voulant prendre la fuite, il perdit son fils qui l'accompagnait ; que lui-même ne put se sauver ; et que, transporté chez des peuples barbares, il fut encore une fois réduit en esclavage? — Je sais bien qu'on raconte cette histoire. — Et n'avez-vous pas appris les infortunes de Palamède? Ne croit-on pas généralement qu'Ulysse, jaloux de sa sagesse, lui fit donner la mort? — Je sais encore cela. — Combien de gens le roi de Perse n'a-t-il pas fait enlever, ne retient-il pas dans les fers par la seule raison qu'ils ont des talents!

Vous avouerez du moins, Socrate, que le bonheur est un bien. — Oh! assurément ; pourvu qu'on ne le fasse pas consister dans des biens équivoques. — Eh! qu'y a-t-il d'équivoque dans ce qui fait le bonheur? — Rien du tout, à moins qu'on ne joigne à l'idée du bonheur la beauté, la force, la richesse, la gloire, et mille autres choses semblables. — Et comment faire autrement? Est-il possible d'être heureux sans quelques-unes de ces choses-là? — Eh bien, confondez, j'y consens, avec le bonheur tous ces avantages si souvent funestes. Combien de fois la beauté n'a-t-elle pas été la cause de la corruption! Que de gens sont tombés dans le malheur pour avoir formé de grands desseins parce qu'ils avaient une grande force! Combien d'autres, amollis par les richesses, sont tombés dans les embûches qu'elles leur avaient fait dresser! Que d'hommes illustres ont trouvé leur perte dans l'éclat de leur gloire et dans la puissance qu'elle leur avai

procurée ! — Si j'ai tort de louer même le bonheur, j'avoue que je ne sais plus ce qu'il faut demander aux dieux.

— C'est peut-être, mon cher Euthydème, que vous n'avez pas assez bien considéré les choses, parce que vous vous croyiez trop savant. Enfin, puisque vous vous disposez à entrer dans l'administration d'un état démocratique, vous savez sans doute ce que c'est que le gouvernement populaire que nous appelons démocratie. — Je le sais fort bien. — Croyez-vous qu'il soit possible de connaître la démocratie sans connaître le peuple ? — Je suis loin de le croire. — Eh bien, qu'est-ce que vous appelez le peuple ? — Les plus pauvres citoyens. — Vous savez donc ce que c'est que les pauvres ? — Comment l'ignorer ? — Et ce que c'est que les riches ? — Tout aussi bien. — Qui sont ceux que vous appelez pauvres et ceux que vous appelez riches ? — J'appelle pauvres ceux qui n'ont pas le nécessaire ; et riches, ceux qui ont plus que le nécessaire. — N'avez-vous pas remarqué que certaines gens, avec peu de chose, font encore des épargnes ; et que d'autres, avec de grands biens, n'ont pas même le nécessaire ? — Cela est certain, et vous avez raison de me le rappeler. Je sais même des souverains qui vivent dans la plus grande détresse, et que la misère force à commettre des injustices. — Voilà donc des souverains qu'il faudra placer, suivant vous, dans la classe du peuple ; et les gens qui ont peu de fortune et qui la savent bien économiser seront comptés parmi les riches. — Il vaut autant que j'en convienne, car je ne trouve rien à vous répon-

dre, et je m'aperçois que je ferai mieux de me taire. Je crains bien d'être forcé d'avouer que je ne sais rien.

Il se retira tout hors de lui, se méprisant lui-même, et ne se regardant plus que comme un esclave. La plupart des jeunes gens dont Socrate confondait ainsi l'orgueil ne revenaient plus le voir, et il trouvait que cette mauvaise honte mettait le comble à leur sottise. Euthydème ne suivit pas leur exemple. Il comprit qu'il ne pourrait acquérir des talents que dans la fréquentation de Socrate. Il ne le quittait pas qu'il n'y fût forcé par des affaires indispensables; il l'imitait même à quelques égards. Socrate remarquait avec plaisir les bonnes dispositions de ce jeune homme, et ne se permettait plus de lui tenir des discours capables de le rebuter : il se contentait de lui donner, dans la forme la plus simple et avec beaucoup de clarté, les connaissances qu'il lui croyait nécessaires, et de lui indiquer les études auxquelles il devait s'appliquer.

IX.

Il ne cherchait pas à rendre les jeunes gens qui le fréquentaient éloquents, habiles, déliés : il regardait comme son principal objet de leur donner un esprit juste et sain, persuadé que, sans cette qualité, tous les grands talents ne faisaient que rendre les hommes plus injustes, que leur donner plus de moyens de

faire le mal. Mais surtout il s'appliquait à leur inspirer pour les dieux des sentiments de respect et de reconnaissance. D'autres qui ont assisté à quelques-uns de ses entretiens sur ce sujet les ont déjà publiés : pour moi je vais rapporter une conversation qu'il eut avec Euthydème, et dont j'ai moi-même été témoin.

— Dites-moi, mon cher Euthydème, avez-vous bien réfléchi sur les bienfaits de la providence, qui veille à nous procurer tous nos besoins? — C'est une pensée dont je ne me suis point assez occupé. — D'abord vous savez que nous avons besoin de la lumière, et les dieux nous la donnent. — Sans elle nous aurions des yeux, et nous serions comme les aveugles. — Nous avons besoin de repos, et ils nous donnent la nuit, dont le silence et l'obscurité nous engagent si doucement à nous livrer au sommeil. — Ce présent est bien digne encore de notre reconnaissance. — Le soleil est lumineux; il nous indique les heures, il éclaire à nos yeux tous les objets. La nuit est obscure; elle ne peut rien nous découvrir : mais les dieux l'ont fait briller de la lumière des astres, qui nous indique les heures de la nuit, et nous permet de ne point la passer toute entière dans l'inaction. La lune, par sa clarté, nous donne la mesure des nuits et des mois.

Nous avons besoin de nourriture : les dieux ordonnent à la terre de nous la prodiguer; ils ont marqué les saisons convenables à ses productions; ils ont voulu qu'en satisfaisant le besoin, elles nous fissent encore éprouver le plaisir. — C'est donner aux

hommes une marque bien sensible de leur amour. — L'eau doit être regardée comme un de leurs dons les plus précieux. C'est par elle que la terre et les saisons enfantent toutes les substances qui nous sont nécessaires, et fournissent à leur accroissement : elle contribue à notre nourriture ; mêlée avec nos aliments, elle en rend l'apprêt et l'usage plus faciles, elle leur prête plus de délicatesse et de salubrité. Comme elle nous sert à un grand nombre d'usages, les dieux nous l'ont accordée avec profusion. — Nouveau témoignage de leur providence.

— Ils nous ont donné le feu, par qui nous bravons les rigueurs du froid : il nous éclaire dans l'obscurité, nous l'employons dans tous nos arts, nous le faisons servir à tous nos besoins. Sans nous égarer dans de longs détails, le feu n'entre-t-il pas dans les plus belles et les plus utiles inventions des hommes? — C'est encore un bienfait des dieux.

— Eh! reconnaîtrons-nous moins leur bonté dans le soleil? Cet astre retourne vers nous à la fin de l'hiver, mûrit sur son passage les productions de la terre, dessèche celles dont la saison est écoulée : et après nous avoir rendu ce service, il ne nous approche pas de trop près ; mais il retourne sur ses pas, comme s'il craignait de nous offenser par l'excès de sa chaleur. Parvenu à cette distance où nous sentons nous-mêmes qu'un froid plus rigoureux nous ferait périr, il cesse de s'éloigner davantage, et recommence sa carrière jusqu'à ce qu'il ait atteint cette région du ciel où sa chaleur vivifiante rend plus sensibles ses bienfaits. — Il semble que tant de merveil-

les ne soient opérées qu'en faveur de l'homme. — Il est encore certain que si les grandes chaleurs et les froids rigoureux se succédaient avec rapidité, nous n'aurions pas la force d'en supporter les excès : mais le soleil s'avance vers nous si lentement, il s'en éloigne avec tant de lenteur, que nous passons, sans même le sentir, par les extrémités opposées de la chaleur et du froid.

— Tant de merveilles me font douter si les dieux ont d'autre objet que de répandre sur nous leurs faveurs. Une seule difficulté m'arrête ; c'est que les autres animaux partagent leurs bienfaits avec nous. — Eh ! n'est-il pas manifeste qu'ils naissent, qu'ils sont nourris pour les hommes ? Quelle autre créature tire une aussi grande utilité que l'homme, des chèvres, des brebis, des chevaux, des bœufs et des autres animaux ? Il me semble que nous en faisons même un plus grand usage que des végétaux : ils ne servent pas moins à notre nourriture ; ils ne servent pas moins à mille usages différents. On trouve même bien des hommes qui ne se nourrissent pas des productions de la terre, mais de lait, de fromage et de chair. Nous apprivoisons, nous domptons les animaux les plus utiles ; nous les forçons à nous prêter leurs secours dans les combats, nous en faisons enfin nos esclaves. — J'en conviens avec vous ; car je vois que les animaux qui ont bien plus de force que l'homme se soumettent à son empire, et lui rendent les services qu'il lui plaît d'exiger d'eux.

— Mais comment pourrions-nous jouir des ouvrages des dieux, de ces ouvrages à la fois si utiles,

si beaux, si variés, s'ils ne nous avaient pas accordé des sens capables de recevoir les différentes perceptions que ces merveilles excitent en nous. Sans le secours de nos sens comment pourrions-nous profiter des biens que le ciel nous a départis?

Les dieux ont imprimé en nous l'intelligence : c'est par elle que nous raisonnons sur les objets soumis à nos sens, que nous en conservons l'image dans notre mémoire, que nous jugeons de leur utilité, que nous trouvons l'art de les appliquer à notre usage, et d'éviter les maux qu'ils pourraient nous faire éprouver.

Entre tant de bienfaits, oublierai-je le don de la parole? Par elle nous nous communiquons des avantages réciproques, nous nous donnons des instructions mutuelles, nous établissons des lois, nous gouvernons les empires. — Non, il n'est pas possible de méconnaître les tendres soins que les dieux ont pris de l'espèce humaine.

— S'ils ne nous ont pas accordé de prévoir par nous-mêmes ce qui peut nous être utile dans l'avenir, ils nous dévoilent les événements futurs par la divination : ils daignent répondre à nos demandes, et nous apprendre comment nous devons nous conduire. — Il me semble, Socrate, que vous avez été traité plus favorablement que les autres hommes : vous n'avez pas besoin d'interroger les dieux ; ils vous indiquent d'avance ce que vous devez faire, ce que vous devez éviter.

X.

— Vous reconnaîtrez, mon cher Euthydème, que je ne vous ai pas trompé, si, content d'admirer les dieux dans leurs ouvrages, de les adorer, de les révérer, vous n'attendez pas qu'ils se manifestent visiblement à vos regards. C'est par leurs œuvres que les dieux se montrent aux mortels. Toutes les divinités nous prodiguent les biens dont nous jouissons, mais elles ne paraissent pas à nos yeux pour nous les prodiguer. Le Dieu suprême, celui qui a fait et qui dirige le monde, ce monde en qui se réunissent tous les biens et toute la beauté; le Dieu qui, pour notre usage, maintient les œuvres de la création dans la fleur de la jeunesse et dans une vigueur toujours nouvelle, qui les force d'obéir à ses ordres avec plus de promptitude que la pensée, et qui leur défend de s'égarer jamais; ce Dieu se manifeste à nous par sa puissance, mais il ne se montre pas lui-même à nos yeux.

Les ministres mêmes de la divinité se dérobent à nos regards. Le soleil répand sa clarté sur toute la nature; mais il ne nous permet pas d'arrêter curieusement sur son disque nos regards téméraires, et l'on ne peut, sans être privé de la vue, avoir l'audace de le fixer. La foudre est lancée du haut des cieux; elle brise tout ce qu'elle rencontre : mais on ne la voit ni

quand elle se précipite, ni quand elle frappe, ni quand elle se retire. Nous sentons la présence des vents, nous voyons leurs effets; nous ne pouvons les voir eux-mêmes. Si dans notre faible nature quelque chose approche de celle des dieux, c'est notre âme, sans doute : nous sentons qu'elle règne en nous; mais nous ne pouvons la voir. Gardez-vous bien de mépriser les substances invisibles, reconnaissez leur puissance par leurs effets, et révérez la divinité.

— Non, jamais je ne manquerai, Socrate, à respecter les dieux : mais ce qui m'afflige, c'est que je ne vois personne leur rendre assez de grâces pour de si grands bienfaits. — Ne vous livrez pas à ce chagrin, mon cher Euthydème. Vous savez ce que le dieu dont on consulte l'oracle dans le temple de Delphes répond à ceux qui l'interrogent sur la manière dont il faut honorer les dieux. Suivez, dit-il, les lois de votre pays. Et que dit la loi dans tous les pays de la terre? Que les dieux n'exigent rien de nous au delà de nos facultés. La manière la plus convenable d'honorer les dieux, n'est-ce pas celle qu'ils nous prescrivent eux-mêmes? Mais n'omettons rien de ce qui est en notre pouvoir; car ce ne serait plus les révérer. Avons-nous fait tout ce qui est en notre puissance, nous avons rendu aux dieux l'hommage que prescrivent les lois du monde entier. Ne négligeons rien, employons toutes nos facultés pour leur plaire, ne craignons pas d'espérer les plus grands de leurs bienfaits. N'est-ce pas de ceux qui ont le plus de pouvoir qu'on a raisonnablement le droit d'attendre les plus grands avantages? Mais comment espérer leur faveur, si

ce n'est en cherchant à leur plaire? Et comment peut-on mieux leur plaire, qu'en leur accordant une entière obéissance.

C'était par de semblables discours, et surtout par sa conduite, que Socrate rendait ses disciples plus religieux.

XI.

Il était loin de leur cacher ses sentiments sur la justice, et il les faisait d'ailleurs connaître assez par ses actions. En public, en particulier, sa conduite envers les citoyens était toujours conforme aux lois; il cherchait à leur être utile à tous. Soumis aux chefs de la république en tout ce que la loi commande, il leur obéissait également à la ville et dans les armées, et personne ne respectait plus le bon ordre. Lorsqu'il présida aux assemblées en qualité d'épistate, il ne permit pas au peuple de consacrer par son suffrage un décret injuste; et, toujours d'accord avec la loi, il osa résister à la multitude effrénée dont tout autre aurait craint de combattre la fureur. Quand les trente lui donnèrent des ordres contraires à la loi, il cessa d'obéir. Ils lui prescrivirent de ne pas avoir d'entretiens avec la jeunesse; ils le chargèrent, avec quelques autres citoyens, d'amener un homme qu'ils voulaient condamner à la mort : seul il osa résister à leurs ordres, parce qu'ils offensaient la loi.

Il fut accusé par Mélitus. C'est la coutume des accusés de se défendre devant les juges, de chercher à se les rendre favorables, de les flatter, de leur faire les supplications les plus basses et les plus contraires aux lois ; plusieurs se sont fait absoudre par ce manége : mais il en eut horreur, et ne se permit rien dont la loi pût être offensée. Cependant s'il eût fait quelques faibles démarches, il ne lui aurait pas été difficile d'obtenir sa grâce : mais il aima mieux mourir en observant la loi, que de l'enfreindre pour conserver sa vie. C'est ce qu'il répéta plusieurs fois à différentes personnes.

Je n'ai pas oublié la conversation qu'il eut sur la justice avec Hippias d'Élée. Il y avait longtemps qu'Hippias n'était venu à Athènes ; il rencontra Socrate précisément lorsque celui-ci disait devant plusieurs personnes : Veut-on faire apprendre à un jeune homme le métier de cordonnier, de chaudronnier, de maçon, a-t-on envie d'en faire un écuyer ? on est sûr de lui trouver partout des maîtres ; on assure même qu'on trouve des gens tout prêts à se charger de l'instruction d'un bœuf ou d'un cheval : mais si vous voulez apprendre à être juste, si vous voulez que votre fils, votre valet, soient instruits de cette grande science, vous ne pourrez trouver nulle part personne qui se charge de l'enseigner. En vérité, je trouve cela bien étonnant.

XII.

Hippias, qui l'avait écouté, lui dit d'un ton railleur : Comment ! Socrate, vous répétez donc encore les mêmes choses que je vous ai déjà entendu dire il y a si longtemps ? — Oui, toujours les mêmes choses, et toujours sur les mêmes sujets. Pour vous, qui êtes un homme plein de science, peut-être sur les mêmes sujets dites-vous toujours des choses nouvelles ? — Assurément ; je tâche de ne me pas répéter, et de ne jamais rien dire que de nouveau. — Toujours du nouveau, même sur les choses que vous savez ? Si donc on vous demande combien de lettres composent le nom de Socrate et quelles sont ces lettres, vous tâcherez de répondre tantôt d'une manière et tantôt d'une autre ? Ou si l'on vous demande si deux fois cinq font dix, vous ne ferez pas à présent la même réponse que vous auriez faite autrefois ? — Oh ! sur ces questions-là, Socrate, je suis comme vous ; je dis toujours la même chose : mais, sur la justice, je crois avoir à dire à présent des choses à quoi ni vous ni personne ne saurait rien objecter.

— Par Junon ! voilà une excellente découverte que vous avez faite ! Les juges, désormais toujours d'accord, rendront des arrêts toujours équitables ; les citoyens n'auront plus de divisions d'intérêts, de procès, de querelles ; on ne verra plus de sentiments opposés, plus de séditions ; les nations elles-mêmes,

parfaitement d'accord sur leurs droits réciproques, ne se feront plus la guerre : et c'est vous qui serez l'auteur d'un si grand bien! Oh! je ne vous quitterai pas que vous ne m'ayez appris cet admirable secret. — Et moi, je ne vous dirai rien que vous ne m'ayez donné votre définition de la justice : car vous croyez qu'il suffit de vous moquer des autres, de les interroger, de les embarrasser par des objections; mais vous ne découvrez jamais votre sentiment sur aucun sujet. Cette méthode-là est très-commode, en vérité ; elle vous ôte l'embarras de rendre raison de votre façon de penser.

Comment! vous ne savez donc pas, mon cher Hippias, que je ne cesse jamais de montrer ce que je pense sur la justice? — Dites-moi donc en quels termes vous la définissez. — Ce n'est pas par des paroles que je découvre mes sentiments à ce sujet, mais par des actions. Trouvez-vous qu'elles ne vaillent pas des paroles? — Beaucoup mieux, assurément; car bien des gens disent des choses fort justes, et font de grandes injustices : mais en conformant à la justice toutes ses actions, il est impossible d'être injuste. — Eh bien! avez-vous jamais appris que j'aie rendu un faux témoignage, que j'aie calomnié, que j'aie brouillé des amis, que j'aie introduit la discorde dans l'état, que j'aie fait enfin quelque autre injustice? — Non, jamais. — Et s'abstenir de l'injustice, n'est-ce donc pas être juste?

— Oh! je vous vois venir, Socrate. Vous cherchez à m'échapper pour ne me pas dire ce que vous pensez sur la justice ; car vous ne dites pas ce que font

les hommes justes, mais ce qu'ils ne font pas. — Je croyais que le caractère de la justice était de se refuser à l'iniquité. Si vous ne pensez pas de même, je vous dirai que la justice est l'observation de la loi. Êtes-vous plus content à présent? — Vous prétendez donc, Socrate, que ce qui est conforme à la loi, est en même temps ce qui est juste? — Oui, voilà ce que je pense. — Je ne sens pas bien ce que vous appelez conforme à la loi, et ce que vous appelez juste. — Vous connaissez cependant les lois de l'état? — Oui, je les connais. — Quelles sont-elles? — C'est ce que les citoyens, d'un commun accord, ont prescrit de faire, ont ordonné de s'interdire. — Eh bien! le citoyen qui, dans l'état, observe ces ordres, s'accorde avec les lois : celui qui ne s'y conforme pas les enfreint. — Cela est incontestable. — Ainsi celui qui leur est soumis observe la justice, celui qui leur résiste se rend coupable d'iniquité. — Passons. — Celui qui observe la justice est juste, celui qui ne l'observe pas est injuste. — On vous accorde cela. — Donc celui qui se soumet aux lois est juste, et celui qui les enfreint est injuste.

— Eh! comment regarderais-je les lois comme quelque chose de si important, et me ferais-je une affaire sérieuse de leur obéir, lorsqu'il arrive souvent à ceux mêmes qui les ont portées de les condamner ensuite et de les abroger? — Eh quoi! n'arrive-t-il pas souvent que les états entreprennent la guerre, et qu'ils font ensuite la paix? Sans doute. — Eh bien! si vous blâmez ceux qui observent les lois, par la raison qu'elles peuvent être abrogées, condamnez

donc aussi les soldats qui se comportent bien à la guerre, puisque la paix pourra bien se faire un jour. Méprisez-vous les citoyens qui, dans les combats, cherchent à secourir leur patrie ? — Non, en vérité. — N'avez-vous pas remarqué que Lycurgue n'a rendu la république de Lacédémone si différente de toutes les autres, qu'en y introduisant le plus grand respect pour les lois? Ne regarde-t-on pas comme les plus habiles magistrats ceux qui savent le mieux inspirer aux citoyens la soumission aux lois ? et la république où les lois sont le plus révérées ne jouit-elle pas de la meilleure constitution pendant la paix, n'est-elle pas la plus invincible à la guerre ?

Rien n'est si beau que la concorde dans les états. Les magistrats et les premiers de la nation ne cessent d'exhorter les citoyens à vivre entre eux dans une parfaite union : on leur fait même jurer de la maintenir, et la loi qui oblige à prêter ce serment est reçue dans toute la Grèce. Mais quel est l'esprit de cette loi? Est-ce que les citoyens portent tous un même jugement sur les chœurs de musique? qu'ils applaudissent tous aux mêmes joueurs de flûte? que tous donnent la préférence aux mêmes poètes? que tous enfin s'accordent entre eux dans leurs goûts et dans leurs plaisirs ? Non, sans doute. En quoi doivent-ils donc s'accorder? Dans l'obéissance aux lois. Tant qu'ils leur restent soumis, les états conservent toute leur vigueur et la plus brillante prospérité : dès que la discorde règne dans la nation, l'état cesse d'être bien gouverné, le désordre se met dans les familles.

Considérons les particuliers : quel est le citoyen qui craint le moins de voir sa conduite recherchée, qui est le plus assuré de parvenir aux honneurs ? n'est-ce pas celui qui obéit aux lois? Quel est celui qui, dans les tribunaux, est plus certain de gagner sa cause? A qui confiera-t-on le plus volontiers sa fortune, l'éducation de ses fils, la pudeur de ses filles? A qui l'état lui-même accordera-t-il toute sa confiance? Tous ces avantages sont réservés à l'observateur des lois. De qui la femme, les parents, les domestiques, les étrangers, les amis, les citoyens attendent-ils le plus d'équité? Avec qui les ennemis aimeront-ils mieux convenir d'une trêve, dresser les conditions d'un traité, régler les conventions de la paix? Avec qui les alliés préféreront-ils d'avoir affaire? A qui remettront-ils plus volontiers leurs troupes, leurs garnisons, leurs villes? De qui le bienfaiteur attendra-t-il le plus de reconnaissance ? Tant d'estime n'est due qu'au citoyen ami des lois. Eh! qui aime-t-on mieux obliger que celui qu'on croit incapable d'ingratitude? n'est-ce pas lui dont on desire le plus être l'ami, dont on voudrait le moins devenir l'ennemi? Quel est encore celui qu'on craindra le plus d'attaquer, dont on recherchera le plus vivement l'amitié, dont on craindra le plus de s'attirer la haine ? n'est-ce pas celui qui réunit un grand nombre d'amis prêts à lui offrir leurs secours, et qui n'a pas un ennemi ? Je crois donc avoir assez prouvé, mon cher Hippias, que ce qui est conforme aux lois s'accorde en même temps avec la justice. Si vous pensez autrement je vous prie de m'instruire.—Il me semble que,

sur cet article, je pense absolument comme vous.

XIII.

Ne connaissez-vous pas aussi, mon cher Hippias, des lois non écrites ? — Sans doute, et ce sont celles qui règnent dans tous les pays. — Direz-vous que ce sont les hommes qui ont porté ces lois ? — Et comment le dirais-je ? Ils n'ont pu se rassembler pour les dresser; ils n'auraient même pu s'entendre, puisqu'ils parlent tant de langues différentes.— Qui croyez-vous donc qui ait porté ces lois ? — Ce sont les dieux qui les ont prescrites aux hommes ; et la première de toutes, reconnue dans le monde entier, est celle qui ordonne de révérer les dieux. — N'est-il pas aussi partout ordonné d'honorer ses parents ? — Sans doute. — Et les mêmes lois ne défendent-elles pas aux pères et aux mères d'épouser leurs enfants ? — Oh ! pour cette loi-ci, je ne crois pas qu'elle vienne de Dieu. — Pourquoi ? — C'est qu'elle est quelquefois transgressée.

— On en transgresse bien d'autres : mais les hommes qui transgressent les lois divines ne peuvent éviter la punition de leurs crimes, tandis qu'il est des moyens d'éviter les peines infligées aux infracteurs des lois humaines. On peut s'y soustraire en se cachant, et la force ose les braver.— Et quelle est donc cette punition que ne peut esquiver le père qui épouse

sa fille, le fils qui épouse sa mère ? — La plus grande de toutes : que peut-il en effet arriver de plus funeste que de donner le jour à une mauvaise postérité ? — Et pourquoi leur postérité serait-elle mauvaise ? S'ils sont bons eux-mêmes, qui empêche que leur postérité ne leur ressemble ? — Ici la bonté de caractère ne suffit pas : il faut encore une qualité qui accompagne la fleur de l'âge. Croyez-vous donc que la faculté génératrice soit la même dans l'âge de la force, la même dans celui qui tient encore à l'enfance, et la même vers le déclin de la vie ? — Cela n'est pas vraisemblable. — Et quel âge croyez-vous le plus favorable à la propagation de l'espèce ? — Celui de la pleine vigueur sans doute. — En deçà et au delà de cet âge, on ne peut donc se promettre une postérité saine et vigoureuse ? — Je ne le crois pas. — Ce n'est donc pas engendrer comme la nature le prescrit ? — Non, sans doute. — Qu'appellerons-nous donc une mauvaise postérité, si ce n'est celle qui provient de ces unions condamnables ? — Je suis encore de votre avis sur ce point.

— Dites-moi, n'est-ce pas partout une loi que ceux qui font du bien méritent de la reconnaissance ? — C'en est une : cependant on la transgresse. — Oui ; mais les transgresseurs sont punis. Abandonnés par les amis qui les ont obligés, ils se voient réduits à rechercher des hommes qui les haïssent. L'amitié consiste à faire du bien à ses amis ; mais les ingrats savent que leurs bienfaiteurs n'ont plus pour eux que de la haine, et ils continuent de leur faire bassement la cour pour en arracher de nouveaux bienfaits. —

Ainsi la peine suit toujours la transgression. On reconnaît en cela l'ordre divin, mon cher Socrate ; on voit que c'est l'ouvrage d'un législateur bien supérieur aux hommes. — Et croyez-vous que les dieux ordonnent des choses justes, ou qu'ils prescrivent des lois étrangères à la justice ? — Et comment leurs lois lui seraient-elles étrangères ? Qui pourrait même ordonner ce qui est juste, si ce n'est les dieux? — Ce qui plaît aux dieux, mon cher Hippias, est donc en même temps et juste et conforme aux lois.

C'est ainsi que, par sa conduite et ses discours, Socrate imprimait de plus en plus l'amour de la justice dans le cœur de ceux qui le fréquentaient.

XIV.

Il ne s'appliquait pas moins à former ses disciples à la pratique de la vertu, qu'à leur en donner les principes. Persuadé que la tempérance est la première qualité d'un homme qui veut se bien conduire, il en montrait en lui-même le plus parfait modèle ; il en faisait le sujet le plus ordinaire de ses entretiens ; et comme son esprit était sans cesse occupé des moyens qui mènent à la vertu, il les rappelait sans cesse à tous ceux qui l'écoutaient. Je sais qu'il eut un jour avec Euthydème, sur la tempérance, l'entretien que je vais rapporter.

Ne regardez-vous pas, mon cher Euthydème, la liberté comme le plus beau, le plus grand de tous les biens pour l'état et pour les particuliers? — Je n'en connais pas de plus estimable. — Celui qui se laisse dominer par la volupté, et qu'elle empêche de faire de belles actions, vous paraît-il être libre? — Je ne crois pas qu'on puisse l'être moins. — Le pouvoir de bien faire est peut-être ce que vous appelez la liberté : et vous regardez comme une servitude d'entretenir en nous-mêmes des maîtres qui nous ravissent ce pouvoir? — Voilà précisément ma pensée. — Ainsi les hommes intempérants ne sont à vos yeux que des esclaves? — Je les regarde absolument comme tels, et à bien juste titre. — Croyez-vous que les intempérants en soient quittes pour ne pouvoir faire le bien? Ne pensez-vous pas qu'ils sont forcés de commettre bien des choses honteuses? — Je ne les crois pas moins fortement poussés vers la honte que détournés du bien. — Que pensez-vous des maîtres qui défendent le bien, qui ordonnent le mal? — Que ce sont les plus méchants de tous les maîtres. — Et quelle est la pire de toutes les servitudes? — Celle qui nous soumet aux plus méchants maîtres.

— Les intempérants sont donc enchaînés à la plus cruelle servitude? — C'est ce qu'il me semble. — Ne vous semble-t-il pas aussi que l'intempérance arrache les hommes à la sagesse, le plus grand des biens, pour les précipiter dans les désordres les plus contraires à la sagesse ; que toujours excitant au plaisir, elle défend de se livrer à rien d'utile, d'en occuper même

sa pensée ; qu'elle ôte enfin aux malheureux dont elle s'empare toutes les facultés de l'esprit? Souvent ils connaissent le bien et le mal; et c'est le mal qu'elle les force à choisir! — Cela est vrai. — Où trouvera-t-on plus difficilement de la prudence que dans les intempérants? car rien n'est plus opposé que les actions de la prudence et celles de la débauche. — C'est une vérité dont il faut convenir. — Est-il rien qui, plus que la débauche, nous détourne de la décence et du devoir? — Rien, assurément rien. — Et le vice qui nous fait préférer ce qui nuit à ce qui est utile, qui nous force à nous occuper tout entiers de ce qui doit nous perdre, à négliger ce qui doit nous servir, qui nous contraint à ne faire que les actions les plus contraires à la prudence ; un tel vice n'est-il pas le plus funeste de tous les maux? — Il n'en est point de plus pernicieux. — N'est-il pas évident que la tempérance produit des effets absolument contraires à ceux de la débauche? — Cela doit être. — Et le contraire de tant de maux n'est-il pas un bien? — Certainement. — Il faut donc que la tempérance soit pour les hommes le plus grand bien? — Cela est manifeste.

— N'avez-vous jamais pensé une chose? — Laquelle? — C'est qu'on dirait que l'intempérance peut seule nous conduire au plaisir, et qu'elle est absolument incapable de nous le procurer ; c'est que la tempérance nous y mène bien plus sûrement, et qu'elle est même la vraie source de la pure volupté. — Comment cela? — C'est que l'intempérance qui ne nous permet pas d'endurer patiemment la faim,

la soif, les veilles, la privation des plaisirs de l'amour, nous empêche, par cela même, de trouver une véritable douceur à satisfaire les besoins que la nécessité nous impose. Pourquoi trouve-t-on du plaisir à contenter la soif ou l'appétit, à se livrer au repos, au sommeil, aux caresses de l'amour? c'est qu'on a eu le courage d'en supporter le besoin : c'est qu'on a été préparé par les rigueurs de la privation à goûter tous les charmes de la jouissance. La tempérance seule nous apprend à supporter le besoin : seule elle peut nous faire connaître de véritables plaisirs. — Tout ce que vous venez de dire est d'une vérité sensible.

— C'est elle aussi, c'est la tempérance, qui nous fait connaître le bien, la véritable beauté ; qui nous apprend à perfectionner notre corps, à bien conduire notre maison ; c'est par elle que nous devenons capables de servir nos amis, notre patrie ; c'est elle qui nous soumet nos ennemis ; elle enfin à qui nous devons nos plus grands avantages et la plus inaltérable volupté. Voilà les fruits que nous offre la tempérance, et qui sont refusés à la débauche. Eh ! n'est-il pas bien juste d'en être privé, quand on n'a rien fait pour mériter de les recueillir, quand on ne s'est occupé qu'à saisir de trompeuses délices qui viennent se présenter d'elles-mêmes.

Vous ne croyez donc pas, Socrate, qu'un homme qui se laisse maîtriser par les plaisirs des sens soit capable d'aucune vertu? — Et quelle différence mettez-vous, mon cher Euthydème, entre le débauché et l'animal stupide? Comment distinguer de la brute celui qui, ne portant jamais ses regards vers le bien, ne

cherche que la volupté, ne vit et n'agit que pour elle ? Il n'est donné qu'à l'homme tempérant de discerner ce qu'il y a de bien dans toutes les choses, de les distinguer entre elles par le secours du raisonnement et de l'expérience, de faire toujours le meilleur choix, et de s'abstenir constamment du mal. C'est ainsi que se forment les hommes honnêtes, les hommes vraiment heureux, les seuls dignes de vivre avec leurs semblables.

XV.

Nous devons rapporter aussi comment il formait ses amis à l'art de raisonner. Persuadé qu'en voyant soi-même les choses comme elles sont en effet, on pouvait aisément les faire connaître aux autres, il n'était pas surpris qu'avec des notions vagues et imparfaites on commençât par se tromper le premier, et qu'on entraînât les autres dans l'erreur. Aussi ne cessait-il jamais de s'occuper avec ses amis de la recherche du vrai. Ce serait un grand ouvrage de rapporter toutes ses définitions. Je me contenterai d'en insérer ici quelques-unes : elles suffiront pour faire connaître sa manière de considérer les choses.

Voici d'abord comme il envisageait la piété. Dites-moi, mon cher Euthydème, que pensez-vous de la piété ? — Que c'est la plus belle des vertus. — Pourriez-vous me dire quel est l'homme pieux ? — C'est, je crois, celui qui honore les dieux. — Est-il permis

à chacun d'honorer les dieux à sa fantaisie ? — Je ne le pense pas : il existe des lois qui doivent régler notre culte. — Celui qui observe ces lois sait donc comment il faut honorer les dieux?—C'est ce que je crois. — Et celui qui sait comment on doit honorer les dieux ne croit pas qu'on doive leur rendre un culte différent ? — Non, sans doute. — Il ne les honorera donc pas autrement lui-même ?— Je ne le crois pas. — Observer les lois qui doivent régler le culte, c'est donc rendre aux dieux un culte légitime? — Assurément. — Et celui qui leur rend un culte légitime les honore comme ils doivent être honorés ? — Je n'en doute pas. — Et celui qui les honore comme il le doit est un homme pieux?—Sans doute. — Ainsi nous définirons l'homme pieux celui qui connaît et pratique le culte légitime que l'on doit rendre aux dieux. — Cette définition me paraît juste.

XVI.

Est-il permis de se comporter avec les hommes suivant ses caprices ? — Non vraiment ; mais celui qui connaît les lois que les hommes doivent réciproquement observer entre eux, a seul avec eux la conduite qu'il doit avoir. — Ce n'est donc qu'en observant ces lois qu'on pratique les devoirs de la société ? — Comment les pratiquer autrement?—Et ce n'est qu'en les pratiquant qu'on se conduit bien avec les hommes? — Sans doute. — En se conduisant bien

avec les hommes, on remplit bien toutes les fonctions de la société ? — Cela est clair. — Et en suivant ces lois on observe la justice ? — En doutez-vous ? — Vous savez donc ce que c'est qu'on appelle la justice ? — Ce que prescrivent les lois. — Ceux qui font ce que les lois ordonnent remplissent donc en même temps et les lois et leur devoir ? — Cela est incontestable. — En observant la justice on est juste ? — Je le crois. — Pensez-vous qu'on puisse observer les lois sans savoir ce que les lois ordonnent ? — Je ne le pense pas. — Et ceux qui savent ce qu'il faut faire, croyez-vous qu'ils pensent ne le devoir pas faire ? — Ce serait une absurdité. — Connaissez-vous des gens qui fassent ce qu'ils croient ne devoir pas faire à aucun égard ? — Je n'en connais pas. — Ainsi quand on sait les lois qui doivent régler notre conduite envers les hommes, on observe la justice ? — Pourrait-on s'en écarter ? — Et en observant la justice on est juste ? — Pourrait-on l'être autrement ? — Nous définirons donc le juste celui qui connaît les lois qu'il doit observer dans sa conduite avec les hommes ? — Il me semble que c'est ainsi qu'on doit le définir.

XVII.

— Mais que dirons-nous de la sagesse, qu'est-elle ? Les sages, dites-moi, le sont-ils seulement dans

les choses qu'ils savent, ou peuvent-ils l'être même dans les choses qu'ils ne savent pas?—Ils ne peuvent l'être que dans ce qu'ils savent. Comment serait-on sage dans les choses qu'on ignore ? — Ce sont donc les lumières qui constituent les sages ?—Eh! qui pourrait les rendre sages si ce n'étaient leurs lumières ?— La sagesse est-elle autre chose que ce qui rend sage ? — Je ne le crois pas. — C'est donc la même chose que la science? — Il me le semble. — Et croyez-vous qu'un homme puisse tout savoir? — Bien loin de là ; je crois qu'il ne peut savoir que bien peu de chose. — Le même homme ne peut donc être sage en tout ? — Il s'en faut bien. — Chacun ne peut donc être sage que dans ce qu'il sait? — C'est ce que je crois.

XVIII.

—Voulez-vous que nous recherchions de même la nature du bien?—Comment nous y prendrons-nous? —Croyez-vous que le même bien soit utile à tous ? — Je ne le pense pas. — C'est apparemment parce qu'un bien qui vous paraît utile à l'un vous semble nuisible à l'autre ? — Précisément. — Le bien n'est-il pas, à votre avis, ce qui est utile ? — C'est cela même. — Ce qui est utile est donc un bien pour celui à qui il est avantageux.

— N'en est-il pas de même du beau? Quand vous parlez de la beauté d'un corps, d'un vase, ou de quelque autre objet, entendez-vous que cet objet, soit beau pour quelque usage que ce soit ? — Non,

sans doute. — Il est donc beau seulement pour l'usage auquel il doit servir? — Assurément. — Ce qui est beau sous un certain rapport d'utilité, le sera-t-il encore sous d'autres rapports? — Ce n'est pas une conséquence. — Ainsi ce qui est utile est beau relativement à l'usage auquel il est utile.

XIX.

Ne placez-vous pas le courage au rang des belles choses? — Je le mets au nombre des plus belles. — Ce n'est donc pas à de petites choses que vous le croyez utile? — Je le crois du moins utile à tout ce qu'il y a de plus grand. — Il s'exerce au milieu des dangers et sur les choses les plus terribles; mais est-il bon de ne les pas connaître, ces choses terribles? — Au contraire, il faut les connaître. — Ceux qui bravent les dangers parce qu'ils ne les connaissent pas ne sont donc pas en effet courageux? — Ils ne méritent pas ce titre; car il faudrait le donner à bien des fous, à bien des poltrons. — Et ceux qui craignent des choses qui n'ont rien de terrible? — Ils le méritent encore moins. — Vous appelez donc courageux ceux qui se comportent bien dans les occasions périlleuses, et lâches ceux qui s'y conduisent mal? — Pourrais-je les appeler autrement? — Mais se conduirait-on bien dans ces occasions, sans être capable d'en tirer parti? — Cela est impossible. — Quand on s'y conduit mal, c'est qu'on ignore le parti qu'on en pourrait tirer? — C'est une conséquence. — Chacun

se conduit donc comme il croit devoir le faire? — Comment se conduirait-on autrement? — Ceux qui se comportent mal ne savent donc pas comment ils pourraient faire pour se bien comporter? — Ils ne le savent pas. — Ceux qui le savent le peuvent donc? — Ils sont les seuls qui le puissent. — Ils ne peuvent donc se mal conduire qu'en s'égarant de leurs principes? — C'est ce que je pense. — Ce n'est donc qu'en s'égarant qu'on se conduit mal? — Cela est vraisemblable. — Ainsi ceux qui savent tirer un bon parti des occasions dangereuses et terribles sont les hommes courageux; les lâches sont ceux qui l'ignorent. — Je le pense comme vous.

XX.

Socrate mettait une grande différence entre le gouvernement monarchique et la puissance tyrannique. Il pensait que, dans la monarchie, les peuples obéissent de leur propre consentement à une autorité toujours conforme aux lois; mais que, sous la tyrannie, ils se courbent malgré eux sous le joug d'un homme qui gouverne suivant son caprice et sans consulter les lois. Il appelait aristocratie la république gouvernée par des citoyens qui ne veillent qu'à l'observation des lois; plutocratie, celle où dominent les citoyens qui ne doivent leur élévation qu'à leurs richesses; et démocratie, celle où tout le peuple se partage la puissance.

XXI.

Si quelqu'un se mettait à le contredire, sans avoir de bonnes raisons à lui donner; si, par exemple, on lui soutenait, sans aucune preuve, qu'un homme était plus sage, plus savant dans l'administration de l'état, plus courageux que celui dont il venait de faire l'éloge, il ne permettait pas à son adversaire de s'égarer, et ramenait la question aux premiers principes. Vous dites donc que l'homme que vous nous vantez est bien meilleur citoyen que celui dont je parle? — C'est ce que je soutiens. — Voyons donc; ne faut-il pas examiner d'abord quel est le devoir d'un citoyen? — J'y consens. — S'il s'agit de l'administration des finances, celui qui enrichira le plus la république ne l'emportera-t-il par sur ses concitoyens? — Cela est certain. — Et, dans la guerre, celui qui la rendra plus souvent victorieuse de ses ennemis? — Sans doute. — Et, dans les négociations, celui qui lui ménagera plus habilement l'alliance des peuples qui combattaient contre elle? — Je ne vous conteste pas cela. — Et, dans l'assemblée du peuple, celui qui saura le mieux apaiser les dissensions, qui ramènera le plus aisément la concorde? — C'est ce que je crois.

C'est ainsi qu'en réduisant les questions à leur plus grande simplicité, il rendait la vérité sensible à ses adversaires.

Quand il voulait établir un sentiment, il procédait par les principes les plus généralement avoués, persuadé que c'était la méthode de porter la démonstration jusqu'à l'évidence. Aussi n'ai-je connu personne qui sût mieux amener ses auditeurs à convenir de ce qu'il voulait leur prouver. — C'est, disait-il, parce que Ulysse savait déduire ses preuves des idées reçues par ceux qui l'écoutaient, qu'Homère a dit de lui que c'était un orateur sûr de sa cause.

XXII.

Je crois en avoir dit assez pour prouver que Socrate exposait ses principes avec la plus grande simplicité. Je vais rapporter maintenant combien il s'appliquait à rendre ses disciples capables de bien remplir les fonctions qui leur convenaient. Je ne connais personne qui se soit donné tant de peine pour bien juger les talents de ceux qu'il s'était chargé de conduire, pour savoir à quoi chacun d'eux était propre. Il leur enseignait, avec un zèle infatigable, tout ce qu'il savait de convenable à un homme bien né, et les adressait à des gens instruits, pour qu'ils apprissent d'eux ce qu'il ignorait lui-même.

Il ne négligeait pas de leur montrer que, dans chaque science, il est un point où il faut s'arrêter et

qu'on ne doit pas franchir dans une éducation bien dirigée.

— Qu'on apprenne, disait-il, assez de géométrie pour savoir, au besoin, mesurer exactement une terre qu'on veut vendre ou acheter, pour diviser en portions un héritage, ou pour distribuer le travail aux ouvriers. Cela est si facile, ajoutait-il, que, pour peu qu'on s'y applique, on ne se trouvera jamais embarrassé sur aucune mesure, et qu'on pourrait prendre les dimensions de la terre entière. Mais il n'approuvait pas qu'on s'élevât jusqu'aux difficultés de cette science; et quoiqu'il ne les ignorât pas lui-même, il disait qu'elles pouvaient occuper toute la vie d'un homme, le détourner des autres études utiles, et qu'il n'en voyait pas l'utilité [1].

Il voulait qu'on sût assez d'astronomie pour connaître, à l'inspection des signes célestes, les heures de la nuit, les jours du mois et les saisons de l'année; pour ne pas s'égarer en route, pour se conduire sur mer, et pour relever les sentinelles : science si aisée, ajoutait-il, qu'elle est à la portée de tous les chasseurs de nuit, de tous les navigateurs, de tous ceux, en un mot, qui veulent bien y donner quelque attention. Mais pousser cette étude jusqu'au point de connaître les différentes orbites que décrivent les corps célestes, se consumer à chercher la grandeur des planètes et des étoiles, leur distance de la terre, leur marche

[1] Socrate méprisait les difficultés de la géométrie, des mathématiques, de l'astronomie, parce que de son temps on ne les avait pas encore assez approfondies pour en reconnaître l'utilité.

et les causes de leurs révolutions; c'est ce qu'il désapprouvait fortement, parce qu'il ne voyait à toutes ces spéculations aucune utilité. Et ce n'était pas par ignorance qu'il les méprisait; il en avait même fait une étude assez approfondie : mais il ne voulait pas qu'on perdît à des travaux superflus un temps qui pouvait être utilement employé.

En général il condamnait que l'on eût l'orgueil de se livrer à l'étude du ciel, et vouloir pénétrer les œuvres des dieux. Il ne pensait pas que les hommes pussent découvrir ces secrets, et il croyait même qu'on ne pouvait, sans déplaire aux dieux, sonder les mystères qu'ils n'ont pas daigné nous manifester. S'abandonner à ces sublimes spéculations, c'est risquer, disait-il, de se perdre dans toutes les folies d'Anaxagore, qui fit sa principale étude d'expliquer les opérations des dieux sur la nature. Quand Anaxagore disait que le soleil est la même chose que le feu, il ne connaissait donc pas même le feu, que les hommes peuvent regarder impunément, tandis qu'ils ne sauraient fixer l'éclat du soleil; il ignorait donc que le soleil noircit la peau, et que le feu ne produit pas cet effet; il ne savait donc pas que les productions de la terre ne reçoivent la vie et l'accroissement que des rayons du soleil, et qu'au contraire la chaleur du feu les détruit. En disant que le soleil était une pierre enflammée, il n'avait donc pas remarqué que les pierres exposées au feu ne donnent pas de lumière, et sont bientôt calcinées, tandis que le soleil, toujours inaltérable, brille toujours d'un nouvel éclat.

Il conseillait l'étude de la science des nombres; mais il recommandait, comme pour les autres sciences, de ne point s'engager dans la solution de vains problèmes qui ne satisfont que la curiosité. Il examinait lui-même jusqu'à quel point toutes les connaissances pouvaient être utiles, et c'était souvent le sujet de ses entretiens avec ses amis.

Il les exhortait fortement à ne pas négliger leur santé, et à consulter là-dessus des gens instruits : il les engageait surtout à bien observer, dans tout le cours de leur vie, quels aliments, quelles boissons, quels genres d'exercice leur étaient les plus convenables, et quel emploi ils en devaient faire pour conserver la santé la plus parfaite. Il assurait qu'en se conduisant avec cette prudence, on trouverait difficilement un médecin qui sût mieux que soi-même ce qui convient à sa propre santé.

Si quelqu'un voulait s'élever au-dessus des connaissances humaines, il lui conseillait de s'appliquer à la divination. Quand on connaît, disait-il, les signes que les dieux nous donnent de leur volonté, on ne manque jamais de recevoir leurs avis.

XXIII.

Mais il disait qu'un génie lui montrait, par des signes certains, ce qu'il devait faire, ce qu'il devait éviter; et cependant il a été condamné à la mort!

Osera-t-on pour cela le soupçonner de mensonge? Observons d'abord que son âge ne lui permettait plus que bien peu de temps à vivre, et que sa condamnation n'a guère devancé le terme naturel de ses jours; qu'il n'a perdu que la portion la plus pénible de la vie, que celle où l'esprit éprouve toujours quelque affaiblissement. Il a donc peu perdu : mais il s'est couvert de gloire en déployant toute la vigueur de son âme, en défendant sa cause avec toute la force de la vérité, de la justice et de la liberté, en recevant l'arrêt de sa mort avec autant de douceur que de courage. On convient qu'aucun homme dont on ait conservé la mémoire n'a mieux soutenu les approches de la mort.

En effet, il fut obligé de vivre encore trente jours après sa condamnation : les fêtes de Délos tombaient précisément dans ce mois, et personne ne peut être puni de mort que le vaisseau sacré ne soit revenu de cette île. Tous ceux qui le virent pendant ce délai reconnurent qu'il n'avait rien changé à sa manière ordinaire de vivre. On admirait son inaltérable sérénité, la gaîté même de son humeur, et on le mettait au dessus de tous les hommes des siècles passés. En effet peut-on mourir avec plus de constance? peut-on avoir une plus belle fin? et la fin la plus belle n'est-elle pas en même temps la plus heureuse et la plus agréable aux dieux?

XXIV.

Je vais placer ici ce que je tiens d'Hermogène, fils d'Hipponique. Mélitus avait déjà porté l'accusation contre Socrate, et ce sage s'entretenait de toute autre chose que de son procès. Vous devriez bien vous occuper de votre défense, lui dit Hermogène. — Eh quoi répondit Socrate, ne voyez-vous pas que je m'en suis occupé toute ma vie? — Comment cela? — En ne faisant autre chose que considérer ce qui est juste ou injuste; en observant toujours la justice, en fuyant toujours l'iniquité. Aurais-je donc pu méditer une plus belle défense? — Mais ne voyez-vous pas, mon cher Socrate, que les juges d'Athènes ont déjà fait périr bien des innocents, et qu'ils ont absous bien des coupables? — Que vous dirai-je? j'ai déjà voulu, mon cher Hermogène, m'occuper d'une apologie que je prononcerais devant mes juges; mon génie m'en a toujours détourné. — Ce que vous dites m'étonne. — Pourquoi s'étonner, si les dieux jugent qu'il est avantageux pour moi que je finisse? Ne savez-vous pas que, jusqu'au moment de mon accusation, aucun homme n'a mieux vécu, n'a vécu plus agréablement que moi? car je crois qu'on ne peut mieux vivre qu'en cherchant à devenir meilleur; ni plus agréablement, qu'en sentant qu'on le devient en effet. C'est un bonheur que je n'ai cessé d'éprouver jusqu'à présent, et

dont je me suis rendu témoignage en interrogeant ma conscience, en fréquentant les autres, en me comparant avec eux. Mes amis m'ont jugé comme moi ; et je ne puis croire que ce soit par un aveuglement de tendresse, car tous les amis porteraient le même jugement sur ceux qu'ils aiment : non, mes amis ne se sont pas aveuglés, mais ils ont cru qu'ils devenaient eux-mêmes meilleurs dans mon commerce. Que gagnerais-je à vivre plus longtemps? J'éprouverais peut-être tous les maux qui accompagnent la vieillesse : mes oreilles s'affaibliraient aussi bien que mes yeux ; mon intelligence perdrait chaque jour de sa force ; chaque jour je deviendrais plus incapable d'apprendre et de retenir ; et les facultés dont j'ai le mieux joui seraient les premières dont on me verrait privé. Si je n'avais pas alors le sentiment de toutes ces pertes, ce serait déjà avoir cessé de vivre ; et, si je pouvais les sentir, je traînerais la vie la plus triste et la plus malheureuse.

Mais je mourrai injustement ! Eh bien ! la honte en retombera sur les auteurs de ma mort. Y aura-il donc quelque honte à moi d'avoir été mal connu, d'avoir souffert une injustice ! Je porte mes regards snr l'antiquité, et je ne vois pas que la même renommée se partage entre les auteurs et les victimes de l'injustice. Non, sans doute, les hommes, après ma mort, n'auront pas les mêmes sentiments pour Socrate et pour ses bourreaux. Ils rendront toujours témoignage que je n'ai jamais fait injure à personne, que je n'ai rendu jamais aucun homme plus méchant,

et que j'ai travaillé constamment à rendre meilleurs ceux qui m'ont fréquenté.

Voilà ce qu'Hermogène et plusieurs autres ont entendu de sa bouche.

XXV.

Tous ceux que leurs penchants entraînent au bien et qui ont connu Socrate le regrettent encore, parce qu'ils trouvaient auprès de lui les plus grands secours dans la recherche de la vertu. Je l'ai bien connu ; je l'ai vu tel que je l'ai dépeint ; si religieux, qu'il n'osait rien entreprendre sans un avis du ciel ; si juste, qu'il ne s'est jamais permis de faire le moindre tort à personne, et qu'il faisait le plus grand bien à tous ceux qui recherchaient son amitié ; si tempérant, qu'il ne préféra jamais ce qui paraissait le plus agréable à ce qu'il croyait le plus honnête ; si prudent, qu'il ne se trompait jamais entre le bon et le mauvais parti : il n'avait pas besoin pour cela de consulter les autres ; il n'avait qu'à suivre le sentiment exquis auquel il se laissait conduire. Enfin capable d'éclaircir les plus grandes difficultés, de donner, des choses les plus abstruses, les définitions les plus claires ; habile à connaître les hommes ; toujours prêt à les reprendre de leurs fautes, à les porter à l'honneur et à la vertu : tel m'a paru Socrate, et c'est dire assez qu'il était le

meilleur et le plus heureux des humains. Que ceux qui ne seront pas de mon sentiment comparent les mœurs des aùtres hommes à celles de Socrate, et qu'ils le jugent.

LES

CARACTÈRES DE THÉOPHRASTE.

DISCOURS DE LA BRUYÈRE

SUR

THÉOPHRASTE.

Je n'estime pas que l'homme soit capable de former dans son esprit un projet plus vain et plus chimérique, que de prétendre, en écrivant de quelque art ou de quelque science que ce soit, échapper à toute sorte de critiques, et enlever les suffrages de tous ses lecteurs.

Car, sans m'étendre sur la différence des esprits des hommes, aussi prodigieuse en eux, que celle de leurs visages, qui fait goûter aux uns les choses de spéculation, et aux autres celles de pratique; qui fait que quelques-uns cherchent dans les livres à exercer leur imagination, quelques autres à former leur jugement; qu'entre ceux qui lisent, ceux-ci aiment à être forcés par la démonstration, et ceux-là veulent entendre délicatement, ou former des raisonnements et des conjectures; je me renferme seulement dans cette science qui décrit les mœurs, qui examine les hommes, et qui développe leurs caractères, et j'ose dire que sur les ouvrages qui traitent de choses qui les touchent de si près, et où il ne s'agit que d'eux-mêmes, ils sont encore extrêmement difficiles à contenter.

Quelques savants ne goûtent que les apophthegmes des anciens, et les exemples tirés des Romains, des Grecs, des Perses, des Égyptiens; l'histoire du monde présent leur est insipide; ils ne sont point touchés des hommes qui les environnent, et avec qui ils vivent, ils ne font nulle attention à leurs mœurs. Les femmes, au contraire, les gens de la cour, et tous ceux qui n'ont que beaucoup d'esprit sans érudition, indifférents pour toutes les choses qui les ont précédés, sont avides de celles qui se passent à leurs yeux, et qui sont comme sous leur main : ils les examinent, ils les discernent, ils ne perdent pas de vue les personnes qui les entourent; si charmés des descriptions et des peintures que l'on fait de leurs contemporains, de leurs concitoyens, de ceux enfin qui leur ressemblent, et à qui ils ne croient pas ressembler, que jusques dans la chaire l'on se croit obligé souvent de

suspendre l'évangile pour les prendre par leur faible, et les ramener à leurs devoirs par des choses qui soient de leur goût et de leur portée.

La cour, ou ne connaît pas la ville, ou par le mépris qu'elle a pour elle, néglige d'en relever le ridicule, et n'est point frappée des images qu'il peut fournir; et si au contraire l'on peint la cour, comme c'est toujours avec les ménagements qui lui sont dus, la ville ne tire pas de cette ébauche de quoi remplir sa curiosité, et se faire une juste idée d'un pays où il faut même avoir vécu pour le connaître.

D'autre part, il est naturel aux hommes de ne point convenir de la beauté ou de la délicatesse d'un trait de morale qui les peint, qui les désigne, et où ils se reconnaissent eux-mêmes : ils se tirent d'embarras, en les condamnant; et tels n'approuvent la satire, que lorsque commençant à lâcher prise, et à s'éloigner de leurs personnes, elle va mordre quelqu'autre.

Enfin quelle apparence de pouvoir remplir tous les goûts si différents des hommes par un seul ouvrage de morale? Les uns cherchent des définitions, des divisions, des tables et de la méthode : ils veulent qu'on leur explique ce que c'est que la vertu en général, et cette vertu en particulier; quelle différence se trouve entre la valeur, la force et la magnanimité, les vices extrêmes par le défaut ou par l'excès entre lesquels chaque vertu se trouve placée, et duquel de ces deux extrêmes elle emprunte davantage : toute autre doctrine ne leur plaît pas. Les autres, contents que l'on réduise les mœurs aux passions, et que l'on explique celles-ci par le mouvement du sang par celui des fibres et des artères, quittent un auteur de tout le reste.

Il s'en trouve d'un troisième ordre, qui, persuadés que toute doctrine des mœurs doit tendre à les réformer, à discerner les bonnes d'avec les mauvaises, et à démêler dans les hommes ce qu'il y a de vain, de faible et de ridicule, d'avec ce qu'ils peuvent avoir de bon, de sain et de louable, se plaisent infiniment dans la lecture des livres, qui, supposant les principes physiques et moraux, rebattus par les anciens et les modernes, se jettent d'abord dans leur application aux mœurs du temps, corrigent les hommes les uns par les autres, par ces images de choses qui leur sont si familières, et dont néanmoins ils ne s'avisaient pas de tirer leur instruction.

Tel est le Traité des *Caractères des mœurs* que nous a laissé Théophraste : il l'a puisé dans les Ethiques et dans les grandes

Morales d'Aristote dont il fut le disciple. Les excellentes définitions que l'on lit au commencement de chaque chapitre, sont établies sur les idées et sur les principes de ce grand philosophe; et le fond des caractères qui y sont décrits, est pris de la même source. Il est vrai qu'il se les rend propres par l'étendue qu'il leur donne, et par la satire ingénieuse qu'il en tire contre les vices des Grecs, et surtout des Athéniens.

Ce livre ne peut guère passer que pour le commencement d'un plus long ouvrage que Théophraste avait entrepris. Le projet de ce philosophe, comme vous le remarquerez dans sa préface, était de traiter de toutes les vertus et de tous les vices; et comme il assure lui-même dans cet endroit, qu'il commença un si grand dessein à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, il y a apparence qu'une prompte mort l'empêcha de le conduire à sa perfection. J'avoue que l'opinion commune a toujours été qu'il avait poussé sa vie au delà de cent ans; et saint Jérôme, dans une lettre qu'il a écrite à Népotien, assure qu'il est mort à cent sept ans accomplis : de sorte que je ne doute point qu'il n'y ait eu une ancienne erreur, ou dans les chiffres grecs qui ont servi de règle à Diogène Laërce[1], qui ne le fait vivre que quatre-vingt-quinze années, ou dans les premiers manuscrits qui ont été faits de cet historien, s'il est vrai d'ailleurs que les quatre-vingt-dix neuf ans que cet auteur se donne dans cette préface, se lisent également dans quelque manuscrit de la bibliothèque Palatine, où l'on a aussi trouvé les cinq derniers chapitres des Caractères de Théophraste, qui manquaient aux anciennes impressions, et où l'on a vu deux titres, l'un *du goût qu'on a pour les vicieux*, et l'autre *du gain sordide*, qui sont seuls, et dénués de leurs chapitres.

Ainsi cet ouvrage n'est peut-être même qu'un simple fragment, mais cependant un reste précieux de l'antiquité, et un monument de la vivacité de l'esprit, et du jugement ferme et solide de ce philosophe dans un âge si avancé. En effet, il a toujours été lu comme un chef-d'œuvre dans son genre : il ne se voit rien où le goût attique se fasse mieux remarquer, et où l'élégance grecque éclate davantage : on l'a appelé un livre d'or. Les savants, faisant attention à la diversité des mœurs qui y sont traitées, et à la manière naïve dont tous les caractères y sont exprimés; et la comparant d'ailleurs avec

1 C'est par erreur que La Bruyère dit ici que Diogène Laërce fait vivre Théophraste quatre-vingt-quinze ans : cet écrivain ne lui donne que quatre-vingt-cinq ans.

celle du poète Ménandre, disciple de Théophraste, et qui servit ensuite de modèle à Térence, qu'on a dans nos jours si heureusement imité, ne peuvent s'empêcher de reconnaître dans ce petit ouvrage la première source de tout le comique : je dis dis de celui qui est épuré des pointes, des obscénités, des équivoques, qui est pris dans la nature, qui fait rire les sages et les vertueux.

Mais peut-être que pour relever le mérite de ce *Traité des Caractères*, et en inspirer la lecture, il ne sera pas inutile de dire quelque chose de celui de leur auteur. Il était d'Érèse, ville de Lesbos, fils d'un foulon : il eut pour premier maître dans son pays, un certain Leucippe [1], qui était de la même ville que lui : de là il passa à l'école de Platon, et s'arrêta ensuite à celle d'Aristote, où il se distingua entre tous ses disciples. Ce nouveau maître charmé de la facilité de son esprit et de la douceur de son élocution, lui changea son nom, qui était Tyrtame, en celui d'Euphraste, qui signifie celui qui parle bien; et ce nom ne répondant point assez à la haute estime qu'il avait de la beauté de son génie et de ses expressions, il l'appela Théophraste, c'est-à-dire, un homme dont le langage est divin. Et il semble que Cicéron ait entré dans les sentiments de ce philosophe, lorsque, dans le livre qu'il intitule Brutus, ou *des Orateurs illustres*, il parle ainsi : « Qui est plus fécond » et plus abondant que Platon? plus solide et plus ferme qu'Aris» tote? plus agréable et plus doux que Théophraste? [2] » Et dans quelques-unes de ses Épîtres à Atticus, on voit que parlant du même Théophraste, il l'appelle son ami, que la lecture de ses livres lui était familière, et qu'il en faisait ses délices. [3]

Aristote disait de lui, et de Callisthène [4] un autre de ses disciples, ce que Platon avait dit la première fois d'Aristote même et de Xénocrate [5], que Callisthène était lent à concevoir et avait l'esprit tardif, et que Théophraste au contraire l'avait si vif, si perçant, si péné-

1 Un autre que Leucippe, philosophe célèbre et disciple de Zénon. (*Note de La Bruyère.*)

2 Quis uberior in dicendo Platone? Quis Aristotele nervosior? Theophrasto dulcior (cap. xxxi).

3 Voy. les Tusculanes de Cicéron (liv. v, chap. ix).

4 Philosophe fameux et austère qui suivit Alexandre et lui devint odieux par sa rigidité (Voy. Arrien, de Expedit. Alexandr. IV, xiv).

5 C'est ce même philosophe que Platon engageait à sacrifier aux Grâces, et que les Athéniens dispensèrent un jour, par respect pour sa vertu et sa droiture d'âme, d'un serment exigé par les lois.

trant, qu'il comprenait d'abord d'une chose tout ce qui en pouvait être connu ; que l'un avait besoin d'éperon pour être excité, et qu'il fallait à l'autre un frein pour le retenir.

Il estimait en celui-ci, sur toutes choses, un caractère de douceur qui régnait également dans ses mœurs et dans son style [1]. L'on raconte que les disciples d'Aristote, voyant leur maître avancé en âge, et d'une santé fort affaiblie, le prièrent de leur nommer son successeur ; que comme il avait deux hommes dans son école sur qui seuls ce choix pouvait tomber, Ménédème [2] le Rhodien, et Théophraste d'Érèse, par un esprit de ménagement pour celui qu'il voulait exclure, il se déclara de cette manière : il feignit, peu de temps après que ses disciples lui eurent fait cette prière, et en leur présence, que le vin dont il faisait un usage ordinaire, lui était nuisible, et il se fit rapporter des vins de Rhodes et de Lesbos : il goûta de tous les deux, dit qu'ils ne démentaient point leur terroir, et que chacun dans son genre était excellent; que le premier avait de la force, mais que celui de Lesbos avait plus de douceur, et qu'il lui donnait la préférence. Quoi qu'il en soit de ce fait, qu'on lit dans Aulu-Gelle, il est certain que lorsque Aristote, accusé par Eurimédon, prêtre de Cerès, d'avoir mal parlé des dieux, craignant le destin de Socrate, voulut sortir d'Athènes, et se retirer à Calcis, ville d'Eubée, il abandonna son école au Lesbien, lui confia ses écrits, à condition de les tenir secrets ; et c'est par Théophraste que sont venus jusqu'à nous les ouvrages de ce grand homme [3].

Son nom devint si célèbre par toute la Grèce, que successeur d'Aristote, il put compter bientôt dans l'école qu'il lui avait laissée, jusques à deux mille disciples. Il excita l'envie de Sophocle [4], fils d'Amphiclide, et qui pour lors était préteur. Celui-ci, en effet son ennemi, mais sous prétexte d'une exacte police, et d'empêcher les assemblées, fit une loi qui défendait, sous peine de la vie, à aucun

1 Cicéron, *de Finibus*, V, IV ; Epit. à Atticus, II, XVI ; Sénèque *de Ira*, I, XII, XV.

2 Il y a deux auteurs du même nom : l'un philosophe cynique, l'autre disciple de Platon. (*Note de La Bruyère.*)

3 Les écrits de Théophraste passèrent après sa mort entre les mains d'un de ses disciples ; cachés d'abord dans la crainte que les rois de Pergame ne les fissent emporter pour les déposer dans leur bibliothèque, ils furent vendus à Apellicon de Téos, et enfin transportés à Rome par Sylla après la prise d'Athènes par les Romains. Ils furent mis en ordre par Andronicus de Rhodes (Voy. le *Thes. græc.* de Gronovius, t. X ; Cicéron *de Finibus*, V, IV).

4 Un autre que le poète tragique. (*Note de La Bruyère.*)

philosophe d'enseigner dans les écoles. Ils obéirent : mais l'année suivante, Philon ayant succédé à Sophocle, qui était sorti de charge, le peuple d'Athènes abrogea cette loi odieuse que ce dernier avait faite, le condamna à une amende de cinq talents, rétablit Théophraste et le reste des philosophes.

Plus heureux qu'Aristote, qui avait été contraint de céder à Eurimédon, il fut sur le point de voir un certain Agonide puni comme impie par les Athéniens, seulement à cause qu'il avait osé l'accuser d'impiété : tant était grande l'affection que ce peuple avait pour lui, et qu'il méritait par sa vertu [1].

En effet on lui rend ce témoignage, qu'il avait une singulière prudence, qu'il était zélé pour le bien public, laborieux, officieux, affable, bienfaisant. Ainsi, au rapport de Plutarque [2], lorsqu'Erèse fut accablé de tyrans qui avaient usurpé la domination de leur pays, il se joignit à Phidias [3] son compatriote, contribua avec lui de ses biens pour armer les bannis, qui rentrèrent dans leur ville, en chassèrent les traîtres, et rendirent à toute l'île de Lesbos sa liberté.

Tant de rares qualités ne lui acquirent pas seulement la bienveillance du peuple, mais encore l'estime et la familiarité des rois. Il fut ami de Cassandre, qui avait succédé à Aridée, frère d'Alexandre-le-Grand, au royaume de Macédoine [4]; et Ptolémée, fils de Lagus et premier roi d'Egypte, entretint toujours un commerce étroit avec ce philosophe. Il mourut enfin accablé d'années et de fatigues, et il cessa tout à la fois de travailler et de vivre. Toute la Grèce le pleura, et tout le peuple athénien assista à ses funérailles.

L'on raconte de lui, que dans son extrême vieillesse, ne pouvant plus marcher à pied, il se faisait porter en litière par la ville, où il était vu du peuple à qui il était si cher. L'on dit aussi que ses disciples qui entouraient son lit lorsqu'il mourut, lui ayant demandé s'il n'avait rien à leur recommander, il leur tint ce discours : « La vie nous séduit, elle nous promet de grands plaisirs dans la » possession de la gloire; mais à peine commence-t-on à vivre, qu'il » faut mourir : il n'y a souvent rien de plus stérile que l'amour de » la réputation. Cependant, mes disciples, contentez-vous : si vous

1 Voy. Cicéron *de Natur. Deorum*, I, XIII.

2 Voyez la préface de M. Coray, p. 23 et suiv.

3 Un autre que le fameux sculpteur. (*Note de La Bruyère*).

4 Voy. Diodore de Sicile, liv. XVIII, et M. Coray, p. 208 et suiv

» négligez l'estime des hommes, vous vous épargnez à vous-mêmes » de grands travaux : s'ils ne rebutent point votre courage, il peut » arriver que la gloire sera votre récompense. Souvenez-vous seule- » ment qu'il y a dans la vie beaucoup de choses inutiles, et qu'il y » en a peu qui mènent à une fin solide. Ce n'est point à moi à déli- » bérer sur le parti que je dois prendre : il n'est plus temps. Pour » vous qui avez à me survivre, vous ne sauriez peser trop mûrement » ce que vous devez faire. » Et ce furent là ses dernières paroles.

Cicéron, dans le troisième livre des Tusculanes, dit « que » Théophaste mourant se plaignit de la nature, de ce qu'elle avait » accordé aux cerfs et aux corneilles une vie si longue, et qui leur » est si inutile, lorsqu'elle n'avait donné aux hommes qu'une vie très- » courte, bien qu'il leur importe si fort de vivre longtemps; que si » l'âge des hommes eût pu s'étendre à un plus grand nombre d'années, » il serait arrivé que leur vie aurait été cultivée par une doctrine » universelle, et qu'il n'y aurait eu dans le monde ni art ni science » qui n'eût atteint sa perfection[1]. » Et saint Jérôme, dans l'endroit déjà cité[2] assure que *Théophraste à l'âge de cent sept ans, frappé de la maladie dont il mourut, regretta de sortir de la vie dans un temps où il ne faisait que commencer à être sage.*

Il avait coutume de dire, qu'il ne faut pas aimer ses amis pour les éprouver, mais les éprouver pour les aimer; que les amis doivent être communs entre les frères, comme tout est commun entre les amis; que l'on devait plutôt se fier à un cheval sans frein, qu'à celui qui parle sans jugement; que la plus forte dépense que l'on puisse faire, est celle du temps. Il dit un jour à un homme qui se taisait à table dans un festin : *Si tu es un habile homme, tu as tort de ne pas parler; mais s'il n'en est pas ainsi, tu en sais beaucoup.* Voilà quelques-unes de ses maximes.

Mais si nous parlons de ses ouvrages, ils sont infinis; et nous n'apprenons pas que nul ancien ait plus écrit que Théophraste. Diogène Laërce fait l'énumération de plus de deux cents Traités diffé-

1 « Theophrastus moriens accusasse naturam dicitur quod cervis et cornicibus vitam » diuturnam, quorum id nihil interesset, hominibus, quorum maxime interfuisset, tam » exiguam vitam dedisset; quorum si ætas potuisset esse longioquior, futurum fuisset ut, » omnibus perfectis artibus, omni doctrina vita hominum erudiretur. » (*Tusc.*, lib. III, cap. XXVIII.)

2 *Epist. ad Nepotianum.* « Sapiens vir Græciæ Theophrastus, cum expletis centum » et septem annis se mori cerneret; dixisse fertur se dolere quod tum egrederetur e vita » quando sapere cœpisset. »

rents et sur toutes sortes de sujets, qu'il a composés. La plus grande partie s'est perdue par le malheur des temps, et l'autre se réduit à vingt Traités qui sont recueillis dans le volume de ses œuvres. L'on y voit neuf livres de l'histoire des plantes, six livres de leurs causes. Il a écrit des vents, du feu, des pierres, du miel, des signes du beau temps, des signes de la pluie, des signes de la tempête, des odeurs, de la sueur, du vertige, de la lassitude, du relâchement des nerfs, de la défaillance, des poissons qui vivent hors de l'eau, des animaux qui changent de couleurs, des animaux qui naissent subitement, des animaux sujets à l'envie, des caractères, des mœurs. Voilà ce qui nous reste de ses écrits; entre lesquels ce dernier seul, dont on donne la traduction, peut répondre non-seulement de la beauté de ceux que l'on vient de déduire, mais encore du mérite d'un nombre infini d'autres qui ne sont point venus jusques à nous.

Que si quelques-uns se refroidissaient pour cet ouvrage moral par les choses qu'ils y voient, qui sont du temps auquel il a été écrit, et qui ne sont point selon leurs mœurs; que peuvent-ils faire de plus utile et de plus agréable pour eux, que de se défaire de cette prévention pour leurs coutumes et leurs manières, qui, sans autre discussion, non-seulement les leur fait trouver les meilleures de toutes, mais leur fait presque décider que tout ce qui n'y est pas conforme est méprisable, et qui les prive, dans la lecture des livres des anciens, du plaisir et de l'instruction qu'ils en doivent attendre?

Nous, qui sommes si modernes, serons anciens dans quelques siècles. Alors l'histoire du nôtre fera goûter à la postérité la vénalité des charges, c'est-à-dire le pouvoir de protéger l'innocence, de punir le crime, et de faire justice à tout le monde, acheté à deniers comptants comme une métairie; la splendeur des partisans [1], gens si méprisés chez les Hébreux et chez les Grecs. L'on entendra parler d'une capitale d'un grand royaume où il n'y avait ni places publiques, ni bains, ni fontaines, ni amphithéâtres, ni galeries, ni portiques, ni promenoirs, qui était pourtant une ville merveilleuse. L'on dira que tout le cours de la vie s'y passait presque à sortir de sa maison, pour aller se renfermer dans celle d'un autre; que d'honnêtes femmes, qui n'étaient ni marchandes ni hôtelières, avaient leurs maisons ouvertes à ceux qui payaient pour y entrer; que l'on avait à choisir des dés, des cartes et de tous les jeux; que l'on mangeait dans ces maisons, et qu'elles étaient commodes à tout commerce. L'on saura que le

1 On désignait autrefois par ces mots les financiers ou traitants.

peuple ne paraissait dans la ville que pour y passer avec précipitation; nul entretien, nulle familiarité; que tout y était farouche et comme alarmé par le bruit des chars qu'il fallait éviter, et qui s'abandonnaient au milieu des rues, comme on fait dans une lice pour remporter le prix de la course. L'on apprendra sans étonnement qu'en pleine paix, et dans une tranquillité publique, des citoyens entraient dans les temples, allaient voir des femmes, ou visitaient leurs amis, avec des armes offensives, et qu'il n'y avait presque personne qui n'eût à son côté de quoi pouvoir d'un seul coup en tuer un autre. Ou si ceux qui viendront après nous, rebutés par des mœurs si étranges et si différentes des leurs, se dégoûtent par là de nos mémoires, de nos poésies, de notre comique et de nos satires, pouvons-nous ne les pas plaindre par avance de se priver eux-mêmes, par cette fausse délicatesse, de la lecture de si beaux ouvrages, si travaillés, si réguliers, et de la connaissance du plus beau règne dont jamais l'histoire ait été embellie?

Ayons donc pour les livres des anciens cette même indulgence que nous espérons nous-mêmes de la postérité, persuadés que les hommes n'ont point d'usages ni de coutumes qui soient de tous les siècles; qu'elles changent avec le temps; que nous sommes trop éloignés de celles qui ont passé, et trop proches de celles qui règnent encore, pour être dans la distance qu'il faut pour faire des unes et des autres un juste discernement. Alors, ni ce que nous appelons la politesse de nos mœurs, ni la bienséance de nos coutumes, ni notre faste, ni notre magnificence, ne nous préviendront pas davantage contre la vie simple des Athéniens que contre celle des premiers hommes, grands par eux-mêmes, et indépendamment de mille choses extérieures qui ont été depuis inventées pour suppléer peut-être à cette véritable grandeur qui n'est plus.

La nature se montrait en eux dans toute sa pureté et sa dignité, et n'était point encore souillée par la vanité, par le luxe et par la sotte ambition. Un homme n'était honoré sur la terre qu'à cause de sa force ou de sa vertu : il n'était point riche par des charges ou des pensions, mais par son champ, par ses troupeaux, par ses enfants et ses serviteurs; sa nourriture était saine et naturelle, les fruits de la terre, le lait de ses animaux et de ses brebis; ses vêtements simples et uniformes, leurs laines, leurs toisons; ses plaisirs innocents, une grande récolte, le mariage de ses enfants, l'union avec ses voisins, la paix dans sa famille. Rien n'est plus opposé à nos mœurs que toutes ces choses; mais l'éloignement des temps nous les fait goûter,

ainsi que la distance des lieux nous fait recevoir tout ce que les diverses relations ou les livres de voyages nous apprennent des pays lointains et des nations étrangères.

Ils racontent une religion, une police, une manière de se nourrir, de s'habiller, de bâtir, et de faire la guerre, qu'on ne savait point, des mœurs que l'on ignorait : celles qui approchent des nôtres nous touchent, celles qui s'en éloignent nous étonnent; mais toutes nous amusent, moins rebutés par la barbarie des manières et des coutumes de peuples si éloignés, qu'instruits et même réjouis par leur nouveauté; il nous suffit que ceux dont il s'agit soient Siamois, Chinois, Nègres ou Abyssins.

Or ceux dont Théophraste nous peint les mœurs dans ses Caractères étaient Athéniens, et nous sommes Français : et si nous joignons à la diversité des lieux et du climat le long intervalle des temps, et que nous considérions que ce livre a pu être écrit la dernière année de la cent quinzième olympiade, trois cent quatorze ans avant l'ère chrétienne, et qu'ainsi il y a deux mille ans accomplis que vivait ce peuple d'Athènes dont il fait la peinture, nous admirerons de nous y reconnaître nous-mêmes, nos amis, nos ennemis, ceux avec qui nous vivons, et que cette ressemblance avec des hommes séparés par tant de siècles soit si entière. En effet, les hommes n'ont point changé selon le cœur et selon les passions; ils sont encore tels qu'ils étaient alors et qu'ils sont marqués dans Théophraste, vains, dissimulés, flatteurs, intéressés, effrontés, importuns, défiants, médisants, querelleurs, superstitieux.

Il est vrai, Athènes était libre, c'était le centre d'une république : ses citoyens étaient égaux; ils ne rougissaient point l'un de l'autre, ils marchaient presque seuls et à pied dans une ville propre, paisible et spacieuse; entraient dans les boutiques et dans les marchés, achetaient eux-mêmes les choses nécessaires; l'émulation d'une cour ne les faisait point sortir d'une vie commune : ils réservaient leurs esclaves pour les bains, pour les repas, pour le service intérieur des maisons, pour les voyages; ils passaient une partie de leur vie dans les places, dans les temples, aux amphithéâtres, sur un port, sous des portiques, et au milieu d'une ville dont ils étaient également les maîtres. Là le peuple s'assemblait pour parler ou pour délibérer des affaires publiques; ici il s'entretenait avec les étrangers; ailleurs les philosophes tantôt enseignaient leur doctrine, tantôt conféraient avec leurs disciples : ces lieux étaient tout à la fois la scène des plaisirs et des affaires. Il y avait dans ces mœurs quelque chose de simple et

de populaire, et qui ressemble peu aux nôtres, je l'avoue; mais cependant quels hommes en général que les Athéniens! et quelle ville qu'Athènes! quelles lois! quelle police! quelle valeur! quelle discipline! quelle perfection dans toutes les sciences et dans tous les arts! mais quelle politesse dans le commerce ordinaire et dans le langage! Théophraste, le même Théophraste dont l'on vient de dire de si grandes choses, ce parleur agréable, cet homme qui s'exprimait divinement, fut reconnu étranger et appelé de ce nom par une simple femme de qui il achetait des herbes au marché, et qui reconnut, par je ne sais quoi d'attique qui lui manquait, et que les Romains ont depuis appelé urbanité, qu'il n'était pas Athénien : et Cicéron rapporte que ce grand personnage demeura étonné de voir qu'ayant vieilli dans Athènes, possédant si parfaitement le langage attique, et en ayant acquis l'accent par une habitude de tant d'années, il ne s'était pu donner ce que le simple peuple avait naturellement et sans nulle peine [1]. Que si l'on ne laisse pas de lire quelquefois dans ce traité des Caractères de certaines mœurs qu'on ne peut excuser, et qui nous paraissent ridicules, il faut se souvenir qu'elles ont paru telles à Théophraste, qui les a regardées comme des vices dont il a fait une peinture naïve, qui fit honte aux Athéniens et qui servit à les corriger.

Enfin, dans l'esprit de contenter ceux qui reçoivent froidement tout ce qui appartient aux étrangers et aux anciens, et qui n'estiment que leurs mœurs, on les ajoute à cet ouvrage. L'on a cru pouvoir se dispenser de suivre le projet de ce philosophe, soit parce qu'il est toujours pernicieux de poursuivre le travail d'autrui, surtout si c'est d'un ancien ou d'un auteur d'une grande réputation; soit encore parce que cette unique figure qu'on appelle description ou énumération, employée avec tant de succès dans ces vingt-huit chapitres des Caractères, pourrait en avoir un beaucoup moindre, si elle était traitée par un génie fort inférieur à celui de Théophraste.

Au contraire, se ressouvenant que parmi le grand nombre des traités de ce philosophe, rapportés par Diogène Laërce, il s'en trouve un sous le titre de Proverbes, c'est-à-dire de pièces détachées, comme des réflexions ou des remarques; que le premier et le plus grand livre de morale qui ait été fait porte ce même nom dans les divines Écritures; on s'est trouvé excité, par de si grands modèles, à suivre, selon ses forces, une semblable manière d'écrire des

1 *Brutus*, chap. XLVII.

mœurs [1]; et l'on n'a point été détourné de son entreprise par deux ouvrages de morale qui sont dans les mains de tout le monde, et d'où, faute d'attention, ou par un esprit de critique, quelques-uns pourraient penser que ces remarques sont imitées.

L'un, par l'engagement de son auteur [2], fait servir la métaphysique à la religion, fait connaître l'âme, ses passions, ses vices, traite les grands et les sérieux motifs pour conduire à la vertu, et veut rendre l'homme chrétien. L'autre, qui est la production d'un esprit instruit par le commerce du monde [3], et dont la délicatesse était égale à la pénétration, observant que l'amour-propre est dans l'homme la cause de tous ses faibles, l'attaque sans relâche, quelque part où il le trouve; et cette unique pensée, comme multipliée en mille autres, a toujours, par le choix des mots et par la variété de l'expression, la grâce de la nouveauté.

L'on ne suit aucune de ces routes dans l'ouvrage qui est joint à la traduction des Caractères; il est tout différent des deux autres que je viens de toucher : moins sublime que le premier, et moins délicat que le second, il ne tend qu'à rendre l'homme raisonnable, mais par des voies simples et communes, et en l'examinant indifféremment, sans beaucoup de méthode, et selon que les divers chapitres y conduisent, par les âges, les sexes et les conditions, et par les vices, les faibles et le ridicule qui y sont attachés.

L'on s'est plus appliqué aux vices de l'esprit, aux replis du cœur et à tout l'intérieur de l'homme, que n'a fait Théophraste : et l'on peut dire que comme ses Caractères, par mille choses extérieures qu'ils font remarquer dans l'homme, par ses actions, ses paroles et ses démarches, apprennent quel est son fond, et font remonter jusqu'à la source de son déréglement; tout au contraire, les nouveaux Caractères, déployant d'abord les pensées, les sentiments et les mouvements des hommes, découvrent le principe de leur malice et de leurs faiblesses, font que l'on prévoit aisément tout ce qu'ils sont capables de dire ou de faire, et qu'on ne s'étonne plus de mille actions vicieuses ou frivoles dont leur vie est toute remplie.

Il faut avouer que sur les titres de ces deux ouvrages l'embarras s'est trouvé presque égal. Pour ceux qui partagent le dernier, s'ils

1 L'on entend cette manière coupée dont Salomon a écrit ses *Proverbes*, et nullement les choses qui sont divines et hors de toute comparaison. (*Note de La Bruyère.*)

2 Pascal.

3 Le duc de La Rochefoucault.

ne plaisent point assez, l'on permet d'en suppléer d'autres : mais, à l'égard des titres des Caractères de Théophraste, la même liberté n'est pas accordée, parce qu'on n'est point maître du bien d'autrui. Il a fallu suivre l'esprit de l'auteur, et les traduire selon le sens le plus proche de la diction grecque, et en même temps selon la plus exacte conformité avec leurs chapitres : ce qui n'est pas une chose facile, parce que souvent la signification d'un terme grec traduit en français mot pour mot n'est plus la même dans notre langue : par exemple, ironie est chez nous une raillerie dans la conversation, ou une figure de rhétorique; et chez Théophraste c'est quelque chose entre la fourberie et la dissimulation, qui n'est pourtant ni l'une ni l'autre, mais précisément ce qui est décrit dans le premier chapitre.

Et d'ailleurs les Grecs ont quelquefois deux ou trois termes assez différents pour exprimer des choses qui le sont aussi, et que nous ne saurions guère rendre que par un seul mot : cette pauvreté embarrasse. En effet, l'on remarque dans cet ouvrage grec trois espèces d'avarice, deux sortes d'importuns, des flatteurs de deux manières, et autant de grands parleurs; de sorte que les caractères de ces personnes semblent rentrer les uns dans les autres au désavantage du titre : ils ne sont pas aussi toujours suivis et parfaitement conformes, parce que Théophraste, emporté quelquefois par le dessein qu'il a de faire des portraits, se trouve déterminé à ces changements par le caractère seul et les mœurs du personnage qu'il peint, ou dont il fait la satire [1].

Les définitions qui sont au commencement de chaque chapitre ont eu leurs difficultés. Elles sont courtes et concises dans Théophraste, selon la force du grec et le style d'Aristote, qui lui en a fourni les premières idées : on les a étendues dans la traduction, pour les rendre intelligibles. Il se lit aussi, dans ce traité, des phrases qui ne sont pas achevées, et qui forment un sens imparfait, auquel il a été facile de suppléer le véritable : il s'y trouve de différentes leçons, quelques endroits tout à fait interrompus, et qui pouvaient recevoir diverses explications; et, pour ne point s'égarer dans ces doutes, on a suivi les meilleurs interprètes.

1 Les copistes et l'abréviateur de Théophraste ont dû contribuer beaucoup à altérer l'unité de son œuvre, en réunissant sous le même titre des traits qui appartenaient sans doute, dans l'origine à des chapitres différents. Schweigæuser a indiqué quelques-unes de ces transpositions. Selon lui, les passages qui défigurent le chap. XI appartiennent au chap. XXX, qui n'était point encore retrouvé du temps de La Bruyère : il en désigne encore d'autres au chap. XVI et au chap. XX.

Enfin, comme cet ouvrage n'est qu'une simple instruction sur les mœurs des hommes, et qu'il vise moins à les rendre savants qu'à les rendre sages, l'on s'est trouvé exempt de le charger de longues et curieuses observations, ou de doctes commentaires qui rendissent un compte exact de l'antiquité. L'on s'est contenté du mettre de petites notes à côté de certains endroits que l'on a cru les mériter, afin que nuls de ceux qui ont de la justesse, de la vivacité, et à qui il ne manque que d'avoir lu beaucoup, ne se reprochent pas même ce petit défaut, ne puissent être arrêtés dans la lecture des Caractères, et douter un moment du sens de Théophraste.

AVANT-PROPOS

DE THÉOPHRASTE.

J'ai admiré souvent, et j'avoue que je ne puis encore comprendre, quelque sérieuse réflexion que je fasse, pourquoi toute la Grèce étant placée sous un même ciel, et les Grecs nourris et élevés de la même manière il se trouve néanmoins si peu de ressemblance dans leurs mœurs. Puis donc, mon cher Polyclès, qu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans où je me trouve, j'ai assez vécu pour connaître les hommes; que j'ai vu d'ailleurs, pendant le cours de ma vie, toutes sortes de personnes et de divers tempéraments, et que je me suis toujours attaché à étudier les hommes vertueux, comme ceux qui n'étaient connus que par leurs vices [1]; il semble que j'ai dû marquer les caractères des uns et des autres, et ne me pas contenter de peindre les Grecs en général, mais même de toucher ce qui est personnel, et ce que plusieurs d'entre eux paraissent avoir de plus familier. J'espère, mon cher Polyclès, que cet ouvrage sera utile à ceux qui viendront après nous : il leur tracera des modèles qu'ils pourront suivre; il leur apprendra à faire le discernement de ceux avec qui ils doivent lier quelque commerce, et dont l'émulation les portera à imiter leurs vertus et leur sagesse. Ainsi je vais entrer en matière : c'est à vous de pénétrer dans mon sens, et d'examiner avec attention si la vérité se trouve dans mes paroles. Et, sans faire une plus longue préface, je parlerai d'abord de la dissimulation; je définirai ce vice, et je dirai ce que c'est qu'un homme dissimulé, je décrirai ses mœurs; et je traiterai ensuite des autres passions, suivant le projet que j'en ai fait.

1 Théophraste avait dessein de traiter de toutes les vertus et de tous les vices.

LES CARACTÈRES

DE

THÉOPHRASTE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Dissimulation.

La dissimulation[1] n'est pas aisée à bien définir : si l'on se contente d'en faire une simple description, l'on peut dire que c'est un certain art de composer ses paroles et ses actions pour une mauvaise fin. Un homme dissimulé se comporte de cette manière : il aborde ses ennemis, leur parle, et leur fait croire par cette démarche qu'il ne les hait point; il loue ouvertement et en leur présence ceux à qui il dresse de secrètes embûches, et il s'afflige avec eux s'il leur est arrivé quelque disgrâce, il semble pardonner les discours offensants qu'on lui tient; il récite froidement les plus horribles choses que l'on aura dites contre sa réputation; et il emploie les paroles les plus flatteuses pour adoucir ceux qui se plaignent de lui, et qui sont aigris par les injures qu'ils en ont reçues. S'il arrive que quelqu'un l'aborde avec empres-

[1] L'auteur parle de celle qui ne vient pas de la prudence, et que les Grecs appelaient *ironie*.

sement, il feint des affaires, et lui dit de revenir une autre fois : il cache soigneusement tout ce qu'il fait; et, à l'entendre parler, on croirait toujours qu'il délibère [1]. Il ne parle point indifféremment; il a ses raisons pour dire tantôt qu'il ne fait que revenir de la campagne, tantôt qu'il est arrivé à la ville fort tard, et quelquefois qu'il est languissant, ou qu'il a une mauvaise santé. Il dit à celui qui lui emprunte de l'argent à intérêt, ou qui le prie de contribuer de sa part à une somme que ses amis consentent de lui prêter [2], qu'il ne vend rien, qu'il ne s'est jamais vu si dénué d'argent; pendant qu'il dit aux autres que le commerce va le mieux du monde, quoique en effet il ne vende rien. Souvent après avoir écouté ce qu'on lui a dit, il veut faire croire qu'il n'y a pas eu la moindre attention : il feint de n'avoir pas aperçu les choses où il vient de jeter les yeux, ou s'il est convenu d'un fait, de ne s'en plus souvenir. Il n'a pour ceux qui lui parlent d'affaires que cette seule réponse : J'y penserai. Il sait de certaines choses, il en ignore d'autres; il est saisi d'admiration; d'autres fois il aura pensé comme vous sur cet événement; et cela selon

[1] D'habiles critiques proposent de traduire : « Il fait dire à ceux qui viennent le trouver pour affaires de revenir une autre fois, en feignant d'être rentré à l'instant, ou bien en disant qu'il est tard, et que sa santé ne lui permet pas de les recevoir. Il ne convient jamais de ce qu'il va faire, et ne cesse d'assurer qu'il est encore indécis. Il dit à celui, etc. »

[2] Cette sorte de contribution était fréquente à Athènes, et autorisée par les lois. Elle servait à aider ceux que des malheurs avaient ruinés ou endettés, en leur prêtant des sommes qu'ils devaient rendre plus tard.

ses différents intérêts. Son langage le plus ordinaire est celui-ci : « Je n'en crois rien, je ne comprends » pas que cela puisse être, je ne sais où j'en suis, » ou bien : « Il me semble que je ne suis pas moi-» même ; » et ensuite : « Ce n'est pas ainsi qu'il me » l'a fait entendre; voilà une chose merveilleuse, et » qui passe toute créance, contez cela à d'autres : » dois-je vous croire? ou me persuaderai-je qu'il m'ait dit la vérité ? » paroles doubles et artificieuses, dont il faut se défier comme de ce qu'il y a au monde de plus pernicieux. Ces manières d'agir ne partent point d'une âme simple et droite, mais d'une mauvaise volonté, ou d'un homme qui veut nuire : le venin des aspics est moins à craindre.

CHAPITRE II.

De la Flatterie.

La flatterie est un commerce honteux qui n'est utile qu'au flatteur. Si un flatteur se promène avec quelqu'un dans la place : Remarquez-vous, lui dit-il, comme tout le monde a les yeux sur vous? cela n'arrive qu'à vous seul. Hier il fut bien parlé de vous, et l'on ne tarissait point sur vos louanges. Nous nous trouvâmes plus de trente personnes dans un endroit du Portique [1] ; et comme par la suite du

[1] Édifice public qui servit depuis à Zénon et à ses disciples de rendez-vous pour leurs disputes : ils en furent appelés stoïciens ; car *stoa*, mot grec, signifie portique.

discours l'on vint à tomber sur celui que l'on devait estimer le plus homme de bien de la ville, tous d'une commune voix vous nommèrent, et il n'y en eut pas un seul qui vous refusât ses suffrages. Il lui dit mille choses de cette nature. Il affecte d'apercevoir le moindre duvet qui se sera attaché à votre habit, de le prendre, et de le souffler à terre : si par hasard le vent a fait voler quelques petites pailles sur votre barbe ou sur vos cheveux, il prend soin de vous les ôter; et vous souriant [1] : Il est merveilleux, dit-il, combien vous êtes blanchi depuis deux jours que je ne vous ai pas vu. Et il ajoute : Voilà encore, pour un homme de votre âge, assez de cheveux noirs. Si celui qu'il veut flatter prend la parole, il impose silence à tous ceux qui se trouvent présents, et il les force [2] d'approuver aveuglément tout ce qu'il avance; et dès qu'il a cessé de parler, il se récrie : Cela est le mieux du monde, rien n'est plus heureusement rencontré. D'autres fois, s'il lui arrive de faire à quelqu'un une raillerie froide, il ne manque pas de lui applaudir, d'entrer dans cette mauvaise plaisanterie; et quoiqu'il n'ait nulle envie de rire, il porte à sa bouche l'un des bouts de son manteau, comme s'il ne pouvait se contenir et qu'il voulût s'empêcher d'éclater : et s'il l'accompagne lorsqu'il marche par la ville, il dit à ceux qu'il rencontre dans son chemin

[1] « Allusion à la nuance que de petites pailles font dans les cheveux. » Et un peu plus bas : « Il parle à un jeune homme. » Ne veut-il pas dire que le cheveu blanc qu'il aperçoit est une paille ?

[2] D'après Casaubon : « Il le loue en face. »

le s'arrêter jusqu'à ce qu'il soit passé [1]. Il achète des ruits, et les porte chez ce citoyen; il les donne à ses nfants en sa présence; il les baise, il les caresse : 'oilà, dit-il, de jolis enfants, et dignes d'un tel ère. S'il sort de sa maison, il le suit, s'il entre ans une boutique pour essayer des souliers, il lui it : Votre pied est mieux fait que cela [2]. Il l'accom- agne ensuite chez ses amis, ou plutôt il entre le remier dans leur maison, et leur dit : Un tel me uit, et vient vous rendre visite; et retournant sur es pas : Je vous ai annoncé, dit-il, et l'on se fait rand honneur de vous recevoir. Le flatteur se met tout sans hésiter, se mêle des choses les plus viles, t qui ne conviennent qu'à des femmes [3]. S'il est in- ité à souper, il est le premier des conviés à louer le in; assis à table le plus proche de celui qui fait le epas, il lui répète souvent : En vérité, vous faites me chère délicate [4]; et montrant aux autres l'un des nets qu'il soulève du plat : Cela s'appelle, dit-il, n morceau friand. Il a soin de lui demander s'il a roid, s'il ne voudrait point une autre robe, et il 'empresse de le mieux couvrir : il lui parle sans esse à l'oreille; et si quelqu'un de la compagnie l'in-

[1] M. Coray traduit : « Jusqu'à ce que *Monsieur* soit passé. »

[2] Le grec dit : « Votre pied est mieux fait que la chaussure. »

[3] Il y a dans le grec : « Certes, il est même capable de vous résenter, sans prendre haleine, ce qu'on vend au marché des fem- nes. »

[4] Selon M. Coray : « Il vous dit : *En vérité vous mangez sans ppétit;* et il vous sert ensuite un morceau choisi, en disant : *Cela ous fera du bien.* »

terroge, il répond négligemment et sans le regarder, n'ayant des yeux que pour un seul. Il ne faut pas croire qu'au théâtre il oublie d'arracher des carreaux des mains du valet qui les distribue, pour les porter à sa place et l'y faire asseoir plus mollement [1]. J'ai dû dire aussi qu'avant qu'il sorte de sa maison il en loue l'architecture, se récrie sur toutes choses, dit que les jardins sont bien plantés ; et s'il aperçoit quelque part le portrait du maître, où il soit extrêmement flatté, il est touché de voir combien il lui ressemble, et il l'admire comme un chef-d'œuvre. En un mot, le flatteur ne dit rien et ne fait rien au hasard, mais il rapporte toutes ses paroles et toutes ses actions au dessein qu'il a de plaire à quelqu'un et d'acquérir ses bonnes grâces.

CHAPITRE III.

De l'Impertinent, ou du Diseur de riens.

La sotte envie de discourir vient d'une habitude qu'on a contractée de parler beaucoup et sans réflexion. Un homme qui veut parler, se trouvant assis proche d'une personne qu'il n'a jamais vue et qu'il ne connaît point, entre d'abord en matière, l'entretient de sa femme, et lui fait son éloge ; lui

[1] On ne pouvait guère s'asseoir sans coussins sur les degrés de marbre des théâtres antiques ; mais ce n'était point un valet attaché au théâtre qui les distribuait, chacun y portait le sien, et les riches le faisaient porter par un de leurs esclaves.

conte son songe, lui fait un long détail d'un repas où il s'est trouvé, sans oublier le moindre mets ni un seul service; il s'échauffe ensuite dans la conversation, déclame contre le temps présent, et soutient que les hommes qui vivent présentement ne valent point leurs pères; de là il se jette sur ce qui se débite au marché, sur la cherté du blé [1], et sur le grand nombre d'étrangers qui sont dans la ville : il dit qu'au printemps, où commencent les Bacchanales [2], la mer devient navigable; qu'un peu de pluie serait utile aux biens de la terre, et ferait espérer une bonne récolte; qu'il cultivera son champ l'année prochaine, et qu'il le mettra en valeur; que le siècle est dur, et qu'on a bien de la peine à vivre. Il apprend à cet inconnu que c'est Damippe qui a fait brûler la plus belle torche devant l'autel de Cérès à la fête des Mystères [3] : il lui demande combien de colonnes soutiennent le théâtre de la musique [4], quel est le quantième du mois : il lui dit qu'il a eu la veille une indigestion; et si cet homme à qui il

[1] Le grec dit : « Sur le bas prix du blé. » A Athènes, le prix du blé était réglé par l'état, et il y avait des inspecteurs chargés d'en surveiller la vente. Voir le chap. XII du *Voyage du jeune Anacharsis*.

[2] Premières Bacchanales, qui se célébraient dans la ville. Ces *premières* Bacchanales, appelées les *grandes Dionysiaques* différaient de celles de la campagne qui se célébraient en hiver. (Voir au ch. XXIV du *Voyage du jeune Anacharsis*.)

[3] Les mystères de Cérès se célébraient la nuit, et il y avait une émulation entre les Athéniens à qui apporterait une plus grande torche. Ces torches rappelaient celles dont se servit Cérès pour chercher Proserpine, ravie par Pluton.

[4] L'Odéon, bâti par Périclès, sur le modèle de la tente de Xerxès; il fut brûlé au siége d'Athènes par Sylla.

parle a la patience de l'écouter, il ne partira pas d'auprès de lui, il lui annoncera comme une chose nouvelle que les Mystères [1] se célèbrent dans le mois d'août, les *Apaturies* [2] au mois d'octobre; et à la campagne, dans le mois décembre, les Bacchanales [3]. Il n'y a, avec de si grands causeurs, qu'un parti à prendre, qui est de fuir, si l'on veut du moins éviter la fièvre; car quel moyen de pouvoir tenir contre des gens qui ne savent pas discerner ni votre loisir, ni le temps de vos affaires?

CHAPITRE IV.

De la Rusticité.

Il semble que la rusticité n'est autre chose qu'une ignorance grossière des bienséances. L'on voit en effet des gens rustiques et sans réflexion sortir un jour de médecine [4], et se trouver en cet état dans un lieu public parmi le monde; ne pas faire la différence de l'odeur forte du thym ou de la marjolaine d'avec les parfums les plus délicieux; être chaussés large et grossièrement; parler haut, et ne pouvoir se réduire à un ton de voix modéré; ne se pas fier

[1] Fête de Cérès.

[2] En français, la fête des Tromperies : son origine ne fait rien aux mœurs de ce chapitre. On trouve des détails sur cette fête dans le ch. XXVI du *Voyage du jeune Anacharsis*.

[3] Secondes Bacchanales. (Voir la note 2. p. 223.)

[4] Le texte grec nomme une certaine drogue qui rendait l'haleine fort mauvaise le jour qu'on l'avait prise.

à leurs amis sur les moindres affaires, pendant qu'ils s'en entretiennent avec leurs domestiques, jusques à rendre compte à leurs moindres valets de ce qui aura été dit dans une assemblée publique. On les voit assis, leur robe relevée jusqu'aux genoux et d'une manière indécente. Il ne leur arrive pas en toute leur vie de rien admirer, ni de paraître surpris des choses les plus extraordinaires que l'on rencontre sur les chemins; mais si c'est un bœuf, un âne ou un vieux bouc, alors ils s'arrêtent et ne se lassent point de les contempler. Si quelquefois ils entrent dans leur cuisine, ils mangent avidement tout ce qu'ils y trouvent, boivent tout d'une haleine une grande tasse de vin pur; ils se cachent pour cela de leur servante, avec qui d'ailleurs ils vont au moulin, et entrent dans les plus petits détails du domestique[1]. Ils interrompent leur souper, et se lèvent pour donner une poignée d'herbes aux bêtes de charrue[2] qu'ils ont dans leurs étables. Heurte-t-on à leur porte pendant qu'ils dînent, ils sont attentifs et curieux. Vous remarquez toujours proche de leur table un gros chien de cour qu'ils appel-

[1] Le grec dit seulement : « à laquelle ils aident à moudre les provisions pour leurs gens et pour eux-mêmes. » L'expression de La Bruyère, « ils vont au moulin, » est un anachronisme. Du temps de Théophraste, on n'avait pas encore de moulins communs; mais on faisait broyer ou moudre le blé que l'on consommait dans chaque maison, par un esclave, au moyen d'un pilon ou d'une espèce de moulin à bras. Les moulins à eau n'ont été inventés que du temps d'Auguste, et l'usage du pilon était encore général du temps de Pline.

[2] Des bœufs. — Le grec dit : « des bêtes de trait. »

lent à eux, qu'ils empoignent par la gueule, en disant [1] : Voilà celui qui garde la place, qui prend soin de la maison et de ceux qui sont dedans. Ces gens, épineux dans les paiements qu'on leur fait, rebutent un grand nombre de pièces qu'ils croient légères, ou qui ne brillent pas assez à leurs yeux, et qu'on est obligé de leur changer. Ils sont occupés pendant la nuit d'une charrue, d'un sac, d'une faux, d'une corbeille, et ils rêvent à qui ils ont prêté ces ustensiles. Et lorsqu'ils marchent par la ville : Combien vaut, demandent-ils aux premiers qu'ils rencontrent, le poisson salé? Les fourrures se vendent-elles bien [2] ? N'est-ce pas aujourd'hui que les jeux nous ramènent une nouvelle lune [3] ? D'autres fois, ne sachant que dire, ils vous apprennent qu'ils vont se faire raser; et qu'ils ne sortent que pour cela. Ce sont ces mêmes personnes que l'on entend chanter dans le bain, qui mettent des clous à leurs souliers, et qui, se trouvant tout portés devant la boutique d'Archias [4], achètent eux-mêmes des viandes salées, et les apportent à la main en pleine rue.

[1] Au lieu de : « Heurte-t-on, etc., » le grec dit : « Si quelqu'un frappe à sa porte, il répond lui-même, appelle son chien, et lui prend la gueule, en disant : *Voilà*, etc. »

[2] Le grec porte : « Lorsqu'il se rend à la ville, il demande au premier qu'il rencontre : Combien vaut le poisson salé? et quel est le prix des habits de peau? »

[3] Cela est dit rustiquement; un autre dirait que la lune ramène les jeux; et d'ailleurs c'est comme si le jour de Pâques quelqu'un disait : « N'est-ce pas aujourd'hui Pâques? »

[4] Fameux marchand de chairs salées, nourriture ordinaire du peuple.

CHAPITRE V.

Du Complaisant, ou de l'envie de plaire.

Pour faire une définition un peu exacte de cette affectation que quelques-uns ont de plaire à tout le monde, il faut dire que c'est une manière de vivre où l'on cherche beaucoup moins ce qui est vertueux et honnête, que ce qui est agréable. Celui qui a cette passion, d'aussi loin qu'il aperçoit un homme dans la place, le salue en s'écriant : Voilà ce qu'on appelle un homme de bien ! l'aborde, l'admire sur les moindres choses, le retient avec ses deux mains, de peur qu'il ne lui échappe; et après avoir fait quelques pas avec lui, il lui demande avec empressement quel jour on pourra le voir, et enfin ne s'en sépare qu'en lui donnant mille éloges. Si quelqu'un le choisit pour arbitre dans un procès, il ne doit pas attendre de lui qu'il lui soit plus favorable qu'à son adversaire : comme il veut plaire à tous deux, il les ménagera également. C'est dans cette vue que, pour se concilier tous les étrangers qui sont dans la ville, il leur dit quelquefois qu'il leur trouve plus de raison et d'équité que dans ses concitoyens. S'il est prié d'un repas, il demande en entrant à celui qui l'a convié où sont ses enfants; et dès qu'ils paraissent, il se récrie sur la ressemblance qu'ils ont avec leur père, et que deux figures ne se ressemblent pas mieux : il les fait approcher de lui, il les baise; et les ayant fait asseoir à ses deux côtés,

il badine avec eux. A qui est, dit-il, la petite bouteille? à qui est la jolie cognée [1]? Il les prend ensuite sur lui et les laisse dormir sur son èstomac, quoiqu'il en soit incommodé. Celui enfin qui veut plaire se fait raser souvent, a un fort grand soin de ses dents, change tous les jours d'habits, et les quitte presque tout neufs: il ne sort point en public qu'il ne soit parfumé [2]. On ne le voit guère dans les salles publiques qu'auprès des comptoirs des banquiers [3] et dans les écoles, qu'aux endroits seulement où s'exercent les jeunes gens [4]; ainsi qu'au théâtre, les jours de spectacle, que dans les meilleures places et tout proche des préteurs [5]. Ces gens encore n'achètent jamais rien pour eux, mais ils envoient à Byzance toute sorte de bijoux précieux, des chiens de Sparte à Cyzique, et à Rhodes l'excellent miel du mont Hymette; et ils prennent soin que toute la ville soit informée qu'ils font ces emplettes. Leur maison est toujours remplie de mille choses curieuses qui font plaisir à voir, ou que l'on peut donner, comme des singes et des satyres [6] qu'ils savent

[1] Petits jouets que les Grecs pendaient au cou de leurs enfants.

[2] Le grec porte : « Il s'oint avec des parfums précieux. »

[3] C'était l'endroit où s'assemblaient les plus honnêtes gens de la ville. — Le grec porte : « Dans la place publique, etc. » Voyez Saumaise, *de Usuris*, et Boettinger, dans le *Mercure allemand*, janvier 1802.)

[4] Pour être connu d'eux et en être regardé, ainsi que de tous ceux qui s'y trouvaient. (Voyez chap. VIII du *Voyage du jeune Anacharsis.*)

[5] Le texte grec dit : « Des stratéges, » ou généraux. (Voyez l'ouvrage cité plus haut, chap. X.)

[6] Une espèce de singes.

nourrir, des pigeons de Sicile, des dés qu'ils font faire d'os de chèvre, des fioles pour des parfums [1], des cannes torses que l'on fait à Sparte, et des tapis de Perse à personnages. Ils ont chez eux jusqu'à un jeu de paume, et une arène pour s'exercer à la lutte [2]; et s'ils se promènent par la ville, et qu'ils rencontrent en leur chemin des philosophes, des sophistes [3], des escrimeurs, ou des musiciens, ils leur offrent leur maison pour s'y exercer chacun dans son art indifféremment : ils se trouvent présents à ces exercices; et, se mêlant avec ceux qui viennent là pour regarder : A qui croyez-vous qu'appartienne une si belle maison et cette arène si commode? Vous voyez, ajoutent-ils en leur montrant quelque homme puissant de la ville, celui qui en est le maître, et qui en peut disposer.

CHAPITRE VI.

De l'image d'un Coquin [4].

Un coquin est celui à qui les choses les plus honteuses ne coûtent rien à dire ou à faire; qui jure volontiers, et fait des serments en justice autant

[1] Littéralement : « des flacons bombés de Thurium, » ou, d'après une autre leçon, « de Tyr, » ou plutôt de sable tyrien, c'est-à-dire de verre, pour la fabrication duquel on se servait alors de ce sable exclusivement, ce qui donnait une très-grande valeur à cette matière.

[2] Le grec dit : « Ils ont chez eux une petite cour en forme de palestre, renfermant une arène et un jeu de paume. »

[3] Une sorte de philosophes vains et intéressés.

[4] *De l'effronterie.*

qu'on lui en demande; qui est perdu de réputation, que l'on outrage impunément; qui est un chicaneur [1] de profession, un effronté, et qui se mêle de toutes sortes d'affaires. Un homme de ce caractère entre sans masque dans une danse comique [2], et même sans être ivre; mais de sang-froid il se distingue dans la danse la plus obscène [3] par les postures les plus indécentes. C'est lui qui, dans ces lieux où l'on voit des prestiges [4], s'ingère de recueillir l'argent de chacun des spectateurs, et qui fait querelle à ceux qui, étant entrés par billets, croient ne devoir rien payer [5]. Il est d'ailleurs de tous métiers : tantôt il tient une taverne, tantôt il est suppôt de quelque lieu infâme, une autre fois partisan; il n'y a point de si sale commerce où il ne soit capable d'entrer. Vous le verrez aujourd'hui crieur public, demain cuisinier ou brelandier [6] : tout lui est propre. S'il a une mère, il la laisse mourir de faim. Il est sujet au larcin, et à se voir traîner par la ville dans une prison, sa demeure ordinaire, et où il passe une partie de sa vie. Ce sont ces sortes de gens que l'on voit se faire entourer du peuple, appeler

[1] Voyez les notes de Duport sur ce passage.

[2] Sur le théâtre des farceurs.

[3] Cette danse, la plus déréglée de toutes, s'appelait en grec *cordax*, parce qu'on s'y servait d'une corde pour faire des postures.

[4] Choses fort extraordinaires, telles qu'on en voit dans nos foires.

[5] Coray observe qu'il faut ajouter ici une négation : on peut traduire . « A ceux qui n'ont point de billet, et qui veulent jouir du spectacle gratis. » Il est question de farces jouées dans la rue, et dont par conséquent tout le monde peut jouir.

[6] Joueur de dés.

ceux qui passent, et se plaindre à eux avec une voix forte et enrouée, insulter ceux qui les contredisent. Les uns fendent la presse pour les voir, pendant que les autres, contents de les avoir vus, se dégagent et poursuivent leur chemin sans vouloir les écouter, mais ces effrontés continuent de parler; ils disent à celui-ci le commencement d'un fait, quelque mot à cet autre; à peine peut-on tirer d'eux la moindre partie de ce dont il s'agit [1]; et vous remarquerez qu'ils choisissent pour cela des jours d'assemblée publique, où il y a un grand concours de monde, qui se trouve le témoin de leur insolence. Toujours accablés de procès que l'on intente contre eux, ou qu'ils ont intentés à d'autres, de ceux dont ils se délivrent par de faux serments, comme de ceux qui les obligent de comparaître, ils n'oublient jamais de porter leur boîte [2] dans leur sein, et une liasse de papiers entre leurs mains : vous les voyez dominer parmi de vils praticiens à qui ils prêtent à usure, retirant chaque jour une obole et demie de chaque drachme [3]; ensuite fréquenter les tavernes, parcourir les lieux où l'on débite le poisson frais ou salé, et consumer ainsi en bonne chère tout le profit qu'ils tirent de cette espèce de trafic. En un mot, ils sont querelleurs et difficiles, ont sans cesse la bouche ouverte à la calomnie, ont une voix étourdissante, et

[1] Circonstance ajoutée par La Bruyère.

[2] Une petite boîte de cuivre fort légère où les plaideurs mettaient leurs titres et les pièces de leurs procès.

[3] Une obole était la sixième partie d'une drachme. Voyez sur l'usure à Athènes le *Voyage du jeune Anacharsis*, chap. LV.

qu'ils font retentir dans les marchés et dans les boutiques.

CHAPITRE VII.

Du grand Parleur [1].

Ce que quelques-uns appellent *babil* est proprement une intempérance de langue qui ne permet pas à un homme de se taire [2]. Vous ne contez pas la chose comme elle est, dira quelqu'un de ces grands parleurs à quiconque veut l'entretenir de quelque affaire que ce soit : j'ai tout su, et si vous vous donnez la patience de m'écouter, je vous apprendrai tout. Et si cet autre continue de parler : Vous avez déjà dit cela ; songez, poursuit-il, à ne rien oublier. Fort bien ; cela est ainsi, car vous m'avez heureusement remis dans le fait ; voyez ce que c'est que de s'entendre les uns les autres ! Et ensuite : Mais que veux-je dire ? Ah ! j'oubliais une chose : oui, c'est cela même, et je voulais voir si vous tomberiez juste dans tout ce que j'en ai appris. C'est par de telles ou semblables interruptions qu'il ne donne pas le loisir à celui qui lui parle de respirer ; et lorsqu'il a comme assassiné de son *babil* chacun de ceux qui ont voulu lier avec lui quelque entretien, il va se

[1] Ou du babil. On pourrait intituler plus justement ce Caractère, *De la loquacité.*

[2] Littéralement : « La loquacité, si on voulait la définir, pourrait être appelée une intempérance de paroles. »

jeter dans un cercle de personnes graves qui traitent ensemble de choses sérieuses, et les met en fuite. De là il entre dans les écoles publiques et dans les lieux des exercices [1], où il amuse les maîtres par de vains discours, et empêche la jeunesse de profiter de leurs leçons. S'il échappe à quelqu'un de dire : Je m'en vais, celui-ci se met à le suivre, et il ne l'abandonne point qu'il ne l'ait remis jusque dans sa maison. Si par hasard il a appris ce qui aura été dit dans une assemblée de ville, il court dans le même temps le divulguer. Il s'étend merveilleusement sur la fameuse bataille qui s'est donnée sous le gouvernement de l'orateur Aristophon [2], comme sur le combat célèbre que ceux de Lacédémone ont livré aux Athéniens sous la conduite de Lysandre [3]. Il raconte une autre fois quels applaudissements a eus un discours qu'il a fait dans le public, en répète une grande partie, mêle dans ce récit ennuyeux des invectives contre le peuple, pendant que de ceux qui l'écoutent, les uns s'endorment, les autres le quittent, et que nul ne se ressouvient d'un seul mot qu'il aura dit. Un grand causeur, en un mot, s'il est sur les tribunaux, ne laisse pas la liberté de juger ; il ne permet pas que l'on mange à table ; et s'il se trouve au théâtre, il

[1] C'était un crime puni de mort à Athènes par une loi de Solon, à laquelle on avait un peu dérogé du temps de Théophraste.

[2] C'est-à-dire sur la bataille d'Arbelles et la victoire d'Alexandre, suivies de la mort de Darius, dont les nouvelles vinrent à Athènes, lorsque Aristophon, célèbre orateur, était premier magistrat.

[3] Il était plus ancien que la bataille d'Arbelles, mais trivial et su de tout le peuple.

empêche non-seulement d'entendre, mais même de voir les acteurs[1]. On lui fait avouer ingénument qu'il ne lui est pas possible de se taire, qu'il faut que sa langue se remue dans son palais comme le poisson dans l'eau ; et que, quand on l'accuserait d'être plus *babillard* qu'une hirondelle, il faut qu'il parle : aussi écoute-t-il froidement toutes les railleries que l'on fait de lui sur ce sujet ; et jusqu'à ses propres enfants, s'ils commencent à s'abandonner au sommeil : Faites-nous, lui disent-ils, un conte qui achève de nous endormir[2].

CHAPITRE VIII.

Du débit des Nouvelles[3].

Un nouvelliste, ou un conteur de fables, est un homme qui arrange, selon son caprice, des discours et des faits remplis de fausseté ; qui, lorsqu'il rencontre l'un de ses amis, compose son visage, et lui sourit : D'où venez-vous ainsi, lui dit-il ; que nous direz-vous de bon ? n'y a-t-il rien de nouveau ? Et continuant de l'interroger : Quoi donc ! n'y a-t-il

[1] Le grec dit seulement : « Il vous empêche de jouir du spectacle. »

[2] Il y a dans le texte : « Et il permet que ses enfants l'empêchent de se livrer au sommeil, en le priant de leur raconter quelque chose pour les endormir. »

[3] Théophraste désigne ici par un seul mot *l'habitude de forger de fausses nouvelles*. L'abbé Barthélemy a imité une partie de ce Caractère dans son *Voyage du jeune Anacharsis*.

aucune nouvelle [1] ? cependant il y a des choses étonnantes à raconter. Et sans lui donner le loisir de lui répondre : Que dites-vous donc ? poursuit-il ; n'avez-vous rien entendu par la ville ? je vois bien que vous ne savez rien, et que je vais vous régaler de grandes nouveautés. Alors, ou c'est un soldat, ou le fils d'Astée le joueur de flûte [2] ou Lycon l'ingénieur, tous gens qui arrivent fraîchement de l'armée [3], de qui il sait toutes choses ; car il allègue pour témoins de ce qu'il avance des hommes obscurs qu'on ne peut trouver pour le convaincre de fausseté [4] : il assure donc que ces personnes lui ont dit que le roi [5] et Polysperchon [6] ont gagné la bataille, et que Cassandre, leur ennemi, est tombé vif entre leurs mains [7]. Et lorsque quelqu'un lui dit : Mais en vérité cela est-il croyable ? il lui réplique que cette nouvelle se crie et se répand par toute la ville, que tous s'accordent à dire la même chose, que c'est tout ce qui se raconte du combat [8], et qu'il y

[1] Littéralement : « Et il l'interrompra en lui demandant : Comment ! on ne dit donc rien de plus nouveau ? »

[2] L'usage de la flûte, très-ancien dans les troupes.

[3] Le grec porte : « Qui arrivent de la bataille même. »

[4] M. Coray croit qu'il faut traduire : « Car il a soin de choisir des autorités que personne ne puisse récuser. ».

[5] Aridée, frère d'Alexandre le Grand.

[6] Capitaine du même Alexandre.

[7] C'était un faux bruit ; et Cassandre, fils d'Antipater, disputant à Aridée et à Polysperchon la tutelle des enfants d'Alexandre, avait eu de l'avantage sur eux.

[8] Littéralement : « Que le bruit s'en est répandu dans toute la ville, qu'il prend de la consistance, que tout s'accorde, et que tout le monde donne les mêmes détails sur le combat. »

a eu un grand carnage. Il ajoute qu'il a lu cet événement sur le visage de ceux qui gouvernent [1]; qu'il y a un homme caché chez l'un de ces magistrats depuis cinq jours, qui revient de la Macédoine, qui a tout vu, et qui lui a tout dit. Ensuite, interrompant le fil de sa narration: Que pensez-vous de ce succès? demande-t-il à ceux qui l'écoutent [2]. Pauvre Cassandre! malheureux prince! s'écrie-t-il d'une manière touchante: voyez ce que c'est que la fortune! car enfin Cassandre était puissant, et il avait avec lui de grandes forces. Ce que je vous dis, poursuit-il, est un secret qu'il faut garder pour vous seul; pendant qu'il court par la ville le débiter à qui le veut entendre. Je vous avoue que ces diseurs de nouvelles me donnent de l'admiration [3], et que je ne conçois pas quelle est la fin qu'ils se proposent; car, pour ne rien dire de la bassesse qu'il y a à toujours mentir, je ne vois pas qu'ils puissent recueillir le moindre fruit de cette pratique; au contraire, il est arrivé à quelques-uns de se laisser voler leurs habits dans un bain public, pendant qu'ils ne songeaient qu'à rassembler autour d'eux une foule de peuple, et à lui conter des nouvelles. Quelques autres, après avoir vaincu sur mer et sur terre dans le Portique [4], ont payé l'amende pour n'avoir point

[1] Le texte ajoute : « Qui en sont tout changés. »

[2] Au lieu de : « Ensuite, etc... » le grec porte : « Et, ce qui est à peine croyable, en racontant tout cela, il fait les lamentations les plus naturelles et les plus persuasives. »

[3] « M'étonnent. »

[4] Voyez le chapitre de la Flatterie.

comparu à une cause appelée. Enfin il s'en est trouvé qui, le jour même qu'ils ont pris une ville, du moins par leurs beaux discours, ont manqué de dîner. Je ne crois pas qu'il y ait rien de si misérable que la condition de ces personnes : car quelle est la boutique, quel est le portique, quel est l'endroit d'un marché public où ils ne passent tout le jour à rendre sourds ceux qui les écoutent, ou à les fatiguer par leurs mensonges?

CHAPITRE IX.

De l'Effronterie causée par l'avarice.

Pour faire connaître ce vice, il faut dire que c'est un mépris de l'honneur dans la vue d'un vil intérêt. Un homme que l'avarice rend effronté ose emprunter une somme d'argent à celui à qui il en doit déjà, et qu'il lui retient avec injustice. Le jour même qu'il aura sacrifié aux Dieux, au lieu de manger religieusement chez soi une partie des viandes consacrées [1], il les fait saler pour lui servir dans plusieurs repas, et va souper chez l'un de ses amis ; et là, à table, à la vue de tout le monde, il appelle son valet, qu'il veut encore nourrir aux dépens de son hôte ; et lui coupant un morceau de viande qu'il met sur un quartier de pain : Tenez, mon ami, lui dit-il, faites bonne chère. Il va lui-même au marché acheter des viande

s

[1] C'était la coutume des Grecs. Voyez le chapitre du Contre-Temps.

cuites [1] ; et avant de convenir du prix, pour avoir une meilleure composition du marchand, il lui fait ressouvenir qu'il lui a autrefois rendu service. Il fait ensuite peser ces viandes, et il en entasse le plus qu'il peut : s'il en est empêché par celui qui les lui vend, il jette du moins quelques os dans la balance : si elle peut tout contenir, il est satisfait ; sinon, il ramasse sur la table des morceaux de rebut, comme pour se dédommager, sourit, et s'en va. Une autre fois, sur l'argent qu'il aura reçu de quelques étrangers pour leur louer des places au théâtre, il trouve le secret d'avoir sa part franche du spectacle, et d'y envoyer le lendemain ses enfants et leur précepteur. Tout lui fait envie ; il veut profiter des bons marchés, et demande hardiment au premier venu une chose qu'il ne vient que d'acheter. Se trouve-t-il dans une maison étrangère, il emprunte jusqu'à l'orge et à la paille ; encore faut-il que celui qui les lui prête fasse les frais de les faire porter chez lui [2]. Cet effronté, en un mot, entre sans payer dans un bain public, et là, en présence du baigneur qui crie inutilement contre lui, prenant le premier vase qu'il rencontre, il le plonge dans une cuve d'airain qui est remplie d'eau, se la répand sur tout le corps [3] : Me voilà lavé, ajoute-t-il, autant que j'en ai besoin, et

[1] Comme le menu peuple qui achetait son souper chez le charcutier.

[2] Littéralement : « Il va dans une maison étrangère pour emprunte de l'orge ou de la paille, et force encore ceux qui lui prêtent ce objets à les porter chez lui. »

[3] Les plus pauvres se lavaient ainsi pour payer moins.

sans en avoir obligation à personne, remet sa robe, et disparaît.

CHAPITRE X.

De l'épargne sordide.

Cette espèce d'avarice est dans les hommes une passion de vouloir ménager le plus de choses sans aucune fin honnête. C'est dans cet esprit que quelques-uns, recevant tous les mois le loyer de leur maison, ne négligent pas d'aller eux-mêmes demander la moitié d'une obole qui manquait au dernier paiement qu'on leur a fait; que d'autres faisant l'effort de donner à manger chez eux, ne sont occupés pendant le repas, qu'à compter le nombre de fois que chacun des conviés demande à boire. Ce sont eux encore dont la portion des prémices [1] des viandes qu'on envoie sur l'autel de Diane est toujours la plus petite. Ils apprécient les choses au dessous de ce qu'elles valent; et, de quelque bon marché qu'un autre, en leur rendant compte, veuille se prévaloir, ils lui soutiennent toujours qu'il a acheté trop cher. Implacables à l'égard d'un valet qui aura laissé tomber un pot de terre, ou cassé par malheur quelque vase d'argile, ils lui déduisent cette perte sur sa nourriture; mais si leurs femmes ont perdu seulement un denier [2], il faut alors renverser toute une maison,

[1] Les Grecs commençaient par ces offrandes les repas publics.

[2] Politien traduit : « Un peigne. » (Voyez Suidas, cité par Needham.)

déranger les lits, transporter des coffres, et chercher dans les recoins les plus cachés. Lorsqu'ils vendent, ils n'ont que cette unique chose en vue, qu'il n'y ait qu'à perdre pour celui qui achète. Il n'est permis à personne de cueillir une figue dans leur jardin, de passer au travers de leur champ, de ramasser une petite branche de palmier [1], ou quelques olives qui seront tombées de l'arbre. Ils vont tous les jours se promener sur leurs terres, en remarquent les bornes, voient si l'on n'y a rien changé, et si elles sont toujours les mêmes. Il tirent intérêt de l'intérêt même, et ce n'est qu'à cette condition qu'ils donnent du temps à leurs créanciers. S'ils ont invité à dîner quelques-uns de leurs amis, et qui ne sont que des personnes du peuple, ils ne feignent point de leur faire servir un simple hachis; et on les a vus souvent aller eux-mêmes au marché pour ce repas, y trouver tout trop cher, et en revenir sans rien acheter. Ne prenez pas l'habitude, disent-ils à leurs femmes, de prêter votre sel, votre orge, votre farine, ni même du cumin [2], de la marjolaine [3], des gâteaux pour l'autel [4], du coton, de la laine; car ces petits détails ne laissent pas de monter, à la fin d'une année, à une grosse somme. Ces avares, en un mot, ont des trousseaux de clefs rouillées dont ils ne se servent point, des cassettes où leur argent est en dépôt, qu'ils n'ou-

[1] « Une datte. »

[2] Une sorte d'herbe.

[3] Elle empêche les viandes de se corrompre, ainsi que le thym et le laurier.

[4] Faits de farine et de miel, et qui servaient aux sacrifices.

vrent jamais, et qu'ils laissent moisir dans un coin de leur cabinet ; ils portent des habits qui leur sont trop courts et trop étroits ; les plus petites fioles contiennent plus d'huile qu'il n'en faut pour les oindre ; ils ont la tête rasée jusqu'au cuir [1], se déchaussent vers le milieu du jour [2] pour épargner leurs souliers, vont trouver les foulons pour obtenir d'eux de ne pas épargner la craie dans la laine qu'ils leur ont donnée à préparer, afin, disent-ils, que leur étoffe se tache moins [3].

CHAPITRE XI.

De l'Impudent, ou de celui qui ne rougit de rien.

L'impudence est facile à définir : il suffit de dire que c'est une profession ouverte d'une plaisanterie outrée, comme de ce qu'il y a de plus contraire à la bienséance. Celui-là par exemple, est impudent, qui, voyant venir vers lui une femme de condition, feint dans ce moment quelque besoin pour avoir occasion de se montrer à elle d'une manière déshonnête ; qui se plaît à battre des mains au théâtre lorsque tout le monde se tait, ou à siffler les acteurs que les autres voient et écoutent avec plaisir ; qui, couché sur les

[1] « Ils se font raser jusqu'à la peau. »

[2] Parce que dans cette partie du jour, le froid en toute saison était supportable.

[3] C'était aussi parce que cet apprêt avec de la craie, comme le pire de tous, et qui rendait les étoffes dures et grossières, était celui qui coûtait le moins. (Voyez les notes de M. Coray.)

dos, pendant que toute l'assemblée garde un profond silence, fait entendre de sales hoquets qui obligent les spectateurs de tourner la tête et d'interrompre leur attention. Un homme de ce caractère achète en plein marché des noix, des pommes, toute sorte de fruits, les mange, cause debout avec la fruitière, appelle par leurs noms ceux qui passent, sans presque les connaître, en arrête d'autres qui courent par la place et qui ont leurs affaires; et s'il voit venir quelque plaideur, il l'aborde, le raille et le félicite sur une cause importante qu'il vient de perdre. Il va lui-même choisir de la viande, et louer pour un souper des femmes qui jouent de la flûte; et montrant à ceux qu'il rencontre ce qu'il vient d'acheter, il les convie en riant d'en venir manger. On le voit s'arrêter devant la boutique d'un barbier ou d'un parfumer[1], et là annoncer qu'il va faire un grand repas et s'enivrer.

Si[2] quelquefois il vend du vin, il le fait mêler pour ses amis comme pour les autres sans distinction. Il ne permet pas à ses enfants d'aller à l'amphithéâtre avant que les jeux soient commencés, et lorsque l'on paie pour être placé, mais seulement sur la fin du spectacle, et quand l'architecte[3] néglige les places et les

[1] Il y avait des gens fainéants et désoccupés qui s'assemblaient dans leurs boutiques.

[2] Les traits suivants, jusqu'à la fin du chapitre, ne sont que des fragments épars du Caractère XXX, du *Gain sordide*, transposés ici mal à propos, et fort altérés. On en trouve une traduction plus fidèle au chapitre XXX, où ils sont à leur véritable place.

[3] L'architecte qui avait bâti l'amphithéâtre, et à qui la république donnait le louage des places en paiement.

donne pour rien. Étant envoyé avec quelques autres citoyens, en ambassade, il laisse chez soi la somme que le public lui a donnée pour faire les frais de son voyage, et emprunte de l'argent de ses collègues : sa coutume alors est de charger son valet de fardeaux au delà de ce qu'il en peut porter, et de lui retrancher cependant de son ordinaire ; et comme il arrive souvent que l'on fait dans les villes des présents aux ambassadeurs, il demande sa part pour la vendre. Vous m'achetez toujours, dit-il au jeune esclave qui le sert dans le bain, une mauvaise huile, et qu'on ne peut supporter : il se sert ensuite de l'huile d'un autre, et épargne la sienne. Il envie à ses propres valets, qui le suivent, la plus petite pièce de monnaie qu'ils auront ramassée dans les rues, et il ne manque point d'en retenir sa part avec ce mot, *Mercure est commun*[1]. Il fait pis : il distribue à ses domestiques leurs provisions dans une certaine mesure dont le fond, creux par dessous, s'enfonce en dedans et s'élève, comme en pyramide ; et quand elle est pleine, il la rase lui-même avec le rouleau le plus près qu'il peut [2]..... De même, s'il paie à quelqu'un trente mines [3] qu'il lui doit, il fait si bien qu'il y manque quatre drachmes [4] dont il profite. Mais, dans ces grands repas où il faut traiter toute une tribu [5], il

[1] Proverbe grec qui revient à notre « Je retiens ma part. »

[2] Quelque chose manque ici dans le texte.

[3] Mine se doit prendre ici pour une pièce de monnaie.

[4] Drachmes, petites pièces de monnaie, dont il fallait cent à Athènes pour faire une mine.

[5] Athènes était partagée en plusieurs tribus. Voyez le chapitre de la Médisance.

fait recueillir, par ceux de ses domestiques qui ont soin de la table, le reste des viandes qui ont été servies, pour lui en rendre compte : il serait fâché de leur laisser une rave à demi mangée.

CHAPITRE XII.

Du Contre-Temps.

Cette ignorance du temps et de l'occasion est une manière d'aborder les gens, ou d'agir avec eux, toujours incommode et embarrassante. Un importun est celui qui choisit le moment que son ami est accablé de ses propres affaires, pour lui parler des siennes ; qui va souper [1] chez sa maîtresse le soir même qu'elle a la fièvre ; qui, voyant que quelqu'un vient d'être condamné en justice de payer pour un autre pour qui il s'est obligé, le prie néanmoins de répondre pour lui ; qui comparaît pour servir de témoin dans un procès que l'on vient de juger ; qui prend le temps des noces où il est invité, pour se déchaîner contre les femmes ; qui entraîne à la promenade des gens à peine arrivés d'un long voyage, et qui n'aspirent qu'à se reposer [2] : fort capable d'amener des marchands pour offrir d'une chose plus qu'elle ne vaut [3], après qu'elle est vendue ; de se lever au mi-

[1] Le mot grec signifie proprement porter une sérénade bruyante. Voyez les notes de Duport et de Coray.

[2] Théophraste suppose moins de complaisance à ces voyageurs, et ne les fait qu'inviter à la promenade.

[3] Le grec dit : « Plus qu'on n'en a donné. »

lieu d'une assemblée, pour reprendre un fait dès ses commencements, et en instruire à fond ceux qui en ont les oreilles rebattues, et qui le savent mieux que lui ; souvent empressé pour engager dans une affaire des personnes qui, ne l'affectionnant point, n'osent pourtant refuser d'y entrer [1]. S'il arrive que quelqu'un dans la ville doive faire un festin après avoir sacrifié [2], il va lui demander une portion des viandes qu'il a préparées. Une autre fois s'il voit qu'un maître châtie devant lui son esclave : « J'ai perdu, dit-il, » un des miens dans une pareille occasion ; je le fis » fouetter, il se désespéra, et s'alla pendre. » Enfin il n'est propre qu'à commettre de nouveau deux personnes qui veulent s'accommoder, s'ils l'ont fait arbitre de leur différend. C'est encore une action qui lui convient fort que d'aller prendre, au milieu du repas, pour danser [3], un homme qui est de sang-froid et qui n'a bu que modérément.

[1] On rendrait mieux le sens de cette phrase en traduisant : « Il s'empresse de prendre des soins dont on ne se soucie point, mais qu'on est honteux de refuser. »

[2] Les Grecs, le jour même qu'ils avaient sacrifié : ou soupaient avec leurs amis, ou leur envoyaient à chacun une portion de la victime. C'était donc un contre-temps de demander sa part prématurément et lorsque le festin était résolu, auquel on pouvait même être invité.

[3] Cela ne se faisait chez les Grecs qu'après le repas, et lorsque les tables étaient enlevées. Le grec dit seulement : « Il est capable de provoquer à la danse un ami qui n'a encore bu que modérément.

CHAPITRE XIII.

De l'air empressé [1].

Il semble que le trop grand empressement est une recherche importune, ou une vaine affectation de marquer aux autres de la bienveillance par ses paroles et par toutes sa conduite. Les manières d'un homme empressé sont de prendre sur soi l'événement d'une affaire qui est au dessus de ses forces, et dont il ne saurait sortir avec honneur [2]; et, dans une chose que toute une assemblée juge raisonnable, et où il ne se trouve pas la moindre difficulté, d'insister longtemps sur une légère circonstance, pour être ensuite de l'avis des autres [3]; de faire beaucoup plus apporter de vin dans un repas qu'on n'en peut boire [4]; d'entrer dans une querelle où il se trouve présent, d'une manière à l'échauffer davantage. Rien n'est aussi plus ordinaire que de le voir s'offrir à servir de guide dans un chemin détourné qu'il ne connaît pas, et dont il ne peut ensuite trouver l'issue;

[1] « *De l'empressement outré et affecté.*

[2] Littéralement : « Il se lève pour promettre une chose qu'il ne pourra pas tenir.

[3] On rendrait mieux ainsi le sens de cette phrase obscure en traduisant : « Dans une affaire dont tout le monde convient qu'elle est juste, il insiste encore sur un point insoutenable, et sur lequel il est réfuté. »

[4] Le texte porte : « De forcer son valet à mêler avec de l'eau plus de vin qu'on n'en pourra boire. »

venir vers son général, et lui demander quand il doit ranger son armée en bataille, quel jour il faudra combattre, et s'il n'a point d'ordres à lui donner pour le lendemain; une autre fois s'approcher de son père: Ma mère, lui dit-il mystérieusement, vient de se coucher, et ne commence qu'à s'endormir. S'il entre enfin dans la chambre d'un malade à qui son médecin a défendu le vin, dire qu'on peut essayer s'il ne lui fera point de mal, et le soutenir doucement pour lui en faire prendre. S'il apprend qu'une femme soit morte dans la ville, il s'ingère de faire son épitaphe; il y fait graver son nom, celui de son mari, de son père, de sa mère; son pays, son origine, avec cet éloge: « Ils avaient tous de la vertu[1]. » S'il est quelquefois obligé de jurer devant des juges qui exigent son serment: Ce n'est pas, dit-il en perçant la foule pour paraître à l'audience, la première fois que cela m'est arrivé.

CHAPITRE XIV.

De la Stupidité.

La stupidité est en nous une pesanteur d'esprit[2] qui accompagne nos actions et nos discours. Un homme stupide, ayant lui-même calculé avec des jetons une certaine somme, demande à ceux qui le regardent faire à quoi elle se monte. S'il est obligé de

[1] Formule d'épitaphe.

[2] Littéralement: « Une lenteur d'esprit. »

paraître dans un jour prescrit devant ses juges, pour se défendre dans un procès que l'on lui fait, il l'oublie entièrement et part pour la campagne. Il s'endort à un spectaclee, et ne se réveille que longtemps après qu'il est fini et que le peuple s'est retiré. Après s'être rempli de viandes le soir, il se lève la nuit pour une indigestion, va dans la rue se soulager, où il est mordu d'un chien du voisinage. Il cherche ce qu'on vient de lui donner, et qu'il a mis lui-même dans quelque endroit où souvent il ne le peut retrouver. Lorsqu'on l'avertit de la mort de l'un de ses amis afin qu'il assiste à ses funérailles, il s'attriste, il pleure, il se désespère, et prenant une façon de parler pour une autre : A la bonne heure, ajoute-t-il; ou une pareille sottise [1]. Cette précaution qu'ont les personnes sages de ne pas donner sans témoins [2] de l'argent à leurs créanciers, il l'a pour en recevoir de ses débiteurs. On le voit quereller son valet dans le plus grand froid de l'hiver, pour ne lui avoir pas acheté des concombres. S'il s'avise un jour de faire exercer ses enfants à la lutte ou à la course, il ne leur permet pas de se retirer qu'ils ne soient tout en sueur et hors d'haleine. Il va cueillir lui-même des lentilles [3]; les fait cuire, et, oubliant qu'il y a mis du sel, il les sale une seconde fois, de sorte que personne n'en

[1] Le grec dit seulement : « Il s'attriste, il pleure, et dit : A la bonne heure. »

[2] Les témoins étaient fort en usage chez les Grecs, dans les paiements et dans les actes.

[3] Le grec dit : « Et s'il se trouve avec eux à la campagne, et qu'il leur fasse cuire des lentilles, il oublie, etc.

peut goûter. Dans le temps d'une pluie incommode, et dont tout le monde se plaint, il lui échappera de dire que l'eau du ciel est une chose délicieuse ; et si on lui demande par hasard combien il a vu emporter de morts par la porte Sacrée [1] : Autant, répond-il, pensant peut-être à de l'argent ou à des grains, que je voudrais que vous et moi en pussions avoir.

CHAPITRE XV.

De la Brutalité.

La brutalité est une certaine dureté, et j'ose dire une férocité qui se rencontre dans nos manières d'agir et qui passe même jusqu'à nos paroles. Si vous demandez à un homme brutal : Qu'est devenu un tel ? il vous répond durement : Ne me rompez point la tête. Si vous le saluez, il ne vous fait pas l'honneur de vous rendre le salut : si quelquefois il met en vente une chose qui lui appartient, il est inutile de lui en demander le prix, il ne vous écoute pas ; mais il dit fièrement à celui qui la marchande : Qu'y trouvez-vous à dire ? Il se moque de la piété de ceux qui envoient leurs offrandes dans les temples au jour d'une grande célébrité. Si leurs prières, dit-il, vont jusques aux dieux, et s'ils en obtiennent les biens qu'ils souhaitent, l'on peut dire qu'ils les ont bien payés, et qu'ils ne leur sont pas donnés pour rien. Il est inexo-

[1] Pour être enterrés hors de la ville, suivant la loi de Solon.

rable à celui qui, sans dessein, l'aura poussé légèrement, ou lui aura marché sur le pied ; c'est une faute qu'il ne pardonne pas. La première chose qu'il dit à un ami qui lui emprunte quelque argent, c'est qu'il ne lui en prêtera point : il va le trouver ensuite, et le lui donne de mauvaise grâce, ajoutant qu'il le compte perdu. Il ne lui arrive jamais de se heurter à une pierre qu'il rencontre en son chemin, sans lui donner de grandes malédictions. Il ne daigne pas attendre personne, et si l'on diffère un moment à se rendre au lieu dont on est convenu avec lui, il se retire. Il se distingue toujours par une grande singularité ; ne veut ni chanter à son tour, ni réciter dans un repas, ni même danser avec les autres. En un mot, on ne le voit guère dans les temples importuner les dieux, et leur faire des vœux ou des sacrifices.

CHAPITRE XVI.

De la Superstition.

La superstition semble n'être autre chose qu'une crainte mal réglée de la Divinité. Un homme superstitieux, après avoir lavé ses mains, s'être purifié avec de l'eau lustrale, sort du temple, et se promène une

[1] Les Grecs récitaient à table quelques beaux endroits de leurs poètes, et dansaient ensemble après le repas. Voyez le chapitre du Contre-Temps, chap. XII.

[2] Le grec dit seulement : « Il est capable aussi de ne point prier les dieux. »

[3] Une eau où l'on avait éteint un tison ardent pris sur l'autel où

grande partie du jour avec une feuille de laurier dans sa bouche. S'il voit une belette, il s'arrête tout court ; et il ne continue pas de marcher que quelqu'un n'ait passé avant lui par le même endroit que cet animal a traversé, ou qu'il n'ait jeté lui-même trois petites pierres dans le chemin, comme pour éloigner de lui ce mauvais présage. En quelque endroit de sa maison qu'il ait aperçu un serpent, il ne diffère pas d'y élever un autel ; et dès qu'il remarque dans les carrefours de ces pierres que la dévotion du peuple y a consacrées [1], il s'en approche, verse dessus toute l'huile de sa fiole, plie les genoux devant elles, et les adore. Si un rat lui a rongé un sac de farine, il court au devin, qui ne manque pas de lui enjoindre d'y faire mettre une pièce ; mais, bien loin d'être satisfait de sa réponse, effrayé d'une aventure si extraordinaire, il n'ose plus se servir de son sac, et s'en défait. Son faible encore est de purifier sans fin la maison qu'il habite, d'éviter de s'asseoir sur un tombeau, comme d'assister à des funérailles, ou d'entrer dans la chambre d'une femme qui est en couches ; et lorsqu'il lui arrive d'avoir, pendant son sommeil,

l'on brûlait la victime : elle était dans une chaudière à la porte du temple ; l'on s'en lavait soi-même, ou l'on s'en faisait laver par les prêtres.

[1] Le grec porte « des pierres ointes ; » C'était la manière de les consacrer, usitée même parmi les patriarches. (Voyez *Genèse*, xxviii.)

[2] D'après une heureuse correction d'Étienne Bernard, rapportée par Schneider : « Il rend le sac, en expiant ce mauvais présage par un sacrifice : » Cicéron dit, *de Div.* liv. II, chap. xxvii : « Nos autem ita leves atque inconsiderati sumus, ut si mures corroserint aliquid, quorum est opus hoc unum, monstrum putemus. »

quelque vision, il va trouver les interprètes des songes, les devins et les augures, pour savoir d'eux à quel dieu il doit sacrifier[1]. Il est fort exact à visiter, sur la fin de chaque mois, les prêtres d'Orphée, pour pour se faire initier[2] dans ses mystères : il y mène sa femme ; ou, si elle s'en excuse par d'autres soins, il y fait conduire ses enfants par une nourrice. Lorsqu'il marche par la ville, il ne manque guère de se laver toute la tête avec l'eau des fontaines qui sont dans les places ; quelquefois il a recours à des prêtresses, qui le purifient d'une autre manière, en liant et étendant autour de son corps un petit chien, ou de la squille[3]. Enfin s'il voit un homme frappé d'épilepsie[4], saisi d'horreur, il crache dans son propre sein, comme pour rejeter le malheur de cette rencontre.

CHAPITRE XVII.

De l'esprit chagrin.

L'esprit chagrin fait que l'on n'est jamais content de personne, et que l'on fait aux autres mille plaintes sans fondement. Si quelqu'un fait un festin, et qu'il se souviennent d'envoyer un plat[5] à un homme

[1] « Vous ne réfléchissez pas à ce que vous faites étant éveillés, disait Diogène à ses contemporains; mais vous faites beaucoup de cas des visions que vous avez en dormant. »

[2] Instruire de ses mystères.

[3] Espèce d'oignon marin.

[4] Le grec ajoute : « ou un homme dont l'esprit est aliéné. »

[5] Ç'a été la coutume des Juifs et des autres peuples orientaux, des

de cette humeur; il ne reçoit de lui pour tout remercîment que le reproche d'avoir été oublié. Je n'étais pas digne, dit cet esprit querelleur, de boire de son vin, ni de manger à sa table. Tout lui est suspect, jusqu'aux caresses que lui fait sa maîtresse. Je doute fort, lui dit-il, que vous soyez sincère, et que toutes ces démonstrations d'amitié partent du cœur. Après une grande sécheresse, venant à pleuvoir, comme il ne peut se plaindre de la pluie, il s'en prend au ciel de ce qu'elle n'a pas commencé plus tôt. Si le hasard lui fait voir une bourse dans son chemin, il s'incline : Il y a des gens, ajoute-il, qui ont du bonheur; pour moi, je n'ai jamais eu celui de trouver un trésor. Une autre fois, ayant envie d'un esclave, il prie instamment celui à qui il appartient d'y mettre le prix; et dès que celui-ci, vaincu par ses importunités, le lui a vendu, il se repent de l'avoir acheté. Ne suis-je pas trompé? demande-t-il; et exigerait-on si peu d'une chose qui serait sans défaut? A ceux qui lui font les compliments ordinaires sur la naissance d'un fils et sur l'augmentation de sa famille : Ajoutez, leur dit-il, pour ne rien oublier, sur ce que mon bien est diminué de la moitié. Un homme chagrin, après avoir eu de ses juges ce qu'il demandait, et l'avoir emporté tout d'une voix sur son adversaire, se plaint encore de celui qui a écrit ou parlé pour lui, de ce

Grecs et des Romains. Il faut ajouter : « dans les repas donnés après des sacrifices. » Dans le grec, au lieu d'un plat, il y a : « une portion de la victime.»

qu'il n'a pas touché les meilleurs moyens de sa cause ; ou lorsque ses amis ont fait ensemble une certaine somme pour le secourir dans un besoin pressant, si quelqu'un l'en félicite et le convie à mieux espérer de la fortune : Comment, lui répond-il, puis-je être sensible à la moindre joie, quand je pense que je dois rendre cet argent à chacun de ceux qui me l'ont prêté, et n'être pas encore quitte envers eux de la reconnaissance de leur bienfait?

CHAPITRE XVIII.

De la Défiance.

L'esprit de défiance nous fait croire que tout le monde est capable de nous tromper. Un homme défiant, par exemple, s'il envoie au marché l'un de ses domestiques pour y acheter des provisions, il le fait suivre par un autre, qui doit lui rapporter fidèlement combien elles ont coûté. Si quelquefois il porte de l'argent sur soi dans un voyage, il le calcule à chaque stade [1] qu'il fait, pour voir s'il a son compte. Une autre fois, étant couché avec sa femme, il lui demande si elle a remarqué que son coffre-fort fût bien fermé, si sa cassette est toujours scellée, et si on a eu soin de bien fermer la porte du vestibule ; et bien qu'elle assure que tout est en bon

[1] Six cents pas. — Le stade olympique avait, selon Barthélemy, quatre-vingt-quatorze toises et demie.

état, l'inquiétude le prend, il se lève du lit, va en chemise et les pieds nus, avec la lampe qui brûle dans sa chambre, visiter lui-même tous les endroits de sa maison ; et ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'il s'endort après cette recherche. Il mène avec lui des témoins quand il va demander ses arrérages, afin qu'il ne prenne pas un jour envie à ses débiteurs de lui dénier sa dette. Ce n'est pas chez le foulon qui passe pour le meilleur ouvrier qu'il envoie teindre sa robe, mais chez celui qui consent de ne point la recevoir sans donner caution. Si quelqu'un se hasarde de lui emprunter quelques vases [1], * il les lui refuse souvent ; ou s'il les accorde, il ne les laisse pas enlever qu'ils ne soient pesés : il fait suivre celui qui les emporte, et envoie dès le lendemain prier qu'on les lui renvoie * [2]. A-t-il un esclave qu'il affectionne et qui l'accompagne dans la ville, il le fait marcher devant lui, de peur que, s'il le perdait de vue, il ne lui échappât et ne prît la fuite. A un homme qui, emportant de chez lui quelque chose que ce soit, lui dirait : Estimez cela, et mettez-le sur mon compte, il répondrait qu'il faut le laisser où on l'a pris, et qu'il a d'autres affaires que celle de courir après son argent.

[1] D'or et d'argent.

[2] Ce qui se lit entre les deux étoiles n'est pas dans le grec, où le sens est interrompu ; mais il est suppléé par quelques interprètes.

CHAPITRE XIX.

D'un vilain homme.

Ce caractère suppose toujours dans un homme une extrême malpropreté, et une négligence pour sa personne qui passe dans l'excès, et qui blesse ceux qui s'en aperçoivent. Vous le verrez quelquefois tout couvert de lèpre, avec des ongles longs et malpropres, ne pas laisser de se mêler parmi le monde, et croire en être quitte pour dire que c'est une maladie de famille, et que son père et son aïeul y étaient sujets. Il a aux jambes des ulcères. On lui voit aux mains des poireaux et autres saletés, qu'il néglige de faire guérir; ou s'il pense à y remédier, c'est lorsque le mal, aigri par le temps, est devenu incurable. Il est hérissé de poil sous les aisselles et par tout le corps, comme une bête fauve; il a les dents noires, rongées, et telles que son abord ne se peut souffrir. Ce n'est pas tout : il crache ou il se mouche en mangeant, il parle la bouche pleine [1], il fait en buvant des choses contre la bienséance, ne se sert jamais au bain que d'une huile qui sent mauvais, et ne paraît guère dans une assemblée publique qu'avec une vieille robe et toute tachée. S'il est obligé d'accompagner sa mère chez les devins, il n'ouvre la bouche que pour dire des choses de mauvais au-

[1] Le texte ajoute : « et laisse tomber ce qu'il mange. »

gure [1]. Une autre fois, dans le temple et en faisant des libations [2], il lui échappera des mains une coupe ou quelque autre vase; et il rira ensuite de cette aventure, comme s'il avait fait quelque chose de merveilleux. Un homme si extraordinaire ne sait point écouter un concert ou d'excellents joueurs de flûte; il bat des mains avec violence comme pour leur applaudir, ou bien il suit d'une voix désagréable le même air qu'ils jouent : il s'ennuie de la symphonie, et demande si elle ne doit pas bientôt finir. Enfin si, étant assis à table, il veut cracher, c'est justement sur celui qui est derrière lui pour lui donner à boire [3].

CHAPITRE XX.

D'un homme incommode.

Ce qu'on appelle un fâcheux est celui qui, sans faire à quelqu'un un fort grand tort, ne laisse pas de l'embarrasser beaucoup [4]; qui, entrant dans la chambre de son ami qui commence à s'endormir, le

[1] Les anciens avaient un grand égard pour les paroles qui étaient proférées, même par hasard, par ceux qui venaient consulter les devins et les augures, prier ou sacrifier dans les temples.

[2] Cérémonies où l'on répandait du vin ou du lait dans les sacrifices.

[3] Le texte porte : « Il crache par dessus la table sur celui qui lui donne à boire. » La phrase de l'auteur grec rappelle l'usage des anciens qui, dans les repas, se tenaient d'un côté de la table, tandis que les esclaves occupaient l'autre pour le service. Cette coutume a sans doute échappé à La Bruyère.

[4] Plus littéralement : « La malice innocente est une conduite qui incommode sans nuire ».

réveille pour l'entretenir de vains discours; qui, se trouvant sur le bord de la mer, sur le point qu'un homme est près de partir et de monter dans son vaisseau, l'arrête sans nul besoin; et l'engage insensiblement à se promener avec lui sur le rivage [1]; qui, arrachant un petit enfant du sein de sa nourrice pendant qu'il tette, lui fait avaler quelque chose qu'il a mâché, bat des mains devant lui, le caresse, et lui parle d'une voix contrefaite; qui choisit le temps du repas, et que le potage est sur la table, pour dire qu'ayant pris médecine depuis deux jours, il est allé par haut et par bas, et qu'une bile noire et recuite était mêlée dans ses déjections; qui, devant toute une assemblée, s'avise de demander à sa mère quel jour elle a accouché de lui; qui, ne sachant que dire [2], apprend que l'eau de sa citerne est fraîche, qu'il croît dans son jardin de bons légumes, ou que sa maison est ouverte à tout le monde comme une hôtellerie; qui s'empresse de faire connaître à ses hôtes un parasite [3] qu'il a chez lui; qui l'invite à table, à se mettre en bonne humeur et à réjouir la compagnie.

[1] Ou, d'après M. Coray : « Prêt à s'embarquer pour un voyage, il se promène sur le rivage, et empêche qu'on ne mette à la voile, en priant ceux qui doivent partir avec lui d'attendre qu'il ait fini sa promenade ».

[2] Cette transition est de La Bruyère.

[3] Mot grec qui signifie celui qui ne mange que chez autrui.

CHAPITRE XXI.

De la sotte Vanité [1].

La sotte vanité semble être une passion inquiète de se faire valoir par les plus petites choses, ou de chercher dans les sujets les plus frivoles du nom et de la distinction. Ainsi un homme vain, s'il se trouve à un repas, affecte toujours de s'asseoir proche de celui qui l'a convié; il consacre à Apollon la chevelure d'un fils qui lui vient de naître; et dès qu'il est parvenu à l'âge de puberté, il le conduit lui-même à Delphes, lui coupe les cheveux et les dépose dans le temple comme un monument d'un vœu solennel qu'il a accompli [2]. Il aime à se faire suivre par un More. S'il fait un paiement, il affecte que ce soit dans une monnaie toute neuve, et qui ne vienne que d'être frappée. Après qu'il a immolé un bœuf devant quelque autel, il se fait réserver la peau du front de cet animal, il l'orne de rubans et de fleurs, et l'attache à l'endroit de sa maison le plus exposé à la vue

[1] Le mot grec signifie littéralement : « l'ambition des petites choses ».

[2] Le peuple d'Athènes, ou les personnes plus modestes, se contentaient d'assembler leurs parents, de couper en leur présence les cheveux de leur fils parvenu à l'âge de puberté, et de les consacrer ensuite à Hercule, ou à quelque autre divinité qui avait un temple dans la ville. Le grec dit seulement : « Il conduit son fils à Delphes pour lui faire couper les cheveux. » On peut consulter le *Voyage d'Anacharsis*, chapitre XXVI.

de ceux qui passent, afin que personne du peuple n'ignore qu'il a sacrifié un bœuf. Une autre fois, au retour d'un cavalcade qu'il aura faite avec d'autres citoyens, il renvoie chez soi par un valet tout son équipage, et ne garde qu'une riche robe dont il est habillé, et qu'il traîne le reste du jour dans la place publique. S'il lui meurt un petit chien, il l'enterre, lui dresse une épitaphe avec ces mots : « Il était de » race de Malte [1]. » Il consacre un anneau à Esculape, qu'il use à force d'y pendre des couronnes de fleurs. Il se parfume tous les jours. Il remplit avec un grand faste tout le temps de sa magistrature ; et, sortant de charge, il rend compte au peuple avec ostentation des sacrifices qu'il a faits, comme du nombre et de la qualité des victimes qu'il a immolées. Alors, revêtu d'une robe blanche et couronné de fleurs, il paraît dans l'assemblée du peuple. Nous pouvons, dit-il, vous assurer, ô Athéniens, que pendant le temps de notre gouvernement nous avons sacrifié à Cybèle, et que nous lui avons rendu des honneurs tels que les mérite de nous la mère des dieux : espérez donc toutes choses heureuses de cette déesse. Après avoir parlé ainsi, il se retire dans sa maison, où il fait un long récit à sa femme de la manière dont tout lui a réussi, au delà même de ses souhaits.

[1] Cette île portait de petits chiens fort estimés

CHAPITRE XXII.

De l'Avarice.

Ce vice est dans l'homme un oubli de l'honneur et de la gloire, quand il s'agit d'éviter la moindre dépense. Si un tel homme a remporté le prix de la tragédie [1], il consacre à Bacchus des guirlandes ou des bandelettes faites d'écorce de bois [2], et il fait graver son nom sur un présent si magnifique. Quelquefois, dans les temps difficiles, le peuple est obligé de s'assembler pour régler une contribution capable de subvenir aux besoins de la république; alors il se lève et garde le silence [3], ou le plus souvent il fend la presse et se retire. Lorsqu'il marie sa fille, et qu'il sacrifie, selon la coutume, il n'abandonne de la victime que les parties seules qui doivent être brûlées sur l'autel [4]; il réserve les autres pour les vendre; et comme il manque de domestiques pour servir à table et être chargés du soin des noces, il loue des gens pour tout le temps de la fête, qui se nourrissent à leurs dépens, et à qui il donne une certaine somme.

[1] Qu'il a faite ou récitée.

[2] Le texte dit simplement : « Il consacre à Bacchus une couronne de bois.

[3] Ceux qui voulaient donner se levaient et offraient une somme, ceux qui ne voulaient rien donner, se levaient et se taisaient. (Voyez le chapitre LVI du *Voyage du jeune Anacharsis.*

[4] C'étaient les cuisses et les intestins — Pour le partag des victimes, voir le *Voyage du jeune Anacharsis*, chap. XXI.

S'il est capitaine de galère, voulant ménager son lit, il se contente de coucher indifféremment avec les autres sur de la natte qu'il emprunte de son pilote. Vous verrez une autre fois cet homme sordide acheter en plein marché des viandes cuites, toutes sortes d'herbes, et les porter hardiment dans son sein et sous sa robe : s'il l'a un jour envoyée chez le teinturier pour la détacher, comme il n'en a pas une seconde pour sortir, il est obligé de garder la chambre. Il sait éviter dans la place la rencontre d'un ami pauvre qui pourrait lui demander, comme aux autres, quelque secours [1]; il se détourne de lui, et reprend le chemin de sa maison. Il ne donne point de servantes à sa femme, content de lui en louer quelques-unes pour l'accompagner à la ville toutes les fois qu'elle sort. Enfin ne pensez pas que ce soit un autre que lui qui balaie le matin sa chambre, qui fasse son lit et le nettoie. Il faut ajouter qu'il porte un manteau usé, sale et tout couvert de taches; qu'en ayant honte lui-même, il le retourne quand il est obligé d'aller tenir sa place dans quelque assemblée [2].

[1] Par forme de contribution. Voyez le chapitre de la Dissimulation et de l'Esprit chagrin.

[2] Ce dernier trait est tout à fait altéré par la traduction. Le grec dit : « Pour s'asseoir, il roule le vieux manteau qu'il porte lui-même ; » au lieu de se faire suivre par un esclave qui porte un pliant, comme c'était l'usage des riches.

CHAPITRE XXIII.

De l'Ostentation.

Je n'estime pas que l'on puisse donner une idée plus juste de l'ostentation, qu'en disant que c'est dans l'homme une passion de faire montre d'un bien ou des avantages qu'il n'a pas. Celui en qui elle domine s'arrête dans l'endroit du Pirée [1] où les marchands étalent, et où se trouve un plus grand nombre d'étrangers; il entre en matière avec eux, il leur dit qu'il a beaucoup d'argent sur la mer; il discourt avec eux des avantages de ce commerce, des gains immenses qu'il y a à espérer pour ceux qui y entrent, et de ceux surtout que lui qui leur parle y a faits. Il aborde dans un voyage le premier qu'il trouve sur son chemin, lui fait compagnie, et lui dit bientôt qu'il a servi sous Alexandre, quels beaux vases et tout enrichis de pierreries il a rapportés de l'Asie, quels excellents ouvriers s'y rencontrent, et combien ceux de l'Europe leur sont inférieurs [2]. Il se vante dans une autre occasion d'une lettre qu'il a reçue d'Antipater [3], qui apprend que lui troisième est entré dans la Macédoine. Il dit une autre fois que, bien que les magistrats lui aient permis tels transports

[1] Port à Athènes, fort célèbre.

[2] C'était contre l'opinion commune de toute la Grèce.

[3] L'un des capitaines d'Alexandre le Grand, et dont la famille régna quelque temps dans la Macédoine.

de bois [1] qu'il lui plairait sans payer de tribut, pour éviter néanmoins l'envie du peuple, il n'a point voulu user de ce privilége. Il ajoute que pendant une grande cherté de vivres, il a distribué aux pauvres citoyens d'Athènes jusqu'à la somme de cinq talents [2]; et, s'il parle à des gens qu'il ne connaît point, et dont il n'est pas mieux connu, il leur fait prendre des jetons, compter le nombre de ceux à qui il a fait ses largesses; et quoiqu'il monte à plus de six cents personnes, il leur donne à tous des noms convenables; et après avoir supputé les sommes particulières qu'il a données à chacun d'eux, il se trouve qu'il en résulte le double de ce qu'il pensait, et que dix talents y sont employés, sans compter, poursuit-il, les galères que j'ai armées à mes dépens, et les charges publiques que j'ai exercées à mes frais et sans récompense. Cet homme fastueux va chez un marchand de chevaux, fait sortir de l'écurie les plus beaux et les meilleurs, fait ses offres, comme s'il voulait les acheter. De même il visite les foires les plus célèbres, entre sous les tentes des marchands, se fait déployer une riche robe, et qui vaut jusqu'à deux talents, et il sort en querellant son valet de ce qu'il ose le suivre

[1] Parce que les pins, les cyprès, et tout autre bois propre à construire les vaisseaux étaient rares dans le pays attique, l'on n'en permettait le transport en d'autres pays qu'en payant un fort gros tribut.

[2] Le talent attique dont il s'agit valait soixante mines attiques; une mine, cent drachmes; une drachme, six oboles. Le talent attique valait quelques six cents écus de notre monnaie. D'après l'évaluation de Barthélemy, le talent, que La Bruyère n'estime ici qu'environ 1800 livres, en valait 5400.

sans porter de l'or sur lui pour les besoins où l'on se trouve [1]. Enfin, s'il habite une maison dont il paie le loyer, il dit hardiment à quelqu'un qui l'ignore que c'est une maison de famille, et qu'il a héritée de son père; mais qu'il veut s'en défaire, seulement parce qu'elle est trop petite pour le grand nombre d'étrangers qu'il retire chez lui [2].

CHAPITRE XXIV.

De l'Orgueil.

Il faut définir l'orgueil une passion qui fait que de tout ce qui est au monde l'on n'estime que soi. Un homme fier et superbe n'écoute pas celui qui l'aborde dans la place pour lui parler de quelque affaire; mais, sans s'arrêter, et se faisant suivre quelque temps, il lui dit enfin qu'on peut le voir après son souper. Si l'on a reçu de lui le moindre bienfait, il ne veut pas qu'on en perde jamais le souvenir, il le reprochera en pleine rue devant tout le monde. N'attendez pas de lui qu'en quelque endroit qn'il vous rencontre il s'approche de vous, et qu'il vous parle le premier: de même, au lieu d'expédier sur-le-champ des marchands ou des ouvriers, il ne feint point de les renvoyer au lendemain matin, et à l'heure de son lever. Vous le voyez marcher dans les rues de la ville la tête baissée, sans

[1] Coutume des anciens.
[2] Par droit d'hospitalité.

daigner parler à personne de ceux qui vont et viennent. S'il se familiarise quelquefois jusqu'à inviter ses amis à un repas, il prétexte des raisons pour ne pas se mettre à table et manger avec eux, et il charge ses principaux domestiques du soin de les régaler. Il ne lui arrive point de rendre visite à personne sans prendre la précaution d'envoyer quelqu'un des siens pour avertir qu'il va venir [1]. On ne le voit point chez lui lorsqu'il mange ou qu'il se parfume [2]. Il ne se donne pas la peine de règler lui-même des parties; mais il dit négligemment à un valet de les calculer, de les arrêter, et de les passer à compte. Il ne sait point écrire dans une lettre : « Je vous prie de me faire ce plaisir, » ou « de me rendre ce service; » mais : « J'entends que cela soit ainsi; j'envoie un homme vers vous pour rece- » voir une telle chose; je ne veux pas que l'affaire se » passe autrement; faites ce que je vous dis prompte- » ment et sans différer. » Voilà son style.

CHAPITRE XXV.

De la Peur ou du défaut de Courage.

Cette crainte est un mouvement de l'âme qui s'ébranle ou qui cède, en vue d'un péril vrai ou imaginaire; et l'homme timide est celui dont je vais faire la peinture. S'il lui arrive d'être sur la mer, et s'il aper-

[1] Voyez le chapitre II, de la Flatterie.
[2] Avec des huiles de senteur.

çoit de loin des dunes ou des promontoires, la peur lui fait croire que ce sont les débris de quelques vaisseaux qui ont fait naufrage sur cette côte; aussi tremble-t-il au moindre flot qui s'élève, et il s'informe avec soin si tous ceux qui naviguent avec lui sont initiés [1]. S'il vient à remarquer que le pilote fait une nouvelle manœuvre, ou semble se détourner comme pour éviter un écueil, il l'interroge, il lui demande avec inquiétude s'il ne croit pas s'être écarté de sa route, s'il tient toujours la haute mer, et si les dieux sont propices [2]. Après cela il se met à raconter une vision qu'il a eue pendant la nuit, dont il est encore tout épouvanté, et qu'il prend pour un mauvais présage. Ensuite, ses frayeurs venant à croître, il se déshabille et ôte jusqu'à sa chemise, pour pouvoir mieux se sauver à la nage; et, après cette précaution, il ne laisse pas de prier les nautonniers de le mettre à terre. Que si cet homme faible, dans une expédition militaire où il s'est engagé, entend dire que les ennemis sont proches, il appelle ses compagnons de guerre, observe leur contenance sur ce bruit qui court, leur dit qu'il est sans fondement, et que les coureurs n'ont pu discerner si ceux qu'ils ont découverts à la campagne sont amis ou ennemis : mais si l'on n'en peut plus douter

[1] Les anciens naviguaient rarement avec ceux qui passaient pour impies ; et ils se faisaient initier avant de partir, c'est-à-dire instruire des mystères de quelque divinité, pour se la rendre propice dans leurs voyages. Voyez le chap. xvi, de la Superstition.

[2] Ils consultaient les dieux par les sacrifices ou par les augures, c'est-à-dire, par le vol, le chant et le manger des oiseaux, et encore par les entrailles des bêtes.

par les clameurs que l'on entend, et s'il a vu lui-même de loin le commencement du combat, et que quelques hommes aient paru tomber à ses yeux ; alors, feignant que la précipitation et le tumulte lui ont fait oublier ses armes, il court les quérir dans sa tente, où il cache son épée sous le chevet de son lit, et emploie beaucoup de temps à la chercher ; pendant que, d'un autre côté, son valet va par ses ordres savoir des nouvelles des ennemis, observer quelle route ils ont prise, et où en sont les affaires ; et dès qu'il voit apporter au camp quelqu'un tout sanglant d'une blessure qu'il a reçue, il accourt vers lui, le console et l'encourage, étanche le sang qui coule de sa plaie, chasse les mouches qui l'importunent, ne lui refuse aucun secours, et se mêle de tout, excepté de combattre. Si, pendant le temps qu'il est dans la chambre du malade, qu'il ne perd pas de vue, il entend la trompette qui sonne la charge : Ah! dit-il avec imprécation, puisses-tu être pendu, maudit sonneur qui cornes incessamment, et fais un bruit enragé qui empêche ce pauvre homme de dormir! Il arrive même que, tout plein d'un sang qui n'est pas le sien, mais qui a jailli sur lui de la plaie du blessé, il fait accroire à ceux qui reviennent du combat qu'il a couru un grand risque de sa vie pour sauver celle de son ami; il conduit vers lui ceux qui y prennent intérêt, ou comme ses parents, ou parce qu'ils sont d'un même pays ; et là il ne rougit pas de leur raconter quand et de quelle manière il a tiré cet homme des mains des ennemis, et l'a apporté dans sa tente.

CHAPITRE XXVI.

Des Grands d'une république [1].

La plus grande passion de ceux qui ont les premières places dans un état populaire n'est pas le desir du gain ou de l'accroissement de leurs revenus, mais une impatience de s'agrandir, et de se fonder, s'il se pouvait, une souveraine puissance sur la ruine de celle du peuple. S'il s'est assemblé pour délibérer à qui des citoyens il donnera la commission d'aider de ses soins le premier magistrat dans la conduite d'une fête ou d'un spectacle, cet homme ambitieux, et tel que je viens de le définir, se lève, demande cet emploi, et proteste que nul autre ne peut si bien s'en acquitter. Il n'approuve point la domination de plusieurs, et de tous les vers d'Homère il n'a retenu que celui-ci :

Les peuples sont heureux quand un seul les gouverne [2].

Son langage le plus ordinaire est tel : Retirons-nous de cette multitude qui nous environne; tenons ensemble un conseil particulier où le peuple ne soit point admis; essayons même de lui fermer le chemin à la magistrature. Et s'il se laisse prévenir contre une personne d'une condition privée, de qui il croie

[1] Ou plutôt, *De l'Ambition oligarchique*.
[2] *Iliad.* II, 204.

avoir reçu quelque injure : Cela, dit-il, ne se peut souffrir, et il faut que lui ou moi abandonnions la ville. Vous le voyez se promener dans la place sur le milieu du jour, avec des ongles propres, la barbe et les cheveux en bon ordre, repousser fièrement ceux qui se trouvent sur ses pas; dire avec chagrin aux premiers qu'il rencontre que la ville est un lieu où il n'y a plus moyen de vivre; qu'il ne peut plus tenir contre l'horrible foule des plaideurs, ni supporter plus longtemps les longueurs, les crieries et les mensonges des avocats; qu'il commence à avoir honte de se trouver assis dans une assemblée publique, ou sur les tribunaux, auprès d'un homme mal habillé, sale, et qui dégoûte; et qu'il n'y a pas un seul de ces orateurs dévoués au peuple qui ne lui soit insupportable. Il ajoute que c'est Thésée qu'on peut appeler le premier auteur de tous ces maux [1]; et, il fait de pareils discours aux étrangers qui arrivent dans la ville, comme à ceux avec qui il sympathise de mœurs et de sentiments.

CHAPITRE XXVII.

D'une tardive instruction.

Il s'agit de décrire quelques inconvénients où tombent ceux qui, ayant méprisé dans leur jeunesse les sciences et les exercices, veulent réparer cette né-

[1] Thésée avait jeté les fondements de la république d'Athènes, en établissant l'égalité entre les citoyens. Voyez Pausanias, *in Atticis*, chapitre III.

gligence, dans un âge avancé, par un travail souvent inutile. Ainsi un vieillard de soixante ans s'avise d'apprendre des vers par cœur, et de les réciter à table dans un festin[1], où la mémoire venant à lui manquer, il a la confusion de demeurer court. Une autre fois, il apprend de son propre fils les évolutions qu'il faut faire dans les rangs à droite et à gauche, le maniement des armes, et quel est l'usage à la guerre de la lance et du bouclier. S'il monte un cheval que l'on lui a prêté, il le presse de l'éperon, veut le manier ; et lui faisant faire des voltes et des caracoles, il tombe lourdement, et se casse la tête. On le voit tantôt pour s'exercer au javelot le lancer tout un jour contre l'homme de bois[2], tantôt tirer de l'arc et disputer avec son valet lequel des deux donnera mieux dans un blanc avec des flèches ; vouloir d'abord apprendre de lui, se mettre ensuite à l'instruire et à le corriger, comme s'il était le plus habile. Enfin, se voyant tout nu au sortir d'un bain, il imite les postures d'un lutteur ; et par le défaut d'habitude, il les fait de mauvaise grâce, et il s'agite d'une manière ridicule.

[1] Voyez le chapitre de la Brutalité.

[2] Une grande statue de bois qui était dans le lieu des exercices, pour apprendre à darder. — Cette explication est une conjecture ingénieuse de Casaubon, confirmée depuis par une lampe antique sur laquelle M. Visconti a vu le *palus* revêtu d'habillements militaires, contre lequel s'exerçaient les gladiateurs.

CHAPITRE XXVIII.

De la Médisance.

Je définis ainsi la médisance : une pente secrète de l'âme à penser mal de tous les hommes, laquelle se manifeste par les paroles. Et pour ce qui concerne le médisant, voici ses mœurs. Si on l'interroge sur quelque autre, et que l'on lui demande quel est cet homme, il fait d'abord sa généalogie. Son père, dit-il, s'appelait Sosie [1], que l'on a connu dans le service et parmi les troupes sous le nom de Sosistrate; il a été affranchi depuis ce temps, et reçu dans l'une des tribus de la ville [2]. Pour sa mère, c'était une noble Thracienne; car les femmes de Thrace, ajoute-t-il, se piquent la plupart d'une ancienne noblesse [3]: celui-ci, né de si honnêtes gens, est un scélérat qui ne mérite que le gibet. Et retournant à la mère de cet homme qu'il peint avec de si belles couleurs [4]: Elle est, poursuit-il, de ces femmes qui épient sur les grands chemins [5] les jeunes gens au passage, et qui,

[1] C'était chez les Grecs un nom de valet ou d'esclave.

[2] Le peuple d'Athènes était partagé en diverses tribus.

[3] Cela est dit par dérision des Thraciennes, qui venaient dans la Grèce pour être servantes, et quelque chose de pis.

[4] Cette transition est du traducteur.

[5] La Bruyère, croyant qu'il s'agit encore de la Thracienne, fait ici la note suivante : « Elles tenaient hôtellerie sur les chemins publics, où elles se mêlaient d'infâmes commerces. » Cependant le manuscrit du Vatican montre qu'un nouveau portrait commence à ces mots : « Elle est de ces femmes. » Voir sur cet endroit la note de S hweighæuser.

pour ainsi dire, les enlèvent et les ravissent. Dans une compagnie où il se trouve quelqu'un qui parle mal d'une personne absente, il relève la conversation. Je suis, lui dit-il, de votre sentiment : cet homme m'est odieux, et je ne le puis souffrir : qu'il est insupportable par sa physionomie! y a-t-il un plus grand fripon et des manières plus extravagantes? Savez-vous combien il donne à sa femme pour la dépense de chaque repas? trois oboles [1], et rien davantage; et croiriez-vous que, dans les rigueurs de l'hiver, et au mois de décembre [2], il l'oblige de se laver avec de l'eau froide? Si alors quelqu'un de ceux qui l'écoutent se lève et se retire, il parle de lui presque dans les mêmes termes. Nul de ses plus familiers amis n'est épargné : les morts même dans le tombeau ne trouvent pas un asile contre sa mauvaise langue [3].

CHAPITRE XXIX.

Du Goût qu'on a pour les vicieux [4].

Le goût que l'on a pour les vicieux est une sorte d'inclination pour tout ce qui est mal. L'homme qui

[1] Il y avait au dessous de cette monnaie d'autres encore de moindre valeur. Le grec parle de trois petites pièces de cuivre, dont huit font une obole. L'obole est évaluée par l'abbé Barthélemy à trois sous de France.

[2] Le grec dit : « le jour de Neptune.

[3] Il était défendu chez les Athéniens de parler mal des morts, par une loi de Solon, leur législateur.

[4] Jusqu'ici nous nous sommes contentés de conserver toutes les notes de La Bruyère sur Théophraste, et de nous approprier ce qui

a ce défaut aime à se trouver avec les vaincus, et avec ceux qui sont honnis et condamnés par la voix publique, espérant que ses relations avec eux le rendront plus expert et plus redoutable. Si on lui nomme quelques gens de bien, il dit: « Oui, comme on l'est! » et il ajoute: que personne n'est vertueux, et que tout le monde se ressemble. Tantôt il accuse l'honnête homme d'être honnête homme; tantôt il proclame que le méchant seul est libre. Si l'on veut le faire convenir du tort que fait un méchant à la société [1], il avouera que tout ce qu'on dit de lui est vrai, mais qu'il faut au moins reconnaître en lui de certaines qualités : c'est qu'il a de l'esprit, qu'il est très-attaché à ses amis, et qu'il a de l'avenir. Puis il cherche à prouver qu'il n'a jamais trouvé d'homme plus capable. Il est toujours du parti de celui qui est obligé de se défendre en justice [2], ou qui est traduit devant le tribunal. Il s'assiéra quelque jour à côté de l'accusé, et proposera qu'on ne juge point l'homme, mais le fait. Ne suis-je pas, dit-il quelquefois, ne suis-je pas le chien du peuple, puisque je veille sur ceux qui veulent lui nuire?

nous a semblé le plus important dans les travaux de nos devanciers Mais, pour les deux chapitres suivants, qui n'ont été retrouvés que dans ces derniers temps, nous avons cru devoir en donner une traduction originale, en conservant toutefois les titres tels que La Bruyère, qui ne connaissait pas ces chapitres, les a donnés dans son *Discours sur Théophraste*.

[1] Il y a ici dans le texte une lacune que nous avons cru devoir remplacer ainsi, pour la suite du discours. Schweighæuser supplée par ces mots : « Si quelqu'un le consulte au sujet d'un méchant homme, et ajoute ces mots : « Il me paraît qu'il est question d'un homme auquel on veut confier quelques fonctions publiques. »

[2] C'est-à-dire, celui contre qui s'élèvent les plus graves préventions

Comment aurions-nous des gens qui s'occupent des intérêts publics, si nous rejetions de tels hommes? Il aime à protéger les hommes les plus corrompus, et à siéger dans les tribunaux, quand il y a quelque sale affaire. S'il juge une cause, il prend en mauvaise part tout ce que disent chacun des deux adversaires. En somme, cette passion des gens vicieux est sœur du vice, et le proverbe est bien vrai : « Qui se ressemble s'assemble, c'est-à-dire qu'on cherche toujours et partout son semblable [1].

CHAPITRE XXX.

Du Gain sordide.

L'amour du gain sordide n'est autre chose que le besoin de gagner à tout prix. Celui qui en est possédé est homme à se priver, en ne mangeant que la quantité de pain qui lui est absolument nécessaire; à tenter d'emprunter de l'argent à un étranger qui s'arrête chez lui. Quand il sert à table, il dit qu'il est de toute justice que celui qui découpe ait une part double, et aussitôt il se la donne. S'il vend du vin [2], il le

[1] On croit que cette dernière phrase, depuis ces mots : *En somme*, n'est pas de Théophraste.

[2] Chez les anciens, les propriétaires de vignes vendaient ou faisaient vendre eux-mêmes le vin qui dépassait la quantité nécessaire à leur consommation. Cet usage existe aujourd'hui à Florence, où les palais les plus somptueux ont une sorte de guichet, au rez-de-chaussée, par où se débite le vin du maître. L'acheteur passe une bouteille avec son argent, et un instant après, on lui rend sa bouteille pleine. En France même, sous Louis XIV, une coutume semblable existait pour les gens de robe, et les ruines de Pompeï attestent encore que ces habitudes d'ordre et d'économie remontent aux anciens.

trempe d'eau, même pour son ami. Il ne va voir un spectacle avec ses enfants, que quand les directeurs annoncent que la représentation sera gratuite. S'il voyage aux frais de l'État, il laisse chez lui l'argent qui lui est assigné pour les dépenses de route, et en emprunte à ceux qui sont chargés avec lui de la même mission. En chemin, il charge son valet d'un fardeau beaucoup plus lourd qu'il ne peut le porter, et ne lui accorde qu'une ration de vivres bien moindre que celle des autres. Quand il est arrivé, il n'a point de cesse qu'il n'ait reçu sa part des présents de bienvenue, pour la vendre ensuite. Au bain, s'il se fait frotter d'huile, il dit à l'esclave : « L'huile que tu m'as achetée est rance, et il se sert de celle d'un autre. Si quelqu'un de sa maison trouve la plus petite monnaie, il en réclame la moitié en s'écriant : *Mercure est commun*. Quand il donne son vêtement à nettoyer, il en emprunte un autre à l'un de ses amis, et attend pour le rendre qu'on le lui redemande, et ainsi pour tout. C'est lui-même qui distribue les provisions à ses gens, et il se sert pour cela d'une mesure économique dont le fond est bombé, et ne manque jamais d'égaliser le dessus quand elle est pleine. Il se fait donner par un ami des objets qu'il revend ensuite. S'il lui faut payer une dette de trente mines, il a toujours quatre drachmes de moins quand il s'agit de payer [1]. Si ses enfants ont manqué d'aller à l'école, à cause

[1] Il fallait cent drachmes pour faire une mine : le gain de cet homme serait donc dans une proportion de 20 centimes sur 150 francs. La mine ayant une valeur de 95 francs de notre monnaie, c'était en réalité 3 francs 80 centimes sur 2,850 francs.

de quelque indisposition, il a soin de diminuer à proportion la somme qu'il paie au maître; et pendant le mois d'Anthestérion, il ne les y envoie point; car il ne veut pas payer un mois où tant de fêtes théâtrales interrompent les études. Si un esclave lui paie en monnaie de cuivre la contribution qu'il exige de lui [1], il lui demande quelque chose de plus pour la perte du cuivre sur l'or; et il agit de même envers le fermier qui lui rend ses comptes. Quand il arrive à un repas de corps, il demande à prendre sur le service commun une part pour ses enfants, et compte les demi-raves qui sont restées sur la table, de crainte que les esclaves qui les desservent ne les prennent. S'il fait un voyage avec quelques personnes de sa connaissance, il se sert de leurs esclaves, et pendant ce temps, il loue le sien, sans partager avec personne le profit qu'il en tire. Il va plus loin : si l'on se réunit chez lui pour faire un repas à frais communs, il cherche à soustraire une partie du bois, des lentilles, du vinaigre, du sel et de l'huile de lampe qu'il a fournis. Si l'un de ses amis se marie ou marie sa fille, il se met en voyage pour quelque temps afin de n'avoir point à donner de présent de noces. Et chez ses connaissances il aime à emprunter de ces choses qu'il sait qu'on ne lui redemandera pas, ou qu'on n'oserait recevoir s'il voulait les rendre [1].

[1] Un maître louait à d'autres ses esclaves, et prélevait un droit sur le produit de leur travail. Ce droit ne pouvait guère se payer en or ni même en argent.

[2] Nous avons traduit cette phrase selon le sens que lui donne Schweighæuser, d'après les corrections de Coray et de Schneider, et qui nous semble préférable à tous les autres.

Nous avons adopté pour les Caractères de Théophraste la traduction de La Bruyère comme la plus connue, en nous réservant toutefois de la rectifier dans les notes, quand l'illustre traducteur nous a paru s'éloigner de sa fidélité au texte, ou de la vérité des mœurs de l'ancienne Grèce. Pour les deux chapitres XXIX *et* XXX *qui n'ont été découverts que dans le siècle dernier, nous avons emprunté la traduction de* M. de Sivry, *telle qu'elle a déjà paru dans notre édition de La Bruyère* (1844).

MANUEL

D'ÉPICTÈTE,

TRADUIT PAR NAIGEON.

NOTICE SUR ÉPICTÈTE.

Épictète, philosophe stoïcien d'Hiérapolis en Phrygie, fut esclave d'Épaphrodite, affranchi de Néron, que Domitien fit mourir. Le philosophe parut libre dans sa servitude et son maître esclave, ou du moins digne de l'être. Épictète, avec un corps petit et contrefait, avait une âme grande et forte. Un jour Épaphrodite lui ayant donné un grand coup sur la jambe, Épictète l'avertit froidement de ne pas la rompre. Le barbare redoubla de telle sorte, qu'il lui cassa l'os; le sage lui répondit sans s'émouvoir : *Ne vous l'avais-je pas dit que vous me la casseriez.....?* Domitien chassa Épictète de Rome; mais il revint après la mort de cet empereur, et s'y fit un nom respectable. Adrien l'aimait et l'estimait : Marc-Aurèle en faisait beaucoup de cas. Arrien, son disciple, publia quatre livres de discours, qu'il avait entendu prononcer à son maître. C'est ce que nous avons sous le nom d'*Enchiridion* ou de *Manuel*. La morale de ce livre est digne d'un chrétien. Il n'était pas permis d'aller plus loin avec les seules lumières du paganisme. Les plus grands saints, saint Augustin, saint Charles Borromée, l'ont lu avec plaisir, et les plus grands libertins avec fruit.

Epictète avait l'âme d'un sage, toujours content dans l'esclavage même. *Je suis*, disait-il, *dans la place où la Providence voulait que je fusse : m'en plaindre, c'est l'offenser.* Les deux pivots de sa morale étaient SAVOIR SOUFFRIR et S'ABSTENIR. Il trouvait en lui-même les ressources nécessaires pour pratiquer la première maxime. Il regardait avec raison, comme la marque d'un cœur corrompu, d'être consolé dès qu'on voit les autres souffrir les mêmes maux que nous. *Quoi?* s'écria ce philosophe, *si l'on vous condamnait à perdre la tête, faudrait-il que tout le genre humain fût condamné au même supplice....?* L'étude de la philosophie exigeait, selon lui, une âme pure. Un homme perdu de débauche désirait acquérir les connaissances dont Épictète faisait part à ses disciples : *Insensé*, lui

dit ce philosophe, *que veux-tu faire? Il faut que ton vase soit pur avant que d'y rien verser, autrement tout ce que tu y mettras se corrompra.* Il comparait la fortune à « une femme de bonne maison » qui se prostitue à des valets. » Nous avons grand tort, disait ce philosophe, d'accuser la pauvreté de nous rendre malheureux; c'est l'ambition, ce sont nos insatiables desirs qui nous rendent réellement misérables. Fussions-nous maîtres du monde entier, sa possession ne pourrait nous délivrer de nos frayeurs et de nos chagrins : la raison a seule ce pouvoir..... Épictète soutint le dogme de l'immortalité de l'âme, sans lequel il ne peut y avoir ni vertu ni morale, aussi fortement que les stoïciens; mais il se déclara contre le suicide, que ces philosophes croyaient permis. Voici la prière qu'il souhaitait de faire en mourant : « Dieu, ai-je violé vos commandements? ai-je abusé » des présents que vous m'avez faits? ne vous ai-je pas soumis mes » sens, mes vœux et mes opinions? Me suis-je jamais plaint de vous? » ai-je accusé votre providence? J'ai été malade parce que vous l'a- » vez voulu, et je l'ai voulu de même. J'ai été pauvre parce que » vous l'avez voulu, et j'ai été content de ma pauvreté. J'ai été » dans la bassesse parce que vous l'avez voulu, et je n'ai jamais » desiré d'en sortir. M'avez-vous vu jamais triste de mon état? M'a- » vez-vous surpris dans l'abattement et dans le murmure? Je suis » encore tout prêt à subir tout ce qu'il vous plaira ordonner de moi. » Le moindre signal de votre part est pour moi un ordre inviolable. » Vous voulez que je sorte de ce spectacle magnifique; j'en sors, et » je vous rends mille très-humbles grâces de ce que vous avez dai- » gné m'y admettre pour me faire voir tous vos ouvrages, et pour » étaler à mes yeux l'ordre admirable avec lequel vous gouvernez cet univers ».

Épictète mourut sous Marc-Aurèle dans un âge fort avancé. La lampe de terre dont il éclairait ses veilles philosophiques fut vendue quelque temps après sa mort trois mille drachmes.

MANUEL
D'ÉPICTETE.

I.

Tout ce qui est dans la nature ou dépend de nous, ou n'en dépend pas. Ce qui dépend de nous, ce sont nos opinions, nos penchants, nos desirs, nos répugnances, en un mot, toutes nos actions; ce qui n'en dépend pas, ce sont le corps, les biens, la réputation, les dignités, enfin tout ce qui n'est pas notre ouvrage.

II.

Les choses qui dépendent de nous sont libres par leur nature; rien ne peut les forcer ni leur faire obstacle : celles qui n'en dépendent point sont faibles, esclaves, incertaines, étrangères.

III.

Souviens-toi donc que, si tu crois libre ce qui est dépendant par sa nature, si tu regardes ce qui n'est

pas en ton pouvoir comme une chose qui te soit propre, tu trouveras des obstacles à chaque pas; tu seras affligé, troublé; tu accuseras les hommes et les dieux : au lieu que, si tu prends seulement pour tien ce qui est réellement à toi, et pour étranger ce qui est à autrui, tu n'éprouveras jamais ni contrainte ni obstacle dans tes actions, tu n'accuseras ni ne blâmeras personne, tu ne feras rien malgré toi, personne ne pourra te nuire, tu n'auras point d'ennemi, et il ne t'arrivera rien de fâcheux.

IV.

Si tu aspires en effet à un but si noble, souviens-toi que, pour l'atteindre, il ne faut pas le desirer faiblement; mais que tu dois renoncer entièrement à de certaines choses, t'abstenir pour un temps de quelques autres, et, surtout, veiller sur toi-même; car si, avec les véritables biens, tu recherches encore les richesses et les dignités, tu n'obtiendras pas même ces derniers avantages, parce que tu as desiré les autres; et tu perdras certainement ceux qui peuvent seuls te rendre libre et heureux.

V.

Ainsi donc, à la vue de quelque accident fâcheux, dis aussitôt : Tu n'es qu'une imagination, et nullement ce que tu parais. Sers-toi ensuite, pour en déterminer la mesure, des règles que tu as apprises,

surtout de la première : examine si ce malheur est du nombre des choses qui sont ou ne sont pas en notre pouvoir; car s'il est de la nature de celles qui ne dépendent pas de nous, dis alors hardiment qu'il ne te touche point.

VI.

Souviens-toi que la fin de tout desir est d'obtenir ce qu'on souhaite, comme la fin de toute aversion est d'éviter ce qui en est l'objet; et que l'homme est également malheureux, soit que l'événement réalise ses craintes, soit qu'il ne réponde point à ses desirs. Si donc ton aversion ne tombe que sur les choses qui sont en ton pouvoir, tu n'éprouveras jamais les maux que tu crains; mais si tu redoutes la maladie, la pauvreté, la mort, tu seras toujours misérable. Tranquille sur tout ce qui n'est pas en ton pouvoir, crains uniquement les choses qui te sont soumises : retranche d'abord tous tes desirs; car, s'ils ont pour objet ce qui ne dépend pas de toi, tu seras nécessairement frustré dans tes espérances. Quant aux choses mêmes qui dépendent de toi, tu n'es pas encore en état de connaître celles qu'il est honnête de desirer : contente-toi seulement de ne rien rechercher, de ne rien fuir, qu'avec modération, avec discrétion, avec retenue.

VII.

Examine avec attention la qualité de chacune des choses qui contribuent à tes plaisirs, qui servent à tes

besoins, ou que tu aimes; et commence par les plus viles. Si tu aimes un pot de terre, dis-toi que tu aimes un pot de terre; car, s'il se casse, tu n'en seras point troublé. Si tu aimes ton fils ou ta femme, souviens-toi qu'ils sont mortels; et si la mort te les ravit, tu n'en seras pas ému.

VIII.

Avant d'agir, pense à ce que tu vas faire. Si tu vas au bain, représente-toi ce qui s'y passe ordinairement; on s'y jette de l'eau, on s'y pousse, on y dit des injures, on y vole. Tu t'y présenteras avec plus de sécurité, si tu dis : « Je veux me baigner; mais je » veux aussi conserver mon indépendance, en sup- » portant tout ce que m'impose la nature. » Observe cette maxime dans toutes tes entreprises; par ce moyen, si quelque obstacle t'empêche de te baigner, tu te diras aussitôt : « Je ne voulais pas seulement me » baigner, je voulais encore conserver ma liberté et » mon caractère; et je ne les conserverais point, si » je ne savais pas souffrir patiemment les insolences » qui se commettent ici. »

IX.

Ce ne sont point les choses qui troublent les hommes, c'est l'opinion qu'ils en ont. La mort, par exemple, n'est point un mal; si c'en était un, elle aurait paru telle à Socrate. C'est l'opinion qu'on a de la mort,

qui la rend si affreuse. Lors donc que nous sommes traversés ou troublés, n'en accusons que nous-mêmes, c'est-à-dire nos préjugés.

Accuser les autres de ses malheurs, c'est le fait d'un ignorant; les rejeter sur soi, c'est commencer à s'instruire; n'en accuser ni les autres ni soi-même, c'est être sage.

X.

Ne t'enorgueillis jamais d'aucun avantage étranger. Si un cheval disait, en se vantant : Je suis beau, on pourrait le supporter; mais toi, lorsque tu te glorifies d'avoir un beau cheval, sache que c'est de cela que tu te vantes. Or qu'y a-t-il là qui t'appartienne? l'usage seul de ton imagination. C'est pourquoi, si tu sais la régler conformément à la nature, tu pourras alors te glorifier; car au moins tu t'applaudiras d'un bien qui est véritablement à toi.

XI.

Comme, dans un voyage sur mer, si ton vaisseau arrive à un port, et que tu descendes pour faire de l'eau, tu peux ramasser quelques plantes ou quelques coquillages qui se trouvent sur ta route, mais tu dois toujours penser à ton vaisseau, tourner souvent la tête de ce côté-là, pour être prêt lorsque le patron t'appellera, et, au moindre signal, jeter tout ce que tu as amassé, de peur qu'il ne te fasse lier et mettre

au fond du vaisseau, comme les bestiaux ; de même dans le voyage de la vie, si, au lieu d'une coquille ou d'un champignon, on te donne une femme ou un enfant, tu peux les accepter ; mais si le patron t'appelle, cours promptement, abandonne tout sans regarder derrière toi. Si tu es vieux, ne t'éloigne pas trop du vaisseau, de crainte que tu ne puisses plus le rejoindre quand le patron t'appellera.

XII.

Ne demande point que les événements se règlent au gré de tes desirs ; mais conforme tes desirs aux événements : c'est le moyen d'être heureux.

XIII.

La maladie est un obstacle pour le corps, mais non pas pour la volonté, à moins qu'elle n'y consente : tu es boiteux ; voilà un obstacle pour ton pied, mais ton esprit n'en est pas moins libre. Si tu fais le même raisonnement sur tous les accidents de la vie, tu trouveras qu'ils sont toujours un obstacle pour quelque autre chose, et non pour toi.

XIV.

A chaque impression que tu reçois des objets extérieurs, rentre en toi-même, et cherche quelle vertu la

nature t'a donnée pour y résister. Si tu vois un beau jeune homme ou une belle fille, tu trouveras en toi la continence pour te défendre de la séduction ; contre la peine ou le travail, tu trouveras le courage ; contre les injures, la patience. Si tu prends cette habitude, les fantômes de ton imagination n'auront plus aucun empire sur toi.

XV.

Ne dis jamais sur quoi que ce soit : J'ai perdu cela ; mais dis : Je l'ai rendu. Ton fils est mort ; tu l'as rendu : ta femme est morte ; tu l'as rendue : ton champ t'a été enlevé ; n'est-ce pas encore une restitution que tu as faite ? Mais c'est un méchant qui t'en chasse ; eh ! que t'importe par qui celui qui te l'a donné le redemande ? Pendant qu'il t'en laisse jouir, uses-en comme d'un bien étranger, et comme le voyageur use d'une hôtellerie.

XVI.

Si tu veux faire des progrès dans la vertu, laisse là tous ces raisonnements : « Si je néglige mes affaires, » je n'aurai pas de quoi vivre ; si je ne corrige pas » mon esclave, il deviendra méchant : » car il vaut mieux mourir de faim, exempt de crainte et de chagrin, que de vivre dans l'abondance, avec de continuelles terreurs ; il vaut mieux aussi que ton esclave soit méchant, que toi malheureux. Commence donc

à t'exercer sur les plus petites choses. On a répandu ton huile, on a volé ton vin; dis-toi : « C'est à ce » prix qu'on achète la tranquillité; c'est à ce prix » qu'on vend la constance : on n'a rien pour rien. » Si tu appelles ton esclave, pense qu'il peut ne pas t'entendre, ou, après t'avoir entendu, ne rien faire de ce que tu lui as ordonné. Par cette conduite ton esclave ne deviendra pas meilleur : mais tu y gagneras infiniment; tu l'empêcheras de porter à son gré le trouble dans ton âme.

XVII.

Si tu veux faire des progrès dans la vertu, aie le courage de passer pour un imbécile et pour un insensé, par le peu de cas que tu fais des biens extérieurs. Ne cherche point à paraître savant : si l'on te regarde comme un personnage, défie-toi de toi-même. Sache qu'il est difficile de conserver une volonté conforme à la droite raison, et de s'occuper en même temps des choses du dehors : il faut nécessairement que celui qui s'attache à l'un néglige l'autre.

XVIII.

Si tu desires que tes enfants, ta femme, tes amis, vivent éternellement, tu es un fou; car c'est vouloir que les choses qui ne dépendent point de toi en dépendent, et que ce qui est à autrui t'appartienne.

même, si tu exiges que ton esclave ne fasse jamais de faute, ce n'est pas être moins fou, puisque vouloir que le vice ne soit plus vice, mais quelque autre chose.

Veux-tu que tes desirs aient toujours leur effet? desire que ce qui dépend de toi.

XIX.

Notre maître est celui qui a le pouvoir de nous faire ce que nous voulons, ou de nous forcer de faire ce qui nous répugne. Veux-tu donc être libre? ne cherche, ni ne fuis rien de ce qui dépend des autres : sinon tu seras nécessairement esclave.

XX.

Souviens-toi de te comporter dans la vie comme dans un festin. On avance un plat vers toi : étends la main, et prends-en modestement. L'éloigne-t-on; ne le retiens point. S'il ne vient pas de ton côté, ne fais pas connaître au loin ton desir; mais attends patiemment qu'on l'approche. Use de la même modération envers ta femme et tes enfants, envers les honneurs et les richesses; et tu seras digne alors d'être admis à la table des dieux. Si, pouvant jouir de ces biens, tu les rejettes et les méprises; alors tu ne seras pas seulement convive des dieux, mais tu partageras avec eux la souveraine puissance. C'est par

cette conduite que Diogène, Héraclite, et leurs sem blables, furent justement appelés des hommes divins et l'étaient en effet.

XXI.

Si tu vois quelqu'un dans la douleur, et pleura la perte de sa fortune, la mort ou le départ de so fils, prends garde d'être la dupe de ton imagination et ne va pas croire que cet homme soit malheureu par la privation de ces biens extérieurs : mais rentr aussitôt en toi-même, et fais cette distinction : « C » n'est point ce malheur qui afflige cet homme, puis » qu'un autre n'en est point ému ; c'est l'opinio » qu'il en a. » Fais ensuite tous tes efforts pour l guérir de ses préjugés par de solides raisons ; et mê me, s'il le faut, ne refuse point de pleurer avec lui Mais prends garde que ta compassion ne passe au de dans de ton âme, et que cette douleur simulée n devienne réelle.

XXII.

Souviens-toi que tu es ici-bas comme sur un théâ tre, pour y jouer le rôle qu'il a plu au maître de t donner. Qu'il soit long ou court, peu importe. S'il veut que tu fasses celui du pauvre, tâche de bien re présenter ce personnage. Fais-en de même, soi qu'il te confie le rôle d'un boiteux, d'un prince, o d'un simple particulier : car c'est à toi de bien jouer

rôle qu'on te donne : mais c'est à un autre à te choisir.

XXIII.

Si le croassement d'un corbeau présage quelques alheurs, que ton imagination n'en soit point trouée : fais aussitôt ce raisonnement, et dis : « Aucun de ces malheurs ne me regarde, mais plutôt ce corps vil, ou mon bien, ou ma réputation, ou mes enfants, ou ma femme : mais pour moi, il n'y a rien qui ne m'annonce du bonheur, si je le veux; car, quels que soient les événements, il dépend de moi d'en tirer un grand avantage. »

XXIV.

Veux-tu être invincible ? ne t'expose jamais à un ombat où tu ne sois pas sûr de remporter la victoire.

XXV.

Si tu vois un homme comblé d'honneurs, ou élevé une grande puissance, ou distingué par quelques utres avantages, ne te laisse point éblouir par ces vaes apparences, et ne dis pas qu'il est heureux ; car i le parfait bonheur et le repos de l'esprit consistent ans les choses qui dépendent de nous, les biens trangers ne doivent nous rendre ni envieux ni ja-

loux : et toi-même, tu ne voudras être ni généra
d'armée, ni sénateur, ni consul, mais libre. Or, i
n'y a qu'un moyen de le devenir, c'est de mépriser
les choses qui ne dépendent point de nous.

XXVI.

Souviens-toi que l'offense n'est ni dans l'insulte
ni dans les coups que tu reçois, mais dans ton opi-
nion. Lors donc que quelqu'un te met en colère, sa-
che que ce n'est pas cet homme-là qui t'irrite, mai
l'opinion que tu en as conçue. Tâche donc surtou
de ne pas te laisser troubler par les fantômes de to
imagination : car, si une fois tu gagnes du temps
si tu obtiens quelque délai, tu seras plus facilemen
maître de toi-même.

XXVII.

Que la mort, l'exil, et tout ce qui effraie le plus
les hommes, soient sans cesse devant tes yeux ; mais
surtout la mort. Par ce moyen tu n'auras aucune
pensée basse et lâche, et tu ne desireras rien avec
trop d'ardeur.

XXVIII.

Tu veux te livrer à l'étude de la sagesse ; attends-
toi donc à être sifflé et moqué par la multitude, qui

dira : « Cet homme est devenu philosophe en un » moment ; d'où lui vient ce sourcil orgueilleux ! » Pour toi, ne montre ni faste ni fierté ; mais attache-toi fortement à ce qui te paraîtra le meilleur, et restes-y comme si c'était un poste où Dieu lui-même t'eût placé. Souviens-toi de plus que, si tu soutiens ce caractère avec fermeté, ceux qui avaient commencé par se moquer de toi finiront par t'admirer : au lieu que, si leurs railleries te font changer de résolution, tu leur donneras un nouveau sujet de te tourner en ridicule.

XXIX

S'il t'arrive jamais de te produire au dehors et de vouloir plaire à quelqu'un, sache que tu es déchu de ton état. Contente-toi donc d'être philosophe. Si tu veux encore le paraître, que ce soit à tes yeux seulement ; cela doit te suffire.

XXX.

Ne va point troubler ton repos par ces vains raisonnements : « Je vivrai sans honneurs : on ne fera » nul cas de moi. » Car si la privation des honneurs est un mal, il n'est pas plus au pouvoir d'un autre de te rendre malheureux, que de te rendre vicieux. Dépend-il de toi de jouir du pouvoir suprême, ou d'être invité à un festin ? Nullement. Où est donc en cela le déshonneur, l'ignominie? Comment ne serais-tu rien dans le monde, toi qui ne dois être quelque

chose que dans ce qui dépend de toi, en quoi tu peux même valoir ce que tu voudras ?

« Mais je ne puis être d'aucun secours à mes amis. » Qu'est-ce à dire? tu ne leur donneras point d'argent? tu ne leur feras pas obtenir le droit de bourgeoisie romaine ? Mais qui t'a dit que ces biens dépendent de nous et ne nous sont point étrangers ? Peut-on donner aux autres ce qu'on n'a pas soi-même? Amassez du bien, disent-ils, afin que nous en ayons aussi. Si je peux m'enrichir en conservant l'honneur, la bonne foi, la magnanimité, j'y consens ; montrez-moi le chemin et je n'épargnerai rien pour réussir : mais si vous exigez que je perde mes véritables biens pour vous en acquérir de faux, voyez combien vous êtes injustes et déraisonnables. Qu'aimez-vous mieux, ou de l'argent, ou un ami fidèle et honnête ? Aidez-moi plutôt à conserver ces vertus, et n'exigez pas de moi des choses qui me les fassent perdre.

« Mais, diras-tu encore, je ne serai d'aucune uti-» lité à ma patrie. » Quels services peux-tu lui rendre ? Il est vrai qu'elle n'aura de toi ni portiques, ni bains publics : mais quoi ! ce ne sont pas non plus les forgerons qui lui fournissent des souliers, ni les cordonniers qui fabriquent les armes. Il faut que chacun fasse son métier. Mais si tu donnais à ta patrie un citoyen honnête et vertueux, ne lui rendrais-tu donc aucun service? Certainement tu ne pourrais lui faire un plus beau présent : tu ne lui serais donc pas inutile ?

« Quel rang aurai-je dans la ville ? » demandes-tu. Celui que tu pourras obtenir en conservant des mœurs pures et irréprochables. Mais si, pour servir ta patrie, tu renonces à ces vertus, de quelle utilité lui seras-tu, quand tu seras devenu impudent et perfide ?

XXXI.

On t'a préféré quelqu'un dans un festin, dans une visite, ou dans un conseil. Si ces préférences sont de véritables biens, tu dois en féliciter ceux qui les ont obtenues ; et si ce sont des maux, pourquoi t'affliger d'en avoir été exempt ? Souviens-toi qu'en ne faisant rien pour mériter ces distinctions qui ne dépendent pas de nous, tu n'as aucun droit d'y prétendre. Comment celui qui ne va jamais à la porte des grands, qui ne les accompagne point quand ils sortent, qui ne les flatte point, en serait-il aussi bien traité que celui qui leur fait assidûment la cour, qui se trouve tous les jours sur leur passage, et qui les loue sans cesse ? Tu es donc injuste et insatiable de vouloir obtenir ces faveurs, sans donner le prix qu'elles coûtent.

Combien se vendent les laitues au marché ? Une obole, je suppose. Si quelqu'un donne cette obole et les emporte, toi qui n'en offres rien, crois-tu avoir moins que celui à qui on les donne pour son argent ? S'il a ses laitues, tu as aussi ton obole. Il en est de même de tous ces honneurs. Tu n'as point été invité

à un festin : aussi n'as-tu pas payé au maître de ce festin le prix qu'il le vend ; ce prix, c'est une flatterie, une complaisance, une soumission. Si la chose te convient, donnes-en donc la valeur ; car prétendre l'obtenir sans faire aucuns frais, c'est être injuste et insatiable. D'ailleurs n'as-tu donc rien à la place de ce festin? Tu as certainement quelque chose qui lui est préférable, c'est de n'avoir pas flatté celui que tu n'en croyais pas digne, et de n'avoir pas souffert à sa porte son orgueil et ses dédains.

XXXII.

Nous pouvons connaître l'intention de la nature par les sentiments qu'elle inspire à tous les hommes dans ce qui ne les intéresse pas personnellement. Par exemple, lorsque l'esclave de ton voisin a cassé un vase ou quelque autre chose, tu ne manques pas de lui dire, pour le consoler, que c'est un accident très-commun : sois donc aussi tranquille s'il arrive à ton esclave de faire la même faute.

Appliquons cette maxime à des objets plus sérieux. Si quelqu'un perd sa femme ou son fils, il n'y a personne qui ne lui dise que c'est le sort de l'humanité. Éprouvons le même accident ; nous nous désespérons, nous nous écrions aussitôt : « Ah ! que je » suis malheureux ! » Il fallait se souvenir du sang-froid que nous avions montré en apprenant qu'un autre avait eu le même malheur.

XXXIII.

Comme on ne met pas un but pour le manquer : de même la nature du mal n'existe point dans le monde.

XXXIV.

Si quelqu'un livrait ton corps à la discrétion du premier venu, tu en serais sans doute indigné : et tu ne rougis point d'abandonner ton âme, en permettant au premier qui te dit des injures de la troubler et de l'agiter à son gré?

XXXV.

Ne fais rien sans considérer auparavant ce qui doit précéder et ce qui doit suivre l'action que tu projettes. Si tu enfreins cette règle, tu commenceras gaiement ton entreprise, parce que tu n'en auras pas prévu les suites; mais apercevant enfin tout ce qu'elle a de honteux, tu seras rempli de confusion.

XXXVI.

Tu voudrais remporter la victoire aux jeux olympiques; et moi aussi, en vérité; car rien n'est plus glorieux. Mais examine bien auparavant ce qui précède et ce qui suit une pareille entreprise; et tente-la

après cet examen. Il faut d'abord t'assujettir à une règle sévère ; ne manger que par besoin ; t'abstenir de toute délicatesse ; faire des exercices malgré toi, et aux heures marquées, l'été comme l'hiver ; ne boire jamais frais, ni même de vin, à moins qu'on ne te l'ordonne ; en un mot, te soumettre sans réserve au maître d'exercices, comme à un médecin. Ensuite il te faudra descendre dans l'arène, et là peut-être te rompre le bras, ou te démettre le pied, avaler beaucoup de poussière, être quelquefois meurtri de coups ; et, après tout cela, courir encore le hasard d'être vaincu. Si tu as fait toutes ces réflexions, sois athlète si tu veux. Mais, sans cette précaution, tu feras comme les enfants, qui, dans leurs jeux, contrefont tour à tour les lutteurs, les joueurs de flûte, les gladiateurs ; qui tantôt sonnent de la trompette, et un instant après représentent des tragédies. Il en sera de même de toi : tu seras successivement athlète, gladiateur, orateur, philosophe ; et, dans le fond de l'âme, tu ne seras rien. Tu imiteras, comme un singe, tout ce que tu verras faire aux autres, et tous les objets te plairont tour à tour, parce que tu n'as rien entrepris d'après un mûr exament, mais témérairement, et entraîné par la légèreté de ton esprit et de tes desirs. C'est ainsi que certaines gens, voyant un philosophe, ou entendant dire à d'autres : « Qu'Euphrate parle bien ! qui est-» ce qui peut raisonner avec autant de sens et de » force ? » forment aussitôt le projet de devenir eux-mêmes philosophes.

XXXVII.

O homme! considère d'abord ce que tu veux entreprendre; examine ensuite ta nature, pour voir si le fardeau que tu t'imposes est proportionné à tes forces. Tu veux devenir pentathle ou lutteur : regarde auparavant tes bras et tes cuisses, éprouve la force de tes reins; car nous ne sommes pas tous nés pour les mêmes choses. Penses-tu qu'en embrassant la profession de philosophe tu pourras manger, boire, et vivre aussi délicatement que tu faisais? Il faut veiller, travailler, s'éloigner de ses parents et de ses amis, souffrir les mépris d'un esclave; il faut s'attendre à toutes sortes d'humiliations, à échouer dans la poursuite des honneurs, des charges, devant les tribunaux, en un mot, dans toutes les affaires. Considère bien tout cela; et vois si tu veux acheter à ce prix la tranquillité de l'âme, la liberté, la constance. Sinon, prends garde de changer à tout moment comme les enfants, d'être aujourd'hui philosophe, demain partisan, ensuite rhéteur, puis intendant du prince. Ces choses ne s'accordent point. Il faut te résoudre à n'être qu'un seul homme, bon ou méchant. Il faut cultiver ton esprit, perfectionner ta raison, ou t'occuper uniquement de ton corps. Il faut que tu travailles à acquérir les biens intérieurs ou extérieurs; c'est-à-dire qu'il faut que tu soutiennes le caractère d'un philosophe, ou d'un homme ordinaire.

XXXVIII.

Tous les devoirs se mesurent en général par les rapports qui lient les hommes entre eux. C'est ton père ? ton devoir est d'en prendre soin, de lui céder en tout, de souffrir ses réprimandes et ses mauvais traitements. Mais ce père est méchant ! Qu'importe ? La nature t'avait-elle lié nécessairement à un bon père ? Non, mais à un père. Ton frère t'a fait une injustice ? remplis tes devoirs envers lui, et ne considère point ce qu'il a fait, mais ce que tu dois faire, et ce que la nature exige de toi. En effet, personne ne peut t'offenser, si tu ne le veux; et tu ne seras blessé véritablement, que lorsque tu croiras l'être. Suis cette règle, aie toujours devant les yeux les rapports mutuels établis entre les hommes ; et tu connaîtras facilement les devoirs d'un citoyen, et d'un général.

XXXIX.

Sache que le principal fondement de la religion est d'avoir des idées saines et raisonnables des dieux ; de croire qu'ils existent, qu'ils gouvernent le monde avec autant de justice que de sagesse ; d'être persuadé que tu dois leur obéir, et te soumettre sans murmurer à tous les événements comme étant produits par une intelligence infiniment sage. Avec cette opinion des dieux, tu ne pourras jamais te plaindre d'eux, ni les accuser de négligence à ton égard.

Mais il n'est qu'un moyen d'atteindre ce but ; c'est de renoncer à toutes les choses sur lesquelles tu n'as aucun pouvoir, et de ne placer ton bonheur ou ton malheur que dans ce qui dépend de toi, car si tu prends pour un bien ou pour un mal quelques-unes de ces choses étrangères, il faut nécessairement que, te voyant frustré de ce que tu desires, ou affligé des maux que tu crains, les auteurs de ton infortune deviennent l'objet de tes plaintes et de ton aversion.

En effet, la nature inspire à tous les animaux de l'éloignement et de la haine pour ce qui leur paraît nuisible, et en général pour toutes les causes malfaisantes : le même instinct les porte, au contraire, à rechercher ce qui leur est utile, et à aimer les causes de leurs sensations agréables. Il est donc impossible à celui qui croit avoir reçu quelque dommage d'en voir l'auteur avec plaisir ; car on ne peut se réjouir du mal même qu'on éprouve : tel est le motif des reproches qu'un fils fait à son père, quand celui-ci lui refuse ce qui passe pour des biens : de là aussi la guerre cruelle d'Étéocle et de Polynice qui s'égorgèrent pour avoir regardé l'un et l'autre le trône comme un grand bien : de là enfin tant de murmures contre la Providence de la part du laboureur, du pilote, du marchand, de l'époux qui vient de perdre sa femme ou ses enfants, car la piété envers les dieux se mesure sur le bien qu'ils font : ainsi tout homme qui a soin de régler ses desirs et ses aversions selon les maximes prescrites, travaille en même temps à se rendre pieux.

Quant aux libations, aux sacrifices, aux prémices que l'on a coutume d'offrir aux dieux, chacun doit

suivre en ce point la coutume de son pays, et les présenter avec pureté, sans hypocrisie, sans négligence, sans avarice, mais aussi sans une somptuosité qui excède ses moyens.

XL.

Lorsque tu vas consulter l'oracle, tu ignores ce qui doit arriver, et tu vas pour l'apprendre. Mais si tu étais philosophe, tu saurais, sans le secours du devin, quel sera l'événement : si c'est une des choses qui ne sont pas en ton pouvoir, ce ne peut être ni un bien ni un mal pour toi. N'apporte donc auprès du devin ni desir ni répugnance ; car alors tu ne l'aborderais qu'en tremblant : sois persuadé, au contraire, que tout ce qui peut arriver est indifférent, qu'il ne te regarde point, et que, de quelque nature que soit l'événement, il dépendra de toi d'en faire un bon usage ; sans qu'on puisse t'en empêcher. Présente-toi donc avec confiance devant les dieux, comme si tu venais leur demander des conseils. Quand ils auront prononcé leurs oracles, songe à la dignité de ceux que tu viens de prendre pour guides, et de qui tu mépriseras l'autorité si tu désobéis.

Cependant ne va consulter le devin que selon l'avis de Socrate, c'est-à-dire sur les choses qui ne donnent point de prise aux conjectures, et qu'on ne peut prévoir, ni par la raison, ni par les règles d'aucun autre art. S'il est question, par exemple, de t'exposer au danger pour la défense de ton ami ou de ta

patrie, il est inutile d'interroger l'oracle sur le parti que tu dois prendre dans cette circonstance; car si le devin te déclarait qu'il lit dans les entrailles des victimes quelque chose de funeste, il est certain que ce signe t'annoncerait, ou la mort, ou la perte de quelque membre, ou l'exil : mais la droite raison, d'accord avec les dieux, ne t'en prescrirait pas moins de sacrifier tes jours pour sauver ta patrie ou ton ami. Crois-en alors un devin plus éclairé ; c'est Apollon Pythien, qui chassa de son temple celui qui avait vu égorger son ami sans le secourir.

XLI.

Prescris-toi désormais une certaine règle, un certain caractère constant, qui te serve de loi, et dont tu ne t'écartes jamais, soit au milieu de la société, soit quand tu seras seul avec toi-même.

XLII.

Garde le silence le plus souvent; ne dis que les choses nécessaires, et toujours en peu de mots. Nous parlerons rarement, si nous ne parlons que lorsque le temps et les circonstances l'exigent. Ne nous entretenons jamais de choses frivoles; ne parlons ni des combats de gladiateurs, ni des jeux du cirque, ni des athlètes, ni de la qualité des mets et des vins, sujet ordinaire des conversations. Mais gardons-nous, sur-

tout, de parler des hommes, soit pour les blâmer, soit pour les louer, ou pour les comparer entre eux.

XLIII.

Si tu le peux, fais tomber, par tes discours, la conversation de tes amis sur des questions utiles et convenables : si tu es avec des étrangers, garde le silence.

XLIV.

Ne ris ni longtemps, ni souvent, ni avec excès.

XLV.

Refuse, s'il se peut, de jurer pour quelque chose que ce soit ; ou du moins ne jure que très-rarement.

XVI.

Évite de manger dehors ; et fuis surtout les festins publics. Si tu ne peux absolument t'en dispenser, redouble alors d'attention sur toi-même, de peur de prendre insensiblement les manières du peuple. Car si l'un des conviés est impur, celui qui est assis auprès de lui le devient nécessairement, quelque pur qu'il puisse être.

XLVII.

N'use des choses nécessaires au corps, telles que le boire, le manger, les habits, les maisons, les domestiques, qu'autant que l'exige le simple besoin; et mets des bornes à tout ce qui ne sert qu'à l'ostentation ou à ta mollesse.

XLVIII.

Abstiens-toi, autant qu'il est possible, des plaisirs de l'amour avant le mariage: si tu les goûtes, que ce soit suivant la loi. Mais ne juge pas avec sévérité ceux qui ont sur ce point des principes moins austères; ne les reprends point avec aigreur, et ne vante point à tout moment ta continence.

XLIX.

Si l'on te rapporte que quelqu'un a mal parlé de toi, ne t'amuse point à te justifier; réponds seulement: « Il n'a pas connu mes autres défauts, car il » aurait dit encore plus de mal de moi. »

L.

Il n'est pas nécessaire d'aller souvent aux théâtres; mais quand l'occasion d'y paraître se présente, ne

favorise aucun des partis, et ne cherche à plaire qu'à toi seul, c'est-à-dire ne desire de voir arriver que ce qui arrive, et sois satisfait que la victoire demeure à celui qui a vaincu : par ce moyen tu attendras l'événement avec tranquillité.

Évite, surtout, de prendre part aux acclamations, aux éclats de rire, et à tous les grands mouvements des spectateurs ; et, à ton tour, ne fais pas de longs récits de ce qui s'est passé au théâtre : car rien de tout cela ne peut contribuer à te rendre meilleur ; et l'on en conclurait que le spectacle a seul attiré ton admiration.

LI.

Ne va point aux lectures publiques des poètes et des orateurs, et ne t'y laisse pas entraîner légèrement. Si tu y assistes, conserve la décence et la gravité, mais sans blesser, par aucune marque d'ennui, celui qui t'a invité.

LII.

Quand tu auras quelque affaire à traiter, surtout avec quelqu'un des premiers de la ville, représente-toi ce qu'auraient fait à ta place Socrate ou Zénon. En suivant de pareils modèles, tu ne feras rien que de raisonnable ; et ton imagination n'aura point à craindre de s'égarer.

LIII.

Si tu vas faire ta cour à quelque homme puissant, imagine-toi que tu ne le trouveras pas chez lui, qu'il se fera céler, que sa porte te sera fermée, ou qu'il ne te recevra qu'avec un dédain insultant. Après toutes ces réflexions, si ton devoir t'y appelle, souffre ces humiliations, et ne dis pas que l'objet n'en valait pas la peine; car c'est le langage du peuple et de ceux sur qui les choses extérieures ont trop de pouvoir.

LIV.

Dans les entretiens que tu auras avec tes amis, garde-toi de parler sans cesse de tes exploits ou des dangers que tu as courus; car si tu prends plaisir à les raconter, les autres n'en trouvent point à les entendre.

LV.

Évite encore de faire le plaisant et le bouffon; car le pas est glissant, et tu courrais risque de prendre insensiblement les mœurs du peuple, et de perdre l'estime de tes amis.

LVI.

Il est également dangereux de tenir des discours obscènes. Si tu assistes à quelques-unes de ces con-

versations, et que l'occasion soit favorable, reprends avec vigueur celui qui se permet ces propos indécents; ou du moins fais-lui connaître ton mécontentement par ton silence, par la rougeur de ton front, et par la sévérité de ton visage.

LVII.

Si quelque idée voluptueuse vient s'offrir à ton imagination, retiens-toi comme sur tous les autres objets, de peur que cette idée ne t'entraîne. Ne cède pas d'abord à l'impulsion du desir, et prends quelque délai. Compare ensuite les instants, celui de la jouissance, et celui du repentir et des remords qui la suivront : n'oublie pas, surtout, la satisfaction intérieure qui t'attend, et les louanges que tu te donneras à toi-même, si tu résistes.

Quand tu auras fixé pour toi le moment où tu peux jouir, prends garde de te laisser vaincre par le charme et les délices de la volupté : oppose-leur le plaisir plus grand encore de remporter cette victoire sur toi-même, et de pouvoir te rendre ce témoignage.

LVIII.

Ne crains point d'être aperçu en faisant une action que tu as jugée convenable, quoiqu'il puisse arriver que le peuple lui donne une interprétation maligne : car si cette action est mauvaise, ne la fais point; et

si elle est bonne, que t'importe le blâme de ceux qui te condamneront injustement?

LIX.

Ces propositions : Il est jour, il est nuit, sont très-vraies si on les énonce séparément; mais elles sont fausses si on les joint ensemble : de même, dans un festin, celui qui s'empare exclusivement de tout ce qu'on sert de meilleur, fait une chose très-utile pour son corps, mais très-malhonnête si l'on considère la communauté et l'égalité qui doivent subsister entre des convives. Lors donc que tu seras à la table de quelqu'un, souviens-toi, non-seulement de ne pas t'occuper de la qualité des mets qu'on servira et qui exciteront ton appétit, mais encore de ne pas t'écarter du respect que tu dois au maître du festin.

LX.

Si tu prends un rôle qui soit au dessus de tes forces, tu le joues mal, et tu abandonnes celui que tu pouvais remplir avec distinction.

LXI.

Comme, en te promenant, tu évites avec soin de marcher sur un clou, ou de te donner une entorse : prends garde de même, dans l'usage de la vie, de blesser cette partie supérieure de ton âme qui doit

être la règle de ta conduite. Si tu observes ce précepte dans toutes tes actions, le succès en sera plus sûr.

LXII.

Les besoins du corps doivent être pour chacun la mesure des richesses, comme le pied est celle du soulier. En te renfermant dans ces bornes, tu tiendras toujours un juste milieu : si tu les passes, tu seras entraîné dans le désordre comme dans un précipice. Il en sera de même des souliers, s'ils excèdent la mesure de ton pied : tu voudras d'abord des souliers dorés, ensuite de pourpre, et enfin brodés; car il n'y a plus de limite pour celui qui a une fois passé celle du besoin.

LXIII.

Les filles ont à peine atteint l'âge de quatorze ans, que les hommes les appellent leurs maîtresses : elles jugent de là qu'elles sont uniquement destinées à leurs plaisirs; dès lors elles commencent à se parer, et mettent toutes leurs espérances dans leurs ornements. Mais il faut leur faire comprendre qu'elles ne peuvent plaire et se faire respecter que par leur sagesse, leur pudeur, et leur modestie.

LXIV.

Un signe certain de stupidité, c'est de s'occuper beaucoup de son corps, de s'exercer longtemps, de

boire longtemps, de manger longtemps, de donner beaucoup de temps au plaisir des femmes et aux autres nécessités purement corporelles. Toutes ces fonctions ne doivent se faire qu'en passant : c'est à cultiver notre esprit, que nous devons donner tous nos soins.

LXV.

Si quelqu'un te fait du tort, ou dit du mal de toi, souviens-toi qu'il croit y être obligé : il n'est donc pas possible qu'il renonce à son propre sentiment pour suivre le tien. S'il juge mal, c'est à lui seul qu'il fait tort, comme il est le seul qui se trompe : car si quelqu'un accuse de fausseté un bon syllogisme, ce n'est pas le syllogisme qui en souffre, mais celui qui fait un faux raisonnement. Si tu sais appliquer cette règle, tu supporteras patiemment tous ceux qui parleront mal de toi ; car, à chaque injure que tu en recevras, tu te diras : Cet homme croit avoir raison.

LXVI.

Chaque chose a deux anses ; l'une qui la rend très-facile à porter, et l'autre, très-difficile. Si ton frère te fait une injustice, ne va pas considérer seulement l'injustice ; car c'est là le côté désavantageux : mais songe plutôt que c'est ton frère, et que vous avez été élevés ensemble. Si tu envisages son procédé sous ce point de vue, tu le trouveras supportable.

LXVII.

C'est mal raisonner que de dire : Je suis plus riche que vous, donc je suis meilleur ; je suis plus éloquent, donc je suis plus vertueux. Mais cette conséquence est bien tirée : Je suis plus riche que vous, donc mes richesses surpassent les vôtres ; je suis plus éloquent, donc mes discours valent mieux que les vôtres. Mais toi, tu n'es ni discours ni richesses.

LXVIII.

Quelqu'un prend le bain de bonne heure : ne dis pas qu'il fait mal de se baigner, mais qu'il se baigne de bonne heure : un autre boit beaucoup de vin ; ne dis pas qu'il fait mal de boire, mais qu'il boit beaucoup. Car avant de connaître les motifs qui les font agir, comment peux-tu savoir s'ils font mal ? En jugeant ainsi, tu cours toujours risque de voir une chose et de prononcer sur une autre.

LXIX.

Ne dis jamais que tu es philosophe, et ne débite point de belles maximes devant les ignorants : mais fais tout ce que ces maximes prescrivent. Dans un festin, par exemple, ne dis point comment il faut manger, mais mange comme il faut. Souviens-toi combien Socrate était éloigné de toute espèce d'ostentation. Les jeunes gens allaient le prier de les re-

commander à d'autres philosophes ; et il les y conduisait, sans se plaindre du peu de cas qu'on faisait de lui.

LXX.

Si l'on agite devant des ignorants quelque question de philosophie, garde un profond silence ; car il y a bien du danger à rejeter aussitôt ce que l'on n'a pas digéré. Lorsque quelqu'un dira que tu ne sais rien, si tu écoutes ce reproche sans t'émouvoir, sache que dès lors tu commences à faire des progrès dans l'étude de la sagesse : car les brebis ne vont pas montrer à leur berger combien elles ont mangé d'herbe ; mais, après se l'être appropriée par une bonne digestion, elles portent de la laine et du lait. De même ne va pas faire une vaine ostentation de savoir devant des ignorants ; mais prouve, par tes actions, le bon usage que tu as fait des préceptes de la philosophie.

LXXI.

Si tu as bien réglé tes desirs et tes appétits, n'en tire point vanité : si tu ne bois que de l'eau, ne dis point à tout propos que tu ne bois que de l'eau. Vois combien les pauvres l'emportent sur toi par leur frugalité et par la dureté avec laquelle ils traitent leur corps ! Si tu veux t'exercer au travail et à la patience pour toi, et non pour les autres, n'embrasse point les statues ; mais si tu es tourmenté par une soif ar-

dente, prends de l'eau fraîche dans ta bouche, rejette-la aussitôt sans l'avaler, et ne le dis à personne.

LXXII.

État et caractère de l'ignorant : il n'attend jamais de lui-même son bien ou son mal, mais des choses qui sont hors de lui. État et caractère du philosophe : il n'attend que de lui-même tout son bien et tout son mal.

LXXIII.

Signes par lesquels on connaît qu'un homme fait des progrès dans l'étude de la sagesse : il ne blâme ni ne loue personne, il ne se plaint de personne; il n'accuse personne : il ne parle point de lui comme s'il était un homme important, ou qu'il sût quelque chose : s'il rencontre quelque obstacle qui retarde ou empêche l'exécution de ses projets, il ne s'en prend qu'à lui-même : si quelqu'un le loue, il se moque en secret de cet adulateur : si on le reprend, il ne se justifie pas; mais, comme les convalescents, il se tâte et s'observe, de peur d'interrompre ce commencement de guérison avant que sa santé soit entièrement rétablie : il est le maître absolu de ses désirs; il n'a d'aversion que pour ce qui est contraire à la nature des choses qui dépendent de nous : il ne souhaite rien avec trop d'empressement : si on le traite d'imbécile et d'ignorant, il ne s'en met pas en

peine : enfin il se défie de lui-même, comme d'un ennemi et d'un homme qui lui tend sans cesse des piéges.

LXXIV.

Si quelqu'un se vante d'entendre et d'expliquer les ouvrages de Chrysippe, dis en toi-même : Si Chrysippe eût écrit avec moins d'obscurité, cet homme n'aurait donc rien dont il pût se glorifier. Mais moi, quel est mon but? de connaître la nature pour la suivre. Je demande donc quel est son meilleur interprète. On me dit que c'est Chrysippe. Je l'achète. Mais je ne l'entends point. Je cherche alors quelqu'un qui me l'explique. Jusqu'ici il n'y a pas un grand mérite à tout cela. Quand j'ai trouvé cet interprète, il me reste à mettre en pratique les préceptes du philosophe; c'est la seule chose dont on puisse me louer. Car si je me contente d'admirer l'explication des livres de Chrysippe, je ne suis qu'un simple grammairien, et non un philosophe; avec cette différence, que j'explique Chrysippe au lieu d'Homère. Lors donc que quelqu'un me propose de lui expliquer Chrysippe, je suis bien plus honteux de ne pas montrer des actions conformes à ses préceptes, que de ne pas entendre ses écrits.

LXXV.

Demeure fidèle à ces maximes et observe-le comme des lois que tu ne peux violer sans impiété Ne te mets pas en peine de tout ce qu'on dira su ton compte ; car cela ne dépend pas de toi.

LXXVI.

Jusques à quand différeras-tu de mettre en prati que ces grandes leçons, et d'obéir en tout à la voi de la raison? Tu viens d'entendre les maximes qu doivent régler ta vie, tu leur as donné ton consente ment; quel nouveau maître attends-tu donc encor pour commencer à réformer tes mœurs? Tu n'e plus un enfant, mais un homme fait. Si tu persiste dans l'indolence et l'inaction, si tu renvoies d'u jour à l'autre le soin de te corriger, si tu ajoute délais sur délais, résolutions sur résolutions, tu vivras et mourras comme un ignorant, sans t'aperce voir que tu n'as fait aucun progrès dans l'étude de l sagesse.

Commence donc dès aujourd'hui à vivre en homm qui tend à la perfection, et qui a déjà fait quelque pas dans la carrière. Que tout ce qui te paraîtra très beau et très-bon soit pour toi une loi inviolable. Si l douleur ou la volupté, la gloire ou l'infamie s'offrent toi, souviens-toi que c'est alors le moment du com bat, que la barrière s'ouvre, que les jeux olympique

t'appellent, qu'il n'est plus temps de reculer, enfin que ton avancement ou ta ruine, dépend du gain ou de la perte de la victoire. C'est ainsi que Socrate est parvenu à ce haut degré de sagesse où on l'a vu, en avançant toujours vers ce but, sans perdre un seul pas, et en n'écoutant jamais que la droite raison. Pour toi, quoique tu ne sois pas encore Socrate, tu dois pourtant vivre comme l'ayant choisi pour modèle.

LXXVII.

La première et la plus nécessaire partie de la philosophie est celle qui traite de la pratique des préceptes ; par exemple, de l'obligation de ne point mentir. La seconde a pour objet les démonstrations, c'est-à-dire les raisons pour lesquelles il ne faut point mentir. La troisième donne la preuve de ces démonstrations, et en détermine la nature : comme, par exemple, ce qui en a fait la force et la certitude ; ce que c'est que démonstration, conséquence, opposition, vérité, fausseté. Cette troisième partie est nécessaire pour la seconde, et la seconde pour la première : mais la première est la plus nécessaire de toutes, et celle où l'on doit s'arrêter davantage. Nous renversons cet ordre, nous nous arrêtons particulièrement à la troisième ; elle consume seule notre temps et nos soins, et nous négligeons entièrement la première : nous mentons sans scrupule ; mais nous sommes toujours prêts à prouver, par de solides raisons, qu'il ne faut pas mentir.

LXXVIII.

En toute occasion, aie toujours présente à la mémoire cette prière : « Grand Jupiter, et vous, puissante Destinée, conduisez-moi partout où vous » avez arrêté dans vos décrets que je dois aller ; je » suis prêt à vous suivre constamment : en effet, » quand je m'obstinerais à vous résister, il faudrait » toujours vous suivre malgré moi. »

Souviens-toi de plus que : « Celui qui cède à la » nécessité est véritablement sage, et habile dans la » connaissance des secrets des dieux. »

Enfin, dis avec Socrate : « Cher Criton, si les dieux » l'ont ainsi résolu, que leur volonté s'accomplisse: » Anytus et Mélitus peuvent bien me faire mourir, » mais ils ne sauraient me nuire. »

APPENDICE

AU

MANUEL D'ÉPICTÈTE.

Loin d'opérer une altération préjudiciable au Manuel, Arrien lui aurait donné plus de valeur, s'il l'avait enrichi de quelques-unes des maximes insérées dans ses discours, et de plusieurs applications ingénieuses que son maître faisait de ses principes.

Cette erreur n'est point échappée à Dacier. Pour la réparer, il a formé un nouveau Manuel de tout ce qu'il a pu recueillir dans les discours d'Arrien : mais l'érudit Dacier manqua de sobriété en extrayant Arrien, de tact en dédiant de la morale au régent de France, et de raison en privant Épictète d'une partie de la sienne pour faire un chrétien de ce sage.

Nous nous bornons à emprunter ici au docte Dacier ce qui nous a semblé le plus digne de former un appendice au Manuel, et attendrons, pour le dédier à un prince, qu'il en apparaisse un philosophe.

Le R. de P...

I.

Rien n'est insupportable à l'homme raisonnable que ce qui est sans raison.

II.

La grandeur de l'esprit ne se mesure pas par l'étendue, mais par la certitude et la vérité des opinions.

III.

Quelqu'un peut-il t'empêcher de te rendre à la vérité connue, ou te forcer d'approuver ce qui est faux? Tu vois donc que tu as un libre arbitre que rien ne peut te ravir.

IV.

Si j'aime mon corps, si je suis attaché à mon bien, je suis perdu ; me voilà esclave. J'ai fait connaître par où je puis être pris.

V.

Diogène a fort bien dit que le seul moyen de conserver sa liberté est d'être toujours prêt à mourir sans peine.

VI.

Le bonheur et le desir ne peuvent se trouver ensemble.

VII.

Le sage sauve sa vie en la perdant.

VIII.

L'attention est nécessaire à tout, jusque dans les plaisirs mêmes. As-tu vu quelque chose dans

la vie où la négligence fasse qu'on s'en acquitte mieux ?

IX.

Ne faut-il pas que je me venge et rende le mal qu'on m'a fait ? Tu oublies qu'on ne t'a point fait de mal, puisque le bien et le mal ne sont que dans ta volonté. D'ailleurs, si un homme s'est blessé lui-même en te faisant une injustice, pourquoi veux-tu te blesser toi-même en la lui rendant ?

X.

La présomption est surtout ce qui nous perd. A peine avons-nous goûté la philosophie du bout des lèvres, nous voulons faire les sages et être utiles aux autres, nous entreprenons de réformer le monde. Eh ! mon ami, réforme-toi auparavant toi-même. Présente-lui ensuite un homme que la philosophie a formé. En mangeant avec les hommes, en te promenant avec eux, instruis-les par ton exemple, cède-leur à tous, préfère-les tous à toi, supporte-les tous, tu leur seras utile.

XI.

Tu quittes ton enfant quand il est fort mal, parce que tu l'aimes, dis-tu, et n'as pas le courage de le

voir souffrir. Si c'est là l'effet de l'amitié, il faut donc que tous ceux qui l'aiment, sa mère, sa nourrice, ses frères, ses sœurs, son précepteur l'abandonnent, et qu'il demeure entre les mains de ceux qui ne l'aiment point? Quelle injustice et quelle barbarie! En bonne foi, dans tes maladies voudrais-tu avoir des amis qui t'aimassent avec cette tendresse?

XII.

Je te demande quel progrès tu as fait dans la vertu, et tu me montres un livre de Chrysippe, que tu te vantes d'entendre; c'est comme si un athlète dont je voudrais connaître la force, au lieu de me montrer ses bras nerveux, ses larges épaules, me faisait voir seulement ses gantelets. Comme je voudrais voir ce que l'athlète a fait avec ces gantelets, de même je voudrais voir ce que tu as fait avec ce livre de Chrysippe. As-tu pratiqué ses préceptes? As-tu maintenant l'âme élevée, libre, pleine de pudeur? Est-elle en état que rien ne puisse l'empêcher ou la troubler? As-tu médité sur ce que c'est que la prison, l'exil, la ciguë? Peux-tu, en toute occasion, dire: Passons courageusement par là, puisque c'est par là que les dieux nous appellent?

XIII.

Quel est l'homme invincible? Celui qui, ferme dans son assiette, ne peut être ébranlé par aucune

les choses qui ne sont pas en son pouvoir. Je le re-
arde comme un athlète. Il a soutenu un premier
ombat, en soutiendra-t-il un second? Il a résisté
l'argent, résistera-t-il à une belle femme? Il a ré-
isté en plein jour sous les yeux du public, résistera-
-il étant seul dans le silence et les ténèbres de la
uit? Résistera-t-il à la gloire, à la calomnie, aux
uanges, à la mort? Voilà l'athlète qu'il me faut.

XIV.

Je veux être assis à l'amphithéâtre au banc des sé-
ateurs. — Mon dieu! tu vas te donner beaucoup
e peine, et être bien pressé. — Mais je ne saurais
oir commodément les jeux sans cela. — Ne les vois
oint : quelle nécessité que tu les voies? Si c'est l'en-
ie d'être assis sur ce banc qui t'y fait aller, attends
u'on sorte. Quand le spectacle sera fini, tu iras
asseoir sur ce banc si desiré, et tu y seras fort à ton
ise.

XV.

Ah! quand reverrai-je Athènes et sa citadelle? —
uoi! peux-tu rien voir de plus beau que ce ciel, ce
oleil, cette lune, ces étoiles, cette terre, cette mer?
i tu t'affliges d'avoir perdu Athènes de vue, que
ras-tu donc quand il te faudra perdre de vue le
oleil?

XVI.

Tu as acquis beaucoup de belles choses, tu es
che; mais le meilleur te manque, la constance, la

résignation, l'exemption de trouble et de crainte. Tout pauvre que je suis, je suis plus riche que toi : je ne me soucie point d'avoir de patron à la cour, je ne me soucie point de ce qu'on pourra dire de moi au prince, et je ne flatte personne. Tu as des vases d'or et d'argent, mais toutes tes pensées, tous tes desirs, toutes tes inclinations, toutes tes actions sont de terre.

XVII.

On ne donne ici rien pour rien. Tu veux parvenir au consulat : il faut briguer, prier, solliciter, baiser la main de celui-ci, de celui-là ; pourrir à sa porte, faire mille bassesses, mille indignités ; envoyer tous les jours de nouveaux présents. Et qu'est-ce qu'être consul? C'est faire porter devant soi douze faisceaux de verges, s'asseoir trois ou quatre fois sur un tribunal, donner des jeux et des fêtes au peuple : voilà tout. Et pour être libre de passions et de trouble, pour avoir de la constance et de la magnanimité, pour pouvoir dormir en dormant et veiller en veillant, pour n'avoir ni angoisses ni craintes, tu ne veux rien donner, tu ne veux prendre aucune peine ; juge toi-même si tu as raison.

XVIII.

Tu espères être heureux, dès que tu auras obtenu ce que tu desires. Tu te trompes. Tu n'en seras pas plus tôt en possession, que tu auras mêmes inquiétu

es, mêmes chagrins, mêmes dégoûts, mêmes crain-
s, mêmes desirs. Le bonheur ne consiste point à
cquérir et à jouir, mais à ne pas desirer; car il con-
iste à être libre.

XIX.

Exerce-toi longtemps contre les tentations et les
esirs; observe tous les mouvements; vois si ce ne
ont pas les appétits d'un malade ou d'une femme qui
les pâles couleurs. Cherche à être longtemps caché,
e philosophe que pour toi. C'est ainsi que naissent
s fruits : la semence est longtemps enfouie sous
erre; elle croît peu à peu pour parvenir à sa matu-
ité. Si elle porte un épi avant que sa tige soit nouée,
lle est imparfaite, et ne produit qu'une plante inu-
ile. Le desir d'une vaine gloire t'a fait paraître avant
e temps, le froid ou le chaud t'ont tué. Tu sembles
ivant, parce que ta tête fleurit un peu; mais tu es
nort, car tu as séché par la racine.

XX.

Un enfant plonge sa main dans un vase à gorge
troite, qui renferme des noisettes, il en remplit sa
nain tant qu'elle en peut tenir, et, ne la pouvant re-
irer si pleine, se met à pleurer. Mon enfant, laisses-
n la moitié, et tu retireras ta main assez garnie. —
Tu es cet enfant, tu desires beaucoup, et tu ne peux
out obtenir; desire moins, et tu l'auras.

XXI.

Il y a de petits et de grands esclaves ; les petit sont ceux qui se rendent tels pour des dîners, un lo gement, ou de petits services ; les grands sont ceu qui se font esclaves pour des gouvernements, de prétures, un consulat. Tu en vois devant qui o porte les haches, les faisceaux, et ceux-là sont bie plus esclaves que les autres.

XXII.

Une Romaine voulant envoyer une somme con sidérable à l'une de ses amies que Domitien venai d'exiler, on lui représenta qu'infailliblement cet ar gent tomberait dans les mains de Domitien, qu le confisquerait : N'importe, dit-elle, j'aime encor mieux que Domitien le vole que de ne pas l'en voyer.

XXIII.

Un médecin visite un malade et lui dit : Vou avez la fièvre ; abstenez-vous aujourd'hui de tout nourriture, et ne buvez que de l'eau. Le malade l croit, le remercie et le paie. Un philosophe dit un ignorant : Vos desirs sont déréglés, vos crainte sont serviles, et vous n'avez que de fausses opi nions. L'ignorant le quitte en colère, et dit qu'o l'a mal traité. D'où vient cette différence ? C'est qu

malade sent son mal, et que l'ignorant ne sent as le sien.

XXIV.

Qu'est-ce qui rend un tyran formidable? Sa garde, es satellites, armés de piques et d'épées. Mais qu'un nfant les approche, il ne les craint point ; c'est qu'il e connaît pas le danger. Et toi, tu n'as qu'à le conaître et le mépriser.

XXV.

Tu as la fièvre et t'en plains, parce qu'elle t'empêhe d'étudier. Mais pourquoi étudies-tu ? N'est-ce as pour devenir patient, ferme, constant ? Sois-le ans la fièvre et tu sais tout. Elle est une partie de a vie, comme les promenades, les voyages ; elle est nême plus utile, puisqu'elle éprouve le sage et lui nontre les progrès qu'il a faits. Tu as la fièvre ; mais, i tu l'as comme il faut, tu as tout ce que tu peux voir de mieux dans la fièvre. Qu'est-ce qu'avoir la ièvre comme il faut? C'est ne se plaindre ni des dieux ni des hommes, ne point s'alarmer de ce qui peut rriver ; car tout ira comme il doit aller ; c'est attendre courageusement la mort, ne pas se réjouir avec excès, quand le médecin annonce du mieux, ne pas s'affliger, quand il trouve qu'on est plus mal. Qu'est-ce qu'être plus mal ? C'est s'approcher du terme où l'âme se sépare du corps. Appelles-tu cette séparation un mal ? Quand elle ne vient pas aujourd'hui, ne

viendra-t-elle pas demain ? Le monde périra-t-il quand tu seras mort ? sois donc tranquille dans la fièvre comme dans la santé.

XXVI.

Il ne faut pas prendre légèrement l'alarme dans cette vie. Nous envoyons un homme reconnaître ce qui se passe ; mais nous avons mal choisi notre espion. C'est un lâche qui, au moindre bruit, a eu peur de son ombre, et nous revient dire, tout effrayé : Voilà la mort, l'exil, la calomnie, la pauvreté qui s'avancent. Mon ami, parle pour toi ; nous sommes des malavisés de t'avoir choisi pour être bien informés. Diogène qui a été reconnaître avant toi, nous a fait un rapport tout différent ; il nous a dit que la mort n'est point un mal, quand elle n'est pas honteuse ; que la calomnie n'est qu'un bruit de gens insensés. Mais qu'a-t-il dit du travail, de la douleur, de la pauvreté ? Il a dit que c'était un exercice préférable à la robe brodée de pourpre. En un mot, nous a-t-il ajouté, je n'ai point trouvé d'ennemis ; tout est tranquille. Vous n'avez qu'à me voir : ai-je été battu ? suis-je blessé ? ai-je pris la fuite ? Voilà les espions qu'il faut envoyer ; ils nous rapporteront que nous n'avons à craindre que nous-mêmes.

XXVII.

Veux-tu voir un homme content de tout, et qui veut que tout arrive comme il arrive ? C'est Agrippi-

ius. On vient lui annoncer que le sénat est assemblé pour le juger : A la bonne heure, dit-il, et moi je vais me préparer pour le bain, à mon ordinaire. A peine est-il sorti du bain, qu'on lui vient dire qu'il est condamné. — Est-ce à la mort, ou à l'exil ? — A l'exil. — Et mes biens sont-ils confisqués ? — Non, on vous les laisse. — Partons donc sans différer ; allons dîner à Tibur, nous y dînerons aussi bien qu'à Rome.

XXVIII.

Néron avait envoyé Epaphrodite interroger le consul Latéranus, impliqué dans la conspiration de Pison ; il n'en obtint que cette réponse : — Quand j'aurai quelque chose à dire, je le dirai à ton maître. — Mais tu seras traîné en prison. — Faut-il que j'y sois traîné en fondant en larmes ? — Tu seras envoyé en exil. — Qu'est-ce qui empêche que j'y aille gaiement et content de mon sort ? — Tu seras condamné à mort. — Faut-il que je meure en murmurant et gémissant ? — Dis-moi ton secret. — Je ne le dirai point ; cela dépend de moi. — Qu'on le mette aux fers ? — Que dis-tu ? est-ce moi que tu menaces des fers ? ce sont mes jambes que tu y mettras ; mais ma volonté restera libre, et Jupiter même ne peut me l'ôter. — Je vais à l'instant te faire couper le cou. — T'ai-je dit que mon cou eût seul le privilége de ne pouvoir être coupé ? Latéranus fut aussitôt saisi et traîné au lieu destiné au supplice des esclaves, et égorgé de la propre main du tribun Statius, gar-

dant jusqu'à sa mort un généreux silence, et ne reprochant rien à son complice, qui s'était fait son bourreau.

XXIX.

VESPASIEN ET HELVIDIUS, dialogue.

— Ne venez pas aujourd'hui au sénat.— Il dépend de vous de m'en empêcher : mais j'irai au sénat tant que je serai sénateur. — Si vous y venez, n'y venez du moins que pour vous taire. — Ne me demandez pas mon avis, et je me tairai.— Si vous êtes présent, je ne puis me dispenser de vous demander votre avis. — Ni moi de vous dire ce qui me paraîtra juste. — Mais si vous le dites je vous ferai mourir. — Quand vous ai-je dit que je fusse immortel ? Nous ferons tous deux ce qui dépend de nous : vous me ferez mourir, et je souffrirai la mort sans trembler.

XXX.

De qui est cette médaille ? De Trajan. Je la reçois et je la conserve. De Néron. Je la rejette et je l'abhorre. Fais-en de même à l'égard des bons et des méchants. Quel est celui-là ? C'est un homme doux, sociable, bienfaisant, patient, ami des hommes. Je le reçois, je le fais mon concitoyen, mon voisin, mon ami, mon compagnon, mon hôte ; et celui-ci, quel est-il ? C'est un homme qui tient quelque chose de Néron ; il est emporté, malfaisant, implacable ; il ne

pardonne jamais. Je le rejette. Pourquoi m'as-tu dit que c'était un homme? Un homme emporté, vindicatif, n'est non plus un homme qu'une pomme de cire n'est une pomme, elle n'en a que la figure et la couleur.

XXXI.

Pourquoi les hommes ne jugent-ils pas de la philosophie comme ils le font de tous les arts? Un ouvrier fait mal son ouvrage, on ne s'en prend qu'à lui; on dit, c'est un mauvais ouvrier, et on ne décrie pas son art. Un philosophe fait une faute, on ne dit pas c'est un mauvais philosophe, mais on dit : voyez ce que c'est que les philosophes, la philosophie n'est bonne à rien. D'où vient cette injustice? De ce qu'il n'y a point d'art que les hommes ne cultivent et ne connaissent mieux que la philosophie; de ce que les passions n'aveuglent point les hommes sur les arts qui amusent ou leur sont utiles, et qu'elles les aveuglent sur ce qui les gêne, les combat, ou les condamne.

TABLEAU

DE LA VIE HUMAINE.

NOTE SUR CÉBÈS.

Cébès vivait quatre cent soixante ans avant la naissance de J.-C. Il était natif de Thèbes en Béotie ; Diogène Laërce dit qu'il composa trois dialogues, dont deux ont été perdus. Il ne nous reste que celui-ci qu'il intitula : *Tableau de la vie humaine*. Quelques critiques, entre autres Wolfius et Sevin (Voyez *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, tome I), prétendent que cette pièce n'est pas de lui, et que l'auteur est moins ancien. Nous n'entrerons point dans une discussion étrangère à cet ouvrage. Nous nous contenterons de faire observer que, dans les endroits où le raisonnement succède à l'allégorie, on y reconnaît le ton et la manière de Socrate. Quoi qu'il en soit, on convient que l'ouvrage est fort ancien et fort estimé.

L'allégorie qu'on va lire est le tableau de la vie humaine. La fortune, la science, les passions, tout y est personnifié. Le but de l'auteur est de recommander la pratique de la vertu, de faire sentir le danger des vices et des passions. Pour y réussir, il a cru devoir mettre sa morale en action, et nous sommes tentés de croire que c'est la seule manière de la présenter aux hommes, ou du moins la plus efficace.

TABLEAU

DE LA VIE HUMAINE,

PAR CÉBÈS.

En nous promenant dans le temple de Saturne, nous vîmes, entre autres offrandes faites au dieu, un tableau placé devant le sanctuaire. Le sujet en était étranger, et contenait des allégories particulières. Mais nous ne pouvions conjecturer quel en était l'auteur et le sens : car ce tableau ne représentait ni une ville, ni un camp; mais plutôt une enceinte qui en renfermait deux autres, l'une plus grande, l'autre plus resserrée. Devant la porte on apercevait une foule nombreuse, et dans l'enceinte une multitude de femmes. A l'entrée du vestibule de la première, se tenait un vieillard qui avait l'air de donner quelques avis à la foule qui entrait.

Comme nous étions longtemps à nous tourmenter sur le sens de ces allégories : — Rien d'étonnant, étrangers, nous dit un vieillard qui se trouvait à côté de nous, si vous avez de la peine à saisir ce que signifie ce tableau ; car bien peu d'habitants le savent, et ce n'est pas une offrande faite par un citoyen. Mais il y a déjà du temps qu'il vint ici un homme plein de sens, d'une haute sagesse, et qui, dans ses discours

et sa conduite, cherchait à retracer Parménide et Pythagore.

— Avez-vous vu et connu cet homme? — Oui ; et comme j'étais dans ma première jeunesse, j'eus tout le temps de l'admirer. Il agitait mille questions intéressantes, et très-souvent je l'ai entendu expliquer cette peinture. — Au nom des dieux, si vous n'avez des occupations trop pressantes, satisfaites notre curiosité, car nous desirons ardemment d'être initiés dans ces mystères.

— On peut vous contenter, étrangers. Mais il est bon de vous avertir que ce récit a ses dangers. — Quels peuvent-ils être? — Si vous écoutez avec fruit, et si vous comprenez bien ce que j'ai à vous dire, vous deviendrez heureux et sages : sinon, devenus insensés, malheureux, grossiers, ignorants, vous mènerez une vie déplorable. En effet, cette explication ressemble à l'énigme que proposait le sphinx aux passants; celui qui en trouvait le mot était sauvé ; celui qui ne la comprenait pas était mis à mort par le monstre. Il en est de même de ce récit. La folie est un sphinx à l'égard des hommes. Elle ne montre qu'à travers un voile énigmatique ce qu'il y a dans la vie de bon ou de mauvais, et d'indifférent par sa nature. Celui qui ne perce pas le voile, elle ne le fait pas périr d'un seul coup, comme le malheureux que le sphinx tuait et dévorait ; mais elle le mine peu à peu, comme un criminel qui sèche dans un cachot en attendant le supplice. Si, au contraire, on entend l'énigme, la folie périt à son tour : on est à l'abri de ses atteintes, et l'on jouit pendant toute sa vie d'un bonheur

inaltérable. Écoutez-moi donc sérieusement, et prêtez-moi la plus grande attention. — Dieu ! que vous excitez vivement notre curiosité ! commencez donc votre récit au plus vite. L'alternative de peines et de récompenses que vous nous annoncez vous assure de l'attention la plus soutenue.

Alors le vieillard lève sa baguette, et l'étendant sur le tableau : — Sachez, dit-il, que cette enceinte qui s'offre à vos regards s'appelle la Vie, et que cette multitude nombreuse qui se tient à la porte sont ceux qui doivent y entrer. Ce vieillard, plus élevé, qui, d'une main, tient un papier, et de l'autre, semble montrer quelque chose, se nomme le Génie. Il instruit ceux qui entrent de la conduite qu'ils doivent tenir, après être venus à la vie, et de la route qu'ils doivent suivre, s'ils veulent n'y pas périr. — Quelle route leur prescrit-il, et comment? — Voyez-vous auprès de la porte par laquelle entre la multitude un trône sur lequel est assise une femme, au visage composé, à l'air persuasif, et qui tient une coupe dans sa main ? — Je la vois; mais quel est son nom? — C'est l'*Imposture*, qui séduit tous les hommes, et enivre de son breuvage magique ceux qui entrent dans la vie. — Quelle est cette liqueur? — L'*Erreur* et l'*Ignorance*. Après en avoir bu, ils entrent dans l'enceinte. — Tous boivent-ils de ce breuvage d'erreur? — Tous en prennent; mais les uns plus et les autres moins. Voyez-vous ensuite à l'entrée de la porte une multitude de femmes, qui, quoique différentes entre elles, ressemblent toutes à des courtisanes? — Oui, je les aperçois. — On les nomme *Opinions*, *Passions*, *Voluptés*.

A mesure que la foule entre, elles s'élancent sur chaque passant, l'embrassent et l'emmènent. — Où les conduisent-elles? — Les unes au salut, les autres à la perte, enivrés qu'ils sont du breuvage de l'*Imposture*. — Dieu! quelle funeste liqueur! — Chacune leur promet de les conduire à la source de tous les biens, et de les faire arriver au bonheur et à la fortune. Ces malheureux, par une suite de l'erreur et de l'ignorance qu'ils ont bue dans la coupe de l'*Imposture*, ne peuvent trouver les véritables routes à suivre dans la vie, mais errent à l'aventure. Voyez-vous encore comme les premiers entrés conforment leurs démarches irrégulières aux caprices de ces femmes?

— Je le vois; mais quelle est cette autre, qui paraît aveugle, dans le délire, et placée sur un globe de pierre? — On la nomme *Fortune*. Elle n'est pas seulement aveugle, mais sourde et insensée. — Quelle est son occupation? — D'errer de tous côtés, et de dépouiller les uns de ce qu'ils ont pour en enrichir d'autres, et bientôt après de retirer ses dons à ces derniers pour en favoriser de nouveaux avec aussi peu de discernement et de solidité. Aussi le symbole qui l'accompagne caractérise-t-il parfaitement sa nature. — Quel est ce symbole? — Ce globe sur lequel elle est placée. — Eh bien! quel en est le sens? — Que ses dons ne sont ni stables ni assurés. Car, lorsqu'on met en elle sa confiance, les chutes sont considérables et dangereuses. — Mais que veut cette foule innombrable qui l'environne, et comment l'appelle-t-on? — On l'appelle la troupe des *Inconsidérés*. Chacun d'eux demande les biens qu'elle jette au

hasard.—Pourquoi donc n'ont-ils pas tous le même visage? pourquoi les uns paraissent-ils livrés aux transports de la joie, tandis que les autres tiennent leurs mains étendues dans l'excès de leur désespoir? — Ceux dont l'air est joyeux et riant sont ceux qui ont reçu quelques dons. Aussi l'appellent-ils *Bonne Fortune*. Ces autres qui versent des larmes et lui tendent des mains suppliantes sont ceux à qui elle a ravi ses premières faveurs. Ceux-là l'appellent *Mauvaise Fortune*. — De quelle nature sont donc ces largesses, puisqu'elles causent tant de joie à ceux qui les reçoivent et font verser des pleurs à ceux qui les perdent? — C'est ce que le commun des hommes regarde comme des biens. — Qui sont-ils? — Les richesses, la gloire, la noblesse, les enfants, les commandements, les couronnes et les autres possessions semblables. — Ces choses ne méritent-elles pas le nom de biens? — C'est une question que nous pourrons agiter dans toute autre circonstance. Pour le présent, soyons attentifs à l'explication de l'allégorie. — J'y consens.

— Après avoir passé cette porte, voyez-vous une autre enceinte, et dehors des femmes parées comme des courtisanes? — Oui. — Elles se nomment, l'une l'*Intempérance*, l'autre la *Débauche;* les deux dernières, l'*Avarice* et la *Flatterie*. — Pourquoi se tiennent-elles en cet endroit? — Elles observent ceux qui ont reçu quelque chose de la *Fortune*. — Ensuite, que font-elles? — Alors elles sautent de joie, les embrassent, les flattent, les pressent de demeurer avec elles, leur promettent une vie douce, exempte de

peine et d'affliction. Si quelqu'un, séduit par ces enchanteresses, se déclare pour le plaisir, ce genre de vie lui paraît délicieux tout le temps que durent les sensations voluptueuses causées par leurs caresses. Mais ces délices n'ont point de réalité. Au contraire, dès qu'il sort de son ivresse, il s'aperçoit qu'il a cru faire bonne chère, mais que ses biens et sa personne ont été en proie aux déprédations et aux outrages. Ainsi, après avoir dissipé tout ce qu'il avait reçu de la *Fortune*, il est obligé d'obéir en esclave à ces femmes, de tout endurer, de mener la conduite la plus indécente, et de se livrer, pour leur complaire, aux plus grands excès; par exemple, de devenir frauduleux, sacrilége, parjure, traître, brigand, et de réunir tous les vices. Et lorsqu'une fois il a épuisé tous les crimes, on le livre à la *Peine*.

— Quelle est-elle? — Voyez-vous, derrière ces sortes de gens, une espèce de soupirail, et un cachot étroit et ténébreux? Celle qui tient un fouet se nomme la *Peine*. Celle qui baisse la tête sur les genoux est la *Tristesse*. Celle qui s'arrache les cheveux est la *Douleur*. — Quels sont ces deux autres qu'on voit auprès d'elles, nus, hideux, difformes et décharnés? — L'un s'appelle le *Deuil*, et son frère, le *Désespoir*. C'est donc à ces bourreaux que le malheureux est livré, pour vivre auprès d'eux dans de continuels tourments! Ensuite on le jette dans un autre cachot, celui du *Malheur*, où il passe le reste de sa vie, en proie à toutes sortes de maux, à moins qu'il n'ait le bonheur de rencontrer le *Repentir*. — Alors, qu'arrive-t-il? — Si le *Repentir* vient à le ren-

contrer, il le délivre de ce cruel esclavage, et, lui inspirant de nouveaux desirs, de nouvelles opinions, il lui donne le choix de deux routes, dont l'une doit le conduire à la *Véritable Instruction*, et l'autre à la fausse. S'il choisit la meilleure, au terme de son voyage il est purifié, arraché aux dangers qui le menaçaient, et il passe le reste de sa vie dans le sein du bonheur, à l'abri de toute disgrace, sinon la *Fausse Instruction* l'engage dans des routes d'erreur.

— Grand Jupiter, que ce danger est terrible! Et la *Fausse Instruction*, où est-elle? — Voyez-vous cette autre enceinte, et à l'entrée du vestibule cette femme parée avec tant d'art et de propreté? La multitude et les hommes légers l'appellent *Instruction*, mais c'est un nom qu'elle ne mérite pas. Tous ceux qui doivent être préservés sont obligés de passer ici avant de parvenir au séjour de la véritable *Instruction*. — Est-ce qu'il n'y a pas d'autre chemin qui y conduise? — Oui, il y en a d'autres. — Qui sont ceux que l'on voit se promener dans l'intérieur de l'enceinte? — Ce sont les adorateurs de la *Fausse Instruction*, qui, séduits par elle, croient vivre avec la véritable. — Comment les appelez-vous? — Poètes, orateurs, dialecticiens, musiciens, arithméticiens, géomètres, astrologues, épicuriens, péripatéticiens, critiques, et autres qui leur ressemblent.

— Et ces femmes qui paraissent courir de côté et d'autre et ressemblent aux premières du nombre desquelles étaient l'*Intempérance* et ses compagnes, quelles sont-elles? — Ce sont les mêmes. — Comment! entrent-elles aussi dans cette enceinte! —

Oui certes, mais plus rarement que dans la première. — Les *Opinions* aussi? — Assurément. L'*Ignorance* et la *Folie* font aussi partie de cette troupe. Ceux que je vous ai nommés ressentent encore les effets du breuvage funeste que leur a présenté l'*Imposture*. Ils ne peuvent être délivrés du joug de l'*Opinion* et des autres vices, qu'ils n'aient abandonné leur fausse déesse, suivi la véritable route, pris une liqueur salutaire capable de les purifier, et banni l'*Opinion*, l'*Ignorance* et tous les vices qui les assiégent. C'est alors que leur délivrance est assurée. Mais tant qu'ils demeureront auprès de la *Fausse Instruction*, leur esclavage durera toujours, et leurs connaissances seront pour eux la source de mille maux.

— Quelle route mène donc à la véritable *Instruction?* — Voyez-vous cet endroit élevé qui paraît inhabité, désert, cette porte étroite, et devant la porte un sentier peu fréquenté, qui semble escarpé, raboteux, impraticable? Là s'élève une hauteur d'un accès difficile, et environnée de tous côtés d'affreux précipices. Voilà le chemin qui y conduit. — Il semble en effet bien rude au seul aspect. — Auprès de la hauteur est un rocher élevé, escarpé de tous côtés, duquel deux femmes robustes et vigoureuses tendent les bras d'un air d'empressement. — Je les aperçois, mais quel est leur nom? — L'une s'appelle la *Modération*, et l'autre la *Patience*. Ce sont deux sœurs. — Pourquoi tendent-elles les mains avec cet air d'empressement? — Pour exhorter les voyageurs, parvenus jusque là, à s'armer de courage, à ne pas s'abandonner à un lâche désespoir. Elles leur disent

qu'après quelques efforts ils vont trouver une route agréable. — Mais, quand ils sont arrivés au pied du rocher, comment peuvent-ils y monter? car je ne vois pas de sentier qui conduise au sommet. — Les deux nymphes en descendent, et les tirent à elles. Ensuite elles leur disent de respirer, et bientôt après leur donnent la force et la confiance, leur promettent de les conduire à la véritable *Instruction*, et leur montrent combien la route est belle, aplanie, sans obstacles et sans dangers. Voyez-vous encore devant ce bois une prairie charmante, éclairée par un jour pur et brillant? puis, au milieu de cette prairie, une autre enceinte et une autre porte? — Oui; mais comment nomme-t-on ces lieux? — Le séjour des *Bienheureux :* car c'est là qu'habitent toutes les *Vertus* et le *Bonheur*. — Que ce séjour est digne d'envie! — Auprès de la porte vous apercevez une belle femme, pleine d'une modeste assurance, sur le déclin de l'âge mûr, simple dans son extérieur et sans aucune parure empruntée. Elle est placée, non pas sur un globe, mais sur une pierre carrée et immobile. A côté d'elle sont deux autres qui paraissent être ses deux filles. Cette déesse est l'*Instruction*, et ses deux compagnes la *Vérité* et la *Persuasion*. — Pourquoi est-elle placée sur une base carrée?—C'est pour montrer aux voyageurs que la route qui conduit à elle est sûre et solide, et que la possession de ses dons est assurée. — Quels sont ces dons? — La confiance et une sécurité inaltérable. — Quelle est leur utilité? — La persuasion intime et fondée, qu'on n'éprouvera plus aucun mal dans le cours de sa vie. — Dieux!

quels dons magnifiques ! Mais pourquoi se tient-elle hors de l'enceinte ? — Pour guérir ses hôtes, et leur présenter un breuvage salutaire. Dès qu'ils sont purifiés par cette liqueur, elle les conduit aux *Vertus*. — Quoi ! je ne vous entends pas. — Je vais me faire comprendre. Je suppose qu'un homme, attaqué d'une maladie dangereuse, soit conduit au médecin. Celui-ci commence à écarter, par des purgatifs, toutes les causes de la maladie ; ensuite il s'attache à rétablir ses forces et à lui rendre la santé. Mais si le malade refusait de se conformer aux ordonnances du médecin, n'aurait-on pas raison de le renvoyer et ne mériterait-il pas d'être emporté par la maladie ? — Je vous entends. — De même lorsqu'un voyageur est parvenu jusqu'à l'*Instruction*, elle le guérit, et lui présente la liqueur qui doit le purifier de tous les vices qu'il a amenés avec lui. — Quels sont ces vices ? — L'ignorance et l'erreur bues dans la coupe de l'*Imposture*, l'orgueil, la cupidité, l'intempérance, la colère, l'avarice et tous les autres auxquels il s'est livré dans la première enceinte.

— Lorsqu'il est purifié, où l'envoie-t-on ? — On l'introduit dans le séjour de la *Science* et des autres vertus. Voyez-vous sur la porte cette troupe de femmes belles, modestes, sans parure et sans art ? — La première s'appelle la *Science*, les autres, qui sont ses sœurs, la *Force*, la *Justice*, l'*Intégrité*, la *Tempérance*, la *Modération*, la *Liberté*, la *Continence* et la *Douceur*. — Qu'elles sont belles ! que nos espérances sont brillantes ! — Oui, si vous comprenez et mettez en pratique ce que vous aurez entendu. — Comptez que

nous y donnerons tous nos soins. — Votre bonheur en dépend. — Après que les *Vertus* ont pris notre voyageur, où le conduisent-elles? — A la *Félicité*, leur mère. Voyez-vous cette route, qui conduit à une élévation qui commande toutes les enceintes? A l'entrée du vestibule est une femme d'un âge fait, d'une beauté touchante, sans luxe, parée des mains de la décence, assise sur un trône élevé, et couronnée d'une guirlande de fleurs. C'est elle qu'on nomme la *Félicité*. — Mais que fait-elle à celui qui parvient à son trône? — Elle et toutes les Vertus ses compagnes, le couronnent de leurs dons comme un généreux athlète sorti vainqueur des plus grands combats. — Et quels ennemis a-t-il donc vaincus? — Les plus dangereux de tous, je veux dire des monstres cruels qui le dévoraient, le tourmentaient et le faisaient gémir dans le plus rude esclavage ; voilà les ennemis dont il a triomphé, qu'il a terrassés. Il s'est rendu à la liberté, et maintenant ces monstres, de ses tyrans sont devenus ses esclaves. — De quels monstres parlez-vous? Je brûle d'envie de les connaître. — D'abord l'*Ignorance* et l'*Erreur*. Ne les regardez-vous pas comme des monstres? — Et comme des monstres cruels. — Ensuite la *Douleur*, le *Deuil*, l'*Avarice*, l'*Intempérance*, et tous les vices. Il leur commande en maître, et n'est plus leur esclave. — Quels brillants exploits ! quelle belle victoire ! Mais, dites-moi, quelle est la vertu de la guirlande dont le vainqueur est couronné? — D'assurer le bonheur. En effet, celui qui porte cette couronne jouit d'une félicité pure et solide ; il ne l'attend pas des autres, il la trouve

dans son propre cœur. — Triomphe éclatant et bien digne d'envie! Mais, après avoir été couronné, que fait-il? où va-t-il? — Les Vertus le ramènent au point d'où il était parti, et de là lui montrent les autres mortels, leurs écarts, leurs vices et le malheur de leur vie, leurs naufrages, et comment ils sont menés en triomphe par leurs ennemis, les uns par l'*Intempérance*, les autres par la *Vanité*, ceux-ci par l'*Avarice*, ceux-là par la *vaine Gloire*, tous par quelque vice semblable. Ils ne peuvent briser les chaînes pesantes qui les accablent pour se réfugier dans cet heureux séjour, mais toute leur vie est en proie au trouble et à l'agitation. Ces malheurs leur sont arrivés parce qu'ils ont perdu de vue les instructions du *Génie*, et ne peuvent plus trouver la route qui conduit au bonheur.

— Vous avez raison; mais je voudrais savoir pourquoi les *Vertus* montrent à notre voyageur les lieux par où il a passé d'abord. — Il ne comprenait, il ne voyait clairement rien de ce qui s'y passait. Dans un état de doute et d'incertitude, aveuglé par les vapeurs de l'*Ignorance* et de l'*Erreur*, il prenait pour bon ce qui ne l'était pas, et pour mauvais ce qui était bon. Aussi vivait-il mal, comme le reste de ceux qui habitent ces lieux. Maintenant qu'il possède la science des choses utiles, il mène une vie sage, et contemple d'un œil de compassion les erreurs des autres mortels. — Après avoir contemplé tous ces objets, que fait-il? où dirige-t-il ses pas? — Partout où bon lui semble : partout il est en sûreté, comme Jupiter dans l'antre du mont Dictys. De quelque côté qu'il aille, il sera

ertueux et à l'abri de tout danger ; partout il se verra
été, accueilli, comme un médecin par ses malades.
— N'a-t-il plus rien à craindre de ces femmes, que
ous traitiez de monstres cruels ? — Non, il ne craint
ien de leur part. Il ne sera plus tourmenté par la
Douleur, par la *Tristesse*, par l'*Intempérance*, par
'*Avarice*, par la *Pauvreté*, enfin par quelques maux
ue ce soient. Autrefois leur esclave, il est devenu
eur maître ; elles respectent aujourd'hui sa supério-
ité. Ainsi les serpents obéissent aux Psylles. Acharnés contre tous les autres, jusqu'à ce qu'ils leur aient ôté la vie, ils ne blessent pas ces peuples, parce qu'ils portent avec eux un remède contre le venin du serpent. De même celui-ci, muni d'un antidote, ne reçoit aucun mal.

— Fort bien : mais dites-moi qui sont ceux que l'on voit descendre de la hauteur ? Les uns la tête ceinte de guirlandes, l'air riant et serein ; les autres, sans couronne, ont tous les traits du désespoir : leur tête courbée et leurs genoux qui fléchissent annoncent leur épuisement, et ils semblent tenus par des femmes. — Ceux qui portent des couronnes sont arrivés heureusement jusqu'à l'*Instruction ;* ils témoignent leur joie d'avoir reçu d'elle un favorable accueil. Des autres que vous voyez sans couronnes, les uns ont été durement conduits par la déesse, et se retirent toujours soumis à l'empire du *Vice* et du *Malheur ;* les autres, à qui la lâcheté a fait perdre courage, après être parvenus jusqu'à la *Patience*, retournent sur leurs pas, puis errent à l'aventure, sans tenir de route certaine. Les femmes qui les suivent sont la

Douleur, la *Tristesse*, l'*Ignominie* et l'*Ignorance*. — C'est donc de tous les maux que vous formez leur cortége? — Assurément. Pour ces derniers, après être rentrés dans la première enceinte, auprès de la *Volupté* et de l'*Intemperance*, ils ne s'en prennent pas à eux-mêmes, mais dès le moment se répandent en invectives contre l'*Instruction*, et ceux qui dirigent leurs pas vers elle. Ils les regardent comme des malheureux, des infortunés qui abandonnent une vie douce, pour en choisir une dure et pénible, et se priver des biens dont ils jouissent eux-mêmes. — Quels sont ces biens? — Pour abréger, ce sont la débauche et l'intempérance. En effet, être, comme les brutes, l'esclave de ses appétits déréglés, voilà ce qu'ils regardent comme le souverain bien.

— Comment nommez-vous ces autres femmes, qui, d'un air de gaieté, viennent du séjour de *l'Instruction?* — On les nomme *Opinions*. Elles viennent d'y conduire ceux qui sont entrés dans le sanctuaire des *Vertus*, et reviennent en prendre d'autres pour leur annoncer que les premiers jouissent déjà du bonheur. — Sont-elles introduites aussi auprès des *Vertus?* — Non ; il n'est pas permis à l'*Opinion* de pénétrer dans le séjour de la *Science*. Elle se contente de remettre les voyageurs à l'*Instruction*, et quand celle-ci les a reçus, elle retourne sur ses pas pour en amener d'autres, comme les vaisseaux déchargés de leurs marchandises repartent pour en aller chercher de nouvelles.

— Rien de plus intéressant que ce récit. Mais vous ne nous avez pas encore dit ce que le *Génie* recom-

nande à ceux qui entrent dans la vie. — D'avoir on courage : prenez aussi courage vous-mêmes ; car 'entrerai dans tous les détails, et je n'omettrai rien. Voyez-vous, dit-il en étendant le bras, cette femme qui paraît aveugle et placée sur un globe, que je vous ai dit s'appeler la *Fortune ?* Il défend de mettre sa confiance en elle, de regarder ses dons comme stables et solides, et d'y compter comme sur une possession assurée. Rien n'empêche qu'elle ne retire ses faveurs pour les prodiguer à d'autres, et même rien n'est plus ordinaire, Ainsi, il faut être au dessus de ses présents, ne point se livrer à la joie, quand elle donne, ni au désespoir, quand elle ôte. En effet, jamais elle n'agit qu'inconsidérément et sans réflexion. En conséquence, rien de tout ce qu'elle fait ne doit surprendre. N'imitez pas, ajoute-t-il, les hommes de mauvaise foi, qui se réjouissent quand ils reçoivent des fonds, et les regardent comme leurs biens propres, puis sont indignés quand on leur redemande ce dépôt, et croient qu'on leur fait une injustice, oubliant sans doute qu'on ne les leur a confiés qu'à condition qu'on pourrait les reprendre sans opposition. Voilà les sentiments où vous devez être à l'égard des faveurs de la *Fortune*. Ne perdez jamais de vue qu'il est dans son caractère d'enlever ce qu'elle a donné pour en rendre un moment après beaucoup plus, et d'ôter encore ce qu'elle vient de donner et même ce qu'on ne tient pas d'elle. Recevez donc ses faveurs, et aussitôt courez en chercher de plus stables et de plus solides. — Quelles sont ces faveurs ? — Celles qu'ils doivent recevoir de l'*Instruction*, s'ils ont le bon-

heur d'y parvenir, savoir la vraie science des choses utiles, dons assurés dans leur possession, et constants dans leur durée. Aussi le *Génie* leur recommande de se réfugier au plus tôt auprès d'elle, et lorsqu'ils sont arrivés jusqu'à ces femmes, que j'ai déjà nommées, la *Volupté* et l'*Intempérance*, de les quitter au plus vite, et de n'avoir en elles aucune confiance, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à la *Fausse Instruction*. Il leur ordonne d'y faire quelque séjour, d'emprunter d'elle des secours pour leur voyage, et ensuite d'accélérer leur marche, pour arriver à la véritable *Instruction*. Voilà les avis qu'ils reçoivent du *Génie*. Quiconque ne les suit pas, ou les entend mal, périt misérablement. Voilà, étrangers, le sens de l'allégorie représentée dans ce tableau. Maintenant vous pouvez me faire des questions sur chaque article, j'y satisferai avec plaisir,

— Eh bien, je vais profiter de votre complaisance. Quels secours le *Génie* recommande-t-il d'emprunter de la *Fausse Instruction*? — Ce qui peut être de quelque utilité; je veux dire les lettres et les autres connaissances, que Platon appelle un frein salutaire, qui empêche la jeunesse de s'occuper d'objets plus pernicieux. — Ces connaissances sont-elles donc absolument nécessaires pour arriver à la véritable *Instruction*?—Sans être nécessaires, elles sont utiles. — Mais elles ne contribuent en rien à rendre meilleurs. —Elle ne servent en rien à nous rendre meilleurs, dites-vous? — Non, certes : car sans leur secours on peut devenir plus vertueux; cependant elles ne sont pas sans utilité. Quelquefois nous enten-

lons un étranger par le moyen d'un interprète ; cependant, quoique nous l'ayons parfaitement compris, il ne serait pas inutile pour nous d'avoir une connaissance plus exacte de sa langue ; de même rien ne nous oblige d'avoir ces connaissances, comme aussi rien ne nous les interdit. — Les savants n'ont donc aucun avantage sur le reste des hommes pour la pratique de la vertu ? — Comment en auraient-ils, puisqu'ils se trompent comme les autres sur la nature du bien et du mal ? En effet, rien n'empêche d'avoir toutes les connaissances, et d'aimer le vin, les excès, d'être avare, injuste, traître, insensé. — Sans doute, on en voit beaucoup tels que vous les dépeignez. — Eh bien, ces sciences leur donnent-elles plus de facilité à devenir meilleurs ? — Non certes, d'après ce que vous dites. Mais pourquoi donc sont-ils dans la seconde enceinte, comme voisins de la *Véritable Instruction* ? — Et quels fruits en retirent-ils tandis qu'on voit souvent quelques-uns des habitants de la première enceinte qui gémissaient sous la tyrannie de l'*Intempérance* et des autres vices, briser leurs chaînes, laisser derrière eux ces savants, et pénétrer dans la troisième enceinte auprès de la *Véritable Instruction*. Maintenant, qui donnera l'avantage aux premiers sur les autres, qui les surpassent en zèle ou en docilité ? — Expliquez-vous.

— Je vais le faire. D'abord ils ont au moins le tort de s'afficher pour savoir ce qu'ils ignorent. Tant qu'ils sont enivrés de cette idée flatteuse, il est impossible qu'ils aient beaucoup d'empressement à chercher la véritable instruction. Ne voyez-vous pas aussi les *Opi-*

nions, sortir de la première enceinte, et s'arrêter avec eux? En conséquence, ils ne sont pas meilleurs que les autres, à moins qu'ils ne rencontrent le *Repentir*, qui les persuade qu'ils suivent la *Fraude*, et non pas la *Véritable Instruction*, qu'elle les induit en erreur, et que dans cet état déplorable ils ne peuvent prétendre au bonheur. Pour vous, étrangers, si vous n'embrassez ce parti, et si vous ne méditez longtemps et profondément sur ce que nous venons de dire, jusqu'à vous en rendre la pratique familière, si vous n'y réfléchissez constamment et sans relâche, si même vous ne comptez le reste pour rien, vous ne tirerez aucun fruit de ce que vous venez d'entendre.

— Comptez que nous nous en occuperons. Mais dites-nous pourquoi vous ne regardez pas comme des biens ce qu'on reçoit de la *Fortune*, la santé, les richesses, la gloire, les enfants, les victoires, et comme des maux ce qui leur èst opposé; car votre discours nous a paru paradoxal et incroyable. — Eh bien, tâchez de faire à mes demandes les réponses que vous jugerez convenables. — J'y consens. — Regardez-vous la vie comme un bien pour un homme qui vit mal? — Non; mais plutôt comme un mal. — Comment donc la vie peut-elle être un bien, si elle est un mal pour lui? — Elle est un bien pour l'homme vertueux, comme pour le vicieux elle est un mal. — Ainsi la vie sera en même temps l'un et l'autre. — C'est mon avis. — Ce que vous dites n'est guère probable. — Comment est-il possible qu'une même chose soit en même temps bonne et mauvaise, utile

et nuisible, à desirer et à fuir? cela paraît hors de vraisemblance. — Mais si la mauvaise vie est un mal pour le vicieux, la vie prise en elle-même en serait-elle un? — Il y a de la différence entre vivre et vivre mal. Que vous en semble? — Je suis de votre avis. — C'est donc la mauvaise vie qui est un mal? — La vie prise en elle-même n'en est point un : car, si le contraire avait lieu, elle serait aussi un mal pour ceux qui vivent bien. — Vos réflexions me paraissent justes. — Puis donc que les uns et les autres jouissent de la vie, elle n'est ni un bien ni un mal. Il en est d'elle comme des traitements par le fer et le feu; salutaires aux malades, ils seraient funestes à ceux qui sont en santé. Considérez-la donc sous ce point de vue. Préféreriez-vous une vie honteuse à une belle et courageuse mort? — Non, certes. — La mort n'est donc pas un mal, puisqu'elle est souvent préférable à la vie? — On ne peut en disconvenir. — On peut donc établir le même rapport de la maladie à la santé; car, dans bien des circonstances, l'une est plus nuisible que l'autre. — Vos conséquences sont justes. — Eh bien, considérons les richesses dans le même esprit, ou plutôt sans examen : ne voyons-nous pas du premier coup d'œil des riches malheureux et coupables? — Le nombre n'en est que trop grand. — Leurs richesses ne leur sont donc d'aucune utilité pour vivre heureux et sages? — Leurs vices le prouvent. — Ce ne sont donc pas les richesses, mais l'instruction qui fait l'homme de bien? — Cela paraît probable. — En conséquence, comment les richesses

seraient-elles un bien, si elles ne contribuent en rien à rendre meilleurs ceux qui les possèdent? — Vous avez raison. — Bien des gens ne tirent donc aucun fruit de leurs richesses, puisqu'ils n'en savent pas faire usage? — C'est mon avis. — Comment donc peut-on regarder comme un bien ce qui souvent n'est pas utile? On ne peut donc bien vivre qu'en faisant de ses richesses un usage légitime et bien entendu. — Ce que vous dites est de toute vérité. — En général, ce qui trouble les hommes, ce qui les induit en erreur, c'est le double rapport d'estime et de mépris que méritent ces objets à titre de bien ou de mal. Mais comme ils y attachent le plus haut prix, qu'ils les regardent comme la seule route du bonheur, pour en jouir, ils se permettent tout, même les actions les plus impies. Cette conduite vient de ce qu'ils ne connaissent pas ce qui est bien. Ils ignorent que jamais le bien ne peut naître du mal. Combien voit-on de riches qui ne doivent leur opulence qu'aux excès les plus honteux, aux trahisons, aux déprédations, aux homicides, aux calomnies, aux rapines, enfin à tous les crimes! Si donc, comme il est vraisemblable, le mal ne peut produire aucun bien, et que les richesses soient le fruit des mauvaises actions, il est impossible qu'elles en soient un. — La conséquence est nécessaire. — Le vice ne conduit point à la justice et à la sagesse, ni la vertu à l'injustice et à la folie. Ce sont des choses incompatibles. Au contraire, rien n'empêche de réunir avec tous les vices la gloire, les victoires et les autres objets semblables. On ne doit donc

les regarder, ni comme des biens, ni comme des maux. Le seul bien, c'est la sagesse; et le seul mal, c'est la folie. — Vous m'éclairez, et vos réflexions me paraissent justes et raisonnables.

FIN.

SENTENCES

DE THÉOGNIS, DE PHOCYLIDE,

ET DES SAGES DE LA GRÈCE;

LES VERS DORÉS DE PYTHAGORE, ETC.,

TRADUITS PAR LÉVESQUE.

NOTE SUR THÉOGNIS.

Plusieurs écrivains ont porté le nom de Théognis : le plus ancien et le lus célèbre de tous est celui dont nous publions les sentences mora- s. On ignore son origine, le temps de sa naissance et celui de sa ort. Il nous apprend lui-même qu'il était de Mégare. Il y avait lusieurs villes de ce nom ; on croit que celle qu'il reconnaît pour a patrie était située près de l'Attique [1]. Il florissait dans la quarante- uitième olympiade, environ cinq cent quarante-huit ans avant notre re. Il fut contemporain de Solon, à qui ses maximes furent plusieurs ois attribuées; de Phérécide, maître de Pythagore ; et de Pisistrate, e tyran ami des lettres, qui mit en ordre les poésies éparses d'Ho- ière [2].

Quelques-uns de ses vers font présumer qu'il était né dans l'ai- ance. Son humeur confiante et facile détruisit sa fortune ; une con- uite plus prudente lui en fit conserver quelques débris, et la philoso- hie le consola du mépris que la richesse sans mérite aime à répandre ur l'indigence vertueuse. Sa morale est saine, mais sans austérité : l ne condamne pas les plaisirs innocents, il ne rougit pas même de es célébrer ; mais il établit qu'on ne peut en goûter les charmes que lans le repos d'une conscience pure et dans le sein de la vertu. Le aractère particulier de sa morale est la sensibilité ; on écoute sans eine ses leçons, parce qu'il commence par se faire aimer. Les an- iens citaient ses maximes comme des oracles de la sagesse.

De son temps, les sages avaient coutume d'embellir leurs préceptes les charmes de la poésie : ils sentaient que le rhythme des vers con- ribuait à graver leurs leçons dans la mémoire de leurs disciples. Théognis suivit leur exemple, moins sans doute pour se conformer à 'usage que pour obéir à l'impulsion du génie qui le commandait. Il

1 Platon dit que Théognis était de Mégare en Sicile ; mais Théognis lui-même té- noigne qu'il regrettait sa patrie lorsqu'il voyageait dans la Sicile et dans l'Eubée.

2 Si l'on en croit Diogène de Laërce, ce ne fut pas Pisistrate, mais Solon, qui ras- emibla les couplets dispersés du père de la poésie épique.

n'a point renfermé ses pensées dans des vers techniques forgés avec peine, et qu'on retient avec plus de peine encore. Son invocation est dans le style des hymnes d'Homère, et les figures hardies qui animent plusieurs de ses maximes prouvent qu'il était né poète.

Quoique son ouvrage commence par une invocation, il ne faut pas s'attendre à lire un poème didactique fondé sur un plan régulier. Les pensées sont jetées au hasard : il est vraisemblable que ce n'est pas lui-même qui les a assemblées; on en aura fait le recueil après sa mort en suivant l'ordre dans lequel on se les rappelait.

On trouve les mêmes pensées plusieurs fois répétées : c'est peut-être qu'on nous a conservé la première manière dont il les avait exprimées, celle dont il les avait corrigées dans la suite, et celles encore dont elles s'étaient altérées dans la mémoire de quelques-uns de ses disciples. Des idées paraissent obscures, parce qu'on a perdu les vers qui les complétaient : des maximes semblent condamnables, parce qu'elles étaient des objections dont on n'a pas conservé les réponses.

On peut comparer ce qui nous reste de Théognis à une statue antique exposée pendant un long période de siècles à tous les outrages du temps. Ils en ont usé des parties, ils en ont détruit d'autres; mais on admire encore celles qu'ils ont respectées. Content de recueillir les fragments qui m'ont paru le mieux conservés, je n'ai pas entrepris de restaurer la statue.

SENTENCES

DE THÉOGNIS.

INVOCATION.

O Roi, fils de Latone, fils de Jupiter, je ne t'oublierai jamais en commençant mes ouvrages, jamais en les terminant : sois l'objet des premiers et des derniers de mes chants; daigne m'écouter et m'être favorable. Apollon, roi puissant et le plus beau des dieux; quand la vénérable Latone te mit au jour dans un lac, elle n'eut d'autre secours qu'un rameau qu'elle tenait embrassé de ses mains délicates : l'île de Délos fut remplie d'une odeur divine, la vaste terre sourit, et la profonde mer témoigna sa joie jusque dans les derniers de ses flots.

Diane, divine chasseresse, fille de Jupiter, toi qu'Agamemnon sut apaiser en Aulide, reçois mes vœux, éloigne de moi les destins ennemis : ce que je te demande est tout pour moi, et n'est rien pour ta puissance.

Je vous invoque, Muses et Graces, fille de Jupiter, qui fîtes retentir aux noces de Cadmus des accords dignes de vous et répétés par les immortels. Je donne des leçons aux humains; que mes chants soient le titre inaltérable de ma gloire. En vain on déroberait mon ouvrage, je ne resterai pas inconnu; on ne

pourra jamais altérer ce qu'il renferme d'utile, et l'on dira toujours : Ce sont les vers de Théognis, célèbre entre tous les mortels.

I.

Je ne saurais plaire encore à tous ceux dont je recherche les suffrages. Dois-je en être surpris? Le maître des dieux lui-même ne peut contenter tous les humains, soit qu'il féconde la terre en lui prodiguant le trésor des eaux vivifiantes, soit qu'il les retienne suspendues dans les airs.

II.

Écoute mes leçons, jeune Cyrnus. Je te donnerai les préceptes que j'ai moi-même reçus des sages dans mes jeunes années. Cultive la sagesse : garde-toi de chercher dans le vice et dans l'iniquité, la gloire, les richesses, la puissance. Se tenir toujours éloigné de la société des méchants, rechercher constamment le commerce des gens de bien, c'est avoir beaucoup profité. Mérite de t'asseoir à la table des sages; mérite qu'il te fassent une place auprès d'eux, et rends-toi digne de plaire aux mortels qui réunissent les vertus à la puissance. Avec les bons, tu apprendras à chérir la vertu : auprès des méchants, tu sentiras dans ton cœur s'affaiblir la haine du vice, et tu perdras bientôt jusqu'à la raison qui t'éclaire.

III.

Jamais les citoyens vertueux n'ont perdu leur pa-
rie. Mais si les méchants peuvent lever impunément
eurs têtes audacieuses ; s'ils plaisent à la nation, la
éduisent, la corrompent ; si, pour assurer leur for-
une et leur puissance, ils prêtent à l'injustice un
oupable appui ; en vain l'état n'offre à tes regards
ue l'heureux spectacle de la splendeur et de la paix,
rois-moi, le trouble y va naître, et l'instant de sa chute
'est pas éloigné. Bientôt tu verras des citoyens atro-
es chercher le bonheur dans la ruine de leurs con-
itoyens ; bientôt éclatera la révolte ; partout va s'ai-
uiser le fer de la haine, partout va ruisseler le sang,
t le monarque tentera vainement lui-même d'inter-
oser un pouvoir qui ne sera plus.

IV.

Puis-je voir sans gémir les hommes ne faire usage
e leur esprit que pour se railler les uns les autres,
t de leur intelligence que pour se dresser mutuel-
ement des embûches, se tromper, se trahir? Puis-je
ans verser des larmes voir les principes du bien et
u mal négligés, confondus, ou plutôt ignorés?

V.

Que ton intérêt, mon fils, ne te rende jamais l'ami
es citoyens pervers : mais dissimule une juste haine,

et que ta langue imprudente ne provoque pas leurs fureurs. Contraint de ménager ceux que tu méprises dans ton cœur, ne leur communique aucun secret important : tu n'apprendras que trop à connaître leur âme atroce ; tu ne sauras que trop un jour combien ils sont indignes de toute confiance. Ils n'aiment que la finesse, l'astuce, la fourberie ; heureux s'ils pouvaient d'un seul forfait consommer le malheur de l'humanité. Crains leurs conseils empoisonnés ; mais ne néglige pas d'écouter les avis des gens de bien ; cours les chercher à travers les dangers et les fatigues, jusqu'aux extrémités de la terre.

VI.

Il ne faut pas même communiquer indifféremment son secret à tous ses amis : il en est peu qui soient dignes de garder ce précieux dépôt. Si j'entreprends de grandes choses, je ne me confierai qu'au petit nombre. L'imprudence d'un moment pourrait me causer un long repentir.

VII.

Il est des circonstances fâcheuses et critiques où l'ami vertueux et fidèle est le plus précieux des trésors. Vous en trouverez peu de ces amis à toute épreuve qui osent vous connaître encore dans l'adversité ; qui, n'ayant qu'une âme avec vous, partagent avec un courage égal et vos succès et vos revers.

VIII.

Les peines de l'homme vertueux sont les jouissances du méchant; mais le lion lui-même ne trouve pas toujours de proie, et la dévorante perplexité se place souvent dans le cœur de l'homme injuste et puissant.

IX.

Tu veux que je sois ton ami; aide-moi de cœur et non de bouche. Si tes sentiments sont peu sincères, si tu as pour moi l'amitié sur les lèvres et l'indifférence dans le cœur, je préfère ta haine. Ose me poursuivre ouvertement, je tâcherai du moins de repousser tes attaques : un cœur double est plus dangereux pour ami que pour ennemi.

X.

Cet homme parle d'une manière et pense d'une autre; il ne cesse de te louer en ta présence, et dans ton absence il marque peu d'estime pour toi : ce peut être un agréable convive, mais c'est un très-méchant ami. Quels avantages te promets-tu de sa fausse tendresse? Ce n'est pas lui qui te consolera dans la douleur, qui t'aidera dans l'adversité : il réunirait tous les biens de la fortune, sans penser à t'en faire part.

XI.

Tu fais du bien au méchant ; n'en espère aucun retour : c'est semer sur les vagues de l'Océan tourmenté. On ne voit jamais ni les jaunes moissons s'élever sur les vagues de la mer, ni la reconnaissance naître dans le cœur du méchant.

XII.

Il st des gens qui exigent toujours, et qu'on ne peut jamais contenter. Qu'on manque une seule fois à répondre à leurs desirs, on perd tout le fruit de ses bienfaits passés, et l'amitié chancelante qu'on leur avait inspirée est pour toujours éteinte dans leur cœur.

XIII.

Mais l'homme honnête et sensible profite avec reconnaissance des bienfaits qu'on lui accorde, et jouit encore longtemps après du plaisir de les avoir reçus.

XIV.

On ne manque jamais d'amis à table ; on en trouve peu dans les moments difficiles de la vie.

XV.

Rien de plus difficile à connaître que l'homme

aux. Avec un peu d'habileté, on découvre aisément e mélange de l'or, mais on ne distingue pas de même 'ami perfide qui porte la bienveillance sur le front et a fourberie dans le cœur.

XVI.

Ne fonde pas ta gloire sur les richesses et la puissance : ces avantages ne t'appartiendraient pas, et seraient toujours du ressort de la fortune.

XVII.

Aveugles que nous sommes! nous n'avons que des opinions vaines, et l'ignorance est notre partage. N'est-il donné de prévoir ce qui résultera de mes desseins? Je crains de mal faire, et je fais bien ; je veux bien faire, et je fais mal. L'événement trompe tous mes projets, toutes mes vues : je me trouve arrêté sans cesse par les lois de l'invincible nécessité. Il n'est que les dieux dont les œuvres soient toujours d'accord avec leur intelligence.

XVIII.

Tu trompes l'ami que tu as séduit par les dehors de l'hospitalité; tu repousses le malheureux qui t'implore ; les dieux le savent.

XIX.

Préfère la pauvreté dans le sein de la justice à l'abondance que procure l'iniquité.

XX.

Tous les vertus sont comprises dans la justice : si tu es juste, tu es homme de bien.

XXI.

La fortune peut prodiguer ses faveurs au plus méchant des hommes : il est peu de mortels à qui les dieux aient accordé la vertu.

XXII.

Garde-toi, dans ta colère, de reprocher à l'indigent la pauvreté qui flétrit l'âme. Les dieux font pencher comme il leur plaît la balance : souvent ils laissent nu celui qu'ils avaient comblé de biens.

XXIII.

L'orgueilleux se vante, s'élève, et veut en imposer. Sait-il comment le jour finira pour lui? Sait-il dans quel état la nuit va le trouver?

XXIV.

L'homme est abattu par la vieillesse, il l'est par la fièvre, mais bien plus encore par la pauvreté. Celui qu'elle accable ne peut plus parler, ne peut plus agir; ses mains et sa langue même sont enchaînées.

XXV.

Qui sait mettre des bornes à sa fortune? Celui qui possède le plus de richesses veut au moins les doubler. Qui jamais pourra satisfaire tant de gens qui tous ont le même desir? C'est l'amour des richesses qui cause la folie des hommes et leur perversité.

XXXVI.

On n'achèterait pas de bestiaux sans les bien examiner, ni un cheval sans savoir qu'il descend d'une race généreuse; et l'on voit un honnête citoyen recevoir pour épouse une méchante femme, née d'un indigne père. N'en soyez pas surpris; elle lui apporte beaucoup d'or. Voyez-vous une femme refuser un homme méprisable s'il a de grands biens? Non; elle aime bien mieux entendre dire qu'elle est l'épouse d'un homme opulent que d'un homme vertueux. On n'estime que les richesses. Le sage prend une femme dans une famille corrompue; le méchant dans une famille vertueuse : la fortune confond toutes les races, et cet odieux mélange abâtardit l'espèce humaine.

XXVII.

Voyez cet homme injuste et ambitieux : il n'est animé que de l'amour du gain. Toujours il est prêt à se parjurer, toujours à fouler aux pieds la justice.

Vous êtes ébloui de l'éclat qui l'environne, sa fortune vous en impose; attendez sa fin. Le ciel est juste, quoique sa justice se cache quelquefois à l'œil peu clairvoyant des mortels. Gardez-vous de croire que l'homme qu'on envie soit toujours heureux : il paiera la dette de son crime; elle sera poursuivie du moins sur le plus cher de ses fils. Insensé! tu oses murmurer contre les dieux trop lents à punir le coupable! Ne vois-tu pas la mort assise sur ses lèvres; et prête à le frapper?

XXVIII.

Un exilé n'a plus d'amis, et ce malheur est bien plus cruel que l'exil.

XXIX.

Vous élevez avec soin vos enfants, vous faites votre étude de tout ce qui peut leur être utile, vous détruisez pour eux votre fortune, pour eux vous vous soumettez à mille douleurs. Quelle sera votre récompense? de la haine, des imprécations. Ils détesteront leur père; ils demanderont aux dieux sa mort; il deviendra pour eux le plus importun des parasites.

XXX.

Où trouver l'homme ferme et courageux qui ose lutter contre le flot auquel tous les autres se laissent emporter, qui ait également la pudeur dans le cœur et sur les lèvres, et que l'appât du gain ne puisse jamais engager dans la honte?

XXXI.

. Ta fortune vient d'être renversée : va, tu n'as plus d'amis; ton frère même ne te connaîtra plus.

XXXII.

Le silence est, pour le grand parleur, un supplice cruel, et le babillard ignorant est, pour ceux qui l'écoutent un pesant fardeau : on le hait sans pouvoir l'éviter, et c'est une amertume qui empoisonne les délices de tous les festins.

XXXIII.

Insensés avec les fous, justes et sages avec les amis de la sagesse et de l'équité, nous prenons le caractère de ceux qui nous environnent.

XXXIV.

Dans la société, sois prudent. Que le secret qui t'est confié reste enseveli dans ton cœur; oublie même que tu l'as entendu.

XXXV.

Pauvre, mais vertueux, je vois des méchants qui nagent dans la prospérité : qu'ils gardent leur par-

tagé, je ne veux pas changer avec eux. Je suis maître de conserver ma vertu : ils ne le sont pas de fixer la fortune.

XXXVI.

L'âme du sage est toujours constante : elle lutte avec un courage égal contre le malheur et contre la prospérité.

XXXVII.

Crains de t'exposer, pour une faute légère, à perdre ton ami; garde-toi d'écouter le calomniateur qui l'accuse. Les dieux seuls sont exempts de faire des fautes; sans l'indulgence, l'amitié ne peut plus exister.

XXXVIII.

Tu embrasses un exilé, tu fondes ton espoir sur sa reconnaissance : quand il lui sera permis de retourner dans sa patrie, tu ne retrouveras plus en lui le même homme.

XXXIX.

Ne vous hâtez jamais trop; marchez d'un pas tranquille dans la voie moyenne : c'est elle qui conduit à la vertu.

XL.

Quoi! dit l'infortuné, il est donc arrêté par les destins impitoyables que je ne serai jamais vengé des

scélérats dont la violence m'a tout ravi. Dépouillé par eux et réduit à la honteuse nudité ; je serai donc encore obligé, pour me soustraire à leurs coups, de traverser les fleuves profonds et les torrents impétueux! Le ciel me refusera le spectacle de leurs larmes! Jamais je ne m'abreuverai de leur sang impur !... Malheureux! tu blasphêmes. Tu as joui du bien, supporte le mal avec courage. Le ciel t'a fait connaître l'une et l'autre fortune, apprends à te soumettre. De la prospérité, tu es tombé dans le malheur : ne te défie pas des dieux; du malheur, peut-être, ils vont t'élever à la prospérité. Mais épargne-toi surtout des plaintes vaines : tu trouverais tous les cœurs insensibles à ton infortune.

XLI.

Crains l'ennemi qui cherche à te rassurer par de douces paroles : si tu te remets dans ses mains, il ne consultera plus que la vengeance, et rien ne pourra le désarmer.

XLII.

Quel esprit anime donc mes concitoyens? je leur serais odieux en faisant le mal ; en faisant le bien, je ne puis leur plaire.

XLIII.

Tu étais mon ami, et tu as fait des fautes : ce n'est pas moi qu'il en faut accuser; tu avais trouvé un bon ami, mais tu avais reçu une mauvaise tête.

XLIV.

Tu ne laisseras pas à tes enfants d'héritage plus précieux que cette pudeur qui accompagne toujours la vertu.

XLV.

Il serait à souhaiter pour bien des hommes qu'ils ne fussent jamais nés, que leurs yeux n'eussent jamais vu la clarté du soleil. Que leurs jours n'ont-ils été tranchés du moins dès leurs premières années! que n'ont-ils été livrés en naissant au repos de la mort!

XLVI.

Si de bons préceptes pouvaient donner un bon esprit, nous verrions les enfants se former sur les principes de leurs pères, et le sage n'aurait pas à rougir de ses indignes fils : mais c'est perdre ses leçons que de vouloir changer le cœur des méchants.

XLVII.

Quel est donc l'insensé qui veut prendre mon esprit sous sa garde, et qui ne songe pas même à observer le sien?

XLVIII.

Il est aisé de mener une vie commune sans faire beaucoup de bien, sans avoir à se reprocher beau-

coup de mal. Mais c'est en combattant contre les obstacles qu'on parvient à la gloire. Ne crois pas cependant l'obtenir sans mesurer tes forces, et crains d'entreprendre avec un fol enthousiasme ce que tu es incapable d'exécuter.

XLIX.

Étudie les inclinations et les desirs de ceux que tu pratiques; apprends à t'y conformer. Ton ami veut te quitter, ne le force pas à rester auprès de toi; il voudrait rester, ne l'engage pas à sortir; il dort, ne trouble pas son sommeil; ne l'engage pas à dormir, quand il a dessein de veiller. Rien n'est plus insupportable que la contrainte.

L.

Cher et malheureux ami, après avoir franchi la vaste étendue des mers, tu viens, dépouillé de tout, dans les bras d'un ami qui n'a rien. Je te prodiguerai du moins, dans mon infortune, ce que les dieux m'ont laissé de meilleur. Tu m'aimes, et je ne te dirai pas : Viens t'asseoir avec moi; et je te cacherais le peu que je possède! Je n'irai point ailleurs chercher de quoi te recevoir, mais ce que j'ai est à toi. Si l'on te demande comment je vis, réponds que je me soutiens avec peine, mais qu'enfin je me soutiens; que je suis trop pauvre pour secourir un grand nombre de malheureux, mais que je ne repousse pas l'ami qui se réfugie dans mon sein.

LI.

Heureux qui peut dire : O ma jeunesse désormais écoulée, ô fâcheuse vieillesse qui t'approche, jamais vous ne m'avez vu, vous ne me verrez jamais trahir un ami fidèle; jamais vous ne trouverez rien de vil dans mon cœur! Il est satisfait ce cœur, et je puis me livrer sans trouble et sans remords à la joie des festins, quand mes oreilles sont frappées du doux son de la flûte, et quand mes doigts pincent les cordes harmonieuses de la lyre.

LII.

Vois cette tête penchée, ce col tors, ces regards obliques, et reconnais l'âme ignoble et fausse d'un esclave.

LIII.

Je m'enorgueillis follement de ma jeunesse. Insensé! bientôt privé de la lumière du soleil, semblable à la pierre insensible, je serai couvert de terre pour toujours, et le bien même que j'aurai fait sera bientôt oublié.

LIV.

On se fait une fausse idée du bonheur qu'on n'a point éprouvé. Rien de pire que le préjugé, rien de préférable à l'expérience.

LV.

Bonjour; que viens-tu me dire? Si c'est quelque chose de bien, pourquoi hésites-tu? il est facile de l'annoncer.

LVI.

D'un homme de bien, il est aisé de faire un méchant : mais qui pourra, d'un méchant, faire un homme vertueux?

LVII.

Je hais la femme que je rencontre partout; je hais l'homme insensé qui néglige son champ et veut labourer celui de son voisin.

LVIII.

Point de projets sans danger. Qui sait, en commençant, quelle sera la fin de son ouvrage? Tel croit voler à une gloire certaine, qui ne fait que préparer sa perte. Dieu seul peut nous détourner de l'erreur, et couronner nos bons desseins par un heureux succès.

LIX.

Homme, ne murmure pas de ce que t'envoient les dieux : supporte d'une âme égale l'une et l'autre fortune. Dans le bonheur, ne t'abandonne pas aux excès

de la joie; ne te livre pas aux excès de la douleur dans l'adversité : attends quelle sera la fin de ton sort.

LX.

Le passé ne peut se rappeler : mais gardons-nous de l'avenir : il doit occuper seul toute notre attention.

LXI.

On veut toujours avoir plus qu'on ne possède : mais la disette a perdu bien moins de gens que la satiété.

LXII.

Il n'est difficile ni de louer ni de blâmer : c'est un art familier aux méchants. L'intérêt leur inspire l'éloge; la médisance est leur plaisir. L'homme de bien sait lui seul garder en tout des mesures : ou plutôt le soleil n'éclaira jamais un mortel toujours ami de la modération, toujours circonspect et mesuré.

LXIII.

Nous ne verrons jamais tous les événements succéder au gré de nos desirs. N'envions pas un bien qui n'est réservé qu'aux dieux.

LXIV.

Il n'est donc aucun mortel qui ne respecte le riche, qui ne méprise le pauvre! Et je ne serai pas navré de

douleur, moi qui ne puis me soustraire à l'avilissante pauvreté!

LXV.

Observez bien les hommes : vous trouverez en eux tous les vices, tous les talents et toutes les vertus.

LXVI.

Il est difficile au sage d'avoir une longue conversation avec l'insensé; mais il ne lui est pas possible de se taire toujours.

LXVII.

Il est honteux qu'un homme sobre s'arrête avec des gens pris de vin : le sage n'est pas moins déplacé dans la compagnie du vulgaire.

LXVIII.

La jeunesse donne à l'âme de l'énergie; mais souvent elle ne l'élève que pour la plonger plus profondément dans l'erreur. Eh! comment ne pas y tomber quand l'esprit a moins de force que les passions, et se laisse conduire par elles?

LXIX.

Nous voyons chaque jour les événements tromper

notre prudence, et nous nous obstinons à créer sans cesse de nouveaux projets!

LXX.

La crainte et l'espérance sont deux divinités également puissantes, et qui nous commandent avec le même empire.

LXXI.

Quelque projet qui se présente à ton esprit, consulte-toi deux ou trois fois. Quant on agit avec précipitation, on ne peut éviter le reproche.

LXXII.

Tu étais dans la joie; une foule d'amis s'offraient à la partager : ton esprit souffre, plongé dans la cruelle anxiété; tu trouveras peu d'amis qui veuillent partager tes larmes.

LXXIII.

Affreuse pauvreté! tu t'appesantis sur mes épaules tu déformes mon corps, tu corromps mon esprit. Malgré ma vive résistance, tu me contrains avec un empire tyrannique d'apprendre bien des choses honteuses, moi qui n'étudiais jamais le juste de l'honnête. Je ne connais, je ne chéris plus à présent d'autre vertu que la prospérité : voilà donc, ô ciel! où conduit l'infortune!

LXXIV.

Tu t'affliges, malheureux Cyrnus, et tu nous vois tous pleurer avec toi. Mais ne t'y trompe pas, la douleur d'un ami ne nous afflige qu'un jour.

LXXV.

Le sage ne doit jamais perdre le calme de l'âme. Ne te laisse point abattre par l'infortune, ne triomphe pas imprudemment dans la prospérité. Surtout garde-toi de jurer que tes desseins auront l'issue que tu prévois. Il semble que les dieux se plaisent à punir le téméraire qui veut prévoir la fin des événements. Du mal naît le bien; le bien engendre le mal : cet homme n'avait rien, il s'enrichit tout à coup : cet autre nageait dans l'abondance, il se réveille dans la misère : le sage fait des fautes, la gloire se plaît à couronner l'insensé, et souvent les honneurs viennent se rassembler sur la tête du méchant.

LXXVI.

Si j'étais riche, mon cher Simonide, nos importants, avec tout leur orgueil, ne sauraient m'intimider : mais en vain j'ai cultivé mon esprit ; l'ignorant m'en impose, et la misère me rend muet.

LXXVII.

Ceux qui ont des richesses manquent de lumières

pour en faire usage ; ceux qui voient et desirent le bien sont opprimés par la pauvreté : les uns et les autres éprouvent une égale inpuissance ; ceux-ci sont arrêtés par la misère, ceux-la par leur imbécillité. Soumettons-mous. Il n'est pas permis aux mortels de combattre contre les dieux, et de leur demander raison de leurs décrets.

LXXVIII.

Sois riche, c'est la seule vertu : la tourbe des humains ne sait point en connaître d'autres.

LXXIX.

Tu pourais être aussi juste que Rhadamanthe lui-même, aussi habile que Sisyphe, fils d'Éole ; que ce Sisyphe qui, par son adresse, parvint à sortir des enfers : (il eut l'art de persuader Proserpine en la flattant, et d'apaiser cette déesse qui prive les hommes du sentiment et leur fait perdre la mémoire. Avant lui, jamais aucun mortel, vivant encore, n'avait considéré les tristes humains enveloppés du sombre nuage de la mort, n'était descendu dans la froide demeure des ombres, et n'avait franchi les portes noires qui les tiennent enfermées malgré leurs efforts impuissants : mais Sisyphe, par son habileté, revint de ces lieux redoutables, et revit la lumière du soleil :) ne sois pas moins éloquent que Nestor, semblable aux dieux, qui auraient su donner à la fable les couleurs de la vérité ; surpasse en vitesse le vol rapide des har-

pies, et la course légère des fils de Borée : tu seras encore obligé de convenir que tous ces avantages sont bien faibles, et que les richesses ont bien plus de pouvoir.

LXXX.

Personne n'emporte aux enfers ses richesses superflues. On ne peut, en donnant une rançon, se racheter de la mort, de la maladie, de la triste vieillesse qui nous poursuit.

LXXXI.

O Jupiter! que l'injure et l'opprobre ne poursuivent-ils le scélérat, ne sont-ils sa juste récompense! Que l'impie qui méprise les dieux, que l'homme cruel qui porte la méchanceté dans son cœur et ne sait faire que mal, reçoive la peine due à ses crimes, et que la malice du père ne soit pas imputée à ses enfants. Maître des dieux, que les fils de l'homme injuste, s'ils aiment l'équité, s'ils craignent ta colère, s'ils se plaisent à faire régner la concorde entre leurs citoyens, ne soient pas poursuivis pour les fautes de leurs pères! Mais, hélas! celui qui commet le crime en évite la peine; un autre en éprouve la vengeance. O roi des immortels! l'homme droit, que jamais ne souilla l'impiété ni le parjure, éprouve un sort qu'il n'a pas mérité; et nous adorons encore ta justice! Qui pourra révérer les dieux, quand le scélérat, couvert d'iniquités, brave la colère des humains et celle des im-

mortels; quand, du sein des richesses, il insulte à l'homme de bien; quand le juste est courbé sous le poids de la misère[1]? O mes amis! enrichissez-vous s'il est possible, mais sans commettre d'injustices : soyez habiles, mais sans devenir coupables.

LXXXII.

Jupiter! étends du haut des cieux la main sur ma patrie, et daigne la défendre; que les autres dieux la protégent, mais qu'Apollon dirige ma voix, éclaire mes pensées. Flûte mélodieuse, douces cordes de la lyre, accompagnez nos chants sacrés. Allons faire des libations en l'honneur des dieux, et profitons des bienfaits de Bacchus. Vive gaîté, anime seule nos discours; et ne craignons ni les Mèdes, ni leurs armes. Est-il rien de plus sage que d'entretenir son âme dans les douceurs d'une jolie innocente, d'en bannir les soucis rongeurs, de mépriser les caprices du destin, les maux de la vieillesse, et les horreurs de la mort?

LXXXIII.

Élève et messager des Muses, toi qui puisas dans leur sein les leçons de la sagesse, ne les envie point au vulgaire. Qu'importe que tu sois instruit, si tu ne l'es que pour toi seul?

[1] Ce morceau doit être regardé comme un souhait exprimé d'une manière poétique, comme une vive imprécation contre le criminel triomphant sur la terre, et non comme un blasphème. Théognis, dans plusieurs de ses maximes, a célébré la justice des dieux et recommande la résignation à leurs décrets.

LXXXIV.

J'ai voyagé dans la Sicile; j'ai parcouru l'Eubée, riche des présents de Bacchus; j'ai vu la superbe Sparte baignée par l'Eurotas; partout je n'ai trouvé que des hôtes caressants : mais la joie ne pouvait entrer dans mon cœur; je n'avais plus de sentiment que pour ma patrie.

LXXXV.

Amis, ne me parlez plus que de l'aimable sagesse; qu'elle seule occupe tout mon cœur. Alors je serai sensible aux doux sons de la lyre; alors la danse légère, les vers harmonieux porteront le plaisir dans mon sein; alors, content de moi-même, je goûterai l'entretien des hommes honnêtes, et je connaîtrai le bonheur sans offenser l'étranger ni mon concitoyen.

LXXXVI.

Il vient de m'arriver un malheur : je rencontre mes amis, ils détournent la tête, ils évitent de me voir. La fortune change, suivant sa coutume; il m'arrive un événement heureux : c'est à qui s'empressera de me saluer; je ne trouve partout que des amis.

LXXXVII.

Suis-je dans le besoin? mes amis rougissent de ma présence, ils auraient honte de me consoler publique-

ment. Il faut, pour les aller trouver, que je sorte le soir ; et je rentre avant le jour, lorsque le chant du coq rappelle les hommes au travail. Puisse tomber sur moi le ciel, ce ciel d'airain, dont nos aïeux, dans leur simplicité, redoutaient la ruine, si je refuse jamais des secours à ceux qui m'aiment!

LXXXVIII.

J'ai perdu ma fortune par la confiance ; c'est par la défiance que j'en ai sauvé les débris : mais il est bien difficile de n'être pas trop défiant, ou confiant à l'excès.

LXXXIX.

Liqueur douce et funeste, présent de Bacchus, je te loue et condamne. Je ne puis ni t'estimer ni te haïr : tu fais le bien, tu fais le mal. Qui pourra te mépriser? et quel sage osera te célébrer? O mes amis ! goûtez modérément de ce vin que produisent les vignes de Taygète, ces vignes que planta sur le penchant de la colline le vieux Théotime, chéri des dieux : le triste souci fuira de vos cœurs, vous y sentirez pénétrer la douce gaieté.

XC.

Tu es juste ; que ta vertu fasse ta récompense et ta félicité. Les uns diront du bien de toi, les autres en parleront mal. Le sage doit s'attendre à l'éloge, il doit s'attendre à la satire ; et le plus heureux des mortels est celui dont on s'occupe le moins.

XCI.

Puisse l'abondance et la paix régner dans ma patrie! Puissé-je sans crainte me livrer avec mes amis aux plaisirs innocents de la table! Puisse mes yeux ne voir jamais l'horreur des combats! Si la guerre n'intéresse pas ta patrie, n'écoute pas la voix tonnante du héraut qui t'appelle aux armes : mais si l'état est attaqué, si l'ennemi s'approche, si tu entends déjà les hennissements des chevaux aux pieds légers apprends que tu ne peux sans opprobre refuser ton sang à tes concitoyens.

XCII.

Tout mortel a fait du bien, tout mortel a fait du mal; nul ne peut se vanter d'être parfaitement sage.

XCIII.

Qu'un homme évite la dépense, qu'il ne soit occupé que du soin d'amasser, on vante sa prudence. S'il nous était donné de prévoir le terme de nos jours, si nous savions combien de temps il nous reste encore avant de descendre dans la demeure du Pluton, il serait raisonnable que celui qui aurait le plus de temps à vivre, fît de plus grandes épargnes pour ce qui lui resterait de jours. Mais, hélas! et c'est ce qui m'afflige, nous sommes loin de cette connaissance. Je me tourmente, et ne sait comment sortir de ma

perplexité. Placé dans un carrefour, plusieurs chemins s'offrent devant moi ; lequel dois-je choisir? Tourmenterai-je ma vie, content à me tout refuser? Vivrai-je dans les délices, heureux du plaisir de ne rien faire? J'ai connu un homme riche ; il s'épargnait jusqu'à la nourriture. Pendant qu'il amassait pour vivre, la mort est venue le surprendre. Il s'était épuisé de travail ; jamais il n'avait fait de bien à personne : des inconnus ont envahi ses trésors. J'en ai vu un autre qui se livrait aux plaisirs de la table. Je mène, disait-il, une vie délicieuse. Pendant qu'il parlait, ses richesses se trouvèrent dissipées. Il implore aujourd'hui l'assistance de ses amis, et ne trouve que des cœurs impitoyables.

XCIV.

Savez-vous ce qu'il faut faire, mon cher Damoclès? Réglez votre dépense sur vos moyens. Point de dissipation point d'épargne sordide. Ainsi vous travaillerez, et ce ne seront pas les autres qui recueilleront le fruit de vos peines : ainsi vous ne mendierez pas les secours des hommes durs qui vous réduiraient en servitude. Ménagez pour votre vieillesse ; les richesses sont alors bien nécessaires : ménagez même quelque chose qui reste après vous ; car il ne se versera pas de larmes à votre enterrement, si vous ne laissez pas de quoi les payer.

XCV.

Peu d'hommes réunissent le mérite et la beauté :

ce n'est pas un faible avantage de rassembler ces deux présents des cieux.

XCVI.

Tu as reçu un grand bienfait, et tu n'as montré que de l'ingratitude : retombe dans le même besoin, et retourne chez ton bienfaiteur.

XCVII.

J'ai bu dans cette fontaine ; l'eau m'en paraissait douce et l'impide : elle s'est troublée ; j'irai puiser dans une autre source.

XCVIII.

Avant de louer un homme, prends le temps de le bien connaître ; étudie ses inclinations, son caractère, ses mœurs. Il est des gens qui ne sont que fard ; habiles à cacher leur naturel pervers, ils ont une âme et un visage qu'ils savent prendre dans l'occasion.

XCIX.

Jeune et brillant encore de toutes les fleurs du bel âge, profite bien de tes avantages, et livre ton âme à la vertu : les dieux ne te permettront pas de parcourir deux fois la carrière de la jeunesse. Les humains ne peuvent se soustraire à la mort : la vieillesse vient saisir leur tête de ses mains pesantes, elle leur reproche le temps vainement écoulé.

C.

Heureux et trop heureux qui, sans connaître encore les peines de la vie, descend dans le noir asile des morts ! Heureux qui n'a pas eu le temps d'apprendre à redouter les piéges de la haine ; qui n'a pas assez vécu pour étudier l'âme douteuse de ses amis, et pour sonder les profonds replis de leurs cœurs !

CI.

Les richesses cachent le vice ; et la pauvreté, la vertu.

CII.

Insensés ! nous pleurons les morts ! versons plutôt des larmes sur la fleur de la jeunesse qui se flétrit.

CIII.

O mon âme, âme insensée, livre-toi donc à la joie ! Bientôt d'autres mortels vont me succéder, et je serai enseveli sous la terre.

CIV.

Si mon ennemi est homme de bien, je me garderai d'en dire du mal : je ne louerai jamais le méchant qui m'aime.

CV.

O Plutus, le plus beau, le plus desirable des dieux, avec toi je puis faire le mal, je serai toujours honnête homme.

CVI.

Dans la joie des festins, j'oublie la pauvreté qui abat le cœur, je méprise le méchant dont la langue envenimée me poursuit : mais je gémis encore sur ma jeunesse, cette aimable jeunesse qui n'est plus ; je verse des larmes sur la vieillesse qui me menace.

CVII.

Riche, tu m'as reproché ma misère : les dieux, peut-être, m'enverront aussi des richesses.

CVIII.

L'espérance est la seule divinité favorable qui soit restée parmi les humains. Les autres nous ont abandonnés, et sont montées sur l'Olympe. La Bonne Foi, la plus grande des immortelles, nous a délaissés : la Tempérance s'est retirée avec elle ; les Graces ont fui loin de la terre. Il n'est plus de serment sacré, plus de mortel qui révère les dieux, plus de piété, plus de droits, plus de justice. Mais l'homme tant qu'il respire encore, tant qu'il voit la lumière du soleil, jouit des bienfaits de l'Espérance. Qu'il invoque les dieux, qu'il brûle en leur honneur les

cuisses brillantes des victimes ; mais que l'Espérance reçoive les premiers et les derniers de ses sacrifices.

CIX.

Je n'aime, je ne desire pas les richesses. Puissé-je, vivant de peu, n'éprouver jamais les maux qui accompagnent la misère !

CX.

Il est indifférent après la mort d'être étendu sur des tapis ou sur des ronces, sur la roche ou sur le duvet. Je ne desire pas des biens que je ne pourrai sentir. Eh ! que m'importe, après mon trépas, d'être couché dans la tombe des rois ?

CXI.

Les œuvres du juste sont saintes, ses paroles sont sacrées : les vents emportent avec eux les paroles du méchant.

CXII.

Il est difficile de tromper celui qui nous veut du mal ; il est bien facile d'en imposer à l'âme confiante d'un ami.

SENTENCES

DE PHOCYLIDE.

NOTE SUR PHOCYLIDE.

Phocylide parut un peu plus tard que Théognis, et le copia quelquefois : il composa des poèmes héroïques, des élégies, des sentences morales ; il ne nous reste que quelques-unes de ces dernières.

Il les a écrites en vers comme Théognis ; mais il n'a pas, comme lui, revêtu ses pensées des ornements de la poésie [1] ; il n'a pas même cherché à les rendre piquantes par un tour ingénieux. C'est un législateur qui prescrit à l'homme ses devoirs ; il fait parler l'austère raison, et dédaigne de l'embellir. On a besoin d'art pour persuader ; il est inutile quand on ordonne, et Phocylide ordonne toujours. Il ne donne pas des avis, des leçons, mais des préceptes.

[1] Il n'a du moins emprunté de la poésie que les deux comparaisons de la fourmi et de l'abeille.

SENTENCES

DE PHOCYLIDE.

I.

Ne contracte pas de mariage furtif et scandaleux ne te livre pas à des amours infâmes.

II.

Ne trame point de ruses, ne trempe point tes mains dans le sang.

III.

Sache vivre de ce que tu as justement acquis ; méprise les richesses que procure l'iniquité. Content de ce que tu possèdes, abstiens-toi de ce qui ne t'appartient pas.

IV.

Dans tout ce que tu dis, sois l'interprète de la vérité ; ne permets pas à ta bouche le mensonge.

V.

Que tes premiers respects soient pour les dieux,

les seconds pour tes parents; accorde à chacun ce qui lui est dû sans jamais te laisser corrompre.

VI.

Ne rebute point le pauvre. Que tes jugements soient dictés par la justice. Si tes jugements sont iniques, tu seras jugé par Dieu même à ton tour.

VII.

Aie le faux témoignage en horreur. Que ta langue soit l'organe de l'équité.

VIII.

Respecte la virginité ; conserve toujours la bonne foi.

IX.

Tiens scrupuleusement la balance égale ; ne la laisse pencher d'aucun côté.

X.

Crains en tout les extrêmes. En quelque chose que ce soit, la beauté résulte de la justesse des proportions.

XI

Si tu prêtes un faux serment, ton ignorance même

ne te servira pas d'excuse. Quel que soit le parjure, la haine de Dieu le poursuit.

XII.

N'enlève pas les semences du laboureur : tout ravisseur est l'objet de l'exécration publique.

XIII.

Ne retiens pas la récompense de l'homme laborieux ; garde-toi d'opprimer le pauvre.

XIV.

Que ton jugement conduise ta langue : ensevelis ton secret dans ton sein.

XV.

Non content d'être juste, ne permets pas l'injustice.

XVI.

Donne à l'instant au malheureux ; ne lui dis pas de revenir le lendemain, et souviens-toi que c'est à pleines mains qu'il faut donner à l'indigent.

XVII.

Sers de guide à l'aveugle, ouvre ta maison à l'exilé.

XVIII.

Toute navigation est incertaine : prends pitié du malheureux qui a fait naufrage.

XIX.

Présente la main à celui qui tombe : sauve l'infortuné qui ne peut trouver d'appui. La douleur est commune à tous les hommes , la vie est une roue , et la félicité n'a rien de stable.

XX.

Si tu possèdes des richesses , partage-les avec le malheureux , et que l'indigence reçoive sa part de ce que Dieu t'a prodigué.

XXI.

Puissent tous les hommes n'avoir qu'un sentiment, une fortune, une vie !

XXII.

Ceins l'épée pour te défendre , et non pour frapper : et plût à Dieu que tu n'eusses jamais besoin de t'armer même pour une juste cause! car-tu ne peux donner la mort à l'ennemi, que tes mains ne soient souillées.

XXIII.

Ne traverse pas le champ de ton voisin, et respecte son héritage. En tout, la modération est belle; en tout, la transgression est condamnable.

XXIV.

Respecte dans la campagne le fruit qui n'est pas encore mûr.

XXV.

Accorde aux étrangers les mêmes égards qu'à tes concitoyens. Nous sommes tous également soumis à l'infortune, et la terre elle-même n'offre point à l'homme un sûr appui.

XXVI.

L'avarice est la mère de tous les crimes. C'est l'or qui conduit et qui égare les hommes. Funeste métal! que tu es un guide infidèle! Toi seul causes notre perte; par toi seul tout est renversé. Plût aux dieux que tu ne fusses pas devenu pour nous un mal nécessaire! c'est à toi que nous devons les combats, les rapines, les massacres: par toi, les pères ne trouvent que de la haine dans le cœur de leurs enfants, par toi, les frères deviennent les ennemis de leurs frères.

XXVII.

N'aie point un sentiment dans ton cœur, un autre sur tes lèvres. Ne ressemble pas au caméléon [1], qui change de couleur comme de place.

XXVIII.

L'homme volontairement injuste est atroce. Je n'ose en dire autant de celui qui obéit à la nécessité : mais sonde bien le cœur du mortel que tu vois agir.

XXIX.

Ne t'enorgueillis ni de tes richesses, ni de ta force, ni de ta sagesse. Dieu seul est sage, seul il est riche et puissant.

XXX.

Compatis aux malheureux ; ne sois pas ébloui de l'éclat des grandeurs. L'excès du bien même est funeste aux mortels : plongés dans les délices, ils recherchent de nouvelles voluptés. La trop grande richesse conduit à l'orgueil et produit l'insolence ; la chaleur du sang dégénère en manie : la colère est un

[1] Il y a dans l'original : Ne ressemble point au polype, etc., parce que les anciens croyaient que le polype de mer, lorsqu'il se voyait menacé de quelque danger, prenait la couleur de la roche à laquelle il s'était attaché.

mouvement passager; mais, exaltée, elle devient fureur.

XXXI.

Que les maux qui sont passés ne troublent point ton âme : il est impossible que ce qui est fait ne le soit pas.

XXXII.

Sache commander à ta main et mettre un frein à ta colère. Trop souvent celui qui frappe devient meurtrier malgré lui.

XXXIII.

L'émulation des hommes honnêtes est louable : celle des méchants est funeste.

XXXIV.

L'audace est pernicieuse dans les méchants; elle est d'un grand secours à ceux qui veulent faire le bien.

XXXV.

L'amour de la vertu est honnête : l'amour charnel ne conduit qu'à la honte.

XXXVI.

L'homme d'un caractère aimable et doux fait le bonheur de ses concitoyens.

XXXVII.

N'envie pas le bonheur de tes égaux : ils ont des défauts; n'aie que de l'indulgence. C'est la félicité des dieux de ne pas connaître l'envie. La lune n'est pas jalouse de la clarté plus brillante du soleil; la terre, contente de sa place, n'ambitionne pas la hauteur des cieux; les fleuves ne disputent pas de grandeur avec les mers : tout est uni dans la nature par une concorde éternelle. Si la discorde se mettait parmi les dieux, le ciel serait renversé.

XXXVIII.

Mange, bois, parle avec mesure. Conserve en tout la modération; en tout, évite l'excès.

XXXIX.

Fuis toute action honteuse, et conserve la tempérance. Ne suis point de dangereux exemples, et ne repousse l'injustice que par l'équité.

XL.

La persuasion produit les plus grands biens; les querelles et les plaintes n'engendrent que des plaintes nouvelles.

XLI.

Ne crois pas légèrement : considère d'abord quel est le but de celui qui te parle.

XLII.

Il est beau de l'emporter en beaucoup de choses même sur ceux qui font le bien.

XLIII.

Il vaut mieux offrir à l'instant à son hôte une table frugale, que de le faire attendre pour lui donner, peut-être à contre-cœur, un repas splendide.

XLIV.

Ne sois pas pour le pauvre un créancier rigoureux.

XLV.

N'enlève point à la fois tous les oiseaux du nid : respecte au moins la mère pour avoir encore des petits.

XLVI.

Ne permets point à l'ignorant de remplir les fonctions de juge.

XLVII.

Il n'appartient qu'au sage d'enseigner la sagesse, et qu'à l'artiste de prononcer sur l'art.

XLVIII.

L'ignorant est incapable d'entendre les choses élevées ; on n'est propre à rien quand on n'a pas cultivé son esprit.

XLIX.

N'attire pas dans ta société de flatteurs parasites : ils n'aiment que la bonne chère, achètent un bon repas par leurs lâches caresses, se piquent aisément, et ne sont jamais satisfaits.

L.

Ne mets pas ta confiance dans le peuple, il est toujours inconstant : le peuple, le feu et l'eau ; ne peuvent être domptés.

LI.

Conserve la modération même dans les sacrifices que tu offres aux dieux.

LII.

Accorde un peu de terre aux morts privés de sépulture, et ne trouble point la paix des tombeaux. Ne montre point au soleil ce qui doit être caché, et n'attire pas sur ta tête la vengeance divine.

LIII.

Sera-t-il permis à l'homme de dissoudre ce qui fut lié par le créateur? Nous croyons qu'un jour les reliques des morts sortiront de la tombe, reparaîtront à la lumière, et seront mises au rang des dieux. Dans les cadavres pourrissants, les âmes restent incorruptibles; car l'esprit est l'image de Dieu, qui ne fait que le prêter aux mortels. C'est de la terre que nous recevons nos corps; ils doivent se résoudre en terre, et ne seront plus qu'une vile poussière : l'esprit sera rendu à l'air pur dont il est formé[1]?

LIV.

N'épargne pas tes vaines richesses; souviens-toi que tu es mortel. Jouirons-nous de nos richesses dans les enfers? Y porterons-nous nos trésors?

LV.

Tous les morts sont égaux, et Dieu commande aux âmes. Tous seront reçus dans les demeures éternelles, tous auront une commune patrie, et les mêmes lieux attendent et les pauvres et les rois.

LVI.

Mortels, nous avons peu de temps à vivre; quel-

[1] Tout ce que les anciens avaient pu faire pour se former une idée de la spiritualité de l'âme était de la comparer au feu, *mens ignea*, ou au souffle, *pneuma, spiritus, anima*.

ques instants nous sont accordés. Mais l'âme n'éprouvera pas la vieillesse, et jouira d'une éternelle vie.

LVII.

Ne te laisse pas accabler par le malheur, ni transporter par les événements heureux. Il faut se défier souvent dans la vie de ce qui paraît le plus assuré.

LVIII.

Apprends à te conformer aux circonstances, et ne souffle pas contre le vent. Un instant amène la douleur, un instant amène la consolation.

LIX.

La raison est une arme plus pénétrante que le fer.

LX.

Dieu a distribué des armes à tout ce qui existe. L'oiseau a reçu la vîtesse, et le lion la force, le taureau se défend par ses cornes, et l'abeille par son aiguillon : la raison est la défense de l'homme.

LXI.

La sagesse est inspirée par Dieu même; rien n'est supérieur à la raison qu'elle conduit. L'homme qui

n'a que de la force ne peut se mesurer avec le sage. C'est la sagesse qui règle les travaux du laboureur, c'est elle qui régit les cités, elle qui dompte les mers.

LXII.

Ne te pique pas d'une ambitieuse et bruyante éloquence : ne cherche pas à briller par tes discours, mais à les rendre utiles.

LXIII.

C'est se rendre coupable que de cacher un scélérat et de procurer au crime l'impunité. Dévouer le méchant à la haine, voilà notre devoir : vivre avec des criminels, c'est s'exposer à mourir avec eux.

LXIV.

Ne reçois point en dépôt le butin du brigand. Celui qui vole et celui qui récèle sont coupables du même crime.

LXV.

Use sobrement de ce que tu possèdes, et, par de folles profusions, ne te condamne pas toi-même à l'indigence.

LXVI.

Ne rassemble pas en plus grand nombre que tu

n'en peux nourrir de ces animaux qui aident l'homme à tirer de la terre sa subsistance.

LXVII.

Distribue à chacun la portion qui lui est due ; rien n'est préférable à l'équité.

LXVIII.

Remets dans son chemin le voyageur qui s'égare ; arrache à la fureur des flots le malheureux qu'ils vont engloutir.

LXIX.

Relève même le cheval de ton ennemi mortel qui est tombé sur la route. Il est bien doux d'acquérir un ami sincère dans la personne de son ennemi.

LXX.

Ne compose pas de poison, ne consulte pas de livres de magie.

LXXI.

Coupe le mal dans sa racine ; guéris la plaie avant qu'elle soit envenimée.

LXXII.

Ne mange point l'animal égorgé par d'autres ani-

maux; abandonne aux chiens ces restes impurs. C'est aux bêtes féroces à se dévorer mutuellement.

LXXIII.

Respecte la pureté des tendres vierges, ne leur prends pas même la main avec violence.

LXXIV.

Lorsque la guerre s'allume, fuis les querelles et les dissensions.

LXXV.

Ne te nourris pas des restes d'une table étrangère. Dois à toi-même ta subsistance, et ne l'achète pas au prix de l'ignominie.

LXXVI.

Ne verse pas tes bienfaits sur les méchants; c'est semer sur les vagues de la mer.

LXXVII.

Travaille : tu dois payer ta vie par tes travaux. Le paresseux fait un vol à la société.

LXXVIII.

N'as-tu pas appris de métier? va donc bêcher la

terre. Donne-toi de la peine, tu ne manqueras pas de travaux. Veux-tu te livrer à la navigation? les mers te sont ouvertes. Veux-tu trouver des occupations champêtres? les campagnes sont assez vastes.

LXXIX.

Sans le travail, rien n'est facile à l'homme, ni même aux immortels : le travail ajoute encore à la vertu.

LXXX.

Lorsque les fruits des campagnes dépouillées par le tranchant de la faucille viennent de récompenser les travaux du laboureur, les fourmis quittent leurs demeures souterraines, et reparaissent, chassées de leurs retraites par le besoin; elles recueillent les grains d'orge ou de froment abandonnés dans les guérets, et la fourmi qui traîne sa charge avec peine est suivie d'une autre fourmi chargée d'un semblable fardeau. Ce peuple, faible à la fois et laborieux, ne se laisse pas vaincre par la fatigue, et ramasse pour l'hiver les bienfaits e l'été.

LXXXI.

Fille de l'air, la diligente abeille ne se livre pas à des travaux moins assidus. Elle choisit pour son atelier la fente d'une roche ou le creux d'un chêne antique. C'est là qu'elle dépose le suc précieux qu'elle a

recueilli de mille fleurs : elle en forme des palais innombrables de cire; elle en distille le miel le plus délicieux.

LXXXII.

Ne garde pas le célibat si tu ne veux pas finir tes jours dans l'abandon. Rends à la nature ce que tu lui dois : tu as été engendré tu dois engendrer à ton tour.

LXXXIII.

Ne prostitue pas l'honneur de ta femme ; n'imprime pas une tache flétrissante à tes enfants. Dans le lit d'un adultère naissent des enfants qui ne se ressemblent pas.

LXXXIV.

Respecte les secondes noces de ton père ; que le lit de sa nouvelle épouse soit sacré pour toi. Révère-la comme ta mère, dont elle a pris la place.

LXXXV.

Ne t'abandonne point à des amours effrénées. Non, l'amour n'est point un dieu ; il est de toutes les passions la plus dangereuse et la plus funeste. Mais chéris la compagne de ton sort. Quelle douceur, quelle félicité, quand une sage épouse est aimée de son époux jusqu'à la dernière vieillesse, quand il lui rend toute la tendresse qu'elle lui prodigue, quand

les querelles n'ont jamais divisé ce couple heureux !

LXXXVI.

Abstiens-toi de toute union charnelle qui ne soit pas précédée d'un contrat, et qui ne soit fondée que sur la violence ou la séduction.

LXXXVII.

Ne crains pas moins d'épouser une méchante femme ; et que l'appât d'une funeste doit ne te rende pas l'esclave d'une épouse indigne de toi. Imprudents que nous sommes ! on nous voit courir toutes les maisons d'une ville pour nous procurer des coursiers de race généreuse, des taureaux vigoureux, et des chiens ardents à la chasse : mais nous ne prenons aucune peine pour trouver nne femme vertueuse. Les femmes, non moins éblouies par l'éclat de l'or, ne refusent pas de riches et méprisables époux.

LXXXVIII.

N'ajoute pas des noces nouvelles à tes premières noces, ni de nouvelles douleurs à tes premières calamités.

LXXXIX.

Ne montre point à tes enfants un visage sévère ; que ta douceur gagne leur amour. S'ils font quelque faute,

fais-les corriger par leur tendre mère, fais-les reprendre par les plus anciens de ta famille et par de respectables vieillards.

XC.

Ne souffre pas que tes fils soient frisés comme de jeunes filles, et qu'ils laissent mollement flotter sur leurs épaules les boucles de leurs cheveux. C'est aux femmes que sied bien le soin de leur chevelure ; cette vanité est indigne de l'homme.

XCI.

Tes enfants ont-ils reçu le dangereux avantage de la beauté? veille sur tes filles, défends-les des attaques de la fureur licencieuse. Que des clefs te répondent de la couche de tes filles ; ne permets pas qu'avant le mariage leurs attraits soient aperçus hors du seuil de ta porte. C'est une garde difficile que celle de la jeunesse unie à la beauté.

XCII.

Aime ta famille, et fais-y régner la concorde. Respecte les cheveux blancs, cède la place à la vieillesse, et ne lui dispute jamais les honneurs qui sont dus à cet âge vénérable. Rends au sage vieillard tous les hommages que ton père recevrait de toi.

XCIII.

Ne prive pas les ministres des autels de la portion des victimes qui doit leur appartenir.

XCIV.

Accorde à tes domestiques une nouriture saine et suffisante. Tu veux qu'ils te chérissent, ne leur refuse pas ce qu'ils ont droit d'attendre de toi. N'abuse pas du pouvoir que la fortune t'a donné sur eux, et n'ajoute pas de nouvelles peines à leurs maux, un nouvel avilisement à leur humiliation. N'accuse pas légèrement auprès de son maître un domestique étranger.

XÇV.

Ton valet est-il prudent? ne rougis pas de prendre ses conseils.

XÇVI.

Ton âme est-elle saine? Ton corps sera toujours pur.

Telles sont les lois de la justice : conformes-y ta conduite, le bonheur t'acompagnera jusqu'à la dernière vieillesse.

SENTENCES

DES SAGES DE LA GRÈCE.

DES SAGES DE LA GRÈCE.

On a de tout temps abusé des mots. La force, et le courage qu'elle inspire, constituèrent chez les Romains ce qu'ils appelèrent vertu. Un chanteur habile obtient dans l'Italie moderne le titre de vertueux. On serait tenté de croire que les Grecs furent plus sensés ; ils appelaient sage le mortel éclairé qui se mettait au dessus du vulgaire par des connaissances alors peu communes dans l'art de gouverner ses semblables : mais on ne sait plus que penser quand on les voit décorer de ce beau titre un tyran cruel.

Le vrai sage, peu connu, peu curieux de se faire connaître, jouit de sa vertu, et n'affecte pas de montrer les larmes qu'il répand sur les vices et les malheurs de l'humanité : il a fait le bien en silence ; il a mérité des amis, et ne s'est pas fait un parti ; il vit et meurt dans l'obscurité.

S'il a de grands talents, s'il veut les rendre utiles, il emporte souvent au tombeau la douleur d'avoir perdu le fruit de son zèle : ses ingrats contemporains n'ont payé ses travaux que de leur haine; il aura des autels dans le cœur de leurs descendants.

On ne s'accorde pas sur le nombre des sages de la Grèce. Quelques-uns n'en ont admis que quatre, d'autres en ont porté le nombre jusqu'à dix-sept : on a même quelquefois compris entre eux Anacharsis, qui n'était pas Grec, et ce fameux dormeur qui éprouva dans une caverne un sommeil de cinquante-sept ans. Voulait-on faire entendre qu'il faut aller chercher la sagesse dans le pays des fables?

Nous suivrons l'opinion commune, qui n'admet que sept sages.

THALÈS.

Thalès, d'origine phénicienne, obtint le premier ce titre, et paraît l'avoir mérité. Né à Milet, et chargé de l'administration de sa patrie,

il ne donnait à l'étude de la nature que les moments qu'il pouvait dérober aux affaires.

La Grèce était encore ignorante : c'est en Égypte que les jeunes Grecs allaient chercher des connaissances étrangères à leur patrie, Thalès y apprit la géométrie et les sciences, qu'il rapporta chez ses concitoyens. Il regardait l'intelligence, ou Dieu, comme l'auteur et l'âme du monde, et l'eau comme le principe matériel des choses.

Cette doctrine du principe humide était sans doute empruntée des Égyptiens, qui devaient à la retraite encore récente de la mer une portion considérable de leur pays ; qui trouvaient des coquillages dans le sein de toutes leurs montagnes et dans la substance même de leurs métaux ; qui ne tiraient de leurs puits et de leurs fontaines qu'une eau saumâtre et salée, et qui recevaient leur subsistance des inondations du Nil.

Thalès naquit six cent quarante ans avant notre ère, et vécut quatre-vingt-dix ans.

SOLON.

Les anciens nous apprennent que Solon descendait de Codrus, dernier roi d'Athènes. La noblesse athénienne ne méprisait pas le commerce : il s'y livra. Ses mœurs n'étaient pas austères. Un homme qui, de nos jours, imiterait sa vie molle et délicate, qui ferait des vers aussi licencieux, et qui montrerait les mêmes goûts dans ses amours, n'obtiendrait pas généralement la réputation de sage.

Il ne se livra point à la physique, qui ne consistait alors qu'en de vaines spéculations, et qui négligeait l'observation et l'expérience. La partie de la morale qu'on a depuis appelée politique, fit le seul objet de ses études.

Les Athéniens gémissaient sous les lois de Dracon, qui punissaient indifféremment de mort toutes les fautes ; ou plutôt ils vivaient dans l'anarchie, parce que des lois atroces ne trouvent pas d'exécuteurs. Solon fut choisi pour donner de nouvelles lois à sa patrie.

Il ne chercha ni à flatter ceux qui lui avaient procuré cet auguste emploi, ni à plaire aux hommes puissants. Cependant sa législation ne put échapper à la critique, et lui-même n'en était pas satisfait. « Je n'ai pas donné aux Athéniens, disait-il, les meilleures des lois ;

» mais je leur ai donné les meilleures lois qu'ils fussent capables de » recevoir. »

Tout le monde sait le mot d'Anacharsis : « A quoi t'occupes-tu, » mon cher Solon? Ne sais-tu pas que les lois sont des toiles d'arai- » gnées? les faibles s'y prennent ; le puissant les déchire. »

On lui reproche d'avoir trop favorisé le peuple : c'est qu'il l'aimait ; c'est qu'il voyait avec douleur combien les hommes puissants ont de moyens d'opprimer le pauvre, et combien le pauvre en a peu de se défendre.

Il est certain qu'il donna un grand pouvoir au peuple en le rendant juge en dernier ressort de toutes les causes : et plus encore, en faisant ses lois si obscures, qu'il fallait sans cesse recourir au peuple pour les interpréter.

Il donna ses lois 594 ans avant l'ère vulgaire, et mourut à l'âge de quatre-vingts ans. Il s'était flatté d'assurer pour toujours la liberté de ses concitoyens; et il eut la douleur de voir Pisistrate, son ami, son parent, usurper la tyrannie.

CHILON.

Chilon de Lacédémone fut revêtu de la dignité d'éphore, 556 ans avant notre ère. Ses jugements furent toujours dictés par la justice, et il se reprocha toute sa vie de l'avoir fait éluder une fois. Un de ses amis s'était rendu coupable; il eut le courage de le condamner, mais il lui conseilla d'appeler de son jugement. Telle est la faute qu'il ne pouvait se pardonner ; il est absout par tous les cœurs sensibles.

Son éloquence était celle de son pays; toujours forte, toujours renfermée dans peu de paroles.

Il mourut de joie en embrassant son fils, qui, dans les jeux olympiques, venait d'être vainqueur au combat du ceste.

PITTACUS.

Pittacus, de Mitylène, dans l'île de Lesbos, défit et chassa le tyran Mélanchre qui opprimait sa patrie. Élevé lui-même à la souveraineté

par le vœu de ses concitoyens, il conserva dix ans la puissance pour assurer leur bonheur, abdiqua de lui-même, et leur rendit la liberté. Il battit les Athéniens, et tua de sa main leur général.

Il écrivit un ouvrage en prose sur les lois, et composa un grand nombre de vers. Il préférait aux grandeurs et à la fortune les douceurs de la médiocrité, et renvoya un riche présent que lui faisait Crésus.

Né dans l'obscurité, il eut la faiblesse d'épouser une femme d'une haute noblesse, qui le rendit malheureux par son orgueil.

BIAS.

Bias, de Prière, profita des faveurs de la fortune pour satisfaire son penchant à la bienfaisance. Il racheta de jeunes captives de Messène, prit soin de leur éducation avec toute la tendresse d'un père, et les renvoya dans leur patrie après les avoir richement dotées. Il composa une pièce de deux mille vers sur le moyen d'être heureux ; il l'avait trouvé puisqu'il faisait le bien.

Son éloquence avait beaucoup de force et de vivacité. Il plaida dans sa vieillesse la cause d'un de ses amis, et, après avoir fini de parler, il reposa sa tête sur le sein de son neveu. Quand les juges eurent prononcé en sa faveur, on voulut le réveiller, mais il avait rendu le dernier soupir.

CLÉOBULE.

Cléobule, de Lindes, dans l'île de Rhodes, fut élevé à la souveraineté de sa patrie. Il cultiva la poésie, et sa fille Cléobuline mérite elle-même d'être comptée parmi les poètes.

PÉRIANDRE.

C'est une honte pour la Grèce d'avoir mis Périandre au nombre des sages. Quelques auteurs ont pensé qu'il avait existé en même temps deux Périandre, dont l'un fut un sage et l'autre un tyran : mais l'o-

pinion générale est que le tyran et le prétendu sage ne furent qu'un même homme.

Magistrat de Corinthe, sa patrie, il se fit entourer de gardes bien armés, et, par leur moyen, il asservit ses concitoyens. Il ne souffrait dans son état usurpé que des gens dont il connaissait bien l'âme faible et servile, et ses moindres soupçons étaient des arrêts de mort.

Dans un mouvement de colère, il tua d'un coup de pied sa femme enceinte ; il exila son fils qui la pleurait. Ses agitations, ses craintes, ses remords, le punirent de sa tyrannie qu'il n'eut pas le courage d'abdiquer. Son règne et son supplice durèrent quarante ans. Affaibli par l'âge, et ne pouvant plus résister aux tourments qui le déchiraient, il envoya pendant la nuit des jeunes gens dans une embuscade avec ordre de massacrer le premier homme qui se présenterait devant eux. Ce fut lui-même qui alla s'offrir à leurs coups ; ils le frappèrent sans le reconnaître.

Ce monstre, qui parlait quelquefois avec sagesse, et qui était ami des six autres sages, vécut quatre-vingts ans, et mourut dans la 585e année de notre ère.

SENTENCES

DES

SAGES DE LA GRÈCE.

THALÈS.

I.

Quel est le plus heureux des états ? Celui où le souverain peut prendre sans danger le plus de repos.

II.

L'espérance est le seul bien qui soit commun à tous les hommes : ceux qui n'ont plus rien la possèdent encore.

III.

Heureuse la famille qui n'a pas trop de richesses, et qui ne souffre pas la pauvreté !

IV.

Rien n'est plus funeste que la malignité : elle blesse même l'homme de bien qu'elle touche.

V.

Connais l'occasion, et ne publie pas d'avance ce que tu veux faire. Tu manquerais ton projet, et tu prêterais à rire à tes envieux.

VI.

Ne fais pas toi-même ce qui te déplaît dans les autres.

VII.

N'insulte pas aux maux de l'infortuné : la vengeance du ciel est toute prête en sa faveur.

VIII.

Aime tes parents. S'ils te causent quelques incommodités légères, apprends à les supporter.

IX.

Rien de plus ancien que Dieu, car il n'a pas été créé ; rien de plus beau que le monde, et c'est l'ouvrage de Dieu : rien de plus actif que la pensée, elle se porte dans tout l'univers : rien de plus fort que la nécessité, car tout lui est soumis : rien de plus sage que le temps, puisqu'on lui doit toutes les découvertes.

X.

Thalès, en observant les astres, se laissa tomber dans un fossé. « Il n'a que ce qu'il mérite, dit une » femme de Thrace qui le servait : il veut lire dans » les cieux, et ne sait pas même ce qui est à ses » pieds. »

SOLON.

XI.

Les courtisans ressemblent à ces jetons dont on se sert pour compter ; ils changent de valeur au gré de celui qui les emploie.

XII.

Bien des méchants s'enrichissent, bien des hommes vertueux languissent dans la misère. Voudrais-je donner ma vertu pour les trésors du méchant ? Non, sans doute : je puis conserver mon cœur dans toute sa pureté ; les richesses changent tous les jours de maîtres.

XIII.

Ne donne pas à tes amis les conseils les plus agréables, mais les plus avantageux.

XIV.

Solon avait perdu son fils et le pleurait. On lui représenta qu'il ne pouvait lui faire aucun bien par ses larmes. « C'est pour cela même que je pleure, » répondit-il.

XV.

Sage Athénien, lui disait Crésus, ma fortune te paraît donc bien peu de chose, puisque tu ne daignes même pas me comparer à de simples citoyens ? Crésus, répondit le sage, pourquoi m'interroger sur les prospérités humaines, moi qui sais combien la fortune est envieuse et changeante ? Dans un long espace d'années, on voit bien des choses qu'on n'aurait pas voulu voir ; on souffre bien des maux qu'on n'aurait pas voulu supporter. Je vois bien que vous possédez de grandes richesses, que vous régnez sur des peuples nombreux : mais puis-je vous appeler heureux, si j'ignore quelle sera le fin de votre carrière ? Si la fortune n'accorde pas au riche de terminer heureusement sa vie, il n'est pas plus heureux avec tous ses trésors, que le pauvre qui gagne chaque jour de quoi vivre. Combien ne trouve-t-on pas de mortels opulents qui sont en même temps malheureux ! Mais on trouve aussi des hommes qui vivent contents dans la médiocrité. Il est impossible au même homme de rassembler en lui tout ce qui fait le bonheur. Un seul pays ne réunit pas les productions de toutes les espèces : il en a quelques-unes, il lui en manque d'au-

tres, et le meilleur de tous est celui qui en rassemble le plus. De même un seul homme ne possède pas tous les avantages : il jouit de quelques-uns, d'autres lui sont refusés : mais celui qui en a constamment le plus grand nombre, et qui termine heureusement sa vie, voilà l'homme que j'appelle heureux. Combien de mortels les dieux n'ont comblés de toutes les faveurs de la fortune, que pour les plonger ensuite dans la dernière des calamités ?

XVI.

La maison la plus heureuse est celle qui ne doit pas ses richesses à l'injustice, qui ne les conserve pas par la mauvaise foi, à qui ses dépenses ne causent pas de repentir.

XVII.

Il se commettrait peu de crimes, si les témoins de l'injustice n'en étaient pas moins indignés que les malheureux qui en sont les victimes.

XVIII.

Tant que tu vivras, cherche à t'instruire : ne présume pas que la vieillesse apporte avec elle la raison.

XIX.

La société est bien gouvernée quand les citoyens

obéissent aux magistrats, et les magistrats aux lois.

XX.

Redoute la volupté ; elle est mère de la douleur.

XXI.

Ne te hâte ni de faire des amis nouveaux, ni de quitter ceux que tu as.

XXII.

Ou n'approche pas des rois, ou dis-leur ce qu'il leur est utile d'entendre.

XXIII.

Garde-toi bien de dire tout ce que tu sais.

XXIV.

Solon gardait le silence à table. Pourquoi ne dis-tu rien? lui demanda Périandre : est-ce sottise? est-ce stérilité? Ne sais-tu donc pas, lui répondit Solon, qu'il est impossible au sot de se taire dans un repas?

CHILON.

XXV.

Tu gémis de tes malheurs! si tu considérais tout ce que souffrent les autres, tu te plaindrais plus doucement de tes maux.

XXXVI.

Ce qu'un prince a de mieux à faire, c'est de ne croire aucun de ceux qui l'environnent.

XXVII.

Connais-toi toi-même. Rien de plus difficile : l'amour-propre exagère toujours notre mérite à nos propres yeux.

XXVIII.

Tu parles mal des autres : tu ne crains donc pas le mal qu'ils diront de toi?

XXIX.

Tes amis t'invitent à un repas; arrive tard si tu veux. Ils t'appellent pour les consoler; hâte-toi.

XXX.

Il vaut mieux perdre que de faire un gain honteux.

XXXI.

Défie-toi de l'homme empressé qui cherche toujours à se mêler des affaires des autres.

XXXII.

Fais-toi pardonner ta puissance par ta douceur : mérite d'être aimé ; redoute d'être craint.

XXXIII.

Ne permets pas à ta langue de courir au devant de ta pensée.

XXXIV.

Garder le secret, bien employer son loisir, supporter les injures, sont trois choses bien difficiles.

XXXV.

La pierre de touche fait connaître la qualité de l'or ; et l'or, le caractère des hommes.

PITTACUS.

XXXVI.

Un fils voulait plaider contre son père. « Vous serez condamné, lui dit Pittacus, si votre cause est » moins juste que la sienne : si elle est plus juste, » vous serez encore condamné. »

XXXVII.

Heureux le prince, quand ses sujets craignent pour lui, et ne le craignent pas.

XXXVIII.

Tu réponds pour un autre : le repentir n'est pas loin.

XXXIX.

L'homme prudent sait prévenir le mal ; l'homme courageux le supporte sans se plaindre.

XL.

J'aime la maison où je ne vois rien de superflu, où je trouve tout le nécessaire.

XLI.

Voulez-vous connaître un homme? revêtez-le d'une grande puissance.

XLII.

L'état est heureux quand les méchants ne peuvent y commander.

XLIII.

Attends de tes enfants dans ta vieillesse, ce que toi-même auras fait pour ton père.

XLIV.

Cache ton bonheur : mais, en fuyant l'envie, n'excite pas la pitié.

XLV.

En commandant aux autres, sache te gouverner toi-même.

BIAS.

XLVI.

Le plus malheureux des hommes est celui qui ne sait pas supporter le malheur.

XLVII.

Monarque, tu veux te couvrir de gloire : sois le premier soumis aux lois de ton empire.

XLVIII.

Le méchant suppose tous les hommes perfides comme lui : les bons sont faciles à tromper.

XLIX.

Les gens qui appliquent toute leur intelligence à des choses inutiles, ressemblent assez bien à l'oiseau de nuit qui voit clair dans les ténèbres et devient aveugle à la clarté du soleil. Leur esprit est plein de sagacité quand ils l'appliquent à de savantes bagatelles : il ne voit plus, quand il est frappé de la véritable lumière.

L.

La bonne conscience est seule au dessus de la crainte.

LI.

Desirer l'impossible, être insensible à la peine des autres, voilà deux grandes maladies de l'âme.

LII.

Tu te portes pour arbitre entre deux de tes ennemis : tu te feras un ami de celui que tu vas favoriser. Tu oses te constituer juge entre deux de tes amis : sois sûr que tu vas en perdre un.

LIII.

Écoute beaucoup, et ne parle qu'à propos.

LIV.

Bias pleurait en condamnant un homme à la mort. Si vous pleurez, lui dit quelqu'un, sur le coupable, pourquoi le condamnez-vous. Il faut, répondit-il, suivre la nature, qui nous inspire la piété, et obéir à la loi.

CLÉOBULE.

LV.

Puissé-je vivre dans un état où les citoyens craignent moins les lois que la honte !

LVI.

Sois riche sans orgueil, pauvre sans abattement; aie l'injustice en horreur, observe la piété, contribue au bonheur de tes concitoyens, réprime ta langue, ne fais rien avec violence, instruis tes enfants, apaise les querelles, regarde comme tes ennemis ceux de l'état : tel est le caractère de la vertu.

LVII.

Choisis une femme parmi tes égaux. Si tu la prends dans un rang plus élevé, tu n'auras pas des alliés, mais des tyrans.

LVIII.

Ne te mets jamais du parti d'un railleur, tu te ferais un ennemi de sa victime.

LIX.

Beaucoup de paroles, encore plus d'ignorance, c'est ce qu'on trouve dans la plupart des hommes.

LX.

Répands tes bienfaits sur tes amis, pour qu'ils t'aiment plus tendrement encore : répands-les sur tes ennemis, pour qu'ils deviennent enfin tes amis.

PÉRIANDRE.

LXI.

La volupté ne dure qu'un instant : la vertu est immortelle.

LXII.

Que brillants de tout l'éclat de la fortune, qu'ac-

cablés des plus affreux revers, tes amis te trouvent toujours le même.

LXIII.

On a tiré de toi par force des promesses dangereuses ; va, tu n'as rien promis.

LXIV.

Quand tu parle de ton ennemi, songe qu'un jour, peut-être, tu deviendras son ami.

LXV.

Ne te contente pas de reprendre ceux qui ont fait des fautes; retiens ceux qui vont en faire.

LXVI.

Veux-tu régner en sûreté? Ne te fais pas entourer de satellites armés de fer : n'aie d'autre garde que l'amour de tes sujets.

LES VERS DORÉS

ATTRIBUÉS A PYTHAGORE.

NOTE SUR PYTHAGORE.

Seul des sages de la Grèce, Thalès, instruit par les prêtres de l'Égypte, avait cultivé l'astronomie, la physique et la géométrie. Personne après lui ne parut avec plus d'éclat que Pythagore, de Samos, fils de Mnésarchus et de Parthénis. Il reçut des leçons de Phérécyde, disciple de Pittacus : mais son génie ardent et son avide curiosité ne lui permettaient pas de s'en tenir à cette école.

Il voyagea dans tous les pays où il crut trouver à s'instruire ; il visita les prêtres de la Chaldée ; on a même prétendu qu'il avait pénétré jusqu'à l'Inde, où il avait reçu des leçons des gymnosophistes. Il est certain du moins qu'il resta longtemps en Égypte.

Déjà la Grèce s'était élevée au dessus de toutes les nations par les charmes d'une langue aussi riche qu'harmonieuse, et par les chants d'Homère et d'Hésiode : mais on y connaissait encore peu les sciences spéculatives; et les jeunes gens n'avaient d'autre moyen de s'instruire qu'en voyageant chez des peuples plus anciennement policés. Cependant leurs esprits n'étaient pas préparés à recueillir les fruits qu'ils attendaient de leurs fatigues. Disciples soumis, et prévenus d'une dangereuse admiration pour leurs maîtres, il recevaient sans examen tout ce que les prêtres de l'Égypte daignaient leur communiquer. Ils prenaient les rêveries de ces tristes penseurs, leurs préjugés, leurs erreurs, et jusqu'à leurs mensonges, pour des vérités sublimes, et donnaient le nom de sagesse à l'amas informe d'idées mystiques qu'ils rapportaient dans leur patrie. Telle est l'origine de cette fausse métaphysique introduite dans la Grèce par Pythagore, adoptée ensuite par Timée, surchargée par Platon de nouvelles subtilités, rendue plus obscure encore par ses disciples, et qui a nui si longtemps aux progrès de la vérité.

Ce fut à Crotone que s'établit Pythagore, et de là sa secte reçut le

nom d'Italique. Les prêtres de l'Égypte faisaient un grand mystère de leur doctrine; il se fit un devoir de les imiter : mais s'il croyait ses principes utiles, pouvait-il innocemment les tenir secrets?

Ses disciples portèrent jusqu'au fanatisme l'observation du mystère. Du temps que Denys régnait à Syracuse, un certain Mullias et Timycha, sa femme, étaient de la secte pythagoricienne. Le prince voulait apprendre d'eux la cause de l'aversion de cette secte pour les fèves; Timycha, craignant qu'il ne la fît exposer à des tortures supérieures à sa faiblesse, se coupa, dit-on, la langue avec les dents, et la cracha au visage de Denys.

L'école de Pythagore était réellement une sorte de cloître. On commençait par un rude noviciat. Il fallait garder le silence pendant cinq ans. Après ce temps d'épreuve, on apportait ses biens en commun. Les chairs de certains animaux étaient interdites; on ne pouvait manger que certaines parties de quelques autres; il était sévèrement ordonné de s'abstenir de fèves et de poissons. Si quelque disciple se dégoûtait de l'école et rentrait dans le monde, on célébrait ses obsèques.

Pythagore avait apporté toutes ces pratiques de l'Égypte aussi bien que sa théologie. Il enseignait qu'un dieu unique et créateur avait formé les dieux immortels, semblables à lui; et au dessous d'eux, les démons et les héros. Les démons ou génies étaient les ministres du dieu suprême : ils étaient placés dans les différentes sphères : l'air en était rempli. C'étaient eux qui envoyaient aux hommes les songes, la santé, les maladies; c'étaient eux seuls qui agissaient sur les êtres créés; c'était à eux que se rapportaient les cérémonies religieuses, les expiations, les divinations, les purifications. Il fallait prier les démons à midi; on pouvait envoquer les dieux à toute heure.

Ce qui est singulier, c'est que Pythagore liait sa morale à ce système hiérarchique. Nous devons, disait-il, aimer nos pères et nos mères, parce qu'ils nous représentent les dieux immortels : nous devons aimer nos proches, parce qu'ils sont pour nous l'image des génies; et considérer dans nos amis les âmes heureuses qui, après avoir animé des corps mortels, sont admises dans les chœurs célestes [1].

Cette bizarrerie n'empêche pas que Pythagore n'ait débité des

1 J'écoute avec respect Pythagore quand il m'ordonne de regarder mon père comme une image des dieux mêmes : mais je ne puis m'empêcher de le trouver un peu bizarre, quand il veut que je regarde mes cousins comme des génies, et mes amis comme des âmes.

maximes d'une morale très-pure. Les vers dorés, qui portent son nom et qui contiennent sa doctrine, sont de Lysis, un de ses disciples. C'est un de ces monuments antiques que l'on conserve avec respect, précisement parce qu'ils sont antiques. D'ailleurs on aime à se prouver à soi-même, par des monuments multipliés, que la morale est une, qu'elle est de tous les temps, de tous les pays, et que l'homme ne peut enfreindre ses devoirs sans offenser la raison universelle d'où ils sont émanés. C'est ce qui fait le prix du plus grand nombre des sentences répandues dans ce volume.

Pythagore, au titre de sage, substitua celui de philosophe, ami de la sagesse. La vraie sagesse est une perfection de l'esprit et du caractère, dépendante en partie de l'organisation, perfectionée par la méditation, l'étude et l'exercice : la philosophie devint une profession. Ç'aurait été du moins la première de toute, si les Grecs ne l'avaient pas souvent dégradée par de la charlatanerie. La république romaine eut dans la suite des citoyens, des magistrats, des guerriers, philosophes : plusieurs écrivirent des ouvrages philosophiques, plusieurs même eurent la faiblesse d'embrasser des sectes ; mais aucun ne fit un métier de la philosophie.

On prétend que Pythagore se vantait d'entendre distinctement la musique des corps célestes ; qu'il parut aux jeux Olympiques avec une cuisse d'or ; qu'il resta une année entière, d'autres disent sept ans, renfermé dans une caverne ; qu'il prétendit revenir des enfers et qu'il raconta au peuple tout ce qui s'était passé dans son absence, parce que sa mère lui en fournit un registre fidèle. Si sa mémoire n'a point été calomniée, s'il s'est rendu coupable de ce manége, ce patriarche de la philosophie avait bien fait de renoncer au titre de sage, et ne méritait pas celui d'ami de la sagesse.

Les auteurs ne sont pas d'accord sur le récit de sa fin, mais la plupart conviennent que ses jours furent terminés par une mort violente. L'opinion la plus générale est que les Crotoniates, sachant que Pythagore et ses disciples étaient rassemblés chez Milon, mirent le feu à la maison de cet athlète ; que Pythagore parvint à se sauver à travers les flammes ; qu'il erra de ville en ville sans que personne voulût le recevoir, et qu'il mourut de faim dans un temple où il s'était réfugié. D'autres disent qu'étant poursuivi, il fut arrêté par un champ de fèves ; c'était pour lui un mur d'airain, il n'osa le franchir, et fut massacré. Toutes ses écoles furent détruites dans la grande Grèce.

Pourquoi une persécution si violente ? C'est que la secte de Pytha-

gore, avec son appareil mystique et monastique, était une sorte de religion nouvelle, intolérante et destructive de l'ordre social : c'est aussi que Pythagore avait l'ambition d'entrer dans les affaires des gouvernements, et de les diriger; ambition qu'il transmit à ses disciples, et qui causa leur ruine vers les temps de Philippe et d'Alexandre.

« Embrasez, disait Pythagore, le genre de vie le plus conforme à » la vertu. Il est peut-être le plus pénible, mais il devient le plus » agréable par l'habitude. »

On lui demandait si les hommes pouvaient ressembler aux dieux. « Oui, répondit-il, et c'est lorsqu'ils disent la vérité.

C'est lui qui introduisit dans l'Occident la doctrine de la transmigration des âmes, si ancienne dans l'Inde, d'où elle avait pénétré jusqu'en Égypte.

LES VERS DORÉS

ATTRIBUÉS A PYTHAGORE.

I.

Révère les dieux immortels, c'est ton premier devoir. Honore-les comme il est ordonné par la loi.

II.

Respecte le serment. Vénère aussi les héros dignes de tant d'admiration, et les démons terrestres [1] ; rends-leur le culte qui leur est dû.

III.

Respecte ton père et ta mère, et tes proches parents.

IV.

Choisis pour ton ami l'homme que tu connais le

[1] Le dieu créateur, les dieux immortels, les héros ou génies, les démons terrestres, ou les âmes qui avaient appartenu à des hommes vertueux, formaient la hiérarchie pythagoricienne. Elle a été augmentée dans la suite par les platoniciens.

plus vertueux. Ne résiste point à la douceur de ses conseils, et suis ses utiles exemples.

V.

Crains de te brouiller avec ton ami pour une faute légère.

VI.

Si tu peux faire le bien, tu le dois : la puissance est ici voisine de la nécessité. Tels sont les préceptes que tu dois suivre.

VII.

Prends l'habitude de commander à la gourmandise, au sommeil, à la luxure, à la colère.

VIII.

Ne fais rien de honteux en présence des autres, ni dans le secret. Que ta première loi soit de te respecter toi-même.

IX.

Que l'équité préside à toutes tes actions, qu'elle accompagne toutes tes paroles.

X.

Que la raison te conduise jusque dans les moindres choses.

XI.

Souviens-toi bien que tous les hommes sont destinés à la mort.

XII.

La fortune se plait à changer : elle se laisse posséder, elle s'échappe. Éprouves-tu quelques-uns de ces revers que les festins font éprouver aux mortels? sache les supporter avec patience ; ne t'indigne pas contre le sort. Il est permis de chercher à réparer nos malheurs ; mais sois bien persuadé que la fortune n'envoie pas aux mortels vertueux des maux au dessus de leurs forces.

XIII.

Il se tient parmi les hommes de bons discours et de mauvais propos. Ne te laisse pas effrayer par de vaines paroles : qu'elles ne te détournent pas des projets honnêtes que tu as formés.

XIV.

Tu te vois attaqué par le mensonge? prends patience, supporte ce mal avec douceur.

XV.

Observe bien ce qui me reste à te prescrire ; que personne par ses actions, par ses discours, ne puisse t'engager à rien dire, à rien faire qui doive te nuire un jour.

XVI.

Consulte-toi bien avant d'agir : crains, par trop de précipitation, d'avoir à rougir de ta folie. Dire et faire des sottises est le partage d'un sot.

XVII.

Ne commence rien dont tu puisses te repentir dans la suite. Garde-toi d'entreprendre ce que tu ne sais pas faire, et commence par t'instruire de ce que tu dois savoir. C'est ainsi que tu mèneras une vie délicieuse.

XVIII.

Ne néglige pas ta santé : donne à ton corps, mais avec modération, le boire, le manger, l'exercice. La mesure que je te prescris est celle que tu ne saurais passer sans te nuire.

XIX.

Que ta table soit saine, que le luxe en soit banni.

XX.

Évite de rien faire qui puisse t'attirer l'envie.

XXI.

Ne cherche point à briller par des dépenses déplacées, comme si tu ignorais ce qui est convenable et beau. Ne te pique pas non plus d'une épargne excessive. Rien n'est préférable à la juste mesure qu'il faut observer en toutes choses.

XXII.

N'entame point un projet qui doive tourner contre toi-même : refléchis avant d'entreprendre.

XXIII.

N'abandonne pas tes yeux aux douceurs du sommeil avant d'avoir examiné par trois fois les actions de ta journée. Quelle faute ai-je commise? Qu'ai-je fait? A quel devoir ai-je manqué? Commence par la première de tes actions, et parcours ainsi toutes les autres. Reproche-toi ce que tu as fait de mal ; jouis de ce que tu as fait de bien [1].

[1] Cette maxime mérite bien de faire conserver avec respect les *vers dorés*.

XXIV.

Médite sur les préceptes que je viens de te donner, travaille à les mettre en pratique, apprends à les aimer. Ils te conduiront sur les traces de la divine vertu ; j'en jure par celui qui a transmis dans nos âmes le sacré quaternaire, source de la nature éternelle.

XXV.

Avant de rien commencer, adresse tes vœux aux immortels, qui seuls peuvent consommer ton ouvrage. C'est en suivant ces pratiques que tu parviendras à connaître par quelle concorde les dieux sont liés aux mortels, quels sont les passages de tous les êtres, et quelle puissance les domine. Tu connaîtras, comme il est juste, que la nature est, en tout, semblable à elle-même. Alors tu cesseras d'espérer ce que tu espérais en vain, et rien ne te sera caché [2].

[1] Chez les pythagoriciens, la monade ou l'unité représente Dieu même parce qu'elle n'est engendrée par aucun nombre, qu'elles les engendre tous, qu'elle est simple et sans aucune composition. La dyade, ou le nombre deux, est l'image de la nature créée, parce qu'elle est le premier produit de l'unité, parce qu'elle est composée, parce qu'ayant des parties elle peut se décomposer et se dissoudre. La monade et la dyade réunies forment le ternaire, et représentent l'immensité de tout ce qui existe, l'être immuable, et la matière altérable et changeante. J'ignore par quelle propriété le quaternaire, le nombre quatre, est encore un emblème de la divinité.

[2] Pythagore croyait sans doute entendre tout cela, et tout le monde croyait aussi l'entendre dans son école.

XXVI.

Tu connaîtras que le hommes sont eux-mêmes les artisans de leurs malheurs. Infortunés ! ils ne savent pas voir les biens qui sont sous leurs yeux ; leurs oreilles se ferment à la vérité qui leur parle. Combien peu connaissent les vrais remèdes de leurs maux ! C'est donc ainsi que la destinée blesse l'entendement des humains ! Semblables à des cylindres fragiles, ils roulent çà et là, se heurtant sans cesse, et se brisant les uns contre les autres.

XXVII.

La triste discorde, née avec eux, les accompagne toujours et les blesse, sans se laisser apercevoir. Il ne faut pas lutter contre elle. Mais la fuir en cédant.

XXVIII.

O Jupiter, père de tous les humains, vous pourriez les délivrer des maux qui les accablent, et leur faire connaître quel est le génie funeste auquel ils s'abandonnent.

XXIX

Mortel, prends une juste confiance. C'est des dieux mêmes que les humains tirent leur origine : la sainte

nature leur découvre tous ses secrets les plus cachés. Si elle daigne te les communiquer, il ne te sera pas difficile de remplir mes préceptes. Cherche des remèdes aux maux que tu endures ; ton âme recouvrera bientôt la santé.

XXX.

Mais abstiens-toi des aliments qne je t'ai défendus. Apprends à discerner ce qui est nécessaire dans la purification et la délivrance de l'âme [1]. Examine tout, donne à la raison la première place, et, content de te laisser conduire, abondonne-lui les rênes.

XXXI.

Ainsi, quand tu auras quité tes dépouilles mortelles, tu monteras dans l'air libre, tu deviendras un dieu immortel, incorruptible, et la mort n'aura plus d'empire sur toi.

[1] Les pythagoriciens croyaient, par l'abstinence et les purifications, pouvoir communiquer avec les dieux, et participer à leur science. Porphyre nous apprend que de tristes contemplatifs se sont quelquefois crevé les yeux pour mieux apercevoir la vérité intérieure, en se détachant du spectacle des choses terrestres.

SENTENCES
DE DÉMOPHILE.

SENTENCES

DE DÉMOPHYLE,

PYTHAGORICIEN.

I.

Ne laisse pas ta raison tomber dans la langueur : son sommeil est plus funeste que celui de la mort.

II.

Dieu ne peut éprouver la colère. Il punira, sans doute, les coupables qui refusent de le reconnaître ; il frappera l'impie, mais sans être irrité. Les hommes se fâchent parce qu'on résiste à leur volonté : mais rien peut-il se faire contre la volonté de Dieu ?

III.

Le sage honore la divinité, même par son silence : il lui plaît, non par ses paroles, mais par ses actions.

IV.

Je compare la vie aux cordes d'un instrument de

musique qu'il faut tendre et relâcher pour qu'elles rendent un son plus agréable.

V.

Il est bien plus utile de s'entretenir avec soi-même qu'avec les autres.

VI.

Les hommes qui se vantent le plus ressemblent trop souvent à des armes dorées : le dehors semble précieux : ôtez la superficie, vous ne trouverez qu'un vil métal.

VII.

Il n'est de véritables biens que ceux de l'esprit. On peut les communiquer sans en rien perdre ; ils s'augmentent quand on les partage. Mais un si riche trésor ne se peut acquérir au sein de la paresse.

VIII.

Les paroles du sage ressemblent à ces baumes salutaires qui nous soulagent dans nos maux et nous réjouissent dans la santé.

IX.

Riez du mépris et des éloges de l'insensé : regardez sa vie entière comme un opprobre.

X.

Le sage se retire modestement de la vie comme d'un festin.

XI.

Les sacrifices des insensés ne sont que des aliments pour le feu ; et les offrandes qu'ils déposent dans les temples, que des appâts pour des voleurs sacriléges.

XII.

La fausseté ne peut longtemps se soutenir : elle n'a qu'un instant pour tromper.

XIII.

L'ampleur excessive des vêtements embarrasse les mouvements du corps ; une trop grande fortune gêne ceux de l'âme.

XIV.

Bien plus cruellement tourmenté par la conscience de ses crimes que s'il était déchiré par les fouets des Furies, l'homme injuste porte son supplice dans son sein.

XV.

C'est au terme de la carrière qu'on reçoit le prix

de la course : c'est vers la fin de la vie qu'on cueille la palme de la sagesse.

XVI.

Les peines que tu feras aux autres ne tarderont pas à retomber sur toi-même.

XVII.

La terre nous fait attendre une année entière ses présents : on recueille à chaque instant les doux fruits de l'amitié.

XVIII.

Lorsque le vent est favorable, le prudent nocher se précautionne contre la tempête : le sage, dans la prospérité, se ménage des ressources contre l'infortune.

XIX.

Ce n'est pas acquérir une science méprisable, que d'apprendre à supporter la sottise des ignorants.

XX.

Préfère l'étranger qui aime la justice à tes plus proches parents qui ne la respectent pas.

XXI.

Fais ce que tu sais être honnête, sans en attendre aucune gloire ; n'oublie pas que le vulgaire est un bien mauvais juge des bonnes actions.

XXII.

Le musicien sait accorder sa lyre ; et le sage, mettre son esprit d'accord avec tous les esprits.

XXIII.

Donne ta confiance aux actions des hommes, ne l'accorde pas à leurs discours : on ne voit que des gens qui vivent mal et parlent bien.

XXIV.

Se livrer aux perfides insinuations du flatteur, c'est boire du poison dans une coupe d'or.

XXV.

L'hirondelle nous amène la belle saison ; et les paroles du sage, la tranquillité de l'âme.

XXVI.

Ne promets pas des merveilles, et fait de grandes choses.

XXVII.

C'est dans le sein de la tempérance que l'âme réunit toutes ses forces : c'est dans le calme des passions qu'elle est éclairée de la véritable lumière. L'insensibilité du tombeau ne vaut-elle pas mieux que l'inutilité d'un esprit offusqué par l'incontinence ?

XXVIII.

Le furieux tourne ses armes contre son propre sein : l'insensé ne fait usage de ses richesses que pour se nuire à lui-même.

XXIX.

Appellerez-vous heureux celui qui fonde son bonheur sur ses enfants, sur ses amis, sur des choses fragiles et périssables ? En un moment, toute sa félicité peut s'évanouir. Ne connaissez d'autre appui que vous-même et la divinité.

XXX.

Il en est des jeunes gens comme des plantes : on connaît à leurs premiers fruits ce qu'on doit en attendre pour l'avenir,

SENTENCES

DE DÉMOCRATE.

SENTENCES

DE DÉMOCRATE.

I.

On peut, en perfectionnant sa raison, corriger bien des vices du corps : mais les forces du corps, si la raison ne les dirige, ne peuvent rendre l'esprit meilleur.

II.

Il est beau de s'opposer aux attentats de l'homme injuste : si tu n'en as pas le pouvoir, ne te rends pas du moins son complice.

III.

Évite les fautes, non par crainte, mais parce que tu le dois.

IV.

Les avantages du corps, tous ceux de la fortune,

ne font pas le bonheur : il ne se trouve que dans la droiture et l'équité.

V.

Il reste une bien douce consolation aux malheureux ; c'est d'avoir fait leur devoir.

VI.

Tu as fait une chose honteuse ; commence à rougir de toi-même. Le coupable qui se repent n'est pas encore perdu.

VII.

On ne te demande pas beaucoup de paroles ; on n'exige de toi que la vérité.

VIII.

Tu supportes des injustices ; console-toi : le vrai malheur est d'en faire.

IX.

Ne rougis pas de te soumettre aux lois, au prince, au sage qui en sait plus que toi.

X.

Ces gens qui se plaisent à contredire et qui veulent

tout savoir, ont un malheur : c'est qu'ils ne peuvent apprendre ce qui est vraiment utile. C'est perdre le temps que de vouloir éclairer l'orgueilleux qui s'étonne lui-même de ses propres lumières.

XI.

Il est des caractères heureux, qui, sans avoir cultivé la raison, y conforment cependant toute leur vie.

XII.

On ne peut te reprocher aucune injustice ; c'est trop peu ; bannis même l'injustice de ta pensée. Ce ne sont pas seulement les actions, c'est la volonté qui distingue le bon du méchant.

XIII.

Les sots n'apprennent rien de la raison, l'adversité peut les instruire. On a vu quelquefois l'imprudent devenir un sage dans l'infortune.

XIV.

Ce ne sont pas de belles paroles, c'est une conduite vertueuse qui rend hommage à la vertu.

XV.

La force et la beauté font le prix d'un coursier généreux ; les bonnes mœurs, celui de l'homme.

XVI.

Pour exercer un métier, on commence par en faire l'apprentissage : pour pratiquer la sagesse, il faut s'en être fait une étude.

XVII.

Tout est perdu quand les méchants servent d'exemple et les bons de risée.

XVIII.

N'est-ce pas une honte de chercher à approfondir les affaires des autres, et de ne pas connaître les siennes ?

XIX.

Celui qui diffère toujours laissera son ouvrage imparfait.

XX.

On voit une foule de gens qui semblent merveilleux, et qui ne paient que d'apparence : ils font tout en paroles, et n'agissent jamais.

XXI.

Il n'est pas inutile d'acquérir des richesses ; mais rien n'est plus dangereux que d'en acquérir injustement.

Heureux qui joint un jugement sain aux faveurs de la fortune ! Il saura dans l'occasion faire un bel usage de ses trésors.

XXII.

L'ignorance du bien est la cause du mal.

XXIII.

N'est-ce pas une odieuse présomption de vouloir parler de tout et de ne rien vouloir écouter?

XXIV.

Avant de recevoir un bienfait, examinez bien comment vous en pourrez marquer votre reconnaissance.

XXV.

Observez de près le méchant, de peur qu'il ne saisisse l'occasion de faire du mal.

XXVI.

Que souvent il en coûte peu pour exercer l'humanité ! Un faible bienfait répandu à propos peut quelquefois sauver l'honneur ou la vie de celui qui le reçoit.

XXVII.

Mais celui que je vais obliger est peut-être un fourbe qui ne reconnaîtra mes bienfaits que par le mal qu'il

s'apprête à me faire.... L'homme bienfaisant cherche à contenter son cœur : que lui importe d'obtenir du retour !

XXVIII.

Louez les belles actions ; c'est avoir l'âme vile d'un lâche imposteur que de prostituer son suffrage à celles qui ne le sont pas. Mais souvenez-vous que le sage ne dédaigne pas l'estime qu'on lui accorde, et qu'il ne se montrera jamais inférieur aux honneurs qui lui seront décernés.

XXIX.

Celui qui ne peut même trouver un seul ami est-il digne de vivre? et celui qui n'aime personne peut-il donc être aimé?

XXX.

Ceux qui ont toujours la plainte dans la bouche sont incapables de trouver des amis.

XXXI.

Hommes, ne rions pas des faiblesses de l'humanité : elles doivent bien plutôt faire couler nos larmes.

XXXII.

Louer les gens médiocres, c'est leur faire bien du tort.

XXXIII.

Laisse les autres faire ton éloge; et si tu ne te connais pas les qualités qu'ils célèbrent en toi, sois convaincu que ce sont des flatteurs.

XXXIV.

L'amitié d'un seul sage vaut mieux que celle d'un grand nombre de fous.

XXXV.

La vie est un passage; le monde est une salle de spectacle. On entre, on regarde, on sort.

LETTRES DIVERSES.

LETTRE

DE THÉANO A EUBULE.

Théano à Eubule, salut. J'apprends que vous élevez vos enfants avec trop de délicatesse. Le devoir d'une mère n'est pas de préparer ses fils à la volupté, mais de les former à la tempérance. En voulant remplir auprès des vôtres le devoir d'une tendre mère, tremblez de jouer le rôle d'un flatteur dangereux.

Vous entretenez leur enfance dans la mollesse, et vous croyez qu'ils auront un jour la force d'y renoncer! Vous leur faites prendre l'habitude des plaisirs, et vous vous flattez qu'ils leur préféreront un jour les fatigues! Ah! ma chère Eubule, vous croyez les élever, et vous ne faites que les corrompre.

Et ne dites pas que j'exagère. Connaissez-vous donc une plus funeste corruption que de disposer de jeunes cœurs à la volupté, de jeunes corps à la délicatesse; que de détruire l'énergie des âmes, de briser toute la force des corps, et de les rendre incapables de résister aux plus faibles travaux? Quoi! ce ne sera pas corrompre les enfants, que d'en faire des esprits timides et des masses inactives?

[1] Théano était femme de Pythagore : elle avait laissé quelques écrits.

Craignez également de voir vos élèves se refuser au travail et se plonger dans les plaisirs : que le beau seul ait des charmes pour eux; qu'ils frémissent d'horreur à la seule pensée du vice. Voulez-vous donc en faire des débauchés, des dissipateurs, des hommes inutiles que des bagatelles pourront seules occuper ? Que l'habitude leur apprenne à braver les peines et les dangers. Un jour ils seront soumis aux fatigues, ils connaîtront un jour la douleur : craignez-vous qu'ils n'en deviennent les esclaves? préparez-les à n'être pas vaincus par elle. A leur âge rien n'est indifférent : ne leur permettez pas de tout dire, ne les abandonnez pas indifféremment à tous leurs goûts.

J'ai peine à croire ce qu'on me dit. On m'assure que vous frémissez quand ils pleurent; que votre principale étude est de les faire rire ; que vous avez la faiblesse de rire vous-même quand ils vous insultent, vous, leur mère, et quand ils battent leur nourrice. J'apprends aussi que vous êtes tout occupée à leur procurer de la fraîcheur en été, et de la chaleur en hiver. Quelque chose peut-il flatter leurs caprices? vous êtes là, toute prête à les satisfaire, à les prévenir ; ils n'ont pas le temps de desirer. Est-ce ainsi qu'on élève les enfants des pauvres? On ne les nourrit pas si délicatement ; ils n'en croissent que mieux ; ils n'en sont que mieux constitués.

Voulez-vous élever une race de Sardanapales, et détruire dans sa naissance la mâle vigueur de votre postérité? Dites-moi donc, ma chère Eubule, que prétendez-vous faire d'un enfant qui se met à pleu-

rer si l'on tarde un instant à lui donner à manger, qui refuse de se nourrir si on ne lui présente pas les mets les plus friands, qui tombe dans la langueur dès qu'il a chaud, qui grelotte au moindre froid, qui se fâche si on le reprend, qui s'emporte dès qu'on manque à deviner ses fantaisies, qui s'abandonne à la mollesse et ne contracte que des habitudes efféminées ?

Soyez bien persuadée qu'une éducation voluptueuse ne produira jamais qu'un esclave. Éloignez de vos enfants la délicatesse si vous voulez en faire des hommes : que leur éducation soit austère ; qu'ils supportent le froid et le chaud, la soif et la faim ; qu'ils aient des égards, de la complaisance pour leurs égaux, du respect pour leurs supérieurs ; c'est ainsi que vous leur imprimerez pour toujours le caractère de l'honnêteté.

Croyez-moi : les peines, les travaux, sont des préparations nécessaires à leur âge pour recevoir plus aisément ensuite la teinture de la vertu. La vigne qu'on néglige de cultiver ne donne pas de fruits ; craignez que de même un jour vos enfants, dégradés par le vice de leur éducation, ne deviennent inutiles au monde.

LETTRE

DE THÉANO A NICOSTRATE.

—

On ne m'a pas dissimulé, ma chère Nicostrate, l'égarement de votre mari. Le voilà donc amoureux d'une courtisane, et vous voilà jalouse? Je connais bien des hommes attaqués du même mal. Ces femmes-là ont un art tout particulier pour les prendre dans leurs filets, pour les y retenir, pour leur faire tourner la tête. La vôtre n'est pas en meilleur état; vous vous tourmentez nuit et jour, vous vous laissez dévorer par le chagrin, vous n'êtes occupée que de projets de vengeance. Prenez-y garde, ma chère Nicostrate, vous prenez un mauvais parti. La vertu d'une femme n'est pas d'être la gardienne, c'est d'être la compagne de son époux; et une compagne fidèle doit supporter même la démence du compagnon de son sort. Il cherche le plaisir dans les bras d'une maîtresse; mais après l'accès de son délire, c'est auprès de sa femme qu'il cherchera son amie.

Surtout n'allez pas aggraver un mal par d'autres maux, ni une folie par une folie plus grande. Le feu qu'on ne souffle pas s'éteint de lui-même : c'est l'image des passions. Voulez-vous les combattre? elles s'irritent : ne les remarquez-vous pas? elles s'apaisent.

Connaissez bien toute votre imprudence. Votre

mari cherche à vous cacher l'outrage qu'il vous fait, et vous avez la maladresse de vouloir l'en convaincre ! Eh ! ne sentez-vous pas que vous arrachez le voile, et qu'il ne se gênera plus pour vous offenser ouvertement? Ne fondez pas votre amour sur ses caresses, mais sur sa probité : c'est elle qui fait le charme de l'union conjugale. L'attrait du plaisir le met aux genoux d'une courtisane ; mais, quand il revient à vous, c'est la compagne de sa vie qu'il cherche et qu'il aime à retrouver. Sa raison vous aime ; ce n'est que sa passion qui l'entraîne dans les bras de votre rivale. Mais les passions sont de courte durée ; bientôt la satiété les suit : un instant les enflamme, un instant les éteint.

A moins qu'un homme ne soit entièrement dissolu, il ne conserve pas un long attachement pour une femme méprisable. Bientôt il renonce à de coupables plaisirs qui coûtent toujours bien cher. Votre mari ne tardera pas à sentir qu'il se nuit à lui-même, qu'il se ruine, qu'il risque sa réputation. Il a trop de jugement pour s'obstiner à sa perte. Il reconnaîtra ses torts et ses dangers ; les droits de son épouse le rappelleront vers elle : alors il saura vous apprécier, il ne pourra supporter la honte de sa conduite passée, et vous le retrouverez repentant et digne de votre amour.

Mais surtout, ma chère Nicostrate, laissez aux courtisanes un art qui leur convient. La modestie, la fidélité, le soin de sa famille, sa tendresse pour ses enfants, ses égards pour les amis de son époux ; voilà tout le manége d'une femme honnête.

Elle doit rougir de manifester sa jalousie contre une courtisane. Une émulation plus noble est seule digne d'elle ; qu'elle combatte de vertu avec les femmes les plus vertueuses. Ne conservez pas un funeste ressentiment; montrez-vous toujours prête à la réconciliation. Songez que les bonnes mœurs nous concilient la bienveillance même de nos ennemis : elles seules nous honorent ; seules elles nous rendent plus fortes même que nos époux, et nous donnent sur eux un ascendant invincible. Choisissez des deux partis : ou forcez votre époux à vous révérer, ou consentez à servir humblement votre maître.

Il vous reste un moyen de lui reprocher sa conduite ; et ce moyen, c'est votre vertu. C'est par elle que vous le ferez rougir ; c'est par elle que vous devez le presser d'obtenir de vous son pardon. Il vous en aimera davantage, quand il sentira toute son injustice, combien vous méritiez peu de l'éprouver, et combien était grande la perte qu'il risquait de faire lui-même en renonçant à votre tendresse. C'est après la maladie qu'on sent mieux tout le prix de la santé : de même les différends des gens qui s'aiment répandent les charmes les plus doux sur leur réconciliation.

Ne voulez-vous pas m'écouter? Eh bien ! livrez-vous donc à toute l'impétuosité de votre jalousie. L'esprit de votre mari est malade, montrez que le vôtre n'est pas plus sain : il risque sa réputation ; perdez la vôtre : il néglige sa fortune ; aidez à la renverser ; punissez-vous en croyant le punir. Ou bien abandonnez-le, faites divorce, jetez-vous dans les bras d'un autre époux, qui vous sera de même infidèle

et que vous abandonnerez de même. Non, ma chère Nicostrate, ne vous livrez pas à ces excès : dissimulez les peines de votre cœur, souffrez-les avec patience ; c'est le moyen de les voir plus tôt finir.

LETTRE

DE LA PYTHAGORICIENNE MÉLISSE A CLÉARÈTE.

On voit que la nature elle-même a placé dans votre cœur le goût de la vertu. Dans l'âge où vos semblables ne sont occupées que du soin de leur parure, vous êtes assez indifférente sur la vôtre pour la soumettre à mes conseils : c'est nous faire connaître, dès l'aurore de votre vie, qu'elle sera consacrée tout entière à la sagesse.

Une femme honnête et sage doit toujours, dans sa parure, consulter la modestie, négliger la magnificence. Elle recherche dans ses vêtements la plus grande propreté, la plus sévère décence ; elle en rejette tous ces ornements superflus, inventés par le luxe, désavoués par la nature. Laissons aux courtisanes ces brillantes robes de pourpre relevées par l'éclat de l'or : ce sont les instruments de leur vil métier, ce sont les filets où elles prennent leurs amants.

Une femme qui ne veut plaire qu'à son époux

trouve sa parure dans sa vertu, et non sur sa toilette : elle ne cherche point à réunir, à captiver les suffrages offensants des étrangers. L'attrait de sa sagesse et de sa modestie lui prête bien plus de charmes que l'or et les émeraudes; son fard est la rougeur aimable de la pudeur. Ses soins économiques, son attention de plaire à son mari, sa complaisance, sa douceur, telles sont les parures qui relèvent sa beauté.

Une femme estimable regarde comme une loi sacrée la volonté de son époux. Elle lui apporte une riche dot; sa sagesse et sa soumission : car les richesses et la beauté de l'âme sont bien préférables à des charmes qui seront bientôt flétris, et aux présents trompeurs et passagers de la fortune. Une maladie efface la beauté des traits; celle de l'âme dure autant que la vie.

LETTRE

DE MYIA A PHYLIS.

Vous allez devenir mère : votre premier devoir est de vous occuper du choix d'une nourrice[1]. Qu'elle ait assez d'empire sur elle-même pour se refuser

[1] On est étonné que la pythagoricienne Myia ne conseille pas à son amie de nourrir elle-même son enfant. Cette lettre ne peut rien apprendre de nouveau après tant d'ouvrages qui ont été publiés sur le même sujet, mais on sera bien aise de connaître les soins que les mères prenaient alors de la première nourriture de leurs enfants.

constamment aux caresses de son mari; qu'elle soit propre et modeste; qu'elle n'ait ni la passion du vin ni l'amour du sommeil; que son lait soit pur et nourrissant. Du choix que vous allez faire dépend la vie entière d'un enfant chéri.

Tous les instants d'une bonne nourrice doivent être partagés entre ses devoirs. Elle doit consulter la prudence et non sa fantaisie, son caprice, pour présenter le sein au nourrisson : c'est ainsi qu'elle lui fortifiera la santé. Il n'est pas moins nécessaire qu'elle attende pour se livrer au sommeil, que l'enfant lui-même ait envie de se reposer.

Prenez garde qu'elle ne soit d'une humeur colérique; je n'apprendrais pas non plus avec plaisir qu'elle fût bègue; tâchez même qu'elle soit née dans la Grèce, de peur que, par imitation, votre enfant ne contracte un accent vicieux. Surtout qu'elle soit prudente dans le choix de ses aliments, et qu'elle ne prenne même de nourriture saine qu'avec une juste réserve.

Il est bon de laisser dormir les enfants après qu'ils se sont bien nourris de lait : ce repos agréable, et qu'exige leur faiblesse, rend leur digestion plus facile, S'il faut absolument leur donner quelque autre nourriture que le lait de leur nourrice, n'oubliez pas qu'elle doit être simple et légère. Je crois que le vin est une boisson trop forte pour eux; si vous ne le leur refusez pas entièrement, qu'il soit du moins assez trempé pour approcher de la douceur du lait.

Je ne conseillerais pas de les baigner tous les jours : il suffit qu'ils prennent le bain de temps en temps,

et il est essentiel d'en bien ménager la température. N'étudiez pas avec moins d'attention celle de l'air que respirera votre enfant; qu'il n'éprouve ni une trop grande chaleur, ni un froid trop rigoureux. Sa chambre ne doit être ni trop close, ni trop exposée au vent; l'eau qu'il boira, ni trop légère, ni trop pesante. Ne lui donnez pas des langes trop rudes; qu'ils aient assez d'ampleur pour l'envelopper, trop peu pour l'incommoder. La nature doit être votre règle; elle demande que ses besoins soient satisfaits; elle ne veut pas de magnificence.

J'ai cru devoir, dès à présent, vous donner ces conseils pour la nourriture de votre enfant; j'espère vous entretenir quelque jour de son éducation.

FIN DES MORALISTES.

TABLE.

Pages.

ENTRETIENS DE SOCRATE. 3

CARACTÈRES DE THÉOPHRASTE.

DISCOURS DE THÉOPHRASTE.

CHAPITRE I. De la Dissimulation. 217
II. De la Flatterie. 219
III. De l'Impertinent, ou du Diseur de riens. 222
IV. De la Rusticité. 224
V. Du Complaisant, ou de l'envie de plaire. 227
VI. De l'image d'un Coquin. 229
VII. Du grand parleur. 232
VIII. Du débit des nouvelles. 234
IX. De l'effronterie causée par l'avarice. 237
X. De l'épargne sordide. 239
XI. De l'Impudent, ou de celui qui ne rougit de rien. 241
XII. Du Contre-Temps. 244
XIII. De l'air empressé. 246
XIV. De la Stupidité. 247
XV. De la Brutalité. 249
XVI. De la Superstition. 250
XVII. De l'esprit chagrin. 252
XVIII. De la Défiance. 254

Pages

CHAP. XIX. D'un vilain homme. 256
XX. D'un homme incommode. 257
XXI. De la sotte Vanité. 259
XXII. De l'Avarice. 261
XXIII. De l'Ostentation. 263
XXIV. De l'Orgueil. 265
XXV. De la Peur, ou du défaut de courage 266
XXVI. Des grands d'une république. 269
XXVII. D'une tardive instruction. 270
XXVIII. De la médisance. 272
XXIX. Du Goût qu'on a pour les vicieux. 273
XXX. Du Gain sordide. 275

MANUEL D'ÉPICTÈTE.

Note sur Épictète. 281
MANUEL. 283
APPENDICE AU MANUEL. 321
TABLEAU DE LA VIE HUMAINE, par Cébès. 337

SENTENCES DE THÉOGNIS.

Note sur Théognis. 361
SENTENCES. 363

SENTENCES DE PHOCYLIDE.

Note sur Phocylide. 397
SENTENCES DE PHOCYLIDE. 399

SENTENCES DES SAGES DE LA GRÈCE.

DES SAGES DE LA GRÈCE. 421
SENTENCES des sages de la Grèce. 427

LES VERS DORÉS DE PYTHAGORE.

Note sur Pythagore. 443
LES VERS DORÉS. 447

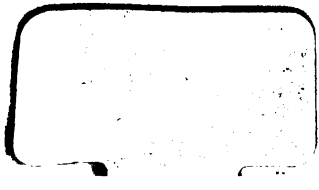
Pages.

SENTENCES DE DÉMOPHILE ET DE DÉMOCRATE.

SENTENCES DE DÉMOPHILE. 457
SENTENCES DE DÉMOCRATE. 465

LETTRES DIVERSES.

LETTRE de Théano à Eubule. 475
— de Théano à Nicostrate. 478
— de Mélisse à Cléarète. 481
— de Myia à Phyllis. 482

FIN DE LA TABLE.

AUG 29 1950